This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

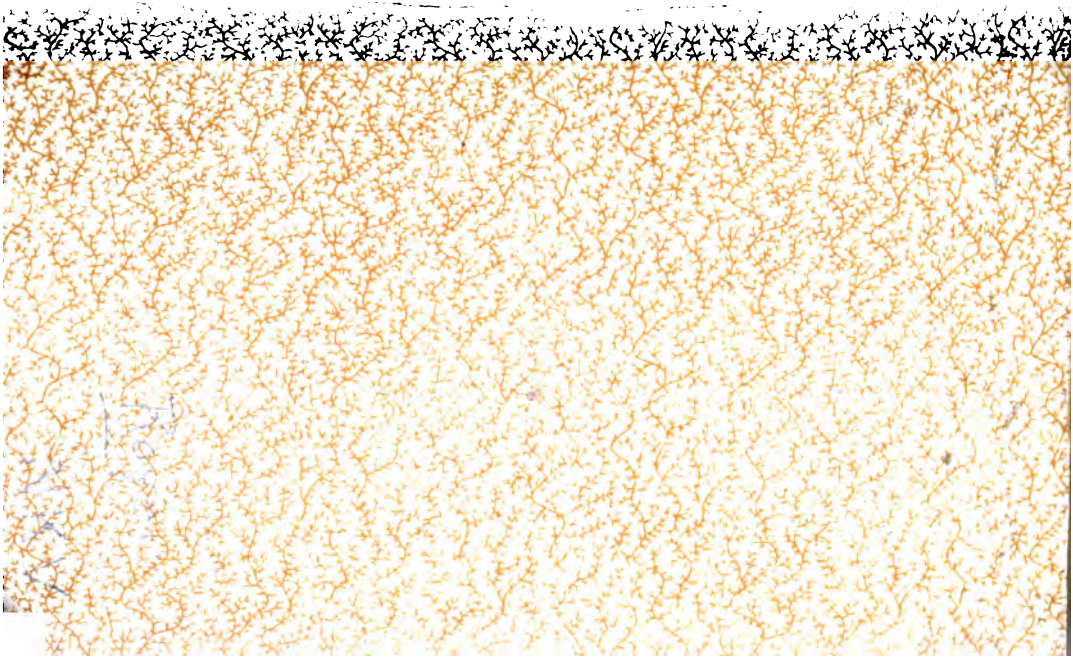
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582782 8

LENOX LIBRARY

AUCTIOR PRETIOSA FACIT

Astor Collection.
Presented in 1884.



# ROBERT MACAIRE

## EN ORIENT.

ASTOR NEW YORK

# ROBERT MACAIRE

## EN ORIENT.

ASTOIN NEW-YORK

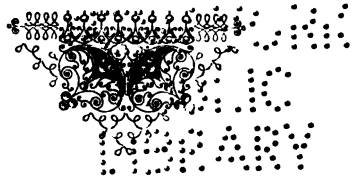
Imprimerie de Delevingne et Callewaert.

# ROBERT MACAIRE

## EN ORIENT,

PAR

Alphonse Royer.

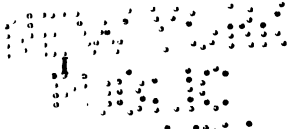


BRUXELLES.
A. JAMAR, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DE LA RÉGENCE, 8.

1840

LENOX LIBRARY
NEW YORK

# ROBERT MACAIRE EN ORIENT.



— Eh bien! Stépharaki, quelles nouvelles nous apportez-vous de la Marine? — D'excellentes nouvelles, ma tante. Le navire du capitaine Nicophoros a été signalé. Ce soir, si le vent ne devient pas contraire, vous presserez dans vos bras votre fils. — Dieu vous entende! soupira madame Patrino, qui s'assit sur le divan de sa chambre et fit signe à son neveu de prendre place à ses côtés.

Puis elle frappa dans ses mains. Un domestique arabe entr'ouvrit la porte et vint offrir à la maîtresse

du logis une longue pipe de cerisier dont il aspira d'abord quelques bouffées de tabac, selon l'usage pratiqué dans le Levant. Stéphanaki se fit également servir une pipe allumée, et la conversation s'engagea de nouveau entre la tante et le neveu, aussitôt qu'un léger nuage de fumée eut commencé à monter vers le plafond.

— Ainsi donc, poursuivit la vieille dame grecque en essuyant une larme de joie qui roulait dans un sillon de ses joues; ainsi donc, mon correspondant de Marseille nous a tenu sa parole. Mon fils Sévastos nous est rendu, après douze années d'absence. Il ne nous quittera plus, j'espère. Ce cher enfant, qu'il me tarde de l'embrasser! Avez-vous fait prévenir vos cousines, Stéphanaki, que leur frère arrive aujourd'hui? La plus belle chambre de la maison est préparée pour le recevoir. Convoquez toute la famille pour fêter ce soir à ma table le retour imprévu. Mon pauvre Sévastos! J'étais bien sûre qu'il ne nous avait pas oubliés! Je souhaite pour vous, ma tante, reprit le jeune négociant grec, que Sévastos revienne meilleur qu'il n'est parti. Pour vous dire toute ma pensée, j'ai peine à croire que vous ayez jamais à le féliciter de son changement de conduite. Ses dernières escapades, dont le bruit est venu jusqu'à nous, m'autorisent à penser que ce n'est pas le repentir qui le ramène, mais le besoin d'argent.

Madame Patrino écarta vivement de ses lèvres l'ambre de sa pipe, et lançant à son neveu un regard de dépit : Tenez, Stéphanaki, il n'y a pas dans tout le quartier franc d'Alexandrie une plus mauvaise

langue que la vôtre. Pourquoi jugez-vous si mal mon Sévastos? Vous ne l'avez jamais connu, puisque depuis douze ans il a quitté l'Egypte, et que vous étiez alors commis de votre oncle Andréas à Scyra. — Il est vrai, ma tante, je n'ai jamais vu mon cousin Sévastos, mais la renommée m'a édifié à son égard. — Mon correspondant de Marseille, reprit madame Patrino, m'annonce pourtant qu'il s'est bien conduit pendant son séjour dans cette ville. — Où il a dépensé 4,000 francs en six semaines, continua Stéphanaki; 4,000 francs, sans compter son passage et sa dépense à bord, que vous aurez à payer au capitaine Nicophoros. — Il n'importe, Monsieur. J'entends que tout le monde ici accueille mon fils avec égards. C'est vous que je charge de l'aller chercher sur le navire et de le conduire chez moi. Nous verrons plus tard qui de nous deux l'avait le mieux jugé.

Stéphanaki tira sa montre et se leva pour prendre congé de sa tante. Les affaires de son commerce devaient le retenir à la douane jusqu'au soir. Madame Patrino fit trêve à sa mauvaise humeur, sur la promesse formelle que lui renouvela son neveu de lui ramener le fils ingrat qu'elle attendait, aussitôt que le capitaine Nicophoros aurait débarqué ses passagers.

Cependant une brise N.-E. poussait vers les côtes d'Egypte le navire qui portait toutes les espérances de madame Patrino. Stéphanaki, plongé dans la contemplation d'une cargaison de calicots et d'indiennes qu'un brick anglais venait de verser pour

son compte à la douane d'Alexandrie, ne songeait pas le moins du monde que le débarquement de son cousin Sévastos pût anticiper sur ses prévisions. Quand il fut au bout de ses chiffres et de son enthousiasme pour les calicots anglais, il s'informa du navire en vue. On lui montra ledit navire tranquillement à l'ancre dans le port et toutes ses voiles carguées. Il s'empressa de monter à bord, où il rencontra le capitaine.

— Mon cousin Sévastos? demanda-t-il en parcourant de l'œil le pont désert du bâtiment.—Il y a une demi-heure, répondit le capitaine, que j'ai mis à terre un jeune homme de ce nom; Sévastos Patrino, n'est-il pas vrai? — C'est bien lui. — Le fils de madame veuve Patrino, qui demeure dans la rue Franque? — C'est lui, répéta le négociant alexandrin. Je vais sans doute le rencontrer à la douane, où l'on visite les effets des passagers. — Vous perdrez votre temps, monsieur Stéphanaki, répondit le capitaine. — Pourquoi? — Parce que le jeune homme en question n'a pas d'effets à visiter. Il porte toute sa garderobe sur son dos. — Alors je le trouverai chez sa mère. — Je n'en crois rien, reprit le capitaine Nicophoros, car il m'a prié de lui indiquer une hôtellerie où l'on pût vivre à bon compte. Je ne l'ai pas envoyé à l'*Aquila d'Oro,* comme vous pensez bien. Vous le rencontrerez sans doute à l'hôtel des *Trois-Ancres.* — C'est singulier, dit le jeune négociant, et sa mère qui l'attend avec une si grande impatience!

Stéphanaki se hâta de redescendre à terre. Il tra-

versa rapidement les bazars d'Alexandrie et se dirigea dans la rue Franque vers un petit hôtel d'assez pauvre apparence, situé dans un renfoncement que font à cet endroit les belles habitations de pierre du quartier franc. C'est là que se trouve l'hôtel des *Trois-Ancres*, où les voyageurs légers d'argent vivent, tant bien que mal, en ménageant leurs ressources. La table d'hôte venait d'être servie au premier étage. Moyennant cinq piastres ou vingt-cinq sous de France par tête, une quinzaine d'affamés usaient largement du droit de dépouiller quelques carcasses de poule et un quartier de mouton assaisonné de légumes fricassés à l'huile.

Presque tous les convives assis à cette table suppléaient par l'espérance ou par l'illusion à l'exiguité de la chère que leur offrait l'hôtellerie. La fortune les avait plus ou moins maltraités dans leur pays natal, et ils accouraient en Égypte pour tenter des chances moins contraires. Ici c'était un caporal napolitain qui sollicitait de son altesse le vice-roi un grade de colonel qu'on ne pouvait lui refuser, sans injustice, disait-il. Là un fabricant de briquets phosphoriques n'attendait plus que des cliens pour exercer la médecine qu'un de ses parens avait pratiquée avec succès sur les places publiques de Marseille. Plus loin un cordonnier parisien expliquait la grammaire et la prononciation françaises, et il attendait une chaire de littérature qu'on ne pouvait manquer de créer pour lui.

Ces divers industriels affectaient de se traiter l'un l'autre avec l'étiquette la plus délicate. Ils n'adres-

saient jamais, par exemple, la parole au caporal napolitain sans l'appeler *mon général*. Le marchand de briquets phosphoriques n'était jamais interpellé sans que la question ne fût enveloppée artistement dans le titre de docteur comme un bonbon dans son quatrain. Le cordonnier était désigné sous le titre de *savant professeur*. Le seul passager du capitaine Nicophoros ne jouissait encore que du titre de *monsieur*. On attendait qu'il choisit lui-même la qualité qu'il convenait de lui appliquer.

*Monsieur* Sévastos était un homme de trente-deux ans environ; sa taille, non plus que sa physionomie, n'offrait rien de remarquable. Son visage, légèrement hâlé par le soleil, s'encadrait dans un collier de barbe symétriquement taillé. Ses cheveux châtain-clair, séparés par une raie bien tranchée, venaient se rouler en boucles épaisses sur sa tempe droite. Il était silencieux et paraissait assez timide et modeste; car il ne levait qu'à de rares intervalles ses petits yeux bleus sur les personnes qui s'entretenaient avec lui. Son costume, où l'on reconnaissait les ciseaux d'un maître tailleur de Paris, avait traversé visiblement des fortunes et des contrées bien diverses. Pourtant il le portait avec une certaine grâce, et il fallait y regarder de près pour reconnaître les avaries qu'il avait souffertes.

Quand le domestique maltais de l'hôtel des *Trois-Ancres* vint annoncer tout haut dans la salle commune qu'un négociant de la ville demandait à parler à M. Sévastos Patrino, le jeune voyageur se leva en rougissant et passa dans une petite chambre voisine.

Stéphanaki marcha au devant de lui, et lui prenant la main que Sévastos lui abandonna d'un air d'inquiétude et d'étonnement : Avez-vous fait un bon voyage? lui demanda-t-il en souriant. — Excellent, Monsieur, répondit le nouveau débarqué. — Je suis Stéphanaki votre cousin, reprit le visiteur. Allons, Sévastos, embrassez-moi.

Sévastos embrassa froidement son cousin, puis il tira son mouchoir, le posa sur ses lèvres, et se promena lentement dans la salle sans ajouter un mot.

— Mais, Sévastos, reprit Stéphanaki, je ne comprends rien à votre conduite. Comment, vous revenez dans notre ville natale après une absence si longue; votre arrivée est annoncée depuis si long-temps à votre mère, qui vous attend, la pauvre femme, avec une mortelle impatience, et sans pitié pour ses terreurs, vous venez vous loger dans une auberge à deux pas de la maison où toute votre famille est réunie pour vous recevoir!

Sévastos hocha la tête, puis recommença de plus belle à se promener dans la chambre, sans répondre à l'interpellation de son cousin. Stéphanaki insista pour l'entraîner chez madame Patrino.

— Laissez-moi, laissez-moi, dit le voyageur, je suis bien ici, je ne veux voir personne. — Mais votre mère, Sévastos... — Je n'ai pas de mère! — Ingrat que vous êtes, voulez-vous donc la faire mourir de chagrin? ajouterez-vous ce dernier tort à tous ceux dont vous vous êtes rendu coupable à son égard? Venez, ne craignez pas ses reproches; son indulgence est plus grande encore que vos fautes. — Je ne sais ce que

vous voulez dire. Je vous le répète, je n'ai pas de mère. — Sévastos, s'écria Stéphanaki en le saisissant vivement par le bras, je me suis engagé à vous ramener chez ma tante; je vous déclare que je ne sortirai pas d'ici sans vous.

Le voyageur se détacha brusquement de l'étreinte du jeune négociant, et le feu de son regard témoigna qu'il n'était pas homme à céder à la contrainte. Mais tout à coup il se radoucit, et se rapprochant de son interlocuteur : Eh bien, Monsieur, puisque vous le voulez absolument, je quitterai cette auberge, qui suffisait à ma modeste condition. Rappelez-vous que c'est vous qui m'en avez fait sortir. Marchons, Monsieur, je suis à vos ordres.

Stéphanaki serra la main de son cousin, et abordant le maître du logis dans l'embrasure d'une croisée, il lui glissa un talari dans la main pour payer la dépense de Sévastos sans que la fière infortune de celui-ci eût à rougir.

Tandis que les deux cousins remontaient silencieusement le pavé inégal de la rue Franque, toute la famille s'était réunie dans la maison de madame Patrino, où chacun attendait avec anxiété le retour du fils prodigue expédié de Marseille, par le correspondant, avec une lettre d'avis. Les plats fumans étaient dressés pour le souper, les lampes allumées, l'enthousiasme prêt, les demoiselles parées de leurs plus beaux habits. Il ne manquait plus au rendez-vous que le héros de la fête. Un coup de marteau retentit enfin à la porte; tout le monde se leva.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que nous

accompagnions d'une courte note explicative chacun des portraits qui composent cette galerie. En tête de la liste, madame veuve Patrino; cinquante-cinq ans environ; riche veuve d'un ancien marchand; costume à la grecque; longue robe lamée d'argent, chevelure *idem;* teint purpurin composé de blanc de céruse faiblement nuancé de carmin; sourcils, peints à la turque, figurant deux pleins cintres, juxta-posés sur des yeux brillans comme des fenêtres d'église; au-dessus des lèvres, légères moustaches grisonnantes, l'ambre d'un superbe tchibouk constamment appuyé sur la bouche. N° 2, mesdemoiselles Pésouna et Odoxia, ses filles, belles personnes brunes, également fines et élancées, yeux d'Egypte, scintillans comme des étoiles noires (grâce pour la métaphore, imitée des *soleils noirs* d'un illustre poète allemand, notre ami). Mademoiselle Pésouna a cet attrait naturel, cette désinvolture nonchalante qui distingue toutes les femmes lévantines. Elle a conservé le costume national; sa tête charmante est couronnée d'un turban de mousseline blanche dans les plis de laquelle s'enroulent les nattes de ses longs cheveux couleur de jais. Sa sœur Odoxia, élevée par une gouvernante française, a plus d'apprêt dans son langage, et sa toilette est plus étudiée. Elle est vêtue à la dernière mode de Paris venue de Marseille par le paquebot; elle touche du piano, lit les romans de M. de Balzac et raffole du vaudeville sentimental de M. Scribe. Sur le théâtre de société d'Alexandrie, elle obtint naguère un succès de rage dans la *Fille de l'Avare* et dans l'*Orpheline russe*.

Parmi les oncles et cousins à divers degrés, nous ne citerons que M. Dindrinos, ancien gabier sur une frégate ionienne, présentement lieutenant de vaisseau pour le compte de son altesse le vice-roi d'Egypte.

Un cri général d'attendrissement éclata à l'entrée de Stéphanaki, suivi de Sévastos, que madame Patrino manqua d'étouffer en le pressant dans ses bras.

— Mon fils, mon fils, je te retrouve donc enfin!

La pauvre femme ne savait dire autre chose. Ses sanglots et ses exclamations s'entrecoupaient par intervalles égaux. Quand madame Patrino eut assouvi les premiers appétits de son amour maternel, Pésouna et Odoxia vinrent chacune à son tour embrasser leur frère. Au bout de cinq minutes de caresses, l'oncle Dindrinos, à qui les lèvres démangeaient, arracha Sévastos à ses nièces pour avoir sa part de la tendresse générale; il le pressa et le repressa contre son sein, puis les cousins se passèrent de mains en mains le voyageur, jusqu'à ce qu'enfin la série des embrassades étant épuisée, on fit asseoir Sévastos dans un vaste fauteuil, et chaque convive se plaça devant la table.

Odoxia et Pésouna s'assirent à côté de leur frère. Madame Patrino roula son fauteuil à l'autre extrémité de la chambre, afin de se trouver en face de son cher fils et de repaître ses yeux de ses moindres mouvemens. Quant à Sévastos, toujours aussi froid et aussi impassible, il n'avait pas écarté de sa bouche un foulard roulé en tampon dans sa main, et qui lui cachait comme un masque la partie inférieure du visage. Ce

fut en vain que sa mère et ses sœurs déposèrent sur son assiette les plus succulens morceaux; ce fut en vain que son oncle Dindrinos remplit son verre d'un vieux vin de la commanderie qu'il avait rapporté lui-même de Larnaca : le silencieux voyageur demeura insensible aux biscuits de Pésouna et aux sourires de la belle Odoxia, aussi bien qu'aux provocations bachiques de l'ex-gabier ionien.

Stéphanaki examinait d'un œil de doute et de méfiance le passager du capitaine Nicophoros. Celui-ci, toujours dans la même position, refusait de boire et de manger, quoique le dîner, à peine commencé à l'hôtel des *Trois-Ancres*, ne fût pas de nature pourtant à lui ôter l'appétit. Aux sollicitations de son cousin, Sévastos répondait sans cesse : J'ai dîné; je n'ai pas faim : je suis indisposé. Stéphanaki crut enfin pouvoir le forcer à découvrir entièrement son visage, en lui faisant apporter un tchibouk et une tasse de café, hors-d'œuvre obligés qui accompagnent tous les actes de la vie orientale, et qu'on ne saurait refuser sans faire injure à celui qui les offre.

— Je ne fume pas, je ne bois pas, répondait toujours Sévastos.

Stéphanaki avait pourtant remarqué que les vêtemens et l'haleine de son cousin sentaient terriblement le tabac et le punch. Quelques réponses évasives de Sévastos aidant à l'intelligence du jeune négociant, il fut illuminé d'une idée soudaine.

— Plus de doute, se dit-il à lui-même, cet homme n'est pas le fils de ma tante; c'est quelque intrigant, et l'Egypte en pullule, qui aura jugé convenable de profiter d'un quiproquo.

Les attentions marquées et les caresses innocentes que prodiguaient les deux jeunes filles à cet inconnu achevèrent d'exaspérer Stéphanaki. Il est bon de dire qu'il s'était lui-même déclaré depuis long-temps le soupirant en titre de la charmante Odoxia. Il frémissait donc à la seule idée de partager avec quelqu'un l'amitié de sa cousine. Jusqu'à la fin du repas la contenance du voyageur fut la même; il ne répondait que par monosyllabes à toutes les questions qui lui étaient adressées, et son foulard ne cessa de s'appuyer contre son visage. Pourtant, quand les convives furent sur le point de quitter la table, Stéphanaki s'avisa d'un stratagème qui lui réussit à souhait. Remplissant son verre jusqu'au bord, il porta la santé de Sévastos. Malgré le mal de dents dont il se plaignait, il fallut bien que le voyageur répondît à cette attention. Stéphanaki put alors examiner son cousin à son aise. Il fronça le sourcil, et quittant brusquement sa place, il invita madame Patrino, sa tante, à le suivre dans la salle voisine, où il avait, disait-il, à lui parler d'une affaire importante.

## II

— Que me voulez-vous, Stéphanaki, et que signifie ce visage tout bouleversé? dit à son neveu madame Patrino après avoir fermé la porte de la salle à manger. — Ma tante, on se joue de vous. — Qui se joue

de moi ? — Cet homme que vous appelez votre fils. — Etes-vous fou, Stéphanaki ? — Je suis dans mon bon sens, ma tante. Ou je m'abuse étrangement, ou ce n'est pas mon cousin Sévastos qui est en ce moment assis à votre table. — Voilà bien de vos idées, mon neveu, interrompit madame Patrino en croisant les bras sur sa poitrine. Ainsi mon correspondant de Marseille se trompe ; votre oncle Dindrinos se trompe ; je me trompe moi-même, moi qui l'ai élevé, ce cher enfant, moi qui ai ses moindres traits encore gravés dans la mémoire. Ainsi l'instinct irrésistible qui me poussait vers lui, mon émotion, mes larmes, la joie de ses sœurs, erreur que tout cela ! vous seul, Stéphanaki, vous jouissez de votre raison ! Vous qui n'avez jamais connu Sévastos, comment osez-vous vous établir le juge d'une pareille question ? Croyez-moi, rentrons dans la salle et ne me parlez plus de vos songes creux. Je vous pardonne votre froideur à l'égard de mon fils, mais, pour l'amour de moi, veuillez au moins lui témoigner quelque déférence.

Stéphanaki comprit combien sa présomption était grande.

— Puisque toute sa famille le reconnaît, se dit-il à lui-même, il faut donc que mon jugement soit en défaut. Pourtant il ne se tint pas pour battu. Arrêtant sa tante par la manche de sa robe : Je vous ai toujours entendu dire, poursuivit-il, que mon cousin Sévastos avait un signe à la joue. — C'est vrai, comme sa sœur Pésouna. — Eh bien ! cet inconnu n'a pas de signe à la joue. — Mais, mon neveu, interrompit

madame Patrino, il y a mille exemples de ces marques naturelles qui ont disparu avec la jeunesse. — Fort bien, reprit Stéphanaki, mais il n'y a pas d'exemple, je le suppose du moins, que des cheveux noirs soient devenus châtains. — Vous rêvez, mon neveu, cet inconnu, ainsi que vous l'appelez, a les cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau. — Il n'a pas les cheveux plus noirs que les yeux, ma tante. — C'est singulier, appelons mon frère Dindrinos pour éclaircir cette affaire, car, sans vous le reprocher, mon neveu, vous êtes sujet aux jugemens téméraires. — Je le veux bien, répondit Stéphanaki, triomphant de l'effet que venait de produire son dernier argument. L'oncle Dindrinos accourut et confirma les observations de Stéphanaki. Madame Patrino toutefois refusa de se rendre à cet avis avant qu'on eût mis le voyageur à même d'expliquer ce singulier changement. Ils rentrèrent tous trois dans la salle à manger, où le douteux Sévastos était nonchalamment assis sur le divan, jouant avec les mains blanches de ses sœurs, tendrement appuyées sur ses genoux. Un instinct de jalousie fit dresser les cheveux sur la tête du négociant alexandrin. Il se hâta d'attirer à lui Odoxia, et prenant sa place auprès du cousin suspect : Sévastos, lui dit-il, vous avez bien des aventures curieuses à nous conter; mais parmi les bizarres métamorphoses que vous avez dû subir dans votre existence agitée, la plus miraculeuse, à mon gré, c'est celle de votre chevelure, devenue blonde de noire qu'elle était.

L'oncle Dindrinos, cessant pour un moment de

faire pirouetter les fruits d'Amérique pendus en breloques à la chaîne d'or de sa montre, descendit parallèlement ses deux mains le long de ses cuisses, et les arrêtant sur ses genoux, il s'inclina légèrement comme un dromadaire qui va prendre sa charge. Le visage de madame Patrino portait les signes de la plus violente inquiétude. Un vague espoir lui disait pourtant que celui qu'elle avait reconnu pour son fils sortirait vainqueur de cette injuste attaque. Stéphanaki renouvela sa question d'un ton bref qui voulait une réponse. Sévastos leva les yeux vers le plafond, et hochant la tête d'un air désespéré, il répondit en serrant la main de son cousin : C'est le malheur qui m'a changé ainsi !

Madame Patrino fondit en larmes et se précipita dans les bras de son fils.

— Mon pauvre Sévastos, s'écria-t-elle en le couvrant de baisers, va, en dépit des envieux, je te ferai oublier les maux que tu as soufferts.

Pésouna et Odoxia pleurèrent en voyant pleurer leur mère. L'oncle Dindrinos, qui se piquait d'être sensible, tira son madras de sa poche et se moucha, ne pouvant pleurer. L'argument de Stéphanaki touchant les yeux noirs devenus bleus n'obtint pas plus de succès sur la famille que celui de la chevelure : ils furent tous deux renversés de fond en comble par cette seule phrase pathétiquement prononcée : C'est le malheur !

Stéphanaki aurait voulu pousser plus loin ses épreuves, mais la victorieuse réplique de Sévastos rendit tous ses efforts inutiles. Madame Patrino, afin

de couper court à la discussion, déclara qu'il était temps que tout le monde allât se coucher. Le fils de la maison, légalement installé dans ses droits, fut conduit par sa mère dans l'appartement qu'on lui avait réservé. La tendre Pésouna apporta elle-même un verre d'eau sucrée à son frère, et la belle Odoxia l'embrassa sur le front afin de chasser de son sommeil les mauvais rêves.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, Stéphanaki, tout pensif, se dirigea vers la Marine, où il rencontra le capitaine Nicophoros, auquel il fit part de ses soupçons. Sur le portrait que le négociant lui traça, le capitaine affirma que le commensal de l'hôtellerie des *Trois-Ancres* était bien le même individu consigné à son bord par le correspondant marseillais. Il tira même de son portefeuille le passeport du jeune homme, dûment paraphé, signé et légalisé. Stéphanaki s'en retourna tristement vers la maison de sa tante, où il trouva le voyageur prenant sa tasse de café, assis sur le divan entre Odoxia et Pésouna qui l'embrassaient et le caressaient à qui mieux mieux. Il eut même la douleur de s'apercevoir que les deux cousines, au contraire de lui, s'étaient éprises d'une façon aussi soudaine que singulière d'un homme qui lui inspirait une si profonde aversion. Le voyageur se laissait caresser et complimenter comme s'il eût juré de faire mourir de jalousie son pauvre cousin amoureux. Chaque fois que le regard de Sévastos rencontrait le regard des deux jeunes filles, le malheureux Stéphanaki croyait y lire les tendres confidences et le muet langage d'une passion naissante. Il aurait quitté la

place pour s'affranchir d'un tel supplice, si le voyageur ne se fût levé pour sortir. Dans cette action qui n'était peut-être due qu'au hasard, Stéphanaki ne voulut voir que le dédain d'un amant heureux qui prenait en pitié ses souffrances. Il avait bonne envie de suivre Sévastos dans la rue et de lui chercher querelle sous un prétexte quelconque, mais il rencontra, dans l'antichambre, sa tante Patrino et l'oncle Dindrinos, qui l'abordèrent le passeport de Sévastos à la main. Cette circonstance fut le sujet d'une nouvelle réprimande que Stéphanaki dut subir sans pouvoir avancer un mot pour sa justification. Dindrinos alla même jusqu'à prétendre qu'il n'avait jamais vu à son neveu Sévastos que des yeux bleus et des cheveux châtains.

Stéphanaki sortit sans se donner la peine de rappeler à son oncle qu'il avait tenu la veille un langage tout contraire.

Pendant trois jours, Stéphanaki affecta de ne plus paraître chez sa tante, espérant bien que son opposition produirait quelque effet. La famille lui tint rigueur. Le quatrième jour, il rencontra sur le port son suspect et abhorré cousin qui donnait le bras à Odoxia et à Pésouna, et qui jeta sur lui en passant un de ces sourires insolens qui disent tant de choses en une pareille occasion. Stéphanaki rentra chez lui comme un fou : il était au supplice. Il se rappela heureusement la demeure d'un Grec smyrniote qui avait voyagé deux ans en qualité de domestique de Sévastos. Il y courut.

— Paximadi, lui dit-il, si je te faisais voir mon

cousin Sévastos, ton ancien maître, tu le reconnaîtrais bien, n'est-ce pas?

— Certainement, Monsieur, je le reconnaîtrais entre mille, comme je vous reconnaîtrais vous-même.

— Suis-moi donc.

Ils arrivèrent bientôt à la maison de madame Patrino.

— Voici Paximadi, ma tante, qui demande avec instances à baiser la main de son ancien maître.

La vieille dame fut ravie de cet empressement.

— Vous le voyez, mon neveu, tout le monde ne partage pas vos préventions contre mon fils.

Stéphanaki secoua la tête sans répondre. Madame Patrino précéda les deux visiteurs dans la salle où se tenaient ses filles avec leur frère.

— Sévastos, s'écria-t-elle avec cette volubilité qui caractérise le langage des populations grecques, et sans que les gestes d'impatience de Stéphanaki pussent l'arrêter un instant! Sévastos, voici Paximadi, ton ancien domestique, qui a voyagé deux ans avec toi en Grèce, à Smyrne et à Constantinople. Tu le reconnais bien, n'est-ce pas? — Oui, ma mère, je le reconnais, ce bon Paximadi; comment se porte-t-il?... Il a comme moi quelques années de plus aujourd'hui. — C'est vrai, répondit le Smyrniote en se grattant le revers de la main d'un air hébété. — Vous vous souvenez sans doute, Sévastos, interrompit Stéphanaki, de la ville et de la circonstance où vous quittâtes ce brave homme? — S'il s'en souvient! reprit madame Patrino. S'il a laissé Paximadi malade de la fièvre à Constantinople, c'est qu'il devait partir im-

médiatement pour Navarin... N'est-ce pas, Sévastos?

Stéphanaki se mordit les lèvres.

— Tu ne m'en as pas voulu, Paximadi? reprit Sévastos en balançant tranquillement sa jambe droite, appuyée sur sa jambe gauche. — J'aurais été bien ingrat, Monsieur, car vous m'aviez laissé de quoi payer mes frais de retour; aussi ma femme et moi nous n'avons cessé de prier Dieu pour vous.— Et ta femme à propos, continua Sévastos, comment se porte-t-elle, cette excellente Catina?—Marigo, vous voulez dire?— C'est juste, cette bonne Marigo! —Comment! monsieur daigne se souvenir d'elle? Elle se porte bien, ainsi que nos chers petits enfans, qui sont grands aujourd'hui. —Si ma mère le permet, reprit Sévastos, en tirant de sa poche une bourse neuve bien garnie, je vais t'offrir, Paximadi, un beau doublon d'Espagne, en te priant de boire à la santé de ton ancien maître.

Se précipitant sur la main que Sévastos lui tendait, le domestique smyrniote en enleva le doublon, qu'il glissa dans sa ceinture; puis du même coup il couvrit cette main généreuse de larmes et de baisers. Madame Patrino embrassa son fils. L'oncle Dindrinos embrassa sa sœur et son neveu. Stéphanaki, battu cette fois encore, jugea prudent de se retirer, et dans sa retraite il entraîna dehors Paximadi qui porta la main sur sa ceinture pour protéger son doublon. Quand ils furent dans la rue : Comment, coquin, dit Stéphanaki au valet grec, tu as le front de reconnaître dans cet homme ton ancien maître?—Je doutais, Monsieur, de son identité; mais sa générosité a levé tous mes doutes, et s'il faut maintenant vous avouer

franchement mon idée, c'est que je ne sais plus qu'en penser.

Cependant Stéphanaki était plus que jamais confirmé dans son premier jugement. Ne pouvant ouvrir les yeux à sa tante et à ses cousines, qui après toutes les épreuves dont le prétendu Sévastos avait triomphé, refusaient d'admettre à l'avenir le plus léger doute à son sujet, il recommença sa guerre d'observation, persuadé que cet intrigant se trahirait lui-même quelque jour. En effet, une semaine s'était à peine écoulée, le capitaine Nicophoros vint trouver Stéphanaki, et lui annonça que son cousin cherchait secrètement à emprunter cinq mille talaris sur une lettre de change en blanc, portant son acceptation. Stéphanaki engagea le capitaine à prendre jour avec Sévastos pour lui prêter la somme qu'il lui demandait. Le capitaine convint de prévenir Stéphanaki une heure auparavant la signature de la lettre de change. Le soir même de ce jour un marin apportait à ce dernier une missive du capitaine. Le neveu de madame Patrino courut vers le port et monta sur le navire de Nicophoros. Son soi-disant cousin y arriva quelques minutes après lui. Sévastos, en entrant dans la chambre du capitaine, trouva celui-ci occupé à compter des talaris qu'il empilait symétriquement sur sa table.

— Soyez le bien-venu, lui dit Nicophoros en lui présentant une plume et une feuille de papier blanc. Ecrivez ici : *Accepté pour la somme de cinq mille talaris*, et signez.

L'ex-convive de l'hôtel des *Trois-Ancres* écrivit

son acceptation avec une légèreté de main qui eût fait honneur à un banquier. Quand il releva la tête, il vit en face de lui, debout contre la porte de la chambre, le regard menaçant et les bras croisés sur la poitrine, le neveu de madame Patrino, qui lui dit en secouant la tête : A nous deux maintenant, Monsieur!

Et lui présentant une lettre ouverte, il ajouta : Connaissez-vous cette écriture? c'est celle de mon cousin. J'ai retrouvé dans des papiers de famille cette preuve irrécusable de votre crime. Vous n'êtes pas Sévastos, Monsieur.

L'étranger ne se déconcerta point; il répondit avec calme : Je ne m'appelle pas ainsi, cela est vrai; mais est-ce moi qui ai pris ce nom? n'est-ce pas vous et les vôtres qui me l'avez donné? En arrivant à Alexandrie, suis-je allé demander à madame Patrino : Logez-moi dans votre maison, nourrissez-moi, habillez-moi? N'est-ce pas vous qui m'avez forcé à quitter pour vous suivre la modeste auberge que j'avais choisie pour séjour? Lorsqu'à toutes vos sollicitations je répondais : Laissez-moi, je n'ai pas de mère! ne m'avez-vous pas improvisé une famille? — Mais le passeport, Monsieur! s'écria Stéphanaki, mais l'argent escroqué au correspondant de ma tante à Marseille! mais cette somme de cinq mille talaris pour laquelle vous venez de commettre un faux! — Pour cela, j'en conviens, j'ai eu des torts. — Vous appelez cela des torts, répéta en ricanant le capitaine Nicophoros : vous allez apprendre que la justice leur donne un autre nom.

Le capitaine fit entendre un coup de sifflet. Au

même instant, deux matelots vigoureux se précipitèrent dans la chambre, et saisissant le bandit au collet, ils le conduisirent à la prison d'Alexandrie. Stéphanaki fit entre les mains du magistrat une déposition circonstanciée des faits, puis il se rendit chez sa tante, qui s'évanouit deux fois au récit de ce qui venait de se passer. Odoxia et Pésouna s'enfermèrent en pleurs dans leur chambre et refusèrent obstinément de descendre pour le repas du soir. Dindrinos affirma qu'il s'était toujours douté de quelque chose.

Les juges turcs sont expéditifs, comme l'on sait. Deux heures après son écrou, le prisonnier avait reçu cent coups de bâton sur la plante des pieds. Comme le châtiment menaçait de ne pas s'arrêter là, l'aventurier réclama l'intervention du consul de Sardaigne, qui envoya son chancelier pour recevoir sa déclaration. L'étranger tira de la doublure de son habit un passeport de six ans de date, dont le signalement se rapportait exactement à lui, dans lequel il était désigné sous les nom et prénom de Pippo Ronciglio, ***sans profession***. Le chancelier le mit sous la garde de deux *khavass* et l'expédia avec une lettre d'envoi, ainsi que le veut l'usage en pareil cas, à un capitaine de sa nation qui devait mettre à la voile pour Gênes le lendemain. Les *khavass* allumèrent leurs tchibouks et traversèrent lentement la ville avec leur prisonnier, qui, au milieu des cris de la populace, semblait résigné à son sort. Ses gardiens lui firent monter devant eux l'échelle du navire sarde et ils montèrent après lui, quelque peu empêchés dans leur ascension par leurs culottes flottantes et par les armes embar-

rassantes dont leur ceinture était garnie. Ils appelèrent le capitaine, qui vint à leur rencontre et qui ouvrit nonchalamment la lettre de cachet de son consul; puis ils demandèrent un reçu de la personne du prisonnier.

— C'est trop juste, répondit le capitaine en parcourant des yeux le pont de son navire; mais où diable avez-vous caché votre marchandise?

Les *khavass* poussèrent des hurlemens désespérés en n'apercevant plus leur victime, qu'ils croyaient résolument assise au pied d'un mât en les attendant. Ils pensèrent que le malfaiteur pouvait s'être caché dans l'intérieur du navire. Ils sondèrent de leurs yataghans tous les coins et recoins de l'entrepont et de la cale. Peines inutiles : après une heure d'impatience et de fatigues, le patron d'une barque qui traversait le port apprit au capitaine sarde qu'on avait vu un homme faire le plongeon du haut de son bord et gagner à la nage un chebek turc qui sortait en ce moment du port d'Alexandrie, en destination pour Constantinople.

## III

Un an s'était écoulé depuis la brusque disparition du voyageur qui avait causé tant d'émotion dans le quartier franc d'Alexandrie. Madame Patrino, en mourant, avait laissé ses deux filles sous la tutelle de leur oncle Dindrinos, qui s'occupait à réaliser la for-

tune de ses jeunes pupilles. Une grande partie de l'héritage de leur mère demeurant sous le séquestre provisoire du gouvernement turc, un voyage à Constantinople devint nécessaire. Le lieutenant de frégate du vice-roi d'Egypte se munit de lettres de recommandation pour les ridjals les plus influens de Stamboul, et il partit avec ses deux nièces pour obtenir à tout prix une prompte et lucrative justice.

La traversée fut heureuse; on n'eut que trois cas de peste à bord; deux mâts seulement furent rompus par la tempête, et on ne relâcha que dans quatre ports pour réparer les avaries du bâtiment. Odoxia et Pésouna ne s'ennuyèrent pas excessivement, car, d'abord, leur gracieux oncle, affairé qu'il était par le besoin de critiquer toutes les manœuvres de l'équipage, ne leur imposa pas plus d'une heure par jour de sa filandreuse et vide conversation, et puis ensuite elles purent s'entretenir à leur aise de leurs pensées de jeunes filles, pensées singulières, plus multipliées et plus mystérieuses que les étoiles qui brodent le manteau bleu du ciel. Le sujet de leurs entretiens de la nuit pendant ce long voyage n'était pas moins bizarre que les rêves éclos dans leur imagination orientale. N'allez pas croire pourtant que les deux sœurs passassent les heures précieuses à se débiter mutuellement de belles tirades romantiques sur les pittoresques tableaux de la nature qui venaient chaque jour enchanter leurs regards dans cet archipel grec qu'on prendrait pour des corbeilles de fleurs flottantes. Le cœur d'une jeune fille n'est pas aussi vaste que celui

d'un poète, il résume d'ordinaire ses affections sur un seul point, et ce point c'est un amant, lequel, grâce à la prévoyance des mères et des tuteurs, prend le plus tôt possible, par égard pour la morale, le nom de mari.

Odoxia et Pésouna voulaient donc toutes deux un mari. La première, peu touchée des vertus commerciales de son cousin Stéphanaki, avait refusé nettement de trôner dans un comptoir, et le pauvre diable était allé, de désespoir, fonder une banque maritime à Marseille. L'élégante Odoxia souhaitait un mari fait aux bonnes manières de l'Europe; la sentimentale Pésouna, se trouvant assez riche de la succession de sa mère, désirait faire le bonheur d'un jeune et beau cavalier blond ou châtain, assez pâle pour qu'on pût raisonnablement supposer qu'il avait connu les amertumes de la vie. En mariage comme en littérature, les jeunes filles, comme on sait, affectionnent les antithèses. Cette figure de réthorique règne assez communément sur les générations de quinze à vingt-cinq ans. Pésouna avait donc trouvé son antithèse, comme sa sœur Odoxia avait entrevu son cavalier blond ou châtain à la tournure élégante. Malheureusement, elles reconnurent aux premiers mots échappés que toutes deux, sans se consulter, s'étaient arrêtées secrètement sur le même choix. Ne sachant plus où reporter la tendresse qu'avait fait naître en elles celui qu'on leur avait présenté comme leur frère Sévastos, elles continuaient, par habitude, de le chérir. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'elles ne croyaient pas un mot des histoires que l'on racon-

tait sur la conduite et sur le départ du voyageur étranger, et que chacune d'elles attribuait à une passion romanesque son introduction et son séjour dans la maison de madame Patrino leur mère.

L'oncle Dindrinos, à peine débarqué à Péra, s'informa tout d'abord des moyens de faire réussir ses sollicitations pour la levée du séquestre. On le conduisit chez un pacha en demi-solde qui attendait en fumant sa pipe qu'il plût à Mahomet de joindre à son titre un emploi. Le lieutenant de frégate parla si bien et appuya ses argumens de si riches cadeaux, que le pacha permit qu'on traitât l'affaire avec son médecin. Un médecin en Turquie est un homme universel; la science de guérir est le dernier des talens qu'on lui demande; il faut avant tout qu'il sache mener à bien par tous les moyens possibles les affaires de son maître. S'il faut lier une intrigue amoureuse ou politique, on pousse en avant le médecin; si l'on a besoin de connaître la pensée d'un individu qui puisse influer sur quoi que ce soit, en bien ou en mal, le médecin entre en campagne; quand on veut se débarrasser d'un rival ou d'un ennemi, on a recours encore à la science d'un médecin. La profession est, comme on voit, très élastique : aussi est-elle très accessible, et le premier venu, pour peu qu'il se sente à la hauteur de la tâche, peut l'exercer sans diplôme ni brevet.

L'oncle Dindrinos eut une idée magnifique pour assurer les intérêts de ses nièces. Il imagina d'en marier une au médecin du pacha. Celle de ses pupilles qu'il destinait à cette union pouvait bien, il

est vrai, trouver mauvais qu'on l'enfermât et qu'on lui voilât le visage; mais, d'après les renseignemens qu'il recueillit sur la philosophie de Méhémed-Effendi (c'était le nom du docteur) en matière de religion, Dindrinos se flatta de convertir une âme musulmane au christianisme, en lui donnant, pour l'indemniser de la damnation, une femme charmante et une dot assez ronde en bon or de ducats. Le lieutenant de marine alla donc visiter le médecin turc dans son divan.

Méhémed-Effendi était occupé à dévorer un perdreau rôti pour déjeûner, qu'il arrosait d'une série très multipliée de verres de vin de Champagne. Son Koran, du reste, était ouvert à côté de lui, et un chapelet d'ambre pendait à une boutonnière de sa redingote; une haute calotte de drap rouge lui descendait sur les yeux, et l'aurait fait ressembler à un malade en bonnet de nuit si son visage n'eût témoigné qu'il se portait à ravir. L'arrivée de Dindrinos parut cependant contrarier quelque peu Méhémed-Effendi. Le lieutenant du vice-roi attribua le froncement de sourcil du docteur au regret qu'il éprouvait de se voir surpris en contradiction formelle avec les défenses du prophète. Cette observation cadrait merveilleusement avec ses projets. Quand il se fut assuré que Méhémed-Effendi était garçon et qu'il n'avait pas pris absolument le mariage en horreur : Mon cher ami, lui dit-il, en lui frappant familièrement sur le ventre, vous êtes médecin d'un pacha, c'est bien; vous avez assez d'intelligence pour rendre très variable le chiffre des appointemens fixes qu'on vous

donne, c'est encore bien; mais le diable m'emporte si au cours où est la piastre aujourd'hui vous parvenez à mettre vingt mille talaris de côté. Et puis, voyez-vous, vos pachas sont plus capricieux que les jolies femmes. Ce sont des animaux, passez-moi l'expression, qu'on n'apprivoise jamais qu'à moitié; aujourd'hui ils vous lèchent, demain ils vous mangeront. Ecoutez, j'aborde franchement la chose avec vous, faites réussir promptement notre affaire, et il y a pour vous au bout de cela quatre-vingt mille talaris de dot avec la main de ma nièce Pésouna, si mes deux propositions vous arrangent.

Méhémed-Effendi ne se fit pas longuement prier pour se rendre aux vœux de Dindrinos. Après une heure de pourparlers, ils étaient d'accord sur tous les points et le lieutenant de frégate recevait l'autorisation d'annoncer à Pésouna qu'on n'attendait plus que ses beaux yeux pour achever la conversion d'un mécréant à la foi chrétienne. Dindrinos, enchanté de sa diplomatie, promit de revenir le lendemain avec sa nièce. En retournant à Péra, il sonda sa mémoire pour découvrir quel était le visage que lui rappelaient les traits de Méhémed-Effendi. Il n'y put parvenir; mais, à coup sûr, se dit-il à lui-même, cet aimable et spirituel garçon ressemble à quelque galant homme que j'ai connu durant mes longs voyages.

Les deux sœurs, qui attendaient leur oncle à l'hôtel de l'Europe, situé dans la grande rue de Péra, accueillirent la proposition avec des éclats de rire. Odoxia déclara que les Turcs avaient encore bien des

progrès à faire dans la science des belles manières et de la civilisation avant qu'elle songeât à prendre un mari parmi eux. Pésouna avait jure de ne jamais épouser qu'un cavalier blond ou châtain, et dont la physionomie indiquerait quelque instinct de la vie ideale et contemplative.

— Bon ! bon ! c'est cela ! à merveille ! répétait Dindrinos en se frottant les mains. C'est tout le portrait de mon docteur. Quand il sera chrétien, et costumé d'une façon plus présentable, vous en serez enchantées comme moi. Au reste, chère Pésouna, je ne te demande une décision que quand tu l'auras vu. Je compte d'ailleurs sur tes beaux yeux pour réchauffer le zèle de notre protecteur.

Le lendemain, Dindrinos et sa nièce se faisaient annoncer chez Méhémed-Effendi. Un domestique arabe portant dans ses bras un immense bocal les pria d'attendre que son maître eût fini de composer un médicament merveilleux qui devait rendre la santé au pacha son seigneur, indisposé depuis quelques jours. Quand le domestique eut fermé la porte du cabinet de Méhémed-Effendi : Je ne t'ai pas parlé, dit Dindrinos à sa nièce, de l'avantage que nous trouverons tous à posséder un aussi savant médecin dans notre famille. Je suis physionomiste, tu le sais.

Comme il achevait de parler, on entendit la voix du docteur dans la chambre voisine.

— Rhadaman, disait-il à son domestique, il faudra porter des pilules chez cet employé du sérail qui ressentait hier de si violentes coliques. — Il n'en a

plus besoin, Effendi. — Guéri? j'en étais sûr; il faut que le diable s'en mêle. — Non pas, Effendi; il est mort. — C'est absolument la même chose, Rhadaman. Porte toujours des pilules : elles serviront pour sa femme et ses enfans, s'il en a. A propos, une boîte de pilules chez ce capitaine de la garde du sultan qui me demandait hier... — Effendi, on l'a enterré ce matin. — Dieu est grand, Rhadaman! Tiens, voici la liste de mes malades; porte à chacun d'eux une petite boîte cachetée. — Avec quoi remplirai-je ces boîtes, Effendi? — Imbécile! toujours avec les pilules du bocal. — J'oubliais de vous dire, Effendi, que le pacha notre seigneur souffre aujourd'hui comme un damné. Il se plaint d'être ce matin plus mal qu'hier. Il a recommandé à ses fils de vous noyer dans le Bosphore s'il ne guérissait pas de sa maladie. Entre nous, vous devriez songer à mettre vos affaires en règle, car je crains bien qu'il ne voie pas la prochaine lune.

Dindrinos toussa fortement pour indiquer au docteur qu'il eût à ménager ses confidences. Rhadaman s'éloigna avec son bocal, et Méhémed-Effendi introduisit Dindrinos et sa nièce dans son divan. Pendant leur entretien, le lieutenant de marine eut le loisir de remarquer toutes les ressources et toutes les richesses qu'offrait l'esprit de son futur neveu. Il ne fut pas peu satisfait de l'impression que Méhémed-Effendi paraissait produire sur Pésouna. Il crut même distinguer dans la voix de la jeune fille une émotion qui augmentait visiblement quand Pésouna avait à répondre à quelques flatteries délicates, à quelques

gracieux complimens que lui adressait son prétendu. Quand la visite prit fin, Dindrinos offrit son bras à sa nièce. Il sentit que la main de la jeune fille tremblait d'une manière étrange en s'y appuyant. En retournant à son logis, à peine répondit-elle par quelques mots aux vives et curieuses questions dont son oncle la pressait. Elle était pensive, elle soupirait en regardant le ciel; le nom seul de Méhémed-Effendi la faisait tressaillir, et Dindrinos ne douta pas que les choses n'allassent au gré de ses souhaits.

Pésouna ne fut pas plutôt demeurée seule avec sa sœur qu'elle lui jeta les deux bras autour du cou en lui disant : Ma chère Odoxia, je l'ai retrouvé! Dieu a voulu qu'il me fût destiné pour époux. Tu ne seras pas jalouse de mon bonheur; tu ne m'en voudras pas, n'est-il pas vrai? — Eh! pourquoi t'en voudrais-je, bonne sœur? — Il est si cruel de renoncer au plus doux rêve de sa vie! Quand on aime, il est si cruel de se dire : Une autre que moi est aimée! — En vérité, je ne te comprends plus, Pésouna, et de qui donc parles-tu? Ne viens-tu pas de voir Méhémed-Effendi, ton prétendu? — Oui, bonne sœur. Mais ce qui va bien t'étonner, c'est que ce Méhémed n'est autre que notre pâle et malheureux jeune homme d'Alexandrie, Pippo Ronciglio.

Odoxia s'éloigna vivement de sa sœur et son visage se colora d'une subite rougeur. Mais sa gaieté reprit bientôt le dessus. Elle offrit en souriant sa main à Pésouna.

— Ecoute, lui dit-elle, puisque tu es franche avec moi, je veux en user de même à ton égard. Tu

as été abusée par quelque hallucination. Ton esprit préoccupé aura confondu la réalité avec une apparence menteuse : quel rapport veux-tu qu'il existe entre ce Turc et le jeune homme d'Alexandrie? Je n'ai pas attendu que tu vinsses m'en informer pour apprendre que Pippo Ronciglio est à Constantinople. Avant-hier, ma sœur, je l'ai vu passer sous nos fenêtres dans la grande rue de Péra. La nuit commençait à tomber. Je croyais me tromper d'abord, mais je l'ai bien reconnu, car il m'avait aperçue au même instant, et s'appuyant d'un air mélancolique contre l'angle d'une maison, il s'est mis à me contempler avec cet air gracieux et fin que tu lui connais. Ce même soir, comme je me promenais au *Champ-des-Morts* avec mon oncle, qui m'avait devancée de quelques pas, je l'ai revu encore, et cette fois il m'a parlé, Pésouna. Que son air était touchant! Comme sa manière de s'exprimer rappelait la distinction de son origine! car ce nom de Pippo Ronciglio n'est sans doute pas plus le sien que celui de Sévastos, qu'il avait pris pour s'introduire auprès de nous à Alexandrie. Vois-tu, ma sœur, ce jeune homme est quelque personnage d'importance qui voyage incognito pour ses plaisirs. Une passion véritable et irrésistible l'enchaîne malgré lui sur mes pas. Enfin, pour achever de tout t'apprendre, ma bonne Pésouna, ce gentilhomme me propose de m'épouser à l'insu de mon oncle, car il importe, dit-il, que sa famille ignore notre union pendant quelque temps. Lorsque nos deux mariages seront accomplis, Pésouna, nous verrons laquelle de nous a le véritable Pippo Ronciglio pour époux.

Quelques jours encore, et l'on allait célébrer les noces de Pésouna avec Méhémed-Effendi. La dot de la jeune fille était prête, et l'on n'attendait plus que l'issue de l'affaire du séquestre pour la verser entre les mains du docteur au comble de ses vœux; de son côté, Odoxia avait revu Pippo Ronciglio au Champ-des-Morts, et le lendemain du mariage de Pésouna avec Méhémed-Effendi, elle devait donner secrètement sa main à son mystérieux amant, lorsqu'un incident inattendu vint déranger tous ces beaux projets.

Le pacha de Méhémed-Effendi devint tellement malade, malgré ses pilules ou plutôt peut-être à cause des pilules, que le docteur jugea prudent de se soustraire par avance à la vengeance des héritiers. Sans rien avouer de ses projets à personne, il renferma dans un coffre tout ce qu'il possédait d'argent, et son domestique Rhadaman, par son ordre, embarqua de nuit les effets transportables sur un navire marchand qui devait partir dans la journée du lendemain pour la Grèce. Une heure avant le départ du navire, Méhémed-Effendi pria Dindrinos de vouloir bien passer à son logis pour une affaire urgente.

— Mon cher oncle, lui dit-il (permettez-moi dès aujourd'hui de vous donner ce nom), il se présente une spéculation magnifique, pour laquelle j'ai songé à vous. — Je vous reconnais bien là, mon neveu, répondit Dindrinos en l'embrassant; voyons, de quoi s'agit-il?— Un de mes amis, reprit le docteur, vient de recevoir en paiement du gouvernement de sa Hau-

tesse trente vieilles pièces de canon qui garnissent l'arsenal de Top-Hana; il va partir pour un long voyage, il a besoin d'argent, soixante mille piastres d'à-compte le décideraient à vous céder à très bas prix sa propriété. — Bon, s'écria Dindrinos en se frottant les mains, j'ai justement la somme; mais il faut voir la marchandise; Méhémed, vous m'accompagnerez à l'arsenal. — Volontiers, mon cher oncle, répondit le docteur.

Ils arrivèrent à l'arsenal impérial de Top-Hana, où les sentinelles turques montaient la garde auprès des canons de bronze que Dindrinos caressait de l'œil avec un attendrissement tout particulier. Le docteur prit à part l'officier du poste, auquel il remit un billet du commandant de l'arsenal. Il était dit dans ce billet que Méhémed-Effendi avait la permission d'examiner, de faire démonter et remonter les pièces d'artillerie sur leurs affûts, pour l'instruction d'un officier étranger qui l'accompagnait. Dindrinos mesura la longueur et supputa le poids des pièces; il en fit placer quelques-unes dans les balances, afin d'agir en parfaite connaissance de cause. Après un long et mûr examen, il se retira enfin, et il n'eut de cesse que Méhémed-Effendi n'eût reçu les soixante mille piastres qui devaient assurer la conclusion du marché, dont Dindrinos fixa le chiffre lui-même.

Le lendemain, dès qu'il fit jour, Dindrinos rassembla toutes les charrettes qu'il put trouver dans Péra, et à la tête de ce bizarre cortège qui ameutait tous les curieux de Galata, il se présenta à l'arsenal

pour prendre livraison de ses pièces d'artillerie. Les soldats de garde, croyant qu'il continuait ses expériences de la veille, autorisées par leur commandant, lui prêtèrent la main pour l'aider à démonter une superbe pièce de bronze de 48 ; mais quand ils le virent se disposer à la charger sur l'une de ses charrettes, ils lui demandèrent ce qu'il en voulait faire. Dindrinos répondit que son intention était de fondre tout ce métal.

— Fondre nos canons tout neufs! s'écrièrent à la fois les toptchis de l'arsenal en le repoussant rudement. Ce chien ! cet infidèle, qui veut fondre nos canons ! — Mais je les ai achetés, vos canons, répondit Dindrinos. — Acheté nos canons, misérable! fit l'officier en lui brisant sur l'épaule une longue pipe de cerisier.

Un immense éclat de rire accueillit la retraite précipitée de Dindrinos, qui, tout étourdi de cette aventure, s'enfuit heureusement et regagna son logis, sain et sauf, au milieu des huées du peuple et des soldats. Il courut chez Méhémed-Effendi pour se plaindre du malentendu qui avait donné lieu à cette algarade dont il était victime. Les voisins lui apprirent que le docteur s'était évadé pendant la nuit, emportant tout ce qu'il avait pu réaliser. Par une singulière coïncidence, Pippo Ronciglio ne reparut plus à compter du même instant, et les deux nièces de Dindrinos n'eurent d'autre ressource que de pleurer leur veuvage anticipé, priant le Ciel de leur expliquer un jour le mot de cette cruelle énigme.

## IV

Quelques mois après l'escroquerie dont il portait la peine, la nécessité de liquider la succession de madame Patrino sa sœur, amena en Grèce M. Dindrinos. Il avait laissé dans leur maison d'Alexandrie ses deux nièces désolées, qui, par un reste de faiblesse bienveillante pour l'auteur de tous leurs chagrins, avaient obtenu de leur oncle qu'il ne donnât pas de suite à cette affaire si le hasard lui faisait rencontrer Pippo Ronciglio sur quelque point du globe. Le lieutenant de frégate du vice-roi d'Egypte n'en conservait pas moins, à part lui, l'espoir et la résolution bien arrêtée de se venger du misérable qui avait osé le prendre personnellement pour dupe, et il jurait chaque matin, en se levant, de le forcer à rendre bon compte des 60,000 piastres que lui coûtait l'avanie de l'arsenal de Top-Hana. La cruelle leçon qu'il venait de recevoir le mettait en garde du moins contre toute nouvelle tentative de ce genre. Le personnage qui, sous le double masque de Sévastos et de Méhémed-Effendi, avait exploité avec tant de succès sa bonhomie et sa crédulité, était un de ces industriels habiles dont l'Orient abonde plus que tout autre pays.

L'illustre et interminable famille des Robert Macaire, ces modernes Atrides récemment intronisés parmi nous, est, à coup sûr, originaire du Levant,

comme toute idée de civilisation. Ses quartiers de noblesse remontent bien au-delà de l'invention de ces sociétés à prospectus de toutes couleurs qui mendient les millions comme un aveugle les gros sous, dégénérescence abâtardie de la science de s'approprier le bien des autres. En Orient, outre le ciel inspirateur, les professeurs et les adeptes de cette doctrine trouvent un sol merveilleusement préparé pour la moisson qu'ils lui demandent : une société exempte de préventions, toujours disposée à croire au mérite de ceux qu'elle ne connaît pas; des fortunes capitalisées qui cherchent incessamment à s'arrondir par tous les moyens possibles; une justice indolente, ignorant, dans la candeur de son âme, la nomenclature des commissaires de police, des officiers de paix, des sergens de ville, des municipaux à pied et à cheval, sans parler des juges d'instruction, des procureurs du roi et autres épouvantails juridiques qui rendent le crime plus intelligent et plus quintescencié, sinon plus rare et plus timide. Le Robert Macaire levantain a sur le nôtre l'avantage que lui prêtent la conscience de sa force et la liberté d'agir. Les conceptions les plus audacieuses, il les exécute sans avoir à se préoccuper des moyens d'éluder tel ou tel article du code au moyen d'un subterfuge quasi-légal. Il sait que s'il est pris en faute, les arguties d'un avocat ne le sauveront pas : il joue donc sa vie sur chaque coup, et la seule pensée qui le préoccupe est de savoir, non pas quels dangers il court, mais par quel chiffre peut s'évaluer son succès.

Le lendemain de son débarquement à Napoli de

Romanie, M. Dindrinos passait la soirée chez un négociant de la ville. Le lieutenant de frégate annonça tout haut à son correspondant que des affaires urgentes l'obligeaient de se rendre sous quelques jours à Athènes. Il ajouta qu'une somme de dix mille talaris qu'il venait de recevoir en argent l'embarrassait considérablement pour le trajet qu'il avait à faire, et que pour cela il désirait, disait-il, changer cette somme en or. L'or était rare en ce moment à Napoli; les prétentions des négocians auxquels il s'adressa révoltèrent Dindrinos, qui, dans un accès de mauvaise humeur, s'approcha d'une table de jeu, où il risqua quelques pièces qu'il perdit. Un monsieur d'un extérieur très affable et très distingué tenait la banque du pharaon, dont il faisait les honneurs avec une grâce toute particulière.

— Faites votre jeu, Messieurs, disait aux joueurs avec un sourire plein d'aménité le banquier du pharaon. Rien ne va plus. Vado!

La chance servait miraculeusement le banquier, qui, toujours aimable, même dans le triomphe, consolait ses adversaires désappointés par une série non interrompue de complimens et de spirituelles reparties. Dindrinos s'approcha du maître de la maison, et le tirant à lui : Quel est ce monsieur? demanda-t-il en désignant le banquier du pharaon. — Il s'appelle le baron de Beaumanoir, répondit celui-ci. — Ah! fit Dindrinos en roulant dans ses doigts la clef de sa montre.

Et il retourna vers la table de jeu où, pour examiner l'étranger plus à son aise, il risqua quelques

nouveaux talaris, qu'il perdit encore. Quand la banque du pharaon prit fin, Dindrinos avait vidé sa poche, par distraction, des cent talaris environ qu'elle contenait. Le baron de Beaumanoir l'occupait pourtant beaucoup plus que sa perte. Le baron paraissait avoir quarante ans; sa chevelure noire commençait à grisonner; ses petits yeux bleus pétillaient d'esprit et de malice. Un ruban bariolé de diverses couleurs était noué à la boutonnière de son habit. Dindrinos se hasarda enfin à l'aborder seul dans un coin du salon.

— Pardon, Monsieur, lui dit-il d'un air embarrassé, vous allez trouver ma question bien indiscrète. N'avez-vous pas connu un jeune homme nommé Pippo Ronciglio?

Le baron serra la main de Dindrinos d'un air mystérieux, et, levant les yeux au ciel : Ah! Monsieur, répliqua-t-il, vous rouvrez en ce moment toutes les plaies de mon âme. Si j'ai connu Pippo Ronciglio? Un jeune homme aussi bien élevé que doué de qualités sans nombre! — Non pas, Monsieur, s'il vous plaît, interrompit Dindrinos, un bandit qui m'a volé 60,000 piastres à Constantinople, il y a six mois! — Ah! Monsieur, reprit le baron, un peu de pitié pour cet infortuné qui était mon frère. — Votre frère! j'avais donc bien jugé, car j'ai reconnu au premier coup d'œil un air de famille entre vous et lui, malgré la différence de l'âge, de la chevelure et des manières, oh! je suis physionomiste. Pouvez-vous, monsieur le baron, me donner des nouvelles de ce brig... de votre frère, veux-je dire? — Hélas! Monsieur, soupira le

baron de Beaumanoir, il est mort. — Il est mort, répéta Dindrinos. Et mon argent, qui me le rendra? — Rassurez-vous, Monsieur, quoique j'aie bien le droit de renier ce malheureux qui m'a coûté tant de larmes, je paierai encore cette dette. — Vous êtes un honnête homme, Monsieur, balbutia Dindrinos. Vous me rembourserez cela à votre aise, un de ces jours, demain, par exemple. Demain puis-je avoir l'honneur de passer chez vous? — Demain, Monsieur, répondit le baron en faisant un gracieux salut de la tête; demain je vous attendrai pour déjeûner si vous le trouvez bon. — Je le trouve excellent, monsieur le baron, dit l'oncle Dindrinos, en saluant jusqu'à terre.

Le jour suivant il était chez le baron de Beaumanoir. Un domestique en grande livrée l'introduisit dans le salon en attendant que le maître du logis fût levé. Dindrinos examina l'une après l'autre toutes les charmantes futilités parisiennes qui décoraient le salon du baron. Le propriétaire de ce boudoir de petite maîtresse avait tiré tout le parti possible de la chétive maison grecque qu'il avait louée pour y faire un séjour de quelques mois. Tout chez lui, jusqu'à la moindre pièce de l'ameublement, respirait le luxe et le goût le plus exquis.

Voilà un homme comme il faut, se dit Dindrinos à lui-même; sa richesse est assurément la moindre de ses qualités. Quel cœur! quelle générosité! Enfin, je ne lui demandais rien, et c'est lui qui, par respect pour la mémoire de son garnement de frère, exige que j'accepte la restitution de mes 60,000 piastres, qui font bien 15,000 francs de France en bon argent.

Comme il achevait ce dialogue, le baron entra, et le déjeûner le suivit. Pour la première fois de sa vie, Dindrinos mangea dans de la vaisselle plate armoriée. Le brave homme ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou de la succulence des mets, ou de la recherche de la vaisselle et du service. Quand les convives eurent dégusté les meilleurs vins de France, le baron se leva et dit à son hôte : Je n'aurai pas, Monsieur, l'indiscrétion d'abuser plus long-temps de votre complaisance. Quelque plaisir que j'éprouve en votre compagnie, j'ai hâte d'acquitter envers vous la dette de mon malheureux frère, à qui j'ai du moins cette obligation qu'il a quitté le nom de sa famille pour ne le point déshonorer.

— Monsieur le baron, répliqua Dindrinos qui ne voulait pas rester en arrière de tant de courtoisie, une famille qui compte dans son sein des hommes de votre distinction, est toujours assurée de l'estime et du respect des honnêtes gens.

Le baron de Beaumanoir salua Dindrinos, et donna ordre à son valet de chambre d'apporter 15,000 francs en or. L'oncle de Pésouna dressa les oreilles à ce mot. Le valet de chambre revint au bout de quelques minutes, un large portefeuille à la main.

— Monsieur le baron, dit-il, comme votre intention est de quitter bientôt cette ville pour voyager dans les autres parties de la Grèce, je n'ai pas osé prendre sur moi d'envoyer changer les billets de votre banquier de Paris. Je vous apporte votre portefeuille. Les routes ne sont pas sûres. Monsieur préfère peut-être une lettre de change à des sacs d'ar-

gent. — Certainement, repartit Dindrinos. Une lettre de change me suffit, pour peu qu'elle soit tirée et acceptée par deux capitalistes connus. — Pour cela, reprit le baron en ouvrant son portefeuille, vous pouvez demeurer en repos. J'ai pris mes précautions moi-même.

Dindrinos, qui croyait rêver, saisit avidement un papier que le baron lui offrit. C'était une lettre de change sur un des premiers banquiers d'Athènes. Il allait sortir, lorsqu'il lui vint une idée subite; il s'arrêta et se gratta l'oreille pour réfléchir, comme il faisait toujours quand il allait commettre quelque lourde sottise; puis, s'approchant de son hôte :

— Monsieur le baron, dit-il, si vous aviez encore quinze autres mille francs de papier sur Athènes, je le prendrais pour vous obliger sans vous demander plus de 4 pour cent d'escompte, et vos banquiers de Napoli exigeraient de vous 5 pour le moins, vous le savez. — Eh bien ! monsieur Dindrinos, répondit en souriant le baron de Beaumanoir, je vous donne la préférence parce que vous me plaisez singulièrement. Nous allons bientôt nous quitter pour ne plus nous revoir peut-être; j'espère que vous vous souviendrez long-temps de moi, comme de mon côté je vous jure de ne pas vous oublier de long-temps.

Dindrinos emporta la nouvelle traite de 15,000 fr., et le valet de chambre du baron l'accompagna jusqu'à son logis, d'où il revint un quart d'heure après, chargé de talaris d'Espagne pour pareille somme.

Dès que le baron de Beaumanoir eut compté et

serré l'argent dans son coffre-fort, il se laissa tomber à la renverse sur son fauteuil, et il lui prit un de ces rires inextinguibles dont il est parlé dans Homère. Sa perruque noir semée de poils grisonnans glissa de sa tête sur le tapis, et le véritable Pippo Ronciglio se refléta dans la glace de la cheminée avec sa chevelure brune, tel enfin qu'on l'avait vu débarquer sur le port d'Alexandrie, et tel aussi qu'il était apparu à Odoxia sous les fenêtres de l'hôtel à Constantinople.

— L'excellent homme! s'écria-t-il, quel malheur qu'il me quitte si tôt! Va, sublime Dindrinos, crème superfine des oncles, élixir réconfortant des bourses vides! Gagne au plus vite Athènes, présente tes lettres de change chez les banquiers de la ville : tu verras de quel crédit jouit la signature de l'imaginaire et fantastique baron de Beaumanoir! Ma parole d'honneur, si cet homme-là se ruine, je lui ferai une pension alimentaire pour l'encouragement de ses successeurs. Quant à moi, voici ma pelotte faite pour quelque temps. Grèce héroïque, terre classique du malheur et de la fidélité, je t'abandonne pour des contrées plus divertissantes mais moins hospitalières assurément!

Cependant Dindrinos faisait ses préparatifs de départ, et Pippo Ronciglio, qu'il avait mis dans la confidence des sommes qu'il emportait, se désespérait de ne pouvoir en soustraire quelque nouvelle partie. L'aventurier se tenait prêt à quitter la ville de Naples en même temps que sa dupe, parce qu'il comptait signaler ses adieux par un nouveau coup de son industrieux génie.

Le prétendu baron congédia tous ses gens. Il comptait emmener avec lui le seul Rhadaman, ce domestique arabe qui le servait depuis son arrivée à Constantinople, d'abord parce que la simplicité de cet homme lui garantissait sa discrétion, ensuite parce que le maître devait au serviteur non-seulement ses gages échus jusqu'alors, mais aussi le fruit de ses petites économies, que le pauvre diable avait placées chez son patron. Rhadaman vint un jour trouver le baron de Beaumanoir et lui déclara que son intention était de retourner en Egypte, et qu'à cet effet il le priait de lui solder son compte. Pippo Ronciglio, à qui cette détermination déplaisait doublement, ne fit aucune remontrance à son serviteur; il l'engagea seulement à différer sa demande jusqu'au lendemain.

Pendant la nuit, Rhadaman fut réveillé par une voix sombre et grave qui lui parlait du milieu de l'obscurité de la chambre et qui l'appelait par son nom. Le pauvre Arabe prêta l'oreille. La voix renouvela ses exclamations, et d'un timbre plus effroyable encore elle lui dit : Je suis Mahomet, ton prophète, Rhadaman, est-il vrai que tu veuilles quitter ton maître, qui te traite si généreusement? — Seigneur, répondit Rhadaman troublé jusqu'au fond de l'âme; seigneur, cela est vrai. — Est-il vrai aussi, Rhadaman, que tu lui demandes de te solder tes gages et de te rendre l'argent que tu lui as confié? — Je ne le nierai pas, sublime prophète, répliqua Rhadaman au comble de l'effroi; je ne le nierai pas, puisque vous savez tout. — Rhadaman, reprit la voix, écoute bien

ce que je vais t'annoncer. Le jour où tu quitteras ton maître, le jour où il te paiera ce qu'il te doit, tu mourras. Songe à ce que tu dois faire; adieu.

Tout bouleversé de cette terrible apparition nocturne, Rhadaman se présenta le lendemain devant son maître, qui l'avait fait appeler.

— Mon bon Rhadaman, lui dit Pippo Ronciglio d'un air contrit, quelque chagrin que me cause ton départ, je dois céder à tes désirs. Retourne dans ta patrie; tu es libre. Voici le compte de ce qui t'est dû; je vais te payer.

Rhadaman, au comble de la terreur, se précipita aux pieds du baron.

— Maître! maître, balbutia-t-il, que vous ai-je fait pour me traiter ainsi? — Rhadaman, reprit le baron, ne m'as-tu pas dit hier que tu voulais revoir ton pays natal, et n'est-il pas convenu que je te rembourserai aujourd'hui ce que je te dois. — Maître, s'écria Rhadaman, je ne veux plus vous quitter. — Fort bien, Rhadaman, je t'en remercie de grand cœur. Je vais du moins te payer tes gages. — Maître, je ne veux pas être payé. — Homme estimable, poursuivit le baron, qui rejeta précipitamment dans son coffre les talaris empilés sur sa table; va! ta confiance en moi ne sera pas vaine! Je te garde à mon service, Rhadaman, et je ne te paierai pas. Relève-toi, sois tranquille et vis en paix. Je ne t'affligerai plus à l'avenir par de pareilles propositions.

Rhadaman baisa en sanglotant les mains de son maître. Il était triomphant.

M. Dindrinos vint prendre congé du baron de

Beaumanoir. Comme il partait le soir même pour Athènes, il supplia le baron de vouloir bien accepter chez lui un dîner d'adieux sans façons. Pippo Ronciglio fut exact au rendez-vous. Pendant le repas, le lieutenant de marine parla beaucoup de la difficulté de transporter une somme de six mille francs en argent qui lui restait encore et qu'il avait refusé de changer en or chez son correspondant, à cause du haut prix que celui-ci mettait à sa complaisance dans un moment où l'or était fort cher sur la place.

— Que ne m'avez-vous dit cela plutôt! interrompit le baron. Je n'ai pas beaucoup d'or chez moi, mais un comte italien, un proscrit napolitain de mes amis, qui demeure non loin d'ici, vous donnera de l'or pour votre argent sans exiger aucune rétribution.

Dindrinos serra affectueusement la main du baron, qui appela Rhadaman, sur les bras duquel le lieutenant Zyphhier plaça lui-même ses sacs de talaris. La nuit commençait à venir. Le baron prit son chapeau et promit d'être de retour dans peu d'instans. Dindrinos chargea sa pipe et alluma un bol de punch en attendant le retour du baron. Aussitôt que celui-ci eut mis le pied dans la rue il ordonna à son domestique d'aller l'attendre chez lui avec les sacs d'argent; puis il gagna en se promenant les remparts de la ville.

Au bout d'une demi-heure, Dindrinos vit rentrer le baron de Beaumanoir pâle et défait, ses vêtemens en désordre.

— Qu'avez-vous, monsieur le baron? lui demanda-t-il avec anxiété. — Un verre d'eau, un verre d'eau, s'il vous plaît, balbutia celui-ci en feignant de se trouver mal. — Grand Dieu! que vous est-il arrivé, monsieur le baron? — Les misérables! les scélérats! les brigands! s'écria Pippo Ronciglio. Ils étaient quatre, armés jusqu'aux dents. Impossible de me défendre. — O Ciel! fit Dindrinos, vous avez été attaqué. — Et dépouillé, mon cher Monsieur, au moment où je vous rapportais votre or. Mon infortuné domestique n'en reviendra pas. Il a reçu un coup de poignard à la poitrine. Pour moi, grâce au Ciel, je ne suis pas blessé; mais ne craignez rien, monsieur Dindrinos, je vous tiendrai compte de cette somme. Rédigez bien vite une plainte au gouverneur, où vous raconterez les faits. Moi, je vais mettre sur pied la garde du château; il est impossible que nos voleurs nous échappent. Donnez-moi seulement deux ou trois cents francs pour que je puisse encourager les efforts des soldats, car les infâmes ne m'ont pas laissé un para dans ma bourse.

Dindrinos s'empressa de remettre cinquante talaris à son officieux ami, qui s'écria en sortant : Avant une heure, Monsieur, vous aurez de mes nouvelles.

Au bout d'une heure en effet le lieutenant de marine recevait un paquet bien ficelé contenant une perruque et une lettre. L'une servit de commentaire à l'autre. « Brave et digne homme, était-il dit dans la lettre, je vous renvoie la perruque du baron de Beaumanoir, lequel vous souhaite un bon voyage et

va rejoindre, grâce à votre argent, votre neveu Sévastos et le prétendu Méhémed-Effendi. Nous vous saluons tous quatre avec le même chapeau.

« Votre affectionné, PIPPO RONCIGLIO. »

Dindrinos s'évanouit sur son fauteuil en froissant dans ses mains les lettres de change sur Athènes contre lesquelles il avait eu la sottise d'échanger ses pauvres talaris. Quelque diligence qu'il pût faire, il ne découvrit pas dans la ville la trace du hardi filou qui l'avait de nouveau si indignement dépouillé. Force lui fut de différer encore sa vengeance.

## V

Il faudrait désespérer de la justice de Dieu sur la terre si le crime et le vice étaient assurés de vivre impunément aux dépens de la vertu. J'ai trouvé cette phrase dans le livre d'un moraliste, et j'avoue que j'ai fait des efforts inouis pour inculquer en moi la consolante pensée qu'elle renferme. Cette vérité dont l'examen entraîne nécessairement un cours approfondi de l'histoire universelle, a été, comme toutes les vérités, établie et réfutée avec un égal succès par les philosophes de tous les pays et de tous les temps, ce qui prouve le progrès incessant des lumières et la certitude de la science humaine. Sans rompre une nouvelle lance contre ces moulins à vent académiques, je me bornerai à rassurer mes lecteurs sur le

reproche d'immoralité que pourrait m'attirer le récit véridique dont ce chapitre va clore les invraisemblables événemens. Je ne suis ici que narrateur et biographe; je n'invente pas, je raconte. Pourtant la vérité me permet d'annoncer aux consciences timorées que le triomphe de mon héros n'était que transitoire, et qu'à l'instar de tous les *scélérats* couronnés par la poétique de l'Ambigu-Comique et du Théâtre-Français, il est destiné à expier ses *torts* d'une manière convenable et tout-à-fait rassurante.

Nous sauterons encore une année, pour reprendre l'histoire de Pippo Ronciglio à une époque où elle se lie parfaitement avec ce qu'on en sait déjà. Au commencement du printemps dernier, le paquebot de Malte le débarqua sur le quai de Civita-Vecchia. Là il fit accord avec un voiturier, lequel lui donna pour cinq francs une place qui restait vacante dans sa calèche en partance pour Rome. Arrivé dans la ville éternelle, il s'alla loger au fond d'une petite rue triste et déserte, où le maître de l'auberge l'accueillit le verbe haut et le chapeau sur la tête, comme on accueille un voyageur sans argent.

Hélas! ce n'était plus le somptueux baron de Beaumanoir, si éblouissant d'insolence et de décorations. Plus de vaisselle plate, plus de gens à livrée, plus de colifichets élégans, plus de sourire sur les lèvres! Une pauvre redingote brune, évidemment achetée de première main par un homme de six pieds, un chapeau rond au poil rougeâtre dont les orages avaient singulièrement creusé la coiffe et déprimé les bords; des bottes montagneuses qui semblaient avoir lutté

péniblement contre les cailloux des grands chemins, tel était l'aspect que présentait Pippo Ronciglio. Quelle funeste tramontane avait donc soufflé sur sa vie naguère si insouciante et si joyeuse? A quelle circonstance devait-il cette métamorphose, et quelle pensée le conduisait vers la ville sainte? Etait-ce le repentir qui ramenait ce pèlerin imprévu, ou bien espérait-il trouver à Rome de nouvelles dupes? C'est ce qu'il se gardait bien de dire à personne.

Huit jours environ après son arrivée, un carrosse s'arrêta à la porte de la petite hôtellerie qu'il habitait. Un valet de pied aborda le maître de l'auberge et lui demanda si ce n'était pas chez lui que logeait un Turc appelé Méhémed. L'aubergiste répondit affirmativement, car c'était sous ce nom que Pippo s'était inscrit sur le registre des voyageurs. Presque aussitôt entra sur les pas du laquais un personnage en bas de soie rouges et vêtu d'un habit noir sur le dos duquel pendait un long collet de soie de même couleur. L'aubergiste, tout pâle d'étonnement, salua jusqu'à terre, car il parlait à un cardinal. Il conduisit lui-même l'éminence dans la petite chambre occupée par l'étranger et il se retira lentement, non sans prêter de loin l'oreille, pour tâcher de saisir à travers les fentes de la porte quelques mots d'une conversation qu'il jugea devoir être du plus haut intérêt. Le cardinal resta une heure entière en tête-à-tête avec le voyageur qui, dès ce moment, devint l'objet des attentions toutes particulières du maître de l'hôtellerie. Le soir même, au lieu du morceau de chèvre desséché qu'on lui servait habituellement pour son unique

repas, son hôte lui prodigua les blancs de poulet et les râbles de lapin les plus authentiques. Un flacon empaillé de vieux vin de Montefiascône parut même sur la table, qui s'était parée d'une nappe blanche pour la première fois. Au dessert, composé de caccia-cavallo et de galette aux pommes, la femme du maître de l'hôtel le supplia de lui faire obtenir par son protecteur le cardinal, un fragment du tibia ou seulement de l'humérus de sainte Cunégonde, sa patrone. Le mari, plus modeste en ses vœux, ne sollicita de lui que la remise d'une amende de 200 pauls qu'il avait encourue pour avoir une nuit laissé tuer trois hommes dans son cabaret.

Les gens du cardinal revinrent le lendemain apporter à l'étranger un paquet assez volumineux qu'ils montèrent eux-mêmes dans sa chambre. Bientôt Méhémed descendit gravement l'escalier, suivi par les deux laquais de l'éminence. Méhémed-Effendi était vêtu d'une superbe redingote bleue de drap de France. Sur sa tête, au lieu de son sale chapeau, se balançait un haut bonnet de drap rouge surmonté d'une touffe de soie bleu-clair; autour de son cou se nouait une cravate blanche à rosette; il avait un pantalon gris, des bas de soie noirs, des souliers de castor jaune, et à ses mains des gants d'agneau d'un éblouissant vert-perroquet. L'étranger monta délibérément dans le carrosse de l'éminence, et les chevaux romains et apostoliques l'entraînèrent bride abattue dans la rue élégante de la ville appelée, comme on sait, le Corso. Les gens du cardinal introduisirent Méhémed dans un appartement situé au

premier étage d'un superbe palazzo. Un chasseur, très beau garçon, orné d'un uniforme de lieutenant-général, annonça le signor Méhémed en ouvrant la porte du salon, et il ajouta pour explication, en montrant à l'étranger une femme qui se tenait à demi renversée dans une *dormeuse :* Voici madame la comtesse de Scarsafior. La comtesse se leva et fit asseoir le nouveau venu, qu'elle contempla de haut en bas et de bas en haut à l'aide de son binocle, ainsi que l'on considère un cheval de race dont on vient de faire emplette. Méhémed, à son tour, examina la comtesse avec une attention non moins grande. La femme qu'il avait devant les yeux pouvait avoir quarante ans environ, belle tête, profil romain, c'est tout dire; taille un peu épaisse, embonpoint à l'avenant, œil noir et vif, la main et le pied fort bien. C'était une beauté fière et monumentale comme le Colysée, mais aussi comme le Colysée un peu vieille et récrépie. Sans le rouge et le blanc qu'elle avait pris grande peine sans doute à étaler sur sa figure, la comtesse eût paru avoir cinq ans de moins au lieu de cinq ans de plus que ces agrémens lui donnaient. Quand elle eut bien regardé Pippo, elle approcha sa dormeuse à roulettes du fauteuil que celui-ci occupait.

— Vous êtes Turc? lui demanda-t-elle en souriant du bout des lèvres. — Oui, Madame, répondit Pippo qui se crut obligé de baisser les yeux. — Fort bien, reprit la dame; je fais grand cas des gens de votre nation. Si vous êtes docile à mes avis, Méhémed, vous serez satisfait, je vous jure. Il ne tiendra pas à moi que vous ne fassiez promptement fortune. Je

sais gré au cardinal de vous avoir accueilli. Ah çà! vous avez sans doute lu le catéchisme? — Je le sais par cœur, Madame. — Avec l'intelligence que vous semblez avoir, Méhémed, et si vous voulez bien aussi m'accepter pour votre institutrice, on parlera dans Rome de votre conversion. Je suis décidée à vous servir de marraine. Sa sainteté vous verra. Nous aurons un succès fou le jour du baptême. Mais, dites-moi, vous n'êtes pas marié à plusieurs femmes, au moins? — Avant d'entrer chez vous, Madame, répondit Pippo, je m'inquiétais peu de plaire à aucune femme.

La comtesse essaya de rougir et elle regarda tendrement le jeune homme à travers son éventail. La conversation se serait probablement prolongée, si le chasseur n'eût annoncé à haute voix la visite de monseigneur le camerlingue. Pippo se leva en homme qui sait les usages. La comtesse de Scarsafior le congédia en lui frappant légèrement la joue de sa main.

Pippo Ronciglio allait donc exploiter une dernière ressource de son génie inventif. Il allait renier la foi mahométane comme il avait renié la foi chrétienne. Plusieurs de ses pareils font habituellement à Rome, tous les deux ou trois ans, ce métier très lucratif. Le caractère et les dispositions de sa marraine lui annonçaient que l'exploitation de ce patronage ne s'arrêterait pas au catéchisme et au baptême. Il espérait que la comtesse allait remplacer pour lui l'oncle Dindrinos, dont il pleurait l'absence tous les jours. Pippo ne manqua pas une seule occasion de venir entendre les sermons de sa marraine, qui prit

si bien sa conversion à cœur que les mauvaises langues du Corso jasèrent de plus d'une façon sur leur intimité. Pour ne pas mentir, ils en avaient bien quelque droit, car la comtesse ne rêvait plus que Turc, ne parlait plus que de Turcs; elle avait même fait acheter un de ces horribles chiens dépouillés qu'on appelle chiens turcs à Rome comme à Paris; mais elle le chassa bien vite aussitôt que son filleul l'eut averti que cette espèce hideuse d'animaux était totalement inconnue en Turquie.

Ce qui surprenait le plus la comtesse, c'était l'excessive retenue de Méhémed lorsqu'il se trouvait avec elle en tête-à-tête. Les Turcs sont-ils ainsi? se demandait-elle. Elle aimait mieux attribuer la froideur du jeune homme à sa timidité que de chercher à l'expliquer par de bien plus simples motifs. Mais une femme se rend-elle jamais justice la première? Les adorateurs de ses dîners étaient parvenus à lui persuader qu'elle n'avait pas trente ans.

Un jour (la chaleur était accablante, et toutes les dames romaines faisaient leur méridienne sur leur lit de repos) Pippo Ronciglio, ou plutôt Méhémed, qui avait ses grandes entrées dans le palazzo, s'aventura jusque dans la chambre de sa marraine. A peine vêtue d'une robe de gaze, elle dormait ou paraissait dormir; un jour mystérieux filtrait à travers les rideaux de soie; des rosiers en fleur secouaient leurs parfums dans l'air.

Les longs cheveux noirs de la comtesse pendaient en tresses flottantes sur le satin bleuâtre du sofa où elle reposait. Les valets et les femmes-de-chambre

étaient éloignés. Tout semblait disposé pour un rendez-vous, quoiqu'à tout prendre il n'y eût pas eu de rendez-vous donné. L'heureux Pippo s'approcha doucement du sofa et il eut soin de retenir son souffle, de peur qu'on ne le surprît dans son aventureuse visite. La comtesse, qui ne dormait pas, comme on le devine sans peine, remarqua du coin de l'œil l'hésitation du jeune homme, appuyé sur le dos d'un fauteuil, et qui semblait combattre un désir violemment comprimé. Sa compassion, qui était grande, lui faisait prendre en pitié la tentation bien involontaire dont elle était la cause innocente; mais la bienséance l'empêchait d'y mettre fin, car si le jeune étranger eût pu soupçonner un instant qu'elle était éveillée, il fallait qu'elle se fâchât, et dans ce moment, soit humeur, soit caprice, elle n'avait pas envie de se fâcher. Le jeune Turc fit un pas en avant, puis un autre. La circonstance devenait de plus en plus critique. La comtesse sentit un visage se pencher sur le sien; elle espéra que le jeune Turc se contenterait, dans sa passion platonique, de déposer sur son front un respectueux baiser. Quel fut son étonnement de sentir une main détacher le beau collier de diamans qui rehaussait la blancheur de son cou! Puis, Méhémed enferma soigneusement le précieux joyau dans une vignette du journal des modes, qu'il trouva près de lui sur un guéridon, et il disparut sur la pointe du pied, laissant la comtesse ébahie, moins étonnée toutefois du vol qu'il avait commis que de celui qu'il avait dédaigné de commettre.

Quand elle eut repris ses sens, la comtesse de Scar-

safior sonna violemment. Ses femmes entrèrent; elle n'osa révéler tout haut ce qu'elle avait vu. Pour se donner une contenance, la comtesse dit à ses femmes qu'elle attendait quelqu'un pour une affaire importante. Il lui fut répondu qu'un homme assis dans l'antichambre depuis une heure environ insistait fortement pour qu'on l'introduisît chez elle. Il voulait, disait-il, lui révéler quelque chose de secret touchant le jeune Turc que son éminence lui avait recommandé. La comtesse fit renouer ses cheveux dérangés par le sommeil, et elle ordonna que le visiteur inconnu fût introduit sur l'heure en sa présence.

Lorsque Pippo Ronciglio se présenta de nouveau au palazzo de la comtesse de Scarsafior, la porte lui en fut refusée. Il jugea que, par son *imprudente* conduite, il avait compromis tous ses projets d'avenir. Craignant quelque démêlé avec la police de la ville, il s'empressa d'aller retenir une place à la diligence d'Ancône, et il entra au *café Greco* pour décider ses plans ultérieurs de campagne. Un secret pressentiment lui disait que ce pays lui devait être fatal; la semelle de ses bottes neuves lui brûlait; il avait hâte de réaliser le prix du superbe collier de diamans qu'il portait sur lui. Chargé d'un aussi précieux fardeau, Pippo voulut regagner son hôtellerie avant que les réverbères des rues fussent éteints, redoutant quelque mauvaise rencontre. Il allait monter le grand escalier de la place d'Espagne, quand deux hommes vigoureux fondirent sur lui à l'improviste. Il fit mine de crier, on le bâillonna. Son habit fut mis en lam-

beaux et le collier de la comtesse lui fut arraché violemment. Il espérait au moins que les voleurs, contens de leur butin, lui laisseraient la liberté de s'enfuir. Il n'en fut pas ainsi.

— Il faut nous suivre, lui dit une voix lugubre. — Où voulez-vous me conduire? — Marche toujours, ajouta le second des assaillans en lui assénant un violent coup de poing sur la tête.

Forcé d'obéir, Pippo arriva, bâillonné et maintenu en respect, dans une rue déserte où une porte s'ouvrit et se referma sur ses pas. On l'introduisit dans une salle basse dont les fenêtres étaient grillées. A la clarté d'une lampe qui brûlait sur une table vermoulue, il se vit en présence de trois hommes masqués. L'un de ces hommes prit une plume, sans doute pour dresser un procès-verbal de tout ce qui allait se passer; les deux autres se mirent en devoir de le questionner, toutefois après lui avoir lié les mains derrière le dos avec un mouchoir.

Pippo Ronciglio soupçonna qu'il était victime de quelque vengeance; il était assuré toujours de ne pas se trouver entre les mains de la justice, qui aurait procédé à son égard d'une tout autre façon; il lui resta donc une lueur d'espoir. Sa première pensée fut que la comtesse de Scarsafior avait aposté des bravi pour reprendre son collier et se défaire du ravisseur secrètement, de peur que ses indiscrétions ne la compromissent; mais lorsqu'il hasarda un mot à ce sujet, on lui répondit : Ce n'est pas pour un collier que nous t'avons amené ici. Sonde ta con-

science et fais toi-même l'aveu que nous attendons de toi.

Dans un dédale aussi compliqué que celui où on l'invitait à descendre, Pippo devait nécessairement s'égarer.

— Messieurs, s'écria-t-il d'une voix dolente, je demande grâce pour les mille thalers que j'escroquai à Vienne, il y a six mois, à cet honnête banquier souabe, à qui je donnai en échange des valeurs fausses. Quand il vint, avant ma fuite, me demander si les bruits qui couraient sur le vide absolu de mes superbes caisses d'acajou avaient quelque fondement, je le tins une journée entière derrière les rideaux de mon cabinet, où il m'entendit compter soixante mille francs en écus, ce qui le rassura sur les médisances dont j'étais l'objet. Hélas! Messieurs, je l'avoue, les soixante mille francs que le banquier souable entendit sonner chez moi se réduisaient à vingt pièces de cinq francs que j'empilai six cent fois de suite sur ma table avec grand fracas. Je ne possédais pas autre chose. — Il ne s'agit pas de cela, interrompit une voix tremblante de colère, avoue ton crime, misérable, ou je te poignarde sur la place.

L'homme masqué courut, en effet, sur lui avec un de ces couteaux si terribles que les brigands de la campagne de Rome portent toujours à leur ceinture.

— Miséricorde! balbutia le prisonnier en cherchant à se débarrasser de ses liens. Grâce! grâce! je vais parler. Quelqu'un de vous, Signori, n'est-il pas parent, allié ou ami de cet infortuné boyard valaque

que je vendis l'an passé en Russie au marché de Nijni-Novogorod? J'avais besoin d'argent, Messieurs. Je me trouvais à Boukarest; un de ces seigneurs à barbe qui sont si fiers et si durs me propose de lui servir de guide jusqu'à la célèbre foire de Nijni, qu'il désirait voir par pure curiosité. Comme il ne parlait pas le russe, que je possède fort bien, j'acceptai son offre, n'ayant rien de mieux à faire pour le moment. Mais voyez la fatalité; je perds au jeu le peu de roubles que je possédais : mon boyard intraitable refuse de m'ouvrir sa bourse, Alors, ma foi! je profite de son innocence, de son long costume et de sa barbe vénérable qui lui donnaient tout l'air d'un moujick ou d'un esclave; et comme il ne comprenait rien de ma conversation, je le vends à un marchand de l'Ourat pour 500 malheureux roubles. Le seigneur valaque a travaillé six mois aux mines, et quand la connaissance de la langue du pays lui a permis de se faire entendre, on l'a remis en liberté. — Ce n'est pas encore cela, mécréant, cria de nouveau d'une voix terrible l'homme masqué qui tenait un couteau à la main. — Voulez-vous donc parler de ce gentilhomme anglais que j'accompagnai dans un voyage par terre de Tunis à Alger, et que je fis dévaliser par les Arabes, sous la condition que les voleurs me réserveraient une part dans le butin? — Point encore, coquin! repartit la voix courroucée. Rappelle-toi tes fredaines de Constantinople et de Napoli de Romanie. — Pour cela, Messieurs, la main sur la conscience, interrompit le prisonnier en relevant la tête, je n'ai pas le plus lé-

ger reproche à me faire, à moins que vous ne traitiez de crime le grotesque et amusant subterfuge qui me servit à soutirer soixante et quelques mille piastres à une espèce d'imbécile appelé, je crois, Dindrinos.

Le masque au couteau bondit trois pas en arrière. Son camarade, plus calme, essaya vainement de modérer son ardeur; tout ce qu'il put faire, ce fut de lui arracher des mains son arme, après quoi il le laissa se précipiter à son aise sur Pippo Ronciglio, que le masque courroucé se mit à battre avec une ardeur sans pareille.

— Ah! tu te moques encore des victimes que tu as dépouillées! s'écria-t-il; tiens, voilà pour ta peine. Apprends, malheureux, que monsieur Dindrinos n'est point un imbécile, quoique je convienne qu'il a quelque peu joué ce sot rôle avec toi. Mais c'est son tour aujourd'hui de prendre sa revanche. Le reconnais-tu, brigand? poursuivit l'homme en arrachant son masque.

Les deux autres mystérieux personnages se démasquèrent également.

Pippo, abattu et terrifié, reconnut Dindrinos et Stéphanaki. L'homme qui s'occupait à écrire ses déclarations était le greffier du directeur de la police. La comtesse de Scarsafior, éclairée par les révélations de Stéphanaki, avait secondé son zèle, et au lieu des dragées du baptême, le prétendu musulman reçut le lendemain matin une belle paire de menottes toutes neuves que deux carabiniers du pape vinrent lui passer autour des poignets.

Huit jours après, il était condamné aux galères et envoyé à Civita-Vecchia. Stéphanaki et ses deux cousines, dont l'une était enfin devenue sa femme, louèrent une croisée dans le Corso pour voir passer la charrette qui conduisait Pippo Ronciglio à son dernier pèlerinage.

UN

# FAVORI DU ROI D'ESPAGNE.

# UN FAVORI DU ROI D'ESPAGNE.

## I

Quoique le couvre-feu fût sonné depuis longtemps et que la nuit enveloppât la ville de Tolède dans un épais réseau d'ombre, une troupe d'hommes couverts de manteaux s'acheminait par les rues silencieuses et désertes vers la partie haute de cette royale cité. Les promeneurs nocturnes, armés de guitares et d'épées, paraissaient tellement déterminés à braver les réglemens de police, que les archers de garde, peu soucieux d'engager une rixe avec eux, jugèrent plus prudent de les laisser passer. Ils virent

d'ailleurs qu'ils avaient affaire à des gentilshommes de la cour du roi don Henri III de Castille, leur souverain; et en l'année de grâce 1439 il était souvent dangereux d'avoir raison contre des délinquans de cette espèce.

Les archers ne se trompaient pas. La bande était conduite par don Diègue Lopez Pacheco, fils de don Juan Pacheco, marquis de Villena, le plus puissant des favoris du roi. Ce jeune écervelé, fort de l'autorité et de la protection de son père, traînait à sa suite ses plus intimes compagnons de folies, parmi lesquels se distinguaient son cousin don Alfonso Tellez Giron, fils aîné du grand-maître de Calatrava, le comte de Transtamare, issu du sang royal, et quelques autres des meilleurs noms de la noblesse espagnole.

Ils s'arrêtèrent bientôt près du château du roi, construction massive et carrée qui datait du règne d'Alphonse VI à la fin du onzième siècle. Quatre grosses tours, par-dessus lesquelles pointaient les flèches d'un nombre infini de petites tourelles, flanquaient le mur d'enceinte de ce sombre palais, dont les deux façades se dessinaient avec une grâce parfaite en trois rangs superposés d'arcades à plein cintre. Ce château s'élevait à l'extrémité orientale de la ville, sur une colline escarpée au pied de laquelle coulait le Tage, et dont l'œil ravi embrassait dans son ensemble le magnifique amphithéâtre coupé de jardins et de maisons qui composait la capitale du royaume de Tolède.

— C'est ici, dit à voix basse le jeune Pacheco en

jetant bas le manteau qui le couvrait. — Ce balcon, poursuivit don Alfonso Tellez, qui indiquait du doigt une petite fenêtre à mailles de plomb, derrière laquelle vacillait la flamme d'une lampe; ce balcon n'est-il pas celui de la belle? — Justement.— En ce cas, marouſles, continua don Sanche en s'adressant aux musiciens qu'ils avaient amenés avec eux, accordez vos mandolines et tâchez d'avoir la voix fraîche, si c'est possible. — Ah çà! Messieurs, hasarda l'un des gentilshommes de la troupe, vous êtes bien sûrs, n'est-ce pas, que le roi n'est pas rentré ce soir au château? — Sans doute, puisqu'il couche depuis deux jours à sa maison de chasse dans la montagne. — C'est que peut-être, ajouta quelqu'un, s'aviserait-il de trouver mauvais que l'on fît ainsi les doux yeux à sa maîtresse.—Pardieu! je voudrais bien voir qu'il s'en fâchât, interrompit don Sanche. C'est une représaille que nous exerçons, Messieurs, au nom de ma bien-aimée sœur la reine de Castille, qui rira, je vous le promets, de cette mésaventure de son infidèle époux. — Tenez, Messieurs, regardez là-bas, dit don Alfonso en montrant une autre fenêtre du palais, il y a de la lumière aussi dans la chambre de madame la reine. Peut-être est-ce le chagrin que lui cause son abandon qui l'oblige à veiller ainsi.—Pauvre reine! si jeune et si belle! murmura le prince don Sanche; se voir ainsi sacrifiée à..... — Tout beau, s'il vous plaît, Altesse, interrompit don Diègue Lopez Pacheco; songez qu'en parlant de la maîtresse du roi votre beau-frère, vous parlez d'une dame que j'aime et qui me veut aussi quelque bien. Dona Ine-

silla Guiomar n'est pas coupable de la préférence que lui accorde notre roi. En respectueuse vassale et sujette, elle subit un amour qu'elle n'a ni désiré ni recherché. D'ailleurs la bienveillante amitié dont la reine sa maîtresse ne cesse de la couvrir, en dépit des médisances de cour, qu'elle n'ignore pas sans doute, nous prouve assez en quelle estime elle la tient. — Don Diègue! interrompit le frère de la reine, si vous commencez les éloges de dona Inesilla Guiomar, nous risquons de passer la nuit au sermon. Çà! oubliez-vous pourquoi nous sommes ici? En avant donc les mandolines et les chanteurs! et, les yeux cloués à cette vitrine, rassasiez-vous une bonne fois de votre soleil de beauté, qui va se lever sans doute et nous éblouir de tous ses rayons.

Sur un geste de Pacheco, les musiciens se mirent en devoir de commencer la sérénade; mais tout-à-coup un bruit de cors et de clairons qui retentit de l'autre côté du château les fit trembler, puis disparaître comme une troupe d'oiseaux, sans que les menaces du jeune gentilhomme qui les avait payés d'avance pussent les arrêter un instant.

— Voici le roi qui rentre au château, dit don Sanche. Sa chasse est terminée; la vôtre l'est aussi, Pacheco. Il nous faut faire retraite, et au plus vite, car si nous étions surpris... — Chère Inesilla, murmura Pacheco les bras amoureusement tendus vers la fenêtre de sa maîtresse, je reviendrai bientôt. Va! dors en paix! et que le souvenir de ton amant fidèle et dévoué tienne à ton chevet la place de sa personne.

Le fils du marquis de Villena rejeta son manteau sur son épaule et se mit à suivre, la tête baissée, ses compagnons qui s'enfuyaient déjà par les rues tortueuses de la haute ville.

— Silence! s'écria don Sanche, la main sur l'épaule de Pacheco, qui s'arrêta tout court. — Qu'y a-t-il? — Voyez là-bas!

L'amant de dona Inesilla Guiomar bondit soudain sur lui-même en étouffant un cri de rage. Il tira son épée et courut dans la direction du château. Le seul don Sanche le suivit.

Ce n'était pas sans quelque motif que le jeune homme passait ainsi de ce calme profond dans lequel il s'endormait tout à l'heure à cet état de fureur et d'indignation. La fenêtre de dona Inesilla Guiomar était ouverte. La blanche jeune femme, penchée sur son balcon, auquel pendait une ceinture de soie qui traînait jusqu'à terre le long du mur du château, faisait évader un homme que le retour inopiné du roi de Castille venait sans doute d'arracher à quelque doux entretien.

— Contenez-vous, Pacheco, dit le prince don Sanche à son ami en l'entraînant dans l'ombre que projetait l'une des tours. Laissez se refermer la fenêtre de l'infidèle et venir à nous le galant qui paraît vous avoir supplanté; nous aurons ainsi le cœur net de cette aventure. Ce fut à grand'peine qu'il obtint cet effort de Pacheco. L'homme long-temps suspendu entre le ciel et la terre toucha enfin le sol; l'écharpe de soie fut dénouée et retirée du balcon. La fenêtre se referma. L'inconnu longea les murs,

le nez dans sa cape, et il vint se heurter contre son rival.

— Vous n'irez pas plus loin ! lui cria Pacheco.

L'homme fit un soubresaut en arrière et arma ses deux mains d'une dague et d'une épée. Ce fut seulement alors que don Sanche et son ami s'aperçurent qu'il avait un masque sur le visage. C'était du reste un cavalier de haute taille et bien découplé. A la façon dont il maniait ses armes, on devinait qu'il en faisait usage d'habitude. Son costume sombre mais élégant annonçait un gentilhomme. La partie était égale des deux côtés, l'occasion excellente. La lune à demi voilée laissa tomber tout juste assez de lumière pour que deux hommes pussent porter et parer un coup d'épée.

— Tu me reconnais, dit Pacheco, et tu sais de quelle offense j'ai à te demander raison, puisque à ma seule vue tu te mets en garde. C'est bien. Mais toi, qui es-tu? — Cela t'importe peu, pourvu que je sois gentilhomme. Je te jure que je le suis autant que toi. Cela te suffit-il? — Non. — J'en suis fâché, car je ne suis pas d'humeur à t'en apprendre davantage.—C'est ce que nous verrons, murmura Pacheco en pliant de colère dans sa main gauche la lame de son épée. Ah ! vous descendez la nuit par le balcon de ma maîtresse, mon gentilhomme, et vous ne voulez pas que je m'enquière de votre nom? — Je ne connais pas votre maîtresse, murmura l'homme masqué. — Fort bien ! tu sors peut-être de la chambre de dona Inésilla Guiomar sans savoir comment elle se nomme? — Je vous jure pourtant que c'est la vé-

rité. — L'intrigue se complique, interrompit don Sanche en riant aux éclats. — A d'autres! poursuivit Pacheco. Moi je suis son amant, et vous avez beau dire, j'ai tous les droits du monde de vous prendre et traiter comme un rival préféré. Allons! en garde! — Je vous jure pourtant qu'il n'en est rien, ajouta l'homme en baissant la pointe de son épée. — Aurais-tu peur? demanda Pacheco.

Pour toute réponse, son antagoniste lui porta un coup de pointe qui l'aurait traversé d'outre en outre s'il ne se fût penché en arrière, de façon que la lame glissa légèrement entre sa chemise et le velours de son justaucorps. Don Diègue Lopez Pacheco rompit de deux pas, et son adversaire eut la générosité de ne pas profiter de son avantage pour le charger.

— Oh! oh! tu fais le magnanime! s'écria le jeune homme. Tu as tort, car moi je ne te ménagerai pas.

En disant ces mots, Pacheco fondit sur son rival, qui l'attendit de pied ferme et le força bientôt de reculer. Il était perdu si don Sanche, résolu à sauver son ami, même au prix d'une lâcheté, n'avait alors attaqué à l'improviste le terrible adversaire. Celui-ci, frappé d'un coup d'épée dans le visage, tomba au milieu d'un flot de sang en criant d'une voix défaillante : Trahison! trahison! — Qu'avez-vous fait? murmura Pacheco. — Qu'importe! Vite! vite! levons son masque, et nous saurons... — Mais il n'est pas mort, balbutia Pacheco, l'oreille collée contre la poitrine du blessé. Nous pourrons le sauver, peut-être...

Don Sanche, ne pouvant dénouer les cordons du masque, tirait sa dague pour les couper, lorsqu'une petite porte basse du château vint à s'ouvrir, et plusieurs hommes armés de flambeaux accoururent vers le lieu du combat. Don Sanche et Pacheco s'évadèrent avant qu'on pût les atteindre.

Cependant les nouveaux venus se groupèrent à l'entour du malheureux blessé, qui perdait du sang et demeurait étendu sur la terre sans donner signe de vie.

— Alerte! dit un de ces hommes en promenant son flambeau sur le corps qu'ils venaient de rencontrer. Messire don Christoval nous a ordonné, mort ou vif, d'apporter ce cadavre au château. Tout bon physicien qu'il soit, je doute fort qu'il en tire autre chose que de l'engrais pour la terre. N'importe, il faut obéir.

Le blessé fut relevé et porté sur les bras de deux serviteurs jusqu'à une salle basse qui s'ouvrait au niveau du sol dans l'une des tours du château royal de Tolède. Là, auprès d'une table sur laquelle brillaient divers instrumens de chirurgie, éclairée par une petite lampe fumeuse, dont la lueur rougeâtre donnait à sa figure hâve et osseuse un caractère plus terrible que rassurant, un homme à la chevelure noire et crépue, aux lèvres épaisses, aux yeux brillans, à demi voilés par d'épais sourcils, se tenait debout, silencieux et pensif. Les gens qui avaient apporté le corps se retirèrent respectueusement après l'avoir déposé sur la table. Dès qu'il fut seul, don Christoval (c'était ce nom de l'étrange personnage que nous venons de

peindre) arracha le masque du gentilhomme, sonda la blessure qu'il avait reçue au milieu du visage et y appliqua les remèdes qu'il jugea utiles. Puis promenant doucement une éponge mouillée sur ses traits pour en enlever les caillots de sang qui le rendaient méconnaissable :

C'est bien lui, murmura-t-il entre ses dents. C'est bien lui ! merci, ô mon Dieu ! tu n'as pas voulu qu'il mourût ainsi. Non, sa destinée n'est pas accomplie encore, il faut une autre vie, une autre mort surtout !

Les yeux de don Christoval semblaient jeter des éclairs en s'attachant sur les paupières fermées de cet homme que son art venait de sauver d'une mort certaine, et que pourtant dans son âme il semblait maudire secrètement.

—Il vivra ! reprit le chirurgien en se promenant à grands pas dans la salle. Et pourtant si je voulais !... ajouta-t-il en fronçant le sourcil... Allons, allons, je n'ai pas attendu ma vengeance jusqu'à cette heure pour en finir si tôt et d'une manière si obscure. Laisser couler son sang qu'un autre à versé... c'est être pour rien dans le châtiment ! Qu'il passe ainsi de vie à trépas sans savoir seulement qui je suis, quelle mission de justice j'ai à exercer contre lui, ce serait folie assurément. D'ailleurs, plus la chute est haute et plus elle est cruelle ! Monte, monte, beau jouvenceau. Tu ne possèdes encore que tes vingt ans, ta beauté que chacun t'envie, ta cape et ton innocente épée. Il te faut des titres, des palais, des trésors, une femme aimée, un nom célèbre, des amis, des flatteurs,

un long espoir d'avenir devant toi. C'est alors qu'il sera doux de te poser le pied sur la poitrine, de t'avoir là, immobile, sous ma main, comme je te tiens à cette heure, et de t'enlever tout cela lentement en excitant tes regrets et ton désespoir. Ah! ce temps-là viendra! Il viendra bientôt, je l'espère.

Comme don Christoval achevait ces mots, une porte s'ouvrit et un homme s'avança lentement dans la salle. Du plus loin qu'il l'aperçut, le chirurgien courut à lui, mit respectueusement un genou en terre et lui baisa la main. Le nouveau venu lui fit signe de se relever, et s'approchant de la table où gisait le blessé : Christoval, dit-il au chirurgien, tu me réponds de sa vie au moins? — Comme de la mienne, Seigneur. — Rappelle-toi qu'on a de grands desseins sur ce jeune homme, que sa vie peut être liée au salut du royaume de Castille... — Je sais tout cela, Seigneur. — Ainsi, continua le mystérieux personnage, tu es sûr que ce funeste accident n'aura pas de suites? — Pas d'autres suites qu'une légère cicatrice au visage, et j'oserais affirmer que le jeune muguet n'y perdra rien auprès des dames; ses traits efféminés, rendus plus mâles par cette trace de blessure, auront de nouveaux charmes pour elles. — C'est bien, Christoval. Mais dis-moi, as-tu arrêté les assassins? — On n'a pu les atteindre, seigneur. L'alcade et le prévôt sont déjà prévenus et ils informeront avec toute diligence. — Un mot encore, Christoval. Quand le jeune homme pourra-t-il reparaître à la cour? — Demain, Seigneur. Dans un instant il reprendra ses sens, et avant le jour, grâce à un élixir puissant dont

j'ai appris le secret pendant ma captivité chez les Maures, il sera complètement rétabli. — Faites cela, Christoval, et ne doutez pas qu'on ne vous récompense selon votre zèle et vos mérites. Adieu.

Le chirurgien voulut de nouveau baiser la main de son interlocuteur, qui lui fit signe de demeurer, et sortit.

---

## II

Don Diègue Lopez Pacheco reçut de grand matin un message du marquis de Villena, qui lui enjoignait d'accourir auprès de lui sans délai. Devinant bien que son aventure de la nuit dernière, qui avait fini si malheureusement, allait être le texte de la remontrance qu'il lui fallait subir, il s'y résigna de bonne grâce et se rendit aux ordres de son père. Le marquis attendait son fils avec impatience, se promenant à grands pas dans la galerie de son palais, et interrompant ses réflexions par des monosyllabes qui témoignaient de sa mauvaise humeur et de son irritation.

— Enfin, Monsieur, vous voilà! s'écria-t-il dès que parut Pacheco.

Pacheco baissa la tête et salua profondément, glissant par intervalles, à la dérobée, un coup-d'œil sur les traits de son père, pour mieux apprécier le plan de défense qu'il devait préparer. Mais cette fois le

cœur du vieillard, blessé en plus d'un endroit, paraissait inaccessible à la clémence comme à la pitié. Pourtant le marquis ne se laissa pas emporter à l'excès de son mécontentement. Habitué de longue main à raisonner ses passions comme les moindres actes de sa vie, il jugea plus utile de faire un appel énergique à l'ambition et à l'égoïsme de son fils. D'un geste plein de froideur et de calme apparent, il invita le jeune homme à s'asseoir, et se laissant tomber lui-même dans un large fauteuil frangé d'or et surmonté de son écusson d'armoiries, il débita gravement ce qui suit : Mon fils, j'ai été jeune comme vous. Emporté comme vous quelquefois par l'attrait du plaisir et par la fougue de l'âge, j'ai pu mettre en oubli les devoirs que m'imposait mon rang; mais il est une pensée à laquelle je suis toujours resté fidèle, c'est le désir d'accroître l'illustration et la puissance de notre maison. Que l'on vous cite parmi les plus aimables débauchés de Madrid et de Tolède, que vos prodigalités, que votre luxe d'armes, de chevaux et d'habillemens fassent quelquefois froncer le sourcil à mes trésoriers, je suis assez riche et assez indulgent pour ne vous point parler de ces folies; mais que vos imprudences, que la légèreté de votre caractère, viennent exposer chaque jour au discrédit et à la disgrâce du roi de Castille cette faveur et ce pouvoir que j'ai eu tant de peine à conquérir, voilà ce que je ne puis vous pardonner. — Mon père, interrompit Pacheco, ai-je donc commis un si grand crime en rendant hommage à la beauté de dona Inesilla Guiomar? — Croyez-vous, Monsieur, que le roi vous sache gré de

votre aventure de cette nuit, s'il vient à l'apprendre? Mais rassurez-vous. Pour cette fois encore, il ne saura rien, grâce à moi, si votre ami le prince don Sanche de Portugal n'en va point faire le récit dans les salons de la reine sa sœur. Quant au mystérieux galant que vous avez si bien traité, ce ne sera pas lui, je pense, qui vous trahira. Toutefois, je vous le dis, il est temps que vous songiez à l'avenir. Ignorez-vous donc, Monsieur, quelle fleur frêle et délicate est la faveur d'un roi? de combien de soins et de veilles inquiètes il faut l'abriter contre les orages du caprice et de l'envie? Ah! si je pouvais dérouler devant vous tous les replis de ce cœur labouré par tant d'émotions diverses pendant ce règne si difficile que ma seule main à dirigé sous le nom du roi don Henri, vous comprendriez mes craintes de voir s'écrouler en un instant l'édifice si péniblement élevé de ma fortune et de la vôtre.

Hélas! n'ai-je pas devant les yeux d'assez terribles exemples des vicissitudes humaines? Moi-même n'ai-je pas brisé l'idole aux pieds de laquelle la Castille fut si long-temps prosternée? Don Alvar de Luna, toi que trente années de persévérance semblaient avoir placé au-dessus des atteintes du sort, ne t'ai-je pas précipité du ciel de la faveur où tu planais? Terrible victoire qui se retrace toujours à mon esprit comme une menace, comme un présage du destin qui m'attend peut-être. Dépouillé de tes terres, de tout le splendide prestige qui t'environnait, je te vois encore, vieillard, le front calme et rayonnant d'une noble fierté, écouter la sentence infâme qui te

flétrissait. Voici la punition, disait cette sentence, à laquelle le roi notre souverain condamne ce cruel tyran, pour avoir insolemment abusé de son autorité, pour avoir altéré et corrompu la justice, dissipé les finances, ruiné le domaine de la couronne, accablé le peuple d'impôts, détourné les revenus de l'Etat à son profit. Pour tous les crimes, forfaits, maléfices, concussions, violences, cruautés, tyrannies dont il est convaincu, il est condamné à avoir la tête tranchée, afin que la justice de Dieu et du roi soit satisfaite, et qu'il soit dans la suite un exemple capable de tenir en respect les favoris ambitieux. Don Diègue, mon fils, je vois encore sur la place publique de Valladolid s'élever un échafaud tendu de noir. Il y avait sur cet échafaud une table couverte de velours noir, et sur cette table un grand crucifix d'argent avec deux flambeaux de cire blanche allumés. Don Alvar de Luna monta sur l'échafaud, baisa la croix, et donnant à l'un de ses pages qui l'avait suivi son chapeau et son anneau : Prends, lui dit-il, voilà tout ce que je peux te donner pour que tu te souviennes de moi. Puis se tournant vers le bourreau, il lui demanda tranquillement à quel usage était destiné un crochet de fer qu'il apercevait au sommet d'une planche fixée sur l'échafaud. Monseigneur, répondit le bourreau, c'est pour y attacher votre tête dès que je l'aurai coupée.

Don Alvar répliqua : Fais de mon corps ce qu'il te plaira; la mort ne peut ternir l'éclat d'une vie comme la mienne. Puis il se dépouilla lui-même de ses habits, et je vis rouler sur le drap noir de l'échafaud

cette tête tout à l'heure si pleine de vie et de fierté.

Don Diègue! cette puissance, qui a passé de don Alvar à ton père, fut ton héritage, c'est l'héritage de tes enfans. Ecoute. Mon père, don Alfonse Giron, seigneur de Belmonté, n'avait pas lui-même entrevu, dans les plus beaux rêves de son ambition, le but que je poursuis, le but que je suis prêt d'atteindre. Don Pèdre, son neveu, épousait une tante du roi de Castille, et mettait le pied, par cette alliance, sur la première marche du trône; moi, plus ambitieux, plus habile que don Pèdre Giron, c'est sur le trône que je veux m'asseoir. — Mon père, s'ecria Pacheco en joignant les mains, pour l'amour de Dieu! ne commettez pas un tel sacrilège! A mon tour, je vous rappellerai que l'honneur de notre maison fut toujours sans tache, et que l'usurpation d'une couronne... — Qui te parle d'usurpation? interrompit le vieux ministre. Entends-moi donc jusqu'au bout, tu me jugeras après. Don Diègue! j'étais à Valladolid le 23 septembre 1440. Les noces de don Henri de Castille et de la princesse Blanche de Navarre y furent célébrées avec une pompe toute royale. On parla long-temps dans toutes les Espagnes des tournois et des carrousels fameux que dirigea don Rodrigue de Mendoza, grand-maître de la maison du roi, et dont il fut le principal et le plus glorieux tenant. Mais ce qui troubla ces fêtes et l'allégresse du peuple, c'est que la reine ne donna point d'héritier à son illustre époux. — Cela est vrai, mon père. — Après quatorze ans d'ennuis et de dégoûts, don Henri répudia la reine sa femme, cachant la honte de son isolement

sous le vain prétexte de sortiléges et de maléfices. Don Louis d'Acugna, administrateur de l'église de Ségovie, prononça, au nom du cardinal don Juan Cervantès, la sentence de divorce. L'archevêque de Tolède la confirma par une commission spéciale du pape Nicolas, et au mépris de toutes les lois et de la raison, don Henri se remaria le 21 mai 1455 à la princesse Juana de Portugal. Depuis quatre années, don Diègue, la nouvelle reine de Castille n'a pas plus donné d'héritier à la couronne que l'infortunée Blanche de Navarre.—Que concluez-vous de là, mon père? — Que l'infante Isabelle, sœur du roi, sera reine de Castille, car le Ciel a condamné le roi notre maître à n'avoir jamais d'enfans. A la faveur des troubles de ce royaume (que Dieu appelle à lui le roi notre seigneur où que les factions le déposent), je prétends, don Diègue, faire épouser l'infante à mon frère ou à toi.

---

## III

— Senora, vous êtes la plus belle comme la plus élégante personne des deux Castilles. — Don Diègue, cela vous plaît à dire. — De Tolède à Valladolid, pas un archer de renom qui lance un trait avec plus d'art que vos longs yeux noirs, formés pour la damnation de toute âme chrétienne. — Assurément, don Diègue, vous essayez sur moi l'effet de quelque madrigal

que vous rimerez ce soir pour une autre. — A Dieu ne plaise, dona Inesilla, que je vous donne l'exemple de l'infidélité. D'ailleurs, vous avez tant de perfections, Senora, qu'en cette matière, comme en toute autre, je me garderais bien de lutter avec vous. — Du dépit et de l'aigreur, don Diègue. Voyons, que signifie cet air contraint, et qu'avez-vous encore à me reprocher? Seriez-vous jaloux? — On le serait à moins, Madame. Au reste, vous n'apprendrez pas peut-être sans intérêt que j'ai châtié l'autre nuit, comme il convenait, le malencontreux rival qui s'échappait furtivement de votre balcon. — Vous êtes fou, répondit avec une parfaite indifférence dona Inesilla Guiomar. — Nierez-vous, Madame, que cet homme fût votre amant? Me ferez-vous croire que je ne vous ai pas vue de mes yeux favoriser sa fuite en le faisant évader par cette fenêtre à l'aide d'une écharpe de soie? — A cette accusation, don Diègue, je ne répondrai que par un fait. Je n'ai point passé l'autre nuit dans cette chambre. La reine était souffrante et j'ai dû veiller dans ses appartemens. — Dites-vous vrai! s'écria don Diègue Pacheco. Quel est donc cet homme que j'ai frappé? Quelle est cette femme qui l'aidait dans sa fuite quand le retour inopiné du roi...— Je l'ignore comme vous, don Diègue. Si vous doutez de ce que je vous affirme, rien n'est plus facile que de le vérifier. Vous voyez que cette fois encore votre jalousie est en défaut, et que bien malgré vous il vous faut croire à la vertu de votre maîtresse. — Je n'ai pas la dangereuse prétention, reprit le jeune homme avec un sourire d'ironie, de

pousser ma conviction aussi loin. Le roi de Castille, Madame, aurait trop à gémir si votre conscience timorée vous imposait une pénitence aussi rigide et aussi absolue.

Dona Inesilla quitta vivement son fauteuil et fixa ses yeux ardens et pleins de colère sur le fils du marquis de Villena.

— Je croyais, Monsieur, lui dit-elle d'une voix émue et tremblante, que vous seriez le dernier à m'adresser une pareille insulte. Je ne vous ai pas trahi, Monsieur, car je vous aime, et je prends Dieu à témoin que le roi de Castille...

— Pardonnez-moi, Senora, balbutia don Diègue; je ne fais que répéter un bruit qui a pour échos tous les habitans du palais. Peut-être les assiduités du roi don Henri auprès de vous, les éloges qu'il fait partout de votre esprit et de votre beauté, ont-ils donné lieu à ces calomnies. Pourtant, s'il vous faut avouer toute la vérité, le roi l'autre jour s'est presque vanté en ma présence...

— Il a menti, don Diègue, s'il a pu dire que je te trahissais! Je t'aime, don Diègue; toi seul, entends-tu bien! Nul autre que toi n'occupe la pensée de dona Inesilla. Nul autre par son absence ou par sa présence ne fait bondir mon cœur de joie ou de tristesse! C'est ton nom, ton nom seul que je prononce dans mes prières comme dans mes rêves! mon Pacheco! Dans les Espagnes comme dans l'univers, il n'est rien que j'aime si ce n'est toi! Va! toutes les couronnes des royaumes chrétiens et maures, je les repousserais si elles m'étaient offertes, et sans te demander autre chose

que ton amour pour récompense de mes faciles dédains.

—Inesilla, je veux te croire, murmura don Diègue en déposant un baiser sur le front de sa maîtresse. Mais enfin pourquoi le roi notre seigneur affecte-t-il de te rendre ces hommages qui te perdent aux yeux de tous? — Je ne sais, don Diègue. Mais si tu veux je refuserai de recevoir ses visites. — Cela ne se peut; il est le roi. — Eh bien! je ne lui répondrai plus quand il m'adressera la parole. — Garde-toi de l'irriter, chère Inès; c'est un crime, sais-tu bien, que d'offenser la majesté royale. Mais dis-moi, don Henri ne t'a-t-il donc jamais déclaré son amour?—Jamais. — Ma tête s'y perd! balbutia Pacheco. Je l'ai vu pourtant, plus d'une fois, aux tournois de Madrid et de Cordoue, quitter sa place pour te venir parler. Ses yeux se reposaient doucement sur les tiens, mon Inès. Son front rayonnait d'allégresse et semblait dire au peuple et à la cour rassemblés : Je l'aime! Enviez le bonheur de notre union. — Cela est vrai, don Diègue, mais quand le roi daigne venir me visiter dans cette chambre, il ne se tient pas près de moi comme te voici maintenant; il ne prend pas ainsi ma main dans la sienne. Le bonheur ne brille pas dans ses yeux comme je le vois à cette heure éclater dans les tiens, mon Pacheco. Le roi me parle d'un ton digne et sévère. Si parfois il soupire en me regardant, ses traits expriment plutôt de la bienveillance que de l'amour, de l'inquiétude quelquefois. Voilà la vérité tout entière. — Oh! je te remercie, chère Inès, d'avoir arraché ce soupçon de mon âme.

Je n'ai donc plus à lutter contre mon amour pour toi ! Avec quelles délices je vais m'abandonner à présent au bonheur de t'aimer et de te dire que je t'aime. Oui, je te crois. A celui qui répétera maintenant ces calomnies odieuses que j'ai crues moi-même trop long-temps, je répondrai par un coup de dague ou d'épée. Mon Inesilla ! à toi ! à toi pour toujours !

Don Diègue tenait encore pressée contre ses lèvres la main de dona Inesilla, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Le roi de Castille entra. Il était suivi de don Christoval, son chirurgien.

Don Henri tressaillit en apercevant Pacheco, qui, debout et la tête inclinée, dissimulait son trouble profond dans une apparence de respect. Les regards du roi se reportèrent sur dona Inesilla, qui ne baissa pas la paupière. Un profond silence s'établit pendant quelques instans. Enfin le roi s'assit brusquement dans un fauteuil, et sans daigner adresser un mot à don Diègue, qui n'osait ni avancer ni reculer, il dit à dona Inesilla : On vous faisait malade, Senora. J'ai promis à la reine de m'informer de l'état de votre santé, et je vous amenais mon médecin, car vous ne doutez pas, j'espère, de l'intérêt que nous vous portons.

Don Christoval, obéissant à un geste de son maître, prit dans ses mains jaunes et osseuses la main blanche et déliée de la tremblante jeune fille, et après lui avoir tâté le pouls il se tourna du côté du roi : Beaucoup d'agitation, dit-il. Imagination trop ardente. La senora doit éviter les émotions de l'esprit, se garder surtout des idées qui pourraient éveiller en elle

l'exaltation des sentimens. Du reste rien de bien grave. Du calme, du repos, rien autre chose.

Le roi écoutait silencieusement les paroles de don Christoval, et, non moins agité lui-même que la jeune Inès, il froissait convulsivement la poignée d'or de sa dague. Il souffrait évidemment, et ses efforts pour cacher l'émotion qu'il ressentait n'embellissaient pas son visage, naturellement peu gracieux et ouvert, si l'on en croit don Juan de Mariana, dans son *Histoire d'Espagne*. Le roi Henri de Castille était en effet de haute taille et mal proportionné. Ses jambes étaient démesurément longues. Sa tête colossale, ses yeux verts, son nez camard, et une sorte de férocité empreinte dans tous ses traits, donnaient à sa physionomie quelque chose de terrible et de repoussant. Rien de riche ni de recherché dans ses habits, comme pour les mettre en harmonie avec lui-même. Ce roi, du reste, prodigue par excès pour ses flatteurs et ses courtisans, jetant aux caprices de ses créatures les trésors qu'il arrachait à son peuple, ne buvait que de l'eau, ce qui prouve que certaines vertus extérieures ne donnent pas toujours la mesure du cœur d'un roi. Celui-ci ne buvait que de l'eau, mais il aimait le sang!

Pacheco, toujours debout et tremblant sous l'œil du roi, qui, pour jouir de son trouble, feignait de ne pas l'apercevoir, résolut enfin de sortir de sa difficile position. Don Christoval venait de quitter l'appartement. S'inclinant jusqu'à terre, don Diègue fit un pas vers don Henri et demanda timidement si son altesse n'avait pas d'ordres à lui donner. Le roi fixa sur lui un regard sévère : Seigneur don Diègue Lo-

pez Pacheco, dit-il au jeune homme, quel heureux hasard vous a conduit ici? — Altesse!... balbutia don Diègue. — Sire, interrompit dona Inesilla, j'avais à parler au seigneur Pacheco. Je l'ai fait prier de se rendre près de moi. — A merveille! fit le roi, qui essaya de cacher un mouvement de mauvaise humeur; auprès des dames comme auprès des rois, les gentilshommes en votre maison, Monsieur, savent toujours avoir leur part des plus exquises faveurs. Mais prenez-y garde, le caprice détruit souvent ce que le caprice a élevé. Le marquis de Villena peut vous conter dans ses loisirs comment a fini le ministre favori du roi don Juan mon père, le connétable don Alvar de Luna.

A cette menace, don Diègue sentit tout son sang bouillonner dans ses veines. Don Henri ne lui laissa pas le temps de répliquer.

— Vous étiez, je crois, Monsieur, lui dit-il, parmi les gentilshommes qui m'accompagnèrent en Andalousie, il y a trois ans, dans notre dernière campagne contre les Maures. — Oui, Altesse. — C'est vous, n'est-il pas vrai, qui pendant le sac de la ville arabe de Ména sauvâtes les femmes de l'alcaïde arabe des mains de nos braves Castillans qui les allaient égorger? — Oui, Altesse. — Et pour vous remercier de votre magnanime protection, le Sarrasin vous envoya une chaîne d'or, véritable talisman d'infidèle qui doit vous sauver la vie à vous et aux vôtres si jamais il vous arrive de tomber dans les fers de nos mortels ennemis? — Cela est vrai, Sire, et je porte toujours à mon cou ce gage de la reconnaissance de l'alcaïde

maure de Ména. — Fort bien! vous avez acquis trop de titres à mon estime, don Diègue Lopez Pacheco, et à la gratitude de votre pays, pour que je vous laisse languir, après tant de beaux exploits, dans l'oisiveté d'une cour où vos belles qualités ne peuvent paraître comme elles le méritent. Allez, Monsieur, prendre les ordres de votre père et de l'archevêque de Tolède. Dites-leur que demain, demain, entendez-vous, vous commanderez les cent lances que j'envoie à mon armée de Cordoue pour reprendre les hostilités contre le roi maure de Grenade. Allez.

Pacheco salua le roi, et il sortit sans même pouvoir rencontrer le regard d'Inesilla, qui semblait lui dire: Don Diègue! si tu pars, je meurs!

## IV

La galerie qui conduisait aux appartemens de la reine regorgeait de courtisans attendant l'heure fortunée du baise-main. Les vieux gentilshommes et les nouveaux favoris que le roi de Castille se plaisait à élever par caprice aux premières charges de l'Etat s'entretenaient à voix basse et en groupes séparés des événemens et des opinions du jour : ici don Miguel Luc d'Irança, simple hidalgo, natif de Belmonté, dans la Manche, récemment promu par don Henri à la dignité de connétable et pourvu des villes d'Aguda et des châteaux de Vératon et de Bozmediano; don Juan de Valençula, nouveau grand-prieur de Saint-

Jean : Gomez de Solis, que les chevaliers d'Alcantara, après la mort de don Guttiere de Sotomayor, avaient nommé leur grand-maître pour se concilier les bonnes grâces du roi. Là, parmi les mécontens, don Pedro Giron, grand-maître de Calatrava, frère du marquis de Villena; les comtes d'Albe et de Plasencia, l'amirante de Castille, le comte de Transtamare et l'interminable famille de Manrique.

C'est une honte, disait don Pèdre Giron, que cette couvée de hobereaux sous les ailes de la faveur, qui lèvent chaque jour la tête au milieu des plus illustres noms des deux Castilles. Encore un, Messieurs, que nous allons voir surgir. Celui-là s'appelle don Beltran de la Cueva. Il y a six mois, le roi l'a fait comte de Ledesma, aujourd'hui il sera créé grand-maître du palais. Je vous donne le fait pour certain.

— C'est cela, répliqua l'amirante, et chevalier de Saint-Jacques de l'Epée. Demain on lui donnera ma charge; après-demain la vôtre, don Pedro; dans six mois peut-être on le fera ministre ou archevêque; que sais-je! Tenez, le roi don Juan, contre lequel nous conspirions pour établir sur son trône le prince Henri de Castille, valait mieux que son fils. Je ne m'en cache pas.—Les discordes du royaume, ajouta le comte d'Albe, ne sont pas si bien apaisées que nous ne puissions, quand il nous en prendra fantaisie, mettre nos vassaux en campagne et commencer une nouvelle croisade contre les favoris. — Que ce jour-là vienne, comte, reprit le grand-maître d'Alcantara, et ma bannière ne sera pas la dernière à se lever. — Ni la mienne. — Ni la mienne. — Seigneur don Pèdre,

répliqua le comte d'Albe, quel est ce comte de Ledesma de nouvelle fabrique dont vous nous parlez? Je veux renier ma foi si j'en ouïs jamais parler. — Beltran de la Cueva, voilà son nom. Pour ses actes, je crois qu'il serait lui-même bien embarrassé de les énumérer ici. Mais, si je ne me trompe, celui-là a le vent bon, et il menace d'aller loin si on ne l'arrête pas. Qui sait si mon frère, le marquis de Villena, ne sera pas quelque jour supplanté par ce beau sire. — A d'autres. Le marquis est trop puissant. — Don Alvar de Luna l'était plus que lui, Messieurs, et pourtant j'ai vu dresser son échafaud à Valladolid.

En ce moment, don Sanche de Portugal, le frère de la reine de Castille, entrait dans la galerie. Il était accompagné de don Diègue Lopez Pacheco. Tous deux semblaient achever une conversation commencée.

— Oui, don Sanche, le roi le veut. Demain je dois quitter Tolède. — Et vous obéirez? — A moins de se mettre en révolte ouverte... — Çà! cher don Diègue, n'avez-vous point de nouvelles de notre expédition d'hier? Est-ce pour ce malheureux coup d'épée que don Henri vous garde rancune? — Je le gêne, don Sanche, auprès de dona Inesilla Guiomar, qui m'a juré sur son âme que jamais elle ne céderait aux instances du roi. — Vous êtes un enfant, interrompit don Sanche en riant aux éclats. Vouliez-vous pas qu'elle avouât la chose? Une femme honnête et sage garde toujours pour elle des confidences semblables. Ce qu'il y a de certain et de plus concluant pour la vertu de la dame, c'est qu'un galant est descendu de

son balcon et que nous l'avons tué ou peu s'en faut. —J'aime à croire, don Sanche, que nous n'avons pas ce malheur à nous reprocher, car notre action n'était pas loyale, convenez-en. Deux contre un ! C'est une honte. — Mort ou vif, don Diègue, si son corps ou son âme nous apparaissent jamais, nous le reconnaîtrons à la balafre qu'il doit porter au milieu du visage, car mon épée portugaise porte des coups qui ne se confondent pas avec d'autres.

Une grande rumeur fit en ce moment onduler la foule dans la galerie. Don Sanche et son ami firent quelques pas en avant, pensant que c'était le salon de la reine qui s'ouvrait. Ils se trompaient. Le tumulte était occasionné par l'arrivée d'un nouveau personnage sur lequel tous les regards se portaient.

Quel est ce gentilhomme? demanda Pacheco. Quelque prince de Navarre ou d'Aragon? Quelque roi maure peut-être qui vient demander merci au roi de Castille? — Point, lui répondit-on. L'homme qui vient d'entrer est un des nouveaux favoris du roi notre maître, un jeune gars fait depuis peu comte de Ledesma, et à qui l'on destine la grande-maîtrise du palais; en un mot, c'est don Beltran de la Cueva.

Pacheco et don Sanche poussèrent en même temps un cri de surprise quand ils eurent aperçu celui qu'on leur désignait. C'était un grand et beau jeune homme, magnifiquement vêtu, d'une tournure noble et fière, et dont le visage portait la marque encore récente d'un coup d'épée.

—C'est notre homme d'hier, murmura don Sanche à l'oreille de son ami. — A cette heure, répondit

don Diègue, je sais à qui j'ai affaire et je puis loyalement m'attaquer à mon ennemi. — Mais votre départ pour Cordoue? — Le roi m'a donné jusqu'à demain pour obéir. Veuillez, don Sanche, l'aborder avec moi. Lui du moins, s'il est homme de cœur, il me dira la vérité et nous recommencerons le combat. — Pour la vertu de dona Inesilla Guiomar, balbutia en ricanant le prince de Portugal. Beau sujet pour requérir le jugement de Dieu!

Don Diègue, sans l'écouter, avait déjà rejoint don Beltran de la Cueva.

— Comte de Ledesma, on m'appelle don Diègue Lopez Pacheco; je suis le fils du marquis de Villena, le neveu du grand-maître de Calatrava, don Pèdre Giron. Je pars demain pour l'armée de Cordoue avec cent lances que le roi notre seigneur me donne à conduire. J'ai deux mots à vous dire en secret. Veuillez sortir avec moi.

Don Beltran laissa tomber un regard dédaigneux sur le jeune homme, puis continuant sa promenade dans la galerie : Seigneur don Diègue Lopez Pacheco, j'ai d'autres affaires en ce moment que d'aller m'entretenir de ce qui vous regarde. Vous êtes le neveu du grand-maître de Calatrava, don Pèdre Giron, le fils du marquis de Villena, d'accord; mais vous attendrez bien jusqu'à demain que je puisse vous répondre et vous questionner à mon tour. Votre présence à l'armée de Cordoue n'est pas si urgente et si indispensable peut-être que les villes d'Andalousie tenues par notre seigneur le roi soient en danger d'être enlevées par les Maures parce que vous aurez retardé d'un jour votre départ.

Don Diègue saisit vivement le bras de don Beltran.

— Comte de Ledesma, murmura-t-il entre ses dents, le roi vous a-t-il, avec cette comté dont vous êtes si fier, donné le droit d'insolence envers le plus pur sang de la noblesse castillane? Un mot seulement, et je vous laisse. Dona Inesilla Guiomar est-elle votre maîtresse? Répondez. — Vous êtes un insensé. — Répondez, don Beltran, ou je vous tiens pour un lâche, et je vous insulte ici publiquement.

Les yeux du comte de Ledesma étincelèrent. Il saisit à son tour la main de Pacheco.

— C'est toi qui es un lâche et un infâme! lui dit-il à l'oreille. Avec ton digne acolyte vous m'avez assassiné traîtreusement, quand je venais de te laisser la vie par pitié pour ta jeunesse, pour ton inexpérience. Va! plus que toi je désire une revanche de notre rencontre d'hier. Cette fois je ne te ferai pas de quartier.—Venez donc.— Non. Pas aujourd'hui : je ne puis quitter ce palais. Dût-on m'arracher l'âme, je ne le puis. Mais demain, demain !...

Sans en entendre davantage, don Diègue, outré de fureur, se précipita sur son rival, et de ses deux mains il arracha le collier d'or de Saint-Jacques pendu au cou de don Beltran, puis il foula ce collier sous ses pieds.

Le comte de Ledesma, le bras armé de sa dague, voulut se jeter sur le jeune imprudent. Un groupe les eut bientôt séparés. Avec une vigueur peu commune, don Beltran terrassa les premiers qui s'interposèrent entre don Diègue et lui; mais enfin, accablé sous le nombre, il tomba lui-même en poussant un cri

de désespoir et de rage qui retentit dans tout le palais.

Au même instant les portes des appartemens royaux s'ouvrirent brusquement.

La reine s'avança au milieu des groupes qui s'écartèrent devant elle.

Quand elle se trouva en présence du comte de Ledesma, tout meurtri de sa chute et demandant la mort ou la vengeance, elle poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras de ses femmes.

## V

Après l'outrage fait au comte de Ledesma, don Diègue Lopez Pacheco, arrêté et désarmé par les archers du palais, avait été conduit sous bonne escorte à la maison du marquis de Villena, où un ordre exprès du roi lui enjoignait de demeurer prisonnier jusqu'à ce qu'il fût statué sur la punition que méritait sa conduite. Le jeune homme s'attendait à recevoir quelques dures remontrances de son père, dont il avait si tôt mis en oubli les sages conseils. C'était, en effet, blesser le marquis dans ses plus chers intérêts que d'irriter le roi contre lui, et les paroles de don Henri de Castille à Pacheco chez dona Inesilla Guiomar laissaient assez entrevoir la possibilité d'une prochaine disgrâce pour le ministre favori. Relégué seul dans une chambre du palais, don Diègue passa le reste du jour et toute la nuit suivante sans aper-

cevoir d'autre visage humain que celui du valet chargé de lui apporter sa nourriture. Comment traduire ce silence du marquis, si ce n'est par l'excès de sa colère contre son fils. Enfin, le matin du jour suivant, la porte de Pacheco s'ouvrit, et son père parut.

Les traits du marquis étaient empreints de la plus vive agitation. Évidemment son âme était bouleversée par quelque malheur imprévu, par quelque sinistre prévision. Pacheco ne put douter qu'il ne fût lui-même la cause des inquiétudes de son père. Quelle fut sa surprise de le voir accourir à lui les bras ouverts.

— Mon fils, lui dit le vieillard en l'embrassant, Dieu se plaît souvent à confondre nos vains désirs, à frapper ce qui est élevé, à élever passagèrement ce qui est vil et abject, pour montrer que tout vient de lui, et que l'homme ne peut rien fonder qui ne soit périssable. — Qu'avez-vous, mon père? demanda Pacheco effrayé du trouble et de l'émotion du vieillard. — Venez, mon fils! suivez-moi. Vous allez tout apprendre.

Don Diègue suivit son père dans ses appartemens, où une grande troupe de seigneurs étaient rassemblés et disputaient avec feu sur les événemens qui avaient motivé leur réunion. Dès que le marquis parut avec son fils, le silence se rétablit, et le vieux ministre abordant l'archevêque de Tolède et les plus influens des gentilshommes mécontens qui l'entouraient : Oui, Messieurs, leur dit-il avec l'accent de l'abattement et du désespoir, le ciel exauce enfin les vœux du roi don Henri. Aujourd'hui même les hé-

rauts du palais vont proclamer dans toute la ville de Tolède la grossesse de la reine de Castille. Dans quelques mois un héritier naîtra au seigneur roi notre maître. — Ce n'est pas possible, murmura le comte d'Albe, les prières des fidèles ont échoué depuis trop long-temps pour que Dieu se résolve si tard à leur accorder cette grâce insigne. Le temps des miracles est passé. — Ce ne peut être, répondit l'amirante, qu'un enfant supposé, imaginé par les favoris du roi, afin de priver l'infante Isabelle de la couronne de Castille. Mais cette couronne lui est dévolue par le testament du feu roi don Juan II, au cas où son frère don Henri mourrait sans héritiers. Nous, les chefs de la noblesse castillane, nous ne pouvons, nous ne devons pas souffrir qu'une telle injustice soit commise. — Non! s'écrièrent à la fois tous les assistans; nous ne le souffrirons pas.—Il faut enlever du palais son altesse l'infante, proposa don Pèdre Giron, et l'enfermer dans une de nos places. — Le roi fait bonne garde autour d'elle, répondit l'archevêque de Tolède; mais il nous reste un autre héritier de don Juan II, un frère du roi don Henri, un enfant qui, entouré d'un conseil de régence...—C'est cela, dit le comte de Plasencia. Je propose, Messieurs, de nous réunir dans quelque ville forte où j'amènerai l'infant don Alphonse, et nous le reconnaîtrons pour l'héritier légitime du trône. — Nous le voulons bien. — Choisissons donc pour lieu de réunion la ville d'Avila, reprit le frère du marquis don Pèdre Giron, grand-maître de Calatrava. Si le roi refuse d'accepter notre décision, eh bien! nous verrons qui de ses favoris ou de nous l'emportera.

On allait se séparer après l'adoption du projet quand le marquis s'écria : Avant tout, Messieurs, guerre ouverte et sans pitié à cette engeance des favoris qui empoisonnent don Henri de leurs infâmes conseils. — Pour ma part, répliqua don Pèdre, je déclare ici qu'en qualité de grand-maître, je dépouille de son grand-prieuré l'un de ces traîtres, don Juan de Valençuella. Demain, sans plus de retard, je me retire dans mes villes d'Andalousie, d'où je vous ramènerai des soldats. Je vous promets d'avance l'appui de Séville et de Cordoue. Le duc de Médina Sidonia ne peut manquer de se joindre à moi, et nous serons secondés secrètement par le roi d'Aragon.

— Quant à don Beltran de la Cueva, quant à ce comte de Ledesma créé par le caprice de don Henri, je me charge de faire écrouler sa fortune naissante, ajouta le marquis de Villena. Mon fils, poursuivit-il en pressant la main de Pacheco, vous m'aiderez dans cette bonne œuvre, n'est-ce pas?

Comme les mécontens achevaient de se concerter sur leur projet de rébellion, un grand bruit de clairons et de tambours retentit au dehors, et des hérauts d'armes annoncèrent au peuple que des largesses lui seraient faites pour l'heureuse grâce du Ciel qui faisait espérer enfin au roi don Henri de Castille un héritier de sa couronne et de son nom.

## VI

Le soleil commençait à décliner sur l'horizon quand le marquis de Villena sortit à pied de son palais sans un valet à sa suite, accompagné seulement de son fils, caché comme lui dans les plis d'un obscur manteau.

— Où allons-nous, mon père? demanda Pacheco, qui se rappelait la défense que le roi lui avait faite de se montrer dans les rues de Tolède.—Par la sainte croix! murmura le vieux ministre en hochant la tête, nous vous ferons voir beau jour, notre seigneur le roi de Castille!

Puis se tournant vers don Diègue : Tu as sagement fait, mon fils, de venger l'honneur de la noblesse castillane en châtiant hier chez la reine ce Beltran de la Cueva, ce comte de hasard, ramassé au coin de je ne sais quelle province! Par l'âme de ta défunte mère, pourquoi n'as-tu pas eu l'heureuse idée de lui passer ton épée au travers du corps? Tu l'aurais fait, n'est-ce pas, sans l'arrivée imprévue de la reine? Elle avait l'air, dit-on, bien effrayée de cette querelle d'où tu es sorti si vaillamment?—La reine? oui, mon père, répondit Pacheco.

Puis le jeune homme s'arrêta et demeura tout pensif, comme quelqu'un qui veut garder pour lui un secret qui ne lui appartient pas.

Ils se trouvaient en ce moment devant une mai-

son d'assez piètre apparence, où le marquis s'arrêta pour frapper trois coups à une porte qui s'ouvrit d'elle-même et se referma sur leurs pas. Saisissant par le coin de son manteau don Diègue, qui l'interrogeait vainement pour savoir en quels lieux on le conduisait ainsi, le marquis de Villena gravit dans l'obscurité un escalier tortueux, puis levant une draperie clouée au mur, il introduisit son fils dans une chambre maigrement meublée, où, sur des tables de chêne tachées de sang, éclairées par une lampe blafarde, des corps morts encore drapés de leurs linceuls gisaient étendus et la plupart mutilés horriblement.

Don Diègue frémit à ce lugubre tableau et porta involontairement la main sur la garde de son épée. Le bruit que ce mouvement occasionna fit tressaillir quelqu'un derrière un rideau. Ce rideau s'ouvrit : un homme sortit subitement d'un cabinet voisin et retourna précipitamment sur ses pas pour jeter un lambeau de tenture funèbre, semé de larmes d'argent, sur quelque chose d'immobile qui ressemblait à un cadavre encore à moitié couvert de ses vêtemens. Puis, courbant sa tête livide et s'avançant avec lenteur vers le marquis : Que plaît-il à votre seigneurie de m'ordonner? demanda cet homme à celui qui le venait visiter. — Don Christoval, répondit le marquis de Villena, j'ai besoin de tes bons offices. — Parlez, seigneur marquis. Aujourd'hui comme toujours, ma science et mon dévoûment sont à vos ordres. — Tu sais, Christoval, que je proportionne la récompense au service que l'on me rend. Sans re-

proche, tu as gagné bien des cruzades avec moi. Eh bien! je veux doubler ta fortune si, d'ici à demain, au moyen de ces poisons que tu composes avec tant d'habileté, tu as fais disparaître de la cour, où il me gêne, et du monde, qui sans lui n'en ira pas plus mal, un certain don Beltran pourvu récemment par le roi de la comté de Ledesma. — Mon père! s'écria don Diègue Pacheco, ah! cette action est indigne de vous! — Silence! balbutia le marquis. — Mon père! reprit Pacheco avec l'indignation d'un cœur honnête et loyal; mon père! c'est à moi de vous délivrer de votre ennemi, non par le poison, mais l'épée au poing..... — Insensé! fit le vieux ministre, un duel avec cet homme! Crois-tu pas que je veuille exposer le dernier espoir de mon nom, le sang de mon sang dans un combat inégal? Crois-tu pas que je commette au hasard d'un champ-clos le soin d'assurer mon intérêt menacé? Garde ton courage pour une meilleure occasion, Pacheco! Il n'y a là pour toi ni profit ni gloire. Le poison de don Christoval est un ami plus sûr. Je m'en servirai. — Excellentissime seigneur, repartit le médecin en s'inclinant jusqu'à terre, dans plus d'une circonstance semblable, je vous ai servi de mon mieux, c'est vrai. Votre générosité n'est pas demeurée en reste avec moi, c'est vrai encore; mais tuer un favori du roi, vrai Dieu! je n'oserais. La potence est un lieu où, pour toutes les cruzades du monde, je ne me soucie pas d'aller. Excusez ma modestie, Seigneur, ma simple condition me suffit, je n'aspire pas à m'élever. — Tu refuses? Je t'ai connu plus hardi. — Les cas de conscience, Seigneur, ne

sauraient être raisonnés. — La conscience te vient bien tard, Christoval. Entre nous, je te crois peu sujet à la dévotion. Si la grâce de l'Église t'illumine, je doute que ce soit depuis long-temps. Quoique tu te dises catholique, à voir la noirceur de ton teint et le feu de tes yeux, je t'ai toujours soupçonné de tenir quelque peu à l'infidélité des Maures, qui, sans nul doute, furent tes ancêtres.

Don Christoval pâlit à ces mots du marquis, comme si les yeux du vieillard eussent pénétré au fond de son âme. Il se remit pourtant, et, cachant son effroi passager sous un hideux sourire :

Votre seigneurie se trompe, répondit-il, je suis Espagnol comme elle. Ma famille était Andalouse. C'est à Cadix que je suis né.

Le marquis sourit à son tour d'un air d'incrédulité. Il parut réfléchir quelques instans; puis, frappant sur l'épaule du médecin : Habile nécroman, reprit-il, je te laisse à tes cadavres. Souviens-toi que si tu dis un mot de cette entrevue, je te donnerai pour lit l'une de ces tables où gisent tes pâles et immobiles pensionnaires.

Don Christoval reconduisit jusqu'à la porte de la rue le marquis de Villena et son fils, puis rentra dans son cabinet de dissection, dont il tira cette fois les verroux, de peur d'une nouvelle surprise.

Bientôt, écartant le rideau d'une alcôve derrière lequel on l'a vu déjà recouvrir d'un drap funèbre un corps d'homme à demi vêtu, il dévoila ce corps. C'était celui de don Beltran de la Cueva. Le médecin regarda quelque temps en silence ce visage livide

sur lequel la mort semblait avoir imprimé sa trace. Puis il se mit à rire comme si une idée folle venait de lui passer dans l'esprit.

— En contemplant ce beau muguet doré, se dit-il à lui-même, couché là sur cette table, je pense involontairement à ce détrousseur de grands chemins exécuté à mort l'autre jour sur la grande place de Tolède. La justice (elle est si bonne et si prévoyante) dépensa trois grands mois entre sa prison et son supplice, et pendant ces trois mois on m'ordonna d'employer toutes les ressources de mon art pour conserver la précieuse victime, qui faisait mine de vouloir trépasser de sa fin naturelle. Ce favori du roi, ce don Beltran, qui n'est pas mort, quoiqu'il en ait bien l'air, reçoit de moi, à cette heure, les mêmes soins que le brigand de grands chemins, et pourtant, avant trois mois, avant huit jours, demain peut-être, j'aurai aussi mission de le coucher tout de bon sur mes tables : cette fois il ne s'en relèvera pas. Quand donc viendra l'instant si désiré où il me sera permis de me venger de ce don Beltran ! Il dort, et ce sommeil, produit par mon élixir, doit lui rendre une seconde fois la vie. Ah ! j'ai besoin de me rappeler mon serment pour n'en pas finir avec ma haine et ma vengeance. Mais l'heure viendra. Dieu est grand !

Le corps immobile sur lequel se promenaient les regards du médecin ne tarda pas à s'animer peu à peu. Ce fut d'abord un léger mouvement dans les extrémités, puis un gonflement de poitrine, puis un bruit de respiration. On eût dit que la vie retirée de lui rentrait goutte à goutte dans ce cadavre. Don Beltran

se souleva enfin et se dressa sur la table comme un fantôme sortant de son sépulcre.

— Où suis-je? demanda-t-il d'une voix faible et en parcourant d'un œil épouvanté l'horrible réduit où il se trouvait. — Chez moi, répondit don Christoval. — Parmi des cadavres! balbutia don Beltran.

— Vous avez dormi trente heures, seigneur comte, et votre blessure, grâce au baume dont je l'ai enduite, ne se rouvrira plus, Dieu merci! — En effet, murmura don Beltran cherchant à rassembler ses idées confuses, je me suis senti défaillir... hier... chez la reine! cette blessure s'était rouverte. Pourquoi donc? Ah! je me rappelle. Un misérable m'avait insulté. Il avait foulé aux pieds mon collier de Saint-Jacques devant toute la cour, devant la reine! et je ne me suis pas vengé, Christoval! et cet homme vit! Une épée, une épée! Je veux son sang! tout son sang! Devant la reine! murmura de nouveau le jeune homme, qui plongea dans ses mains son visage en pleurs. — Seigneur comte, reprit le médecin, vous punirez demain l'insolent qui vous a osé faire offense; mais à cette heure un autre soin vous réclame. Une lettre de... — Donnez! s'écria don Beltran enlevant des mains de Christoval un vélin plié que celui-ci lui tendait. — Je suis prêt à partir, ajouta-t-il en baisant avec transport le billet parfumé qu'il venait de lire. Viens! viens! Conduis-moi vers elle! que je tombe à ses pieds! Il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai vue. Viens, Christoval! La nuit est sombre : c'est ainsi qu'il me la faut! Autrefois, Christoval, dans les chères montagnes de mon Andalousie, j'aimais la

nuit nonchalante et splendide comme une sultane arabe, avec sa robe flottante remplie d'étoiles d'argent. Insensé! je cherchais le bonheur au dehors, je l'ai dans mon cœur aujourd'hui! Viens, Christoval. La nuit est sombre. La lune peut percer d'un de ses rayons ces nuages si noirs et si beaux. Elle m'attend; viens! je te donnerai ma vie après si tu veux!

Don Christoval prêta son aide au comte de Ledesma pour que celui-ci pût rajuster sa toilette en désordre. Quand le jeune homme eut lissé du plat de ses deux mains sa longue chevelure gracieusement séparée sur son front, le médecin jeta le miroir qu'il tenait, et, la main sur le pommeau de sa dague, il dit à don Beltran : Seigneur comte, voici l'heure; partons! — Partons! répéta Beltran après avoir versé sur ses habits un flacon d'essence parfumée.

Christoval saisit une lampe et marcha devant le jeune homme. Avant de franchir le seuil de la maison il tira de son pourpoint un masque de velours qu'il présenta à don Beltran. Celui-ci s'en couvrit le visage, et tous deux ils s'acheminèrent à travers les rues de Tolède. Ils furent bientôt arrivés sur la place du château royal, puis parcourant d'un regard de défiance la route qu'ils avaient tenue : Nous sommes suivis, murmura-t-il en désignant du doigt un homme couvert d'un manteau qui semblait se cacher dans l'ombre que projetaient les hautes murailles. — Suivis! répéta don Beltran, la main sur la croix de son épée. Malheur à l'imprudent qui oserait...

Christoval l'arrêta.

Entrons toujours, dit-il. Et il montra au jeune

homme une porte basse qui venait de s'ouvrir. Si c'est un espion, il nous aura bientôt perdus de vue. D'ailleurs il ne peut nous suivre.

Don Beltran jeta un dernier coup d'œil sur cette forme humaine qu'il voyait au loin tressaillir sous un manteau, puis le médecin ferma la porte de la tour. Quand ils furent entrés, Christoval dit à don Beltran: Allez! je ferai le guet. Tout est préparé pour vous recevoir. Le silence de la nuit vous protège. Vous savez qui vous attend.

Le jeune homme gravit doucement un petit escalier qui le conduisit dans une galerie où une femme l'attendait sans lumière.

— Est-ce vous, dona Inesilla? demanda-t-il à voix basse. — C'est moi! lui fut-il répondu.

Une main saisit la sienne et le conduisit par mille détours obscurs jusqu'à une autre porte qui s'ouvrit d'elle-même devant lui.

— Adieu! lui murmura dans l'oreille la voix de dona Inesilla. Vous me retrouverez dans la galerie, seigneur comte.

Don Beltran souleva une portière de velours et il entra dans une chambre magnifiquement tendue de tapisseries de haute-lice, faiblement éclairée par une lampe d'argent suspendue aux voûtes dorées du plafond. Une jeune femme d'une beauté remarquable, et dont la distinction extrême était encore rehaussée par le goût exquis d'une toilette aussi gracieuse que simple, se leva du fauteuil où elle était assise aussitôt que don Beltran parut. Le jeune homme, sans lui laisser le temps de faire un pas, se précipita aux pieds

de la jeune femme, qui lui tendit la main en souriant. Puis ils s'assirent tous deux l'un près de l'autre, si bien que leurs deux visages semblaient se toucher.

— Madame, dit le jeune homme, que de grâces je vous rends pour ce billet! — Don Beltran, c'est moi qui suis la cause bien involontaire de tous les malheurs qui vous ont frappé depuis deux jours; me le pardonnez-vous? — Une parole tombée de vos lèvres, Madame, un sourire de votre bouche, m'ont enlevé déjà tout souvenir de ce que j'ai souffert. — Helas! soupira la jeune femme, vous n'avez pas fini peut-être de souffrir pour moi, don Beltran. C'est une bien triste destinée que la mienne, puisqu'elle étend sa fatale influence sur tout ce que j'ai de cher au monde. — Si votre amour me reste, Madame, jamais je ne me plaindrai de mon sort. — Triste et cruel amour, don Beltran, que celui qui n'a pas assez du mystère de la nuit pour se cacher aux périls qui le menacent. Mon Dieu, trembler toujours que ce secret que nous portons dans notre cœur n'éclate et ne nous ensevelisse sous ses débris! Entre votre bouche et la mienne toujours craindre l'oreille d'un espion ou le poignard d'un traître! C'est une angoisse de tous les instans. Pour moi, don Beltran, en vous aimant, j'ai fait comme vous le sacrifice de ma vie. Après tout, me disais-je, mourir avec lui et pour lui, c'est un adoucissement à mes maux. Mon honneur lui-même, je m'en inquiétais peu, don Beltran. Je ne pâlissais point à cette horrible pensée qu'un jugement infâme pouvait jeter l'opprobre sur ce nom si grand, si respecté, que mon

père m'a transmis pur et sans tache. — Madame! s'écria don Beltran, ah! n'invoquez pas d'aussi sombres images. — Pourquoi? Tout cela n'est-il pas vrai? Tous ces dangers ne sont-ils pas là suspendus sur notre tête? Je les contemplais d'un œil fixe et tranquille, Dieu m'en est témoin. Mais aujourd'hui tout change pour moi comme pour vous. — Que dites-vous, Madame? — Ces devoirs sacrés de femme et d'épouse que mon amour m'avait fait mépriser... — Eh bien? — Ils ne sont plus la seule barrière qui s'élève devant notre bonheur. Je vais être mère, don Beltran. — O Ciel! — Mon fils, votre fils ne doit pas porter la peine de notre imprudence....

— Mon fils! répéta don Beltran avec l'exaltation de la joie.

La jeune femme poursuivit : Une existence nouvelle commence pour vous et pour moi. De peur de trahir le secret fatal de cette naissance, il faut nous séparer! — Nous séparer! balbutia don Beltran. O mon Dieu! — N'avais-je pas raison de vous dire que nous avions à souffrir encore? — Nous séparer! reprit le comte de Ledesma, oh! non! jamais! c'est impossible! — Il le faut, don Beltran. Demain je vous conjure de partir, de quitter le royaume de Castille. Dans un an vous reviendrez. Vous me trouverez toujours la même, pleurant la nuit votre absence, et le jour pensant à l'avenir de mon fils, deux chères images qui se partageront ma vie désormais. — Partir! oh! révoquez cet ordre barbare, Madame. Un an sans vous voir, sans entendre prononcer votre nom! C'est impossible, vous dis-je. — Comte de Ledesma,

songez que votre enfant doit porter un jour la couronne de Castille. Voulez-vous qu'il vous accuse d'avoir échangé son sceptre royal contre un écusson de bâtardise? — Juana! Juana! vous m'arrachez le cœur! s'écria don Beltran livré au plus affreux désespoir. Pour mon fils, pour le futur héritier du trône de Castille! Oui, je quitterai la cour et ce palais, j'abandonnerai tout ce qui faisait ici ma joie, je me retirerai dans quelque sombre retraite où personne au monde, pas même vous, ne soupçonnera mon existence. Mais laissez-moi vous suivre de loin, respirer l'air que vous aurez respiré, fouler la terre où vos pas auront laissé leur empreinte. Rien que cela, Juana, et je vous obéirai. — Voici des lettres dont je vous charge pour mon frère le roi de Portugal, répliqua tristement la jeune reine de Castille sans écouter les plaintes du comte de Ledesma. L'heure s'avance, il serait imprudent de rester ici davantage. Dans un an tu viendras, don Beltran, et alors, comme en ce moment, je te presserai contre mon cœur, et je te répéterai que je t'aime!

Don Beltran serra dans ses bras la reine de Castille, dont la belle tête échevelée pendait sur son épaule. Ils demeurèrent long-temps dans cette douce et douloureuse étreinte, laquelle fut interrompue par un bruit de pas et de voix qui semblait venir de la galerie. La reine prêta l'oreille.

— Ecoute, don Beltran, n'entends-tu pas du bruit de ce côté? O mon Dieu! si nous étions trahis!

Le comte de Ledesma saisit son épée et son manteau.

—Va-t'en! va-t'en! s'écria la reine avec une terreur indicible. — Adieu! adieu, Madame! — Non, reste! ils te tueraient, don Beltran. Toutes les issues sont gardées, sans doute. — Ne craignez rien, Madame; je saurai défendre ma vie. Quelle est cette porte masquée? — Elle conduit chez dona Inesilla Guiomar, l'une de mes femmes. — C'est par là que je sortirai.

Le comte de Ledesma souleva la draperie qui cachait la porte. Un homme s'avança. La reine poussa un cri d'effroi.

—Don Diègue! s'écria l'amant de la reine en tirant son épée hors du fourreau.

C'était en effet le fils du marquis de Villena qui se tenait sur le seuil de cette porte.

— Arrête! dit-il à don Beltran en saisissant le bras du comte, déjà levé sur lui. Que fais-tu, insensé? Je viens te sauver. — Toi? — Oui. Suis-moi dans la chambre de dona Inesilla. Je sais ton secret maintenant. Je ne veux plus ta mort. Pardonne-moi, don Beltran; je réparerai mes torts si Dieu le veut.

Au moment où les deux jeunes gens pénétraient chez dona Inesilla, une autre porte s'ouvrit dans la chambre de la reine, et le marquis de Villena parut, conduisant le roi sur ses pas. Don Christoval les suivait.

Le marquis demeura terrifié en voyant son espoir évanoui. Il comprit que ses projets étaient déjoués. Il restait seul devant une reine irritée, sous le poids d'une accusation sans motifs qui devait retomber sur son auteur. Pourtant il voulut faire tête à l'o-

rage, mais don Henri lui imposa silence et lui fit signe de sortir. C'était à la fois pour le vieux favori une disgrâce et une condamnation. Le grand-maître de Calatrava, don Pèdre Giron, vint à son aide à propos.

— Sire, dit-il à don Henri en s'arrêtant sur le seuil royal, que par respect il n'osait franchir, nous venons de saisir dans le château don Beltran de la Cueva. Dites un mot, le coupable sera conduit à vos pieds.

Le roi de Castille tressaillit. La reine baissa la tête et sembla près de défaillir. Don Christoval s'approcha du roi, et mettant un genou en terre : Altesse, dit-il, pardonnez l'erreur du seigneur don Pèdre Giron et de son noble frère le marquis de Villena. Je n'ai pas fait porter encore chez leurs seigneuries les lettres que vous leur destiniez. Ils ignorent qu'aujourd'hui même vous avez daigné nommer le comte de Ledesma grand-maître de votre maison, et que ses fonctions motivent assez sa présence au château. — Se peut-il ! murmura le marquis. Altesse, veuillez répondre. — Cela est vrai, Messieurs, répliqua don Henri en relevant la tête. — Alors, seigneur roi de Castille, reprit audacieusement le marquis de Villena, vous n'hésiterez pas sans doute à conférer à votre nouveau favori la grande-maîtrise de Saint-Jacques, qui est vacante aujourd'hui ? — Les biens et les titres de la duché d'Albuquerque, poursuivit don Pèdre Giron, attendent aussi un successeur, Altesse.

Par tous les saints, Messieurs, répondit le roi, vous n'en aurez pas le démenti. Je déclare ici que je con-

fère à don Beltran de la Cueva, comte de Ledesma, grand-maître de notre maison, la charge de grand-maître de Saint-Jacques, et le titre et les biens de la duché d'Albuquerque. C'est ainsi que je prétends le venger de vos calomnies.

## VII

Quelques mois après la scène que nous venons de retracer, toutes les villes des deux Castilles retentissaient des fêtes ordonnées par don Henri pour l'heureuse délivrance de la reine, qui venait de mettre au monde une fille. La ville de Tolède, où le roi faisait séjour plus volontiers qu'à Madrid, ne fut pas la dernière à célébrer cet heureux événement. Les fêtes recommencèrent de plus belle au baptême du royal enfant, qui fut nommé dona Juana, comme sa mère, et qui eut pour l'un de ses parrains le comte d'Armagnac, ambassadeur du roi de France Louis XI.

Cependant le marquis de Villena, vaincu par la fortune, avait quitté la cour et gagné le fond de la Vieille-Castille avec les mécontens, pour tenter les chances d'une guerre civile. Don Beltran de la Cueva, monté au comble de la faveur, se trouvait armé de tous les pouvoirs qu'avait possédés le marquis. Par une bizarrerie du sort, don Diègue Pacheco, après avoir reconnu l'innocence de dona Inesilla, était devenu l'ami de son ancien rival. En prenant le titre

de premier ministre du royaume, don Beltran avait fait nommer à sa place de grand-maître de la maison du roi, son partisan déclaré, André de Cabrera, qui plus tard poursuivit et obtint, comme ses prédécesseurs, les dangereux triomphes du favoritisme. En outre il fit investir son frère, don Guttière de la Cueva, de l'évêché de Palencia, laissé vacant par la mort de don Pèdre de Castille.

Le despotisme du comte de Ledesma ne contribua pas moins à lui créer des ennemis, que la haine et l'envie qu'excitait une fortune si rapide et sortie d'une source aussi impure. On parlait secrètement, parmi le peuple comme chez les grands, et jusque dans les antichambres royales, des assiduités du favori auprès de la reine, et de l'impassible silence du roi, qui semblait, lui tout seul dans son royaume, ignorer des faits que personne ne pouvait mettre en doute.

Tout entier à la joie d'avoir un héritier de son nom, et de réduire à néant les bruits injurieux pour sa personne qui avaient suivi la célébration de ses deux mariages, le roi don Henri triomphait de sa paternité, comme il ne l'aurait pas fait peut-être d'une victoire qui eût chassé les Maures des royaumes espagnols. Le comte de Ledesma était toujours son plus intime conseiller, et il ne négligeait aucune occasion de lui témoigner son amitié, qu'on aurait prise pour l'acquit d'une dette de sa reconnaissance.

Le règne du favori n'avait été obscurci encore que par un seul nuage, qui heureusement s'était dissipé sans laisser éclater la tempête enfermée dans ses

flancs. C'était pendant la grossesse de la reine. Don Beltran venait de passer une partie de la nuit dans le cabinet de travail du roi. Comme il s'en retournait à son palais et que les deux serviteurs qui portaient les flambeaux devant lui s'étaient quelque peu écartés de sa personne, un homme, au détour d'une petite rue sinueuse, vint se heurter contre lui, et dans l'obscurité s'échappa de toute la vitesse de ses jambes. Don Beltran, étourdi de la violence du choc, porta la main sous son manteau et l'en retira pleine de sang.

— Je suis blessé ! s'écria-t-il.

Ses gens accoururent. Il fut transporté chez lui. Les chirurgiens constatèrent à quelques pouces au-dessous du cœur une blessure peu profonde, faite par la lame d'un poignard. Un portrait de femme suspendu à une chaîne d'or sous son pourpoint avait amorti le coup. La nouvelle de cet accident causa de violentes crises de nerfs à la reine, et le roi, dans son inquiétude pour l'héritier que dona Juana portait dans son sein, voulut se charger lui-même de faire chercher et punir le meurtrier. Pourtant le coupable ne fut ni trouvé ni puni. Mais les menaces de don Henri avaient sans doute effrayé les ennemis du comte, car depuis ce jour, aucune tentative ne s'était renouvelée contre lui. Enivré de sa fortune et confiant en elle, don Beltran se reposait avec assurance sur son habileté, à laquelle il croyait, comme tous les ministres médiocres, et sur l'aveuglement du roi, qu'il supposait peut-être plus complet qu'il ne l'était réellement.

Le frère de la reine, don Sanche de Portugal, était

de ceux qui ne voyaient pas sans un profond chagrin les mécontens gagner chaque jour de nouveaux partisans, et l'indolent don Henri contempler d'un œil tranquille le démembrement de son royaume. Don Sanche entra un jour chez le roi, qui venait de recevoir une missive du marquis de Villena et de son frère, le grand-maître de Calatrava, les deux chefs des révoltés.

— Rappelez-moi tous les griefs des mécontens, demanda le roi à son beau-frère en lui mettant sous les yeux la longue épître qu'un courrier venait d'apporter à Tolède. — Les conjurés, répondit don Sanche, se plaignent du trafic honteux des charges, des emplois et des magistratures. — Que puis-je y faire? répliqua don Henri. Cela regarde mon ministre, le comte de Ledesma. Continuez. — Ils flétrissent en termes énergiques l'élévation scandaleuse de ce même comte de Ledesma. — Après? — Permettez-moi, Sire, de ne pas aller plus loin. Le respect m'empêche... — Lisez toujours, don Sanche, je vous l'ordonne. — Les révoltés poussent l'insolence jusqu'à demander que l'enfant qui vient de naître à votre altesse, que la princesse dona Juana soit déclarée par vous déchue à tout jamais de la couronne de Castille, parce que, disent-ils, elle est le fruit d'un adultère.

Don Henri reprit la lettre des mains de son beau-frère, et la déposa tranquillement sur sa table; puis, après quelques momens de silence, il demanda à don Sanche quelle réponse il pensait que l'on dût faire aux mécontens.

— C'est l'épée à la main, Sire, qu'un roi de Castille

doit répondre à des rebelles. Votre bonté, Altesse, encourage le crime au lieu de le désarmer. A voir tant de lenteur à punir, le peuple croit que c'est la force qui manque au bras, et à des outrages pardonnés succèdent de nouveaux outrages. Ah! si votre altesse voulait ouvrir les yeux sur l'ingratitude des misérables qu'elle a comblés de ses bienfaits!... poursuivit don Sanche avec chaleur et n'osant désigner plus clairement don Beltran de la Cueva. — C'est bien! don Sanche, interrompit le roi. Je réfléchirai sur l'avis que vous venez d'ouvrir. Ainsi donc, si quelque punition venait à tomber sur un de ces grands coupables qui tentent de faire descendre le mépris sur la majesté royale, le peuple de Castille... — Applaudirait, Sire, à cette tardive justice.

Don Henri se leva et donna sa main à baiser à son beau-frère, puis il se rassit et appela un de ses officiers.

— Don Christoval est-il au palais? — Il attend les ordres de votre altesse. — Qu'il entre.

Le chirurgien du roi ne tarda pas à paraître. Sur un geste de don Henri il s'assura que toutes les portes étaient fermées; puis, comme un chien bien dressé qui comprend instinctivement la pensée de son maître, il s'approcha respectueusement, le bonnet à la main, les yeux baissés, pour écouter ce qu'on avait à lui dire.

— Qu'a-t-*il* fait hier? demanda le roi d'un air mystérieux et sans désigner autrement la personne dont il parlait. — Il s'est levé à midi, car il avait passé la nuit à jouer, répondit le chirurgien du même ton.

A deux heures il a dîné; à quatre, il s'est fait conduire en litière chez l'archevêque de Tolède, où siégeait le conseil; là il a prononcé un discours brillant sur l'éducation des faucons de chasse, et il s'est rendu à six heures chez *elle*. — Combien de temps y est-il demeuré? — Jusqu'à sept heures et quatorze minutes. — Quel a été le texte de leur conversation? — Toujours le même. Elle l'a engagé à se tenir sur ses gardes, à éviter les espions et les meurtriers. — Et lui, qu'a-t-il répondu? — Qu'il portait une cuirasse de mailles sous son justaucorps et que les dagues de ses estafiers étaient fraîchement émoulues; quant aux espions, qu'il ne les craignait pas; qu'il serait maître toujours d'empêcher son secret de parvenir aux oreilles du roi; que votre altesse d'ailleurs était trop endormie dans l'oisiveté, trop insouciante, trop aveuglée par l'ascendant qu'il exerçait sur elle pour s'apercevoir de rien; que l'avenir ne l'inquiétait pas plus que le présent, et qu'il gagerait sa tête volontiers qu'il serait ministre et souverain de fait aussi longtemps que vous le seriez de nom. Voilà tout.

— Il s'est trompé, Christoval, répliqua froidement don Henri. Son avenir est plus près qu'il ne le pense de son présent, et je doute que ces deux phases de sa vie soient aussi fort semblables qu'il l'espère. Insensé! ajouta le roi en secouant la tête; insensé! qui pense me faire si long-temps sa dupe et qui ne voit pas qu'il est le papillon aux ailes nacrées qu'attire et que brûlera bientôt la flamme que je promène dans ma main! Cerveau vide! mannequin doré! qui ne se contente pas d'exceller à draper un manteau

sur son épaule, à caracoler dans un carrousel sur un cheval richement harnaché, à débiter aux femmes ces sornettes misérables dont elles sont friandes comme les grives de raisin, et qui prétend gouverner un Etat parce qu'on se sert de sa main pour en tenir les rênes! — Son altesse, demanda Christoval, a-t-elle d'autres ordres à me donner pour demain? — Oui; écoute.

Le roi se leva, croisa ses mains derrière son dos et se mit à se promener silencieusement dans sa chambre; puis il s'arrêta, et regardant fixement son chirurgien : Je te paie assez royalement, lui dit-il, pour pouvoir compter sur ton obéissance et surtout sur ta discrétion. — Je crois vous l'avoir prouvé déjà, Altesse. — Demain, poursuivit le roi, tu suivras comme d'habitude tous les pas de celui dont je t'ai spécialement chargé d'épier les actions. Tu en tiendras fidèlement registre, pour la dernière fois. — Sire, murmura Christoval avec un air de doute et d'inquiétude, va-t-il donc quitter le séjour de Tolède? — Oui, Christoval, et pour n'y plus revenir. Demain donc, aussitôt que le soir sera venu, tu cacheras ton épée et ta dague sous ton manteau. Tu te feras escorter de quatre braves, et tu attendras notre homme qui sortira seul de ce palais; seul! entends-tu bien? car j'aurai soin d'écarter sa suite de valets. — Cette fois, répliqua Christoval, je ferai en sorte que ni le fer ni l'or n'amortissent les coups que je lui porterai. — Tu frapperas au visage, Christoval, sa cuirasse de mailles ne le garantira pas. — Est-ce tout? — C'est tout. Va!

Christoval, sans prononcer un mot, s'approcha de

la vitrine, et avec une expression de joie satanique il montra du doigt à don Henri un homme à cheval qui traversait la place du palais, flanqué de quinze valets armés. Cet homme était don Beltran. Son nouvel ami don Diègue Pacheco chevauchait à son côté.

— Ton rôle est terminé, murmura le roi en étendant sa main dans la direction des cavaliers. Rêve une dernière fois la puissance infinie, les trésors sans nombre, les plaisirs inépuisables, les douces et mystérieuses amours! Un instant suffira pour faire envoler tous tes songes.

Don Christoval avait déjà quitté l'appartement du roi.

Don Henri se fit annoncer chez la reine, où il passa le reste du jour à sourire à sa fille, qu'il berçait avec orgueil dans ses bras.

Pendant que ces choses se passaient, les mécontens poursuivaient le cours de leur rébellion. Le marquis de Villena et don Pèdre Giron, son frère, accompagnés de l'amirante et des autres seigneurs qu'on a déjà vus figurer dans ce récit, s'étaient rassemblés sur les frontières de la Vieille-Castille, dans la plaine d'Avila, où chacun d'eux avait amené les soldats qu'il avait pu rassembler. Sous les yeux du peuple convoqué pour cette cérémonie bizarre, s'élevait un immense échafaud couvert de riches tapis mauresques. On hissa sur l'échafaud un mannequin de bois revêtu des habits et des insignes royaux, représentant l'effigie de don Henri de Castille, et sur un trône, à côté de cette grotesque figure, on fit asseoir l'infant don Alfonse, frère du roi; puis un héraut lut à haute

voix la sentence que les rebelles avaient prononcée contre leur souverain, et dans laquelle il était fait un long dénombrement des griefs reprochés au roi de Castille. A chaque nouvel argument que produisait la sentence en faveur de la déposition du roi, on enlevait au mannequin royal une pièce de son accoutrement, dont on revêtait incontinent son imberbe successeur. Le manteau d'hermine, les éperons d'or, le sceptre, la couronne, passèrent ainsi tour à tour de l'un à l'autre, et chaque fois c'étaient des hurlemens de joie de la foule, entremêlés de malédictions contre le monarque déchu. Le mannequin fut enfin jeté à terre, foulé sous les pieds du peuple, et l'infant don Alphonse, plus épouvanté que satisfait de cette ovation singulière, fut promené sur les épaules de ses partisans, entouré des étendards déployés sur sa tête, et tout étourdi des cris de joie qui l'assourdissaient de cette antique formule : *Castille! Castille! Pour le roi don Alphonse!*

## VIII

Nous retrouvons la sombre maison de don Christoval à Tolède telle que nous l'avons aperçue dans l'un des précédens chapitres. Rien n'est changé dans la vaste salle meublée de tables de chêne qui sert au chirurgien d'amphithéâtre de dissection, si ce n'est

que les cadavres ont été enlevés. Il fait nuit. Une lampe rougeâtre, dont le vent du dehors, qui filtre par les fissures mal jointes des verrières, fait vaciller la flamme inégale, éclaire ce funèbre intérieur. Personne ne bouge. Le lieu paraît inhabité. La pluie qui tombe par torrens sur les toits de la ville, fait seule glapir sa monotone harmonie.

Bientôt, des pas font crier les marches de l'escalier vermoulu. La porte s'ouvre. Deux hommes, dont les riches vêtemens sont arrachés en lambeaux, entrent dans la salle, les mains liées derrière le dos et un épais bâillon sur la bouche. Quatre estafiers les conduisent, et, sans dire un mot, ils leur attachent rudement les pieds avec des cordes qui rendent tout mouvement impossible à leurs victimes.

Après quelques minutes écoulées, la porte s'ouvrit de rechef, et un nouveau personnage parut : c'était don Christoval.

Le visage du chirurgien n'a plus cet air de basse flatterie et de sardonique ironie qui a semblé jusqu'ici être son expression naturelle. La tête rejetée en arrière, les narines gonflées, les yeux brillans d'une sourde et profonde émotion, tel paraît maintenant le chien abject qui tout à l'heure léchait la main dont il redoutait les coups. Une autre âme semble avoir passé dans son corps, et sa laideur n'inspire plus le dégoût, elle effraie.

D'un geste brusque il commanda que les prisonniers fussent débarrassés de leurs bâillons. Après avoir obéi, les estafiers se retirèrent.

— Christoval ! murmurèrent à la fois les deux victimes en grinçant des dents.

Ce cri d'angoisse était proféré par don Beltran de la Cueva et par don Diègue Lopez Pacheco, qui se traînaient à terre et faisaient de vains efforts pour se débarrasser de leurs liens.

— A vous de ramper à présent! A moi de vous parler haut! s'écria le chirurgien du roi. — Infâme! balbutia don Beltran d'une voix pleine de sanglots. —Quoi que je fasse, don Beltran, je ne le serai jamais autant que toi. — Misérable! répéta don Diègue. — Quant à toi, répéta Christoval, tu es, je l'avoue, un noble et audacieux jeune homme. Je n'en voulais pas à ta vie : tu ne m'as rien fait, toi. Pourquoi t'es-tu trouvé ce soir en compagnie de ce mécréant? Je plains ton sort, mais je te tuerai afin d'assurer le secret de ma vengeance. — Et quelle vengeance veux-tu donc tirer de moi, malheureux? demanda don Beltran ; de moi qui n'ai qu'un reproche à me faire, c'est d'avoir cru qu'en te comblant de mes bienfaits je te lierais du moins par la reconnaissance. — Je t'apprendrai tout à l'heure, don Beltran, que je n'oublie ni le bien ni le mal que l'on me fait. Tu parles de reconnaissance? Tu te vantes des bienfaits dont tu m'as comblé? Service pour service, mon maître. Je faisais la garde chaque nuit sous les fenêtres de ta maîtresse. Je m'exposais pour te servir à la pertuisane des soldats, à la dague des coureurs d'aventures, et le lendemain tu me donnais une maigre part des trésors que te rapportait la faveur de ton souverain, que tu trompais si indignement. Je te vendais mon sang, tu le payais avec ton or. Troc pour troc. Maintenant tout est fini. Je sers

un autre maître. — Christoval! balbutia le comte de Ledesma, je veux te donner plus d'or aujourd'hui que n'en posséda jamais celui à qui tu as vendu ma tête, si tu me laisses libre. — J'ai voyagé sur mer, répondit le chirurgien, et je sais la valeur des vœux que font les marins dans la tempête. — Misérable! cria don Diègue, tue-nous donc et ne nous insulte pas par tes railleries. — J'en ai pourtant long à vous dire avant d'en venir là, mes maîtres. Mais je serai bref si je le puis. Comte de Ledesma! grand-maître de Saint-Jacques! duc d'Alburquerque! je dois te dire la vérité puisque tu la veux savoir. Ce n'est pas pour le plaisir d'un autre que je t'ai attaqué ce soir à ta sortie du palais, que je t'ai garrotté comme te voici, que je t'ai traîné dans cette chambre, dont tu ne sortiras plus. J'avais à me venger de toi. Oh! c'est une sainte vengeance que celle-là! Elle me fut transmise par mon père et par ma mère, que ton père et tes deux oncles ont indignement massacrés sur les terres de Grenade, il y a de cela cinquante ans. Je ne suis pas un chrétien, moi. Quoique j'en porte l'habit, j'ai l'âme d'un Arabe. On a baptisé mon corps, non pas mon âme, qui palpite et saigne au seul récit de vos cruautés.

Don Beltran voulut répliquer.

—Tais-toi! interrompit Christoval, si tu veux savoir pourquoi tu vas mourir. Tu parlais tout à l'heure de reconnaissance, de souvenir des bienfaits reçus. Notre coutume, à nous, c'est de prendre pour nous les dettes de nos pères, dettes d'argent, dettes de sang, n'importe. Si un infâme arrache un œil à

mon père, j'arrache un œil au mutilateur; un pied pour un pied, un bras pour un bras, une tête pour une tête! Je t'ai flatté pour mieux te saisir; j'ai captivé ta confiance pour mieux te tromper. Aujourd'hui c'est ma victoire. Sang pour sang! duc d'Albuquerque! c'est la loi du talion!

— Blasphémateur infidèle! s'écria don Diègue, crois-tu nous faire trembler par tes menaces? Venge-toi donc, et que tout soit dit. Moi aussi j'ai combattu les Maures de Grenade. Moi aussi j'ai trempé mon épée dans le sang des tiens. Il y a trois ans, j'étais au sac de la ville arabe de Ména!

Les yeux de Christoval semblèrent jeter des flammes quand don Diègue eut prononcé ces mots. Un cri rauque et mal étouffé sortit de sa poitrine. Il se précipita sur le fils du marquis de Villena, et le saisissant par les cordes qui l'attachaient, il leva sur lui un poignard. Ce brusque mouvement acheva de déchirer le pourpoint de velours du jeune homme et brisa une chaîne d'or d'un admirable travail qui pendait à son cou et qui s'en alla rouler sur le parquet. Christoval lâcha sa proie pour ramasser la chaîne, et tout à coup sa main trembla, ses yeux se mouillèrent de larmes, il demeura immobile à sa place et comme fasciné par quelque mystérieuse puissance.

— Don Diègue! balbutia-t-il enfin d'une voix émue, comment cette chaîne se trouve-t-elle en votre possession?—Je l'ai reçue de l'alcaïde arabe de Ména, à qui j'ai sauvé la vie. — Soyez libre! soupira don Christoval; Dieu m'ordonne de respecter la foi du

serment que j'ai fait comme tous ceux de ma famille. Don Diègue ! j'acquitte en ce moment envers vous la dette de mon frère que vous avez épargné sur les ruines de Ména.— Se peut-il ! s'écria don Beltran, à qui l'espérance avait rendu la parole. — Si tu te piques d'être généreux, comme tu t'en es vanté, reprit don Diègue, délivre aussi ce gentilhomme.—Impossible ! j'ai mon talion à prendre sur lui. Mais je te dois la liberté, don Diègue. Ne crains rien. Tu es sacré pour moi.

Christoval entr'ouvrit la porte et parla bas à deux de ses gens... Ils attachèrent de nouveau un bâillon sur la bouche de Pacheco, qui fut emporté dans leurs bras.

Le chirurgien courut ensuite vers le comte de Ledesma, qui demandait grâce d'une voix lamentable.

— Pour toi, point de grâce ! lui dit-il. Tu es doublement condamné. Si je t'épargnais, demain le roi me demanderait ma tête pour prix de la tienne. — Tu te trompes, Christoval, balbutia le malheureux favori. Le roi te saura gré de lui avoir conservé un ami.

Christoval haussa les épaules.

— Ton ami ! le roi de Castille, ton ami ! dit-il en riant d'un rire sardonique. Pauvre insensé qui n'as pas compris dans quelle hideuse intrigue tu te trouvais enveloppé ! Tu ne sais donc pas que le roi...

Il s'arrêta brusquement comme s'il craignait d'en trop dire.

— Ce secret ! oh ! dis-moi ce secret, puisque je

dois mourir, s'écria Beltran avec angoisses. — Tu ne le sauras pas! dit le chirurgien d'un ton solennel. Ces sombres mystères, ces calculs de la politique du roi qui renferment le sort d'une dynastie tout entière, ne sont pas faits pour des oreilles comme les tiennes. On ne doit pas même les confier à ceux que l'on va tuer.

— Grâce! grâce! ô mon Dieu! répétait le comte de Ledesma.

Sans l'écouter davantage, Christoval le traîna sur le parquet jusqu'à une petite chambre dont la porte se referma sur eux. La victime poussa d'horribles cris qui s'affaiblirent peu à peu et qui s'éteignirent enfin comme le son mourant d'un orgue. Puis Christoval, pâle et agité, rentra dans la salle qu'il venait de quitter.

— Mon père! tu es vengé! dit-il en jetant par terre un scalpel taché de sang.

Le roi de Castille entra bientôt dans la chambre où Christoval l'attendait. Le chirurgien prit un flambeau et ouvrit le cabinet où le corps du favori mort nageait dans des flots de sang.

Don Henri le considéra quelques instans en silence; puis, jetant les yeux sur une horloge fixée au mur : Trois heures du matin! dit-il; déjà si tard! Il faut que je retourne bien vite au palais, car ma petite Juana, l'espoir de ma race, paraissait hier un peu souffrante.

# LES SARRASINS

DANS

LE LANGUEDOC.

# LES SARRASINS DANS LE LANGUEDOC.

## I

Un cavalier arabe, suivi de quatre esclaves noirs montés sur des haquenées andalouses, venait de quitter la ville de Narbonne où commandait le gouverneur musulman Youssouf, au nom du ouali d'Espagne Abd-Errahman-ben Abd-Allah-el-Gaféki. On était alors en l'année de grâce 731. Quinze ans s'étaient écoulés depuis que les conquérans africains de la Péninsule hispanique, sous la conduite de Moussah-ben-Nos-

saïrm, lieutenant du Khalife Abd-el-Mélek (1), avaient commencé leurs irruptions dans la Gaule méridionale. Toute l'ancienne province romaine appelée la Septimanie, c'est-à-dire cette partie du Languedoc comprise entre les Pyrénées et les territoires d'Arles et d'Alby, était occupée par leurs soldats et payait le tribut aux Khalifes de Damas. Ces terres n'avaient pas été enlevées par les Arabes aux rois de la race de Mérovée, mais au duc d'Aquitaine qui régnait de fait sur un tiers des contrées franques, puisqu'il avait pour limites, au Nord et à l'Est, le cours de la Loire, Lyon et la Provence.

Le duc, toutefois, appelé par la position géographique de ses États à se constituer le premier champion de la foi chrétienne, n'avait pas laissé les musulmans s'établir si près de lui sans leur faire une rude guerre, mais un danger non moins grand le menaçait à l'Est. C'étaient les bandes germaniques de Charles, fils de Pépin de Herstal, son limitrophe, véritable souverain absolu de la Neustrie et de l'Austrasie, et qui cachait encore sous le titre de maire du palais, ses projets de fonder une dynastie de son nom sur les ruines des descendans abâtardis de Clovis. Pressé entre deux ennemis également redoutables comme dans une tenaille qui devait tôt ou tard l'écraser, Eudes, duc d'Aquitaine, après avoir lutté long-temps

(1) Le mot *abd*, qui précède beaucoup de noms arabes, signifie esclave ; ainsi *abd-Allah* (esclave de Dieu), Abd-el-Mélek (esclave du Seigneur), Abd-Errahman (esclave du Dieu clément).

et avec éclat, cherchait par des traités de paix et des négociations, à éloigner de lui ce double péril.

La haine religieuse ne suffisait pas alors, comme on le croit généralement, pour soulever contre les musulmans les populations chrétiennes. La conduite noble et généreuse des Arabes en Espagne, leur bravoure chevaleresque, le génie brillant de leur imagination, la justice de leur gouvernement, tous ces avantages devaient faire, au contraire, désirer leur domination par les peuples de la Gaule, soumis la plupart à un règne barbare et despotique.

Les musulmans, en effet, fidèles aux enseignemens de leur prophète, n'avaient de colère que pour leurs ennemis armés. Les vaincus et les soumis devenaient leurs protégés. Les habitans d'une ville prise d'assaut pouvaient sauver leur vie en quittant le pays et en abandonnant leurs biens. Ceux qui voulaient y rester conservaient la propriété de leurs terres et de leurs maisons. L'exercice libre de la religion chrétienne était garanti. Les lois anciennes du pays conquis étaient maintenues, et les citoyens choisissaient eux-mêmes les magistrats qui devaient les appliquer. L'impôt était fixe et variait seulement du cinquième au dixième du revenu des terres. Qu'il y avait loin de là aux exactions des Francs! aussi les Gaulois du Midi réservaient-ils avec raison pour ces derniers le nom de *barbares*.

Le cavalier arabe qui venait de quitter la ville de Narbonne, et qui semblait se diriger à l'Ouest vers les Pyrénées, ne se croyait donc pas en péril au milieu des pays chrétiens qu'il avait à traverser; et si quatre

eslaves noirs l'escortaient, c'était plutôt pour le service de sa personne que pour sa défense. Il avait à peine franchi deux portées de flèche au-delà des murs de Narbonne, lorsqu'au détour d'un petit bois une femme se présenta sur son passage et le conjura, au nom du Dieu tout puissant, de s'arrêter et d'écouter ce qu'elle lui voulait dire.

L'Arabe arrêta son cheval et de la main il fit signe à la femme qu'elle pouvait parler. Cette femme était vêtue à la façon des mauresques d'Espagne. Une longue pièce de toile bariolée de couleurs vives, lui entourait la tête et masquait presque entièrement son visage.

— On t'appelle Ghédi-ben-Zian, dit au cavalier la mauresque voilée, et tu as été envoyé de Cordoue dans la grande terre (1), il y a de cela deux lunes, par le ouali d'Espagne Abd-Errhaman-ben-Abdallâh, que Dieu conserve! — Cela est vrai, répondit le cavalier, mais où en veux-tu venir? car je te préviens que je suis pressé de continuer ma route. — Tu as tort d'aller à Al-Bâb (2), si tu désires rencontrer Othman-ben-Abou-Nessâ, reprit la femme. — Pourquoi? — Parce qu'au lieu d'observer les infidèles du haut de ces rochers où l'a placé le lieutenant du Khalife, et de choisir le moment favorable pour leur livrer bataille, Othman est à la cour du duc d'Aquitaine, occupé à trahir la cause de notre saint pro-

(1) Nom que les Arabes donnaient à la Gaule.

(2) *Al-Bâb* (*la porte*). Les Arabes appelaient ainsi une ville dans les Pyrénées sur les ruines de laquelle on croit que Puycerda fut depuis bâtie.

phète et à courtiser une fille chrétienne du nom de Lampégie.

L'Arabe fronça le sourcil et parut réfléchir quelques instans, puis il reprit : Sais-tu bien, femme, que tu portes là contre un homme puissant et respecté une accusation qui peut faire tomber ta tête ou la sienne? Tu ne connais donc pas les peines que le saint livre prononce contre le faux témoignage? — Continue ta route pour Al-Bâb, Ghédiben-Zian, répliqua la femme en s'écartant de quelques pas, et tu sauras qui de nous avait tort, ou moi de dire ce que je sais, ou toi de nier ce que tu ignores.

Ghédi rappela la mauresque.

— Consens-tu, lui demanda-t-il, à m'accompagner à Toulouse, et te résignes-tu, si tu me trompes, au châtiment que tu auras mérité? — Fais-moi donner un cheval, Ghédi-ben-Zian, répondit la femme, et je consens à tout.

Les esclaves du chef arabe offrirent à la mauresque l'un des chevaux de main qu'ils conduisaient, et bientôt changeant sa route de l'Ouest au Nord, la petite troupe s'achemina dans la direction de Toulouse.

La ville de Toulouse, vers laquelle Ghédi-ben-Zian se dirigeait en compagnie de la femme mauresque, était la résidence habituelle d'Eudes, duc d'Aquitaine. Ce leude habile avait réussi, au milieu des guerres et des séditions incessantes auxquelles les royaumes francs s'étaient trouvés livrés sous la faible domination des derniers rois de Neustrie et d'Austrasie, à se tailler, à lui aussi, un royaume dans la succession des Mérovingiens, ouverte, comme on sait, du vivant de ces lâches et imbécilles monar-

ques. Prévoyant de loin l'usurpation de la famille carlovingienne, il s'était créé une généalogie de laquelle il comptait plus tard appuyer ses prétentions. Il avait réussi à découvrir qu'au commencement du siècle précédent un certain Amandus, son bisaïeul, descendu des Pyrénées en Aquitaine avec une armée de Basques, s'était allié à Charibert, frère de Dagobert, en lui donnant sa fille. C'en était assez pour établir la légitimité de ses droits lorsqu'il ne resterait plus d'enfans mâles du sang de Clovis. Le duc Eudes avait mainte fois guerroyé contre le maire du palais d'Austrasie, Charles, fils de Pépin d'Herstal, et il avait notamment aidé Raginfred, en 719, à combattre ce Charles, surnommé depuis *le Martel*, au nom du prétendu Chilpéric II, moine improvisé par eux roi de Neustrie et de Bourgogne, après qu'ils lui eurent laissé croître la barbe et les cheveux. Mais Charles Martel avait battu les armées austrasiennes et aquitaines, et ce fantôme de souverain livré au vainqueur, au lieu de porter sa tête aux bourreaux, s'était trouvé possesseur nominal d'un royaume de plus.

Ainsi que l'avait dit la femme voilée à l'arabe Ghédi-ben-Zian, Othman était, en effet, venu visiter le duc d'Aquitaine dans son château de Toulouse. Une trêve conclue entre le duc et le gouverneur de la frontière arabe lui permettait de se mêler ainsi sans péril aux ennemis de sa race. Pour qu'un guerrier aussi renommé et aussi intelligent que l'était Othman-ben-Abou-Nessâ eût enfreint les ordres du ouali d'Espagne au point d'accorder une trêve et de se lier d'amitié à ceux qu'il aurait dû combattre et

soumettre à l'autorité du khalife, il fallait qu'il fût dominé par quelque intérêt bien puissant. Othman, émerveillé des récits qu'il entendait faire de la beauté de Lampégie, fille du duc, avait voulu la voir, et la satisfaction de son désir avait en un instant décidé de son sort et de sa vie. L'arabe Othman aimait Lampégie de toute l'ardeur de son âme africaine. Sa plus mortelle inquiétude n'était pas de penser aux résultats funestes que pouvait avoir cette passion, impie aux yeux de ses frères; mais il tremblait à la seule idée que le cœur de Lampégie pût dédaigner son amour.

Quoiqu'il n'en laissât rien paraître au dehors, cet amour du chef arabe pour sa fille souriait trop au duc d'Aquitaine, pour qu'il tentât de le rebuter. Dans ses entretiens avec Othman, il s'étudiait au contraire à exciter ses désirs et à ranimer son espoir parfois découragé.

Othman n'était pas le seul hôte du château de Toulouse. L'un des fils d'Eudes, nommé Atton, envoyé par son père de l'autre côté de la Loire pour discuter les bases d'un traité de paix, avait ramené avec lui de Cologne, capitale nouvelle des Austrasiens, Carloman, fils puîné de Charles-Martel, auquel il espérait faire épouser sa sœur.

La mère de Lampégie et d'Atton, Walchise, femme du duc Eudes, désirait plus vivement encore réconcilier par cette union son époux avec la famille de Charles, car elle était elle-même alliée par le sang aux Carlovingiens d'Austrasie. Hunald, le fils aîné du duc d'Aquitaine, partageait les répugnances de

son père, et il ne dissimulait pas sa haine profonde pour des ennemis plus dangereux et plus implacables à ses yeux que ne pouvaient jamais l'être les Sarrasins. Aussi Othman trouvait-il un défenseur et un soutien puissant dans Hunald, jeune et brave comme lui, et enthousiaste du noble caractère et du bouillant courage de ces chevaleresques ennemis qui avaient conquis en si peu d'années le fortuné pays des Goths.

Un soir, comme le soleil disparaissait sous l'horizon et que les hautes fenêtres du château de Toulouse se coloraient de ses reflets pourprés, Othman, fidèle aux lois de son prophète, venait de quitter, pour aller dire ses prières, la salle où la famille du duc était rassemblée; Atton se prit à dire à son père :

Cet infidèle que par égard pour toi nous traitons en ami et en frère, ne doit-il pas bientôt quitter ta cour? — Apprends, mon fils, répondit le duc, que l'hôte qui s'est assis à ma table est chez moi aussi bien venu que toi-même. Malheur à qui insulterait l'hôte que Dieu lui envoie! — Tant qu'il sera sous ton toit, mon père, je le respecterai, mais il me tarde que, retournant dans sa montagne, Othman rompe bientôt la trêve qui nous empêche de combattre les ennemis de la foi chrétienne. Souviens-toi, mon père, que c'est contre eux que tu as signalé ton courage; souviens-toi des maux qu'ils ont causés à l'Aquitaine, et que leur ville de Narbonne, où s'étale insolemment le lieutenant du khalife de Damas, te fut arrachée par eux, et que ta fille Théodora, notre sœur, y fut mutilée et vendue en esclave par ces bar-

bares.—Hélas! que rappelles-tu là, mon fils, soupira la duchesse d'Aquitaine. J'entends encore les cris de douleur de ma pauvre fille que je ne pouvais secourir. Elle avait alors huit ans à peine! Un émir de Syrie, dans le pillage de la ville, la saisit et la marqua sur l'épaule avec le sceau brûlant de son khalife, après l'avoir enlevée à un kaïd maure qui la voulait compter dans sa part de butin. Et toi, Lampégie, continua la duchesse en pressant dans ses bras son autre fille assise auprès d'elle, et qui, triste et rêveuse, laissait tomber sa belle tête sur le sein de sa mère; et toi, Lampégie, trop jeune alors pour que tu puisses te souvenir de cet exécrable jour, tu faillis devenir aussi la victime des mécréans arabes. Dieu soit béni, puisqu'il voulut te conserver à notre amour! — Et tu peux demander, après cela, mon père, poursuivit Atton, et tu peux demander pourquoi je sens la haine bouillonner dans toutes les veines de mon corps à l'aspect de ces infidèles qui t'ont privé de ton enfant, nous de notre sœur! — Othman n'était pas au siége de Narbonne, interrompit Hunald, tu ne peux donc, mon frère, le charger d'un crime dont il est innocent. Mais, parle avec franchise, ce n'est pas l'infidèle que tu hais dans Othman, c'est le guerrier renommé dont tu envies le courage et la gloire, c'est le nouvel allié de notre père, dont l'amitié nous permettra bientôt de disposer de toutes les forces de l'Aquitaine pour défendre le passage de la Loire contre Charles d'Austrasie, et contre ses fils Pépin et Carloman, dont tu acceptes d'avance l'odieuse protection, sans songer que nous la paierons au prix de

nos dépouilles. Je regrette, Atton, que ton ami l'Austrasien Carloman ne soit pas ici à tes côtés pour entendre le vœu que je fais, si la volonté de Dieu est que je succède un jour à mon père, de continuer son œuvre et de ne pas déposer l'épée que je n'aie établi sur la Loire une barrière de mort entre l'Aquitaine et les envahisseurs austrasiens. — Dévoile donc toute ta pensée, mon frère, répondit Atton qui cherchait vainement à dissimuler sa colère, et avoue hautement devant ma mère et devant notre père le duc, que tu ne désespères pas de rompre l'alliance par nous projetée, en refusant au fils de Charles d'Austrasie la main de Lampégie notre sœur, que tu voudrais, dans ton zèle impie, donner à l'Arabe Othman, ton protégé.

La duchesse d'Aquitaine poussa un cri d'horreur. Lampégie tressaillit et devint plus pâle que le voile de lin sous lequel elle s'efforçait de céler sa vive émotion. Le visage du duc demeurait impénétrable comme un livre fermé.

— Oui, reprit Atton en jetant un regard dédaigneux sur son frère, tel est l'espoir d'Hunald, et, s'il a souci de la vérité, il ne me démentira pas. Ainsi, ma mère, va prier dans les églises, jeûne, fais pénitence, érige des basiliques pour attirer sur nous les grâces du Ciel ; voilà que ton fils Hunald veut livrer ta fille à un ennemi de Dieu, à un blasphémateur de notre seigneur Jésus, mort sur la croix pour nous racheter de la damnation ! C'est pour la voir enlevée par un infidèle et renfermée dans les harems andalous, que tu as élevé cet ange que les pauvres bénis-

[redacted]ue jalousent les plus belles des femmes. O
[redacted]l brise donc la croix qui décore ton oratoire;
[redacted]le ton cou la sainte relique que ta mère y
[redacted]; mets un voile sur ta figure! oublie la
[redacted]rmonieuse de nos contrées pour prononcer
[redacted]s barbares! Quitte ce palais chrétien où tu
[redacted]s quelque jour escortée de cavaliers afri-
[redacted] feront de nos cadavres un marchepied à
[redacted]elle souveraine! — Atton, mon frère! s'é-
[redacted]égie toute tremblante, celui que tu traites
[redacted]e et d'impie n'insulterait pas une femme
[redacted]nse comme tu le fais à cette heure! Si la
[redacted]thman te fait envie, Atton, ne le calomnie
pas, mais tâche de lui ressembler!

Cette scène fut interrompue par le majordome du palais, qui vint réclamer de son maître l'hospitalité pour un chef arabe et pour les gens de sa suite. Les esclaves du duc allumèrent les lampes, et Ghédi-ben-Zian fut introduit dans la salle, accompagné d'une femme arabe voilée, selon l'usage de son pays.

— Sois le bien-venu, lui dit le duc en l'invitant à s'asseoir auprès de lui. Tu viens de Narbonne, sans doute? — Oui, seigneur duc, et je retourne à Cordoue. Mais je n'ai pas voulu quitter le pays des Francs sans venir saluer le roi des Aquitains, dont la renommée a depuis long-temps franchi les montagnes qui nous séparent.

Othman rentrait en ce moment dans la salle.

— Voici un de tes frères, dit le duc à son nouvel hôte. On le nomme Othman-ben-Abou-Nessâ. Tu vois qu'il ne tient pas à moi que la paix ne s'établisse en-

tre ton khalife et nous, puisque le duc des Aquitains et deux émirs du divan de Cordoue peuvent dormir en toute sécurité sous le même abri. — La renommée d'Othman-ben-Abou-Nessá est aussi éclatante que le soleil, répliqua l'Arabe ; et je serais bien mal instruit de l'histoire de ma race, si j'ignorais qu'il fut l'un des plus fermes soutiens de notre empire en Espagne. Quant à moi, seigneur duc, je ne suis qu'un obscur guerrier à qui la volonté de bien faire a tenu lieu de mérite jusqu'à présent. Par ordre du ouali de Narbonne j'accompagne jusqu'en Andalousie la femme que tu vois et les quatre esclaves noirs chargés de la servir. Mon renom est trop mince et mon humilité trop grande pour que j'accepte un compliment qui ne m'est pas dû.

Bientôt les domestiques annoncèrent que le souper était servi, et le duc d'Aquitaine invita ses hôtes à le suivre dans une autre salle du palais, où ils s'attablèrent. Le duc tenait le haut bout de la table ; ses hôtes et sa famille venaient après. Atton s'assit auprès de l'Austrasien Carloman, Lampégie était placée entre Othman et le fils de Charles-Martel.

Après que les coupes furent vidées, et comme le repas tirait à sa fin, Carloman, questionné sur les événemens qui avaient agité les pays soumis à son père, et dont le récit n'était que vaguement parvenu aux oreilles des Arabes d'Espagne et même des Aquitains, conta les exploits de Charles, et essaya de séduire l'esprit de la sœur d'Atton et d'Hunald en faisant le tableau des guerres entreprises contre les tribus idolâtres de l'Allemagne, tableau effroyable,

rempli de massacres, de sacs de villes, d'incendies et de désastres, où la gloire est toujours représentée le front couvert de nuages et les pieds dans le sang.

Othman, à son tour, raconta l'invasion de l'Espagne par les guerriers venus du Magreb et raconta les trois journées de Guadalète, où le roi des Goths, Rodrigue, perdit à la fois la couronne et la vie. Il peignit l'étonnement et la joie des soldats arabes à l'aspect de cette Andalousie où les pieds de leurs chevaux, encore poudreux de leurs courses dans le Sahara, s'essuyaient en marchant sur des bouquets de fleurs et sur les gazons verts dont le sol était partout jonché; car l'Espagne, disent les poètes arabes, c'est la Syrie pour la transparence du ciel, c'est l'Yémen pour la fertilité du sol, c'est l'Inde pour ses parfums, c'est le Cataï pour ses mines précieuses, c'est l'Aden pour ses beaux rivages et pour ses ports.

Lampégie, en écoutant les récits d'Othman, ne pouvait s'empêcher de comparer ces deux gloires si diverses du Nord et de l'Orient; celle-ci, brillante de poésie et d'enthousiasme, apportant aux vaincus une vie douce et commode sous une domination juste et loyale; celle-là, hérissée de tyrannies barbares, sombre et mystérieuse comme la cotte de mailles dont elle couvrait le corps de ses soldats. Othman et Carloman représentaient bien à ses yeux ces deux peuples si différens entre lesquels le duc son père était appelé à se choisir un allié Quelque effort que tentât la jeune fille pour dissimuler sa pensée secrète, Atton ne devinait que trop combien Lampégie était éloignée de se prêter à ses desseins. Parfois même, croyant

surprendre un regard d'intelligence entre le chef arabe et sa sœur, il sentait tout son corps frissonner à la seule idée d'une union qui n'offensait pas moins sa religion que ses intérêts.

Quand l'heure avancée de la nuit eut chassé de la salle du festin les hôtes du duc Eudes, chacun d'eux se retira dans l'appartement qui lui avait été désigné par le majordome, et bientôt le silence plana sur le palais ducal de Toulouse.

Ghédi-ben-Zian, prosterné sur son tapis de prière, venait d'achever son *namaz*, selon la prescription religieuse du Koran, lorsqu'un de ses esclaves noirs se glissa doucement dans sa chambre et l'avertit à voix basse qu'il était attendu dans le jardin par la femme qu'ils avaient amenée de Narbonne. La mystérieuse mauresque n'avait point paru à la table du duc, parce que la loi musulmane défend aux femmes de se mêler aux réunions des hommes. Ghédi-ben-Zian s'enveloppa de la tête aux pieds dans les plis de son machla, manteau syrien tissu de poil de chameau, afin que la richesse de ses armes et de ses habits brodés d'or ne le trahît pas, et il descendit dans les jardins du palais. La voyageuse, sans lui dire une parole, le saisit par un pan de son manteau et le conduisit vers un massif d'amandiers dont les fleurs d'argent étincelaient à la lueur des étoiles.

— Que me veux-tu? dit l'Arabe, dès qu'ils eurent pénétré sous le vert abri des amandiers. — As-tu donc oublié pourquoi tu es venu à Toulouse? demanda la femme.—Non. Tu m'as promis de me donner des preuves de la trahison d'Othman. — Regarde

devant toi, reprit la mauresque, et dis-moi, qu'aperçois-tu? — Rien, si ce n'est le château du duc que la lune blanchit de ses rayons. — Au bas du château, là-bas, à ta droite, derrière ce massif de figuiers dont le vent fait onduler les feuilles, ne distingues-tu pas une fenêtre ouverte, Ghédi-ben-Zian? — En effet. La chaleur du jour a été si grande qu'il n'y a rien là dont nous devions nous étonner. — Aussi, poursuivit la femme, peux-tu remarquer à cette fenêtre la belle Lampégie qui se penche sur son balcon comme un tendre lis sur le bord d'une corbeille. Le lis coupé sur sa tige cherche la terre dont il fut violemment séparé; la jeune fille cherche son amant. — Quel est cet amant? — Tu le demandes, Ghédi-ben-Zian? Va, tu es habile à dompter un cheval, à fendre un turban d'un seul coup de ton épée forgée à Damas, à briser une lance sur une cuirasse d'acier, à réciter les versets du Koran aussi bien qu'un hadji; nul mieux que toi ne compose une ghazelle en vers harmonieux et souples comme des feuilles de palmier; tu es brave, tu es fort, tu es poète, tu es généreux et grand; mais tu n'as pas dans l'âme cet instinct de jalousie qui nous fait connaître, à nous autres femmes, les trahisons d'un homme qui nous dédaigne. Regarde mieux, Ghédi-ben-Zian, perce l'ombre avec ton regard, et tu apercevras sous le balcon de Lampégie, à travers les branches des figuiers qui avoisinent le palais du duc d'Aquitaine, Othman-ben-Abou-Nessâ qui jure à la chrétienne de l'épouser et de protéger son père contre les armes du khalife lui-même. — Se peut-il? murmura le chef arabe. —

Si tu en doutes encore, répondit la femme, suis-moi. Tu jugeras après.

Comme un serpent qui rampe sous l'herbe, la mauresque se baissa et se traîna doucement sur la mousse qui tapissait les jardins, écartant de ses mains les branches des arbres et veillant à ce que son compagnon ne perdît point la trace de ses pas. Quand ils furent à portée de la voir, ils s'arrêtèrent et se blottirent de leur mieux dans le plus épais du taillis.

C'était bien Othman, en effet, qui, couché sur un banc de gazon, s'entretenait avec la belle Lampégie, debout à sa fenêtre et penchée sur lui pour l'entendre parler.

— Je te le répète, disait Othman, un mot de ta bouche, et tous les obstacles tombent. Malgré la croyance qui nous sépare, ne sommes-nous pas unis par le cœur? Ainsi le ouali d'Espagne Abd-el-Haxiz épousa dans Séville la veuve du roi Rodrigue. — Abd-el-Haziz, soupira Lampégie, ne fut-il pas, à cause de ce mariage, assassiné dans son palais de Cordoue pendant qu'il récitait sa prière? — Je serai plus heureux que lui, répondit Othman; ne crains rien pour moi, mon trésor bien aimé. Ton sage père a juré de ne point contrarier ton choix, quel qu'il pût être, et tu sais qu'il n'ignore pas notre amour. Demain, sans plus tarder, prononce-toi donc en ma faveur. Que ce barbare du Nord, amené de l'Austrasie par ton frère Atton, retourne auprès des siens. Ne redoute rien de lui, car je serai là pour te défendre. — Hélas! murmura Lampégie, qui me répond que ton khalife ne proscrira pas tes jours, comme

Ouali proscrivit ceux d'Abd-el-Haziz? Qui m'assurera qu'en te donnant ma main je n'attire pas sur toi les vengeances des Arabes, tes frères? Il en est temps encore, Othman; songe à l'avenir que tu te prépares. Le souvenir d'Abd-el-Haziz m'a glacée d'effroi. — Ecoute, Lampégie, poursuivit Othman, je ne veux point te cacher les périls que notre union doit attirer sur ma tête; mais le péril n'est-il pas l'essence de notre vie, à nous, pauvres Africains? Ne sommes-nous pas nés sous la tente, entre un ciel qui brûle et des sables qui refusent de nous nourrir? Depuis que sous la conduite de Tarik et de Moussah nous avons pris possession de ce délicieux pays d'Espagne, qu'arrosent des rivières sans nombre et que parfument des fleurs divines, s'est-il écoulé un seul jour sans que nous ayons manié la lance et l'épée jusqu'à la soumission des vaincus? Aujourd'hui que tout est pacifié dans les contrées des Goths, Lampégie, l'instinct guerrier se réveille parmi nos tribus tumultueuses, et c'est entre nous que la guerre va bientôt éclater. Les Arabes de Syrie et d'Egypte prétendent nous gouverner en maîtres, nous autres Maures d'Afrique, qui leur avons conquis l'Espagne. Peut-être leur ferons-nous voir qu'aussi bien qu'eux nous avons l'âme haute et le bras fort.

— Veuille le Ciel protéger tes jours! dit Lampégie en croisant les mains. Quoi qu'il arrive, Othman, tu sais que je t'aime, et cela suffit. Adieu, il est temps que tu te retires, car on pourrait te surprendre. — Adieu, mon âme! répéta le Maure. Songe que demain Carloman d'Austrasie ou moi nous de-

vons quitter pour toujours la cour de ton père.

La fenêtre se referma, et le guerrier maure, debout contre une colonne romaine, demeura quelque temps encore immobile à sa place, et plongé dans l'extase de sa rêverie. Tout à coup, au milieu du calme solennel de cette belle nuit méridionale, une voix partie d'entre les massifs de figuiers qui environnaient le château, cria au jeune chef musulman, dans le dialecte arabe de ses montagnes : Othman! fais face aux traîtres!

## II

Othman se retourna au même instant, l'épée à la main, et il vit fuir devant lui deux hommes vêtus de mailles de fer à la façon des guerriers du Nord. Il comprit qu'il venait d'échapper à un guet-apens dirigé sans doute par Atton, le fils de son hôte. Dédaignant de tirer vengeance de cette lâche agression si communément pratiquée chez les barbares, et si méprisable aux yeux des chevaleresques dominateurs de l'Espagne; Othman ne pensait qu'à rendre grâces à celui qui venait de le sauver si à propos d'une mort certaine; mais il avait beau promener ses regards autour de lui, aucun être humain n'apparaissait dans la profonde solitude des jardins.

Comme il se disposait à regagner l'escalier du château, un homme enveloppé dans un manteau syrien se présenta sur son passage.

—Frère, lui dit Othman, c'est toi qui m'as sauvé. Reçois l'expression de ma reconnaissance et dis-moi qui tu es, afin qu'au besoin je m'acquitte envers toi. — Frère, répondit l'Arabe, la récompense que je te demande, c'est un prompt et sincère repentir du crime que tu médites. — Je ne te comprends pas. — Dis plutôt, Othman, que tu ne veux pas me comprendre. Je vais donc m'expliquer. Tu as agi contre les intérêts de la religion et contre ceux du khalife, en accordant une trève aux infidèles. Sans ton amour impie pour la fille du duc d'Aquitaine, nos soldats occuperaient en maîtres ce palais que tu habites en humble vassal. Tu mets le comble à ta perversité si tu méprises nos lois saintes jusqu'a épouser la chrétienne Lampégie, jusqu'à signer un pacte avec le duc son père. — Ah! s'écria le Maure en froissant la poignée de son épée, tu es donc un traître aussi, toi que je remerciais tout à l'heure de m'avoir préservé des embûches des traîtres! — Othman! je suis un fidèle serviteur du khalife, je suis un loyal admirateur de ton courage, et je prie Dieu qu'il veuille t'éclairer, car tu marches sur un abîme.

— Tu es un Syrien de Damas, reprit Othman, et moi un Maure de Magreb; il est écrit là haut que nos deux races doivent quelque jour laver leurs offenses dans le sang. Si la reconnaissance n'enchaînait mon bras, je commencerais la lutte à cette heure, Ghédi-ben-Zian, car sous les dehors de ta feinte amitié, je reconnais en toi un espion du divan de Cordoue.

Tu as dit vrai, Othman, le ouali Abd-Errahmen m'a choisi pour vérifier les bruits qui t'accusent de

déserter notre cause. C'est pour surprendre ton secret que je suis venu réclamer l'hospitalité du duc infidèle qui commande à cette partie de la grande terre. Je le connais à présent ce secret qui doit te perdre, et je retourne rapporter fidèlement au divan de Cordoue ce que j'ai appris, ainsi que mon devoir me l'ordonne.

Le Maure rugit comme un tigre et fit un bond en arrière. Il se contint pourtant, et se rapprochant de Ghédi-ben-Zian : Va-t-en ! poursuivit-il ; va raconter au ouali d'Espagne tout ce que tu as vu; dis-lui que j'aime et que je veux épouser la fille du duc chrétien, comme Abd-el-Haziz épousa Egilone, la veuve du roi Rodrigue, dussé-je périr à son exemple sous le couteau des assassins; mais dis-lui aussi que je vendrai chèrement ma vie s'il me réduit à une défense désespérée.

— Est-ce ton dernier mot? demanda froidement Ghédi-ben-Zian.— C'est mon dernier mot, répondit le Maure. — Jusqu'à demain encore, reprit l'envoyé du gouverneur d'Espagne, j'attendrai qu'il plaise à Dieu de t'éclairer. Si tu persistes, tu ne me verras qu'au milieu de mes cavaliers syriens le jour où, te forçant dans les montagnes, comme un lion dans l'Atlas, je viendrai chercher ta tête pour l'attacher à l'arçon de ma selle. — Tu peux partir cette nuit même, et nous sommes quittes l'un envers l'autre, murmura le Maure. Adieu, quelque part que je te retrouve, je jure de ne point te faire de quartier, pas plus que je n'en réclamerai de toi.

Aux premières clartés de l'aube, les noirs de

Ghédi-ben-Zian, réunis dans l'une des cours du château, bouclaient les selles de leurs chevaux et remplissaient de vivres les sacoches de cuir destinées au voyage. Le guerrier damascain, prosterné vers le levant, disait sa prière et faisait dévotement les ablutions ordonnées par le prophète, lorsque la femme mauresque entra dans sa chambre. Couverte de ses voiles et les bras croisés sur la poitrine, elle attendit debout, et en silence, que le fidèle Musulman eût terminé ses pratiques religieuses; puis, lorsqu'il eut replié son tapis, elle baisa en s'inclinant le bas de son manteau et dit : Tu vois maintenant si l'on peut se fier à ma parole. Je t'avais promis le secret d'Othman, je te l'ai livré. A cette heure te voici, grâce à moi, en état d'éclairer le divan de Cordoue sur cette grave affaire. Mais, en attendant que la vengeance du Ciel frappe le coupable, le laisseras-tu consommer son crime et rire de toi dans les bras de la chrétienne? — Puis-je m'y opposer? — Tu peux disperser son bonheur comme le vent disperse le sable, et après cela, tu partiras, Ghédi-ben-Zian. — Quel moyen? — Ecoute. C'est aujourd'hui que la fille du duc d'Aquitaine, à qui son père laisse la liberté de se choisir un époux parmi les prétendans à sa main, a résolu de se déclarer pour Othman, car elle l'aime plus que sa vie, plus que le salut éternel que promettent aux infidèles les prêtres menteurs. — Je le sais. Après. Que prétends-tu faire? — Obtiens seulement que je sois présente à cette entrevue, et d'un mot je fais passer dans l'âme de la chrétienne toutes les tortures qui me brûlent; d'un mot je remplis de

larmes ces beaux yeux brillans de passions et d'espoir! Qu'elle souffre comme j'ai souffert et je serai payée de mes chagrins. — Qui donc es-tu? demanda Ghédi-ben-Zian en fixant ses regards étonnés sur la femme mauresque, dont les prunelles noires semblaient flamboyer entre les plis disjoints de son voile. — Tu l'apprendras en même temps que lui, répondit-elle.

Ghédi-ben-Zian différa jusqu'au soir son départ du château de Toulouse. Le duc Eudes, ravi de trouver cette occasion de semer la discorde parmi les chefs arabes ses ennemis, donna le plus de solennité qu'il le put faire à la déclaration de sa fille. Ghédi et la femme qui l'accompagnait parurent donc dans la grande salle du château au milieu des principaux leudes aquitains, convoqués par le duc. Les deux frères de Lampégie, Hunald et Atton, escortés de leurs amis et de leurs serviteurs les plus dévoués, vinrent soutenir les avantages des deux alliances proposées par eux. Le duc jura de nouveau qu'il maintiendrait le choix de sa fille, quel qu'il fût.

Lampégie, assise sous un dais de velours, à côté de son père, semblait plus belle encore sous la pourpre et l'or qui la couvraient. Son visage était animé d'une expression de joie et de triomphe, et quand ses yeux s'arrêtaient sur Othman, on y lisait sans peine la pensée qu'elle ne cachait pas. Lorsqu'enfin, pressée par le duc, Lampégie eut déclaré hautement qu'elle choisissait le guerrier maure pour son époux, un long cri d'indignation se fit entendre parmi les partisans d'Atton et du fiancé austrasien; mais les

leudes qui secondaient les vues d'Hunald crièrent vivat ! à leur tour, et le vieux duc, descendant les degrés de son trône, reçut dans ses bras son gendre musulman. Lampégie, le front coloré d'une rougeur modeste, se levait pour agréer l'hommage de son nouvel époux, quand la femme voilée se précipita au pied du trône, et réclamant de la main quelques instans de silence : Permets-moi, jeune fille, dit-elle, de joindre mes félicitations à celles de tes leudes. En cédant à l'amour que t'a inspiré Othman, tu n'as commis qu'une faute légère que d'autres avaient commise avant toi. Sois la bien-venue dans le harem du guerrier maure où tu vas régner en souveraine ; mais sache, ô jeune fiancée, qu'avant de te jurer sa foi, qu'avant de te donner sa main et de te promettre une vie de délices et de fidélité, Othman, selon la loi des Arabes et de notre prophète, m'avait déjà fait les mêmes sermens et accordé les mêmes droits. Je suis sa légitime épouse comme tu vas le devenir, belle chrétienne. Je te cède la moitié de ce cœur qui long-temps m'appartint tout entier.

La fille du duc d'Aquitaine poussa un cri de désespoir et tomba dans les bras de sa mère. Atton s'élança pour secourir sa sœur, et montrant au duc sa fille pâle et mourante : Mon père, dit-il, c'est le Ciel lui-même qui prend soin de rompre cet hymen impie.

Othman, sans se déconcerter, porta à ses lèvres la main glacée de Lampégie, et se tournant vers le duc : Seigneur, répondit-il, avant de me condamner tu attendras, j'espère, ma justification.

Malgré tous les efforts d'Atton pour rompre le ma-

riage projeté, Othman, en répudiant sa première femme selon la loi musulmane, rentra facilement en grâce auprès de Lampégie, qui, dans son désespoir, ne cherchait qu'un prétexte pour pardonner à celui qu'elle aimait. Le jour où les noces furent célébrées au palais ducal de Toulouse, Atton et Carloman quittèrent la ville et se mirent en chemin pour le camp du maire d'Austrasie. La femme mauresque, accompagnée de Ghédi-ben-Zian et de ses quatre esclaves noirs, gagna les Pyrénées pour se rendre à Cordoue. Quelques jours plus tard Othman-ben-Abou-Nessâ, emmenant avec lui sa nouvelle épouse, rentrait dans Al-Bâb, petite capitale de son gouvernement.

Cependant le retour de Ghédi-ben-Zian à Cordoue allait faire éclater un terrible orage sur la tête d'Othman. Le gouverneur Abd-Errahman réunissait toutes ses forces pour l'aller punir de sa trahison, et du même coup il avait résolu d'attaquer le duc Eudes jusque dans sa ville de Toulouse. Othman, qui ne croyait pas que sa venue fût si proche, s'occupait plus de son amour que du soin de sa défense; les défilés inaccessibles de ses montagnes lui semblaient un rempart assez puissant contre le premier choc de l'armée arabe.

Un jour, que renfermé dans son harem il oubliait aux pieds de Lampégie les périls qui menaçaient son avenir, des cris de femme se firent entendre au dehors et un grand tumulte éclata dans l'enceinte du palais d'Al-Bâb. Lampégie tressaillit, et Othman saisit son épée comme s'il eût craint de voir déjà dans sa ville les soldats du gouvernement de Cordoue. Il

se rassura pourtant, et entr'ouvrant les grilles de bois de la fenêtre, il jeta un coup-d'œil dans la cour du château, que ses gardes et ses officiers remplissaient. Le cadi de la ville parut bientôt avec ses kaouas, armés de fouets, conduisant une femme qu'ils attachèrent à un poteau pour lui faire subir la peine de quelque délit. Lampégie, sans la connaître, demanda grâce pour elle, et Othman, à sa prière, consentit à faire relâcher la coupable, pourvu toutefois qu'elle se repentît. Mais quel ne fut pas l'étonnement du gouverneur d'Al-Bâb lorsque, dans la victime de la justice du cadi, il reconnut cette même femme mauresque amenée par Ghédi-ben-Zian à Toulouse, dans le palais du duc d'Aquitaine, et qu'il avait répudiée. Aïcha (c'était son nom) s'était vue arracher son voile par les kaouas qui se préparaient à la dépouiller pour la battre. Quoique ses mains et ses pieds, attachés au poteau, ne lui permissent aucune liberté dans les mouvemens, elle tourna la tête vers la fenêtre grillée derrière laquelle se cachait Lampégie et jeta mille imprécations contre sa généreuse protectrice. Le cadi, jouissant de son triomphe, s'empressa d'expliquer au gouverneur son maître, qu'arrivée depuis le matin dans la ville, cette femme, sans tenir compte des avertissemens réitérés qu'elle avait reçus, s'obstinait à maudire de la sorte. Tel était le motif de la correction qu'elle avait encourue. Comme Lampégie intercédait de nouveau en sa faveur : Tais-toi, s'écria d'une voix furieuse Aïcha, je ne veux pas de ta grâce. Que mon sang coule sous les yeux d'Othman. Dieu est juste. Bientôt peut-être nous changerons de rôle et ce sera moi qui rirai de son désespoir.

Sur un signe du cadi, les kaouas commencèrent à dépouiller leur victime. Tout à coup on les vit reculer et chuchotter entre eux à voix basse.

— Qu'est-ce? demanda le juge musulman, impatient de terminer sa besogne. — Par Mahomet, répondit l'un des exécuteurs, la chose est singulière. Viens-y voir toi-même, seigneur cadi, le sceau du khalife, marqué très distinctement sur l'épaule de cette femme, ne la doit-il pas garantir de nos coups?

A ces mots, un cri aigu retentit derrière la jalousie entr'ouverte du harem, et se frayant un passage parmi la foule des gardes, Lampégie s'élança vers le poteau où la prisonnière était attachée.

— Qu'elle soit libre! s'écria-t-elle d'une voix pleine d'émotion. Rompez ces liens! c'est ma sœur, vous dis-je! ma sœur Théodora, enlevée par un émir syrien dans le pillage de Narbonne, ainsi que ma mère Walchise me l'a vingt fois raconté. Dieu soit loué! j'ai retrouvé ma sœur, Othman! grâce pour elle!

Selon le vœu de Lampégie, la Mauresque fut délivrée de ses liens et portée dans le harem, où les soins et les parures lui furent prodigués par la tendre amitié de sa sœur, qui essayait ainsi de lui faire oublier les peines qu'à son insu elle lui avait causées. Aïcha pourtant, toujours sombre et silencieuse, répondait à peine par quelques mots aux caresses empressées de Lampégie. Une visible préoccupation la dominait; parfois elle fronçait le sourcil et repoussait les avances de sa rivale; parfois ses yeux se remplissaient de larmes, et elle soupirait en la regardant avec un air

de pitié. Le soir de ce jour, plusieurs cavaliers maures, dépêchés de divers points de la frontière par les lieutenans du gouverneur d'Al-Bâb, vinrent annoncer à leur maître que l'armée du khalife commençait à gravir les défilés de la montagne.

— Demain, répondit Othman, le soleil éclairera la défaite d'Abd-Errahman ou la mienne. Dieu est grand ! seul il sait ce que le livre du destin réserve à chacun de nous.

Des danseurs et des musiciens, par ordre d'Othman, parcoururent toute la nuit les rues de la ville. Quand l'aube parut, le guerrier maure rassembla ses cavaliers, et, comme il se disposait à courir au devant de l'ennemi, de nouveaux émissaires vinrent lui annoncer que ses lieutenans étaient en fuite, et que le ouali d'Espagne s'avançait à grands pas pour le surprendre dans son château. Lampégie poussa un cri d'effroi et conjura son époux de se replier en toute hâte sur le territoire du duc d'Aquitaine. Mais les soldats déclarèrent hautement qu'ils ne se joindraient jamais à des chrétiens contre leurs frères.

— Eh bien donc, dit Othman, je partirai seul.

Othman venait de rentrer tout soucieux dans son harem, lorsque Aïcha se présenta sur son passage.

— O mon maître, lui dit-elle, Ghédi-ben-Zian a prévu ta pensée. Tandis qu'Abd-Errahman marche en toute hâte sur la ville, Ghédi occupe avec ses soldats le défilé qui conduit au pays des Aquitains. Tu ne peux faire un pas sans risquer ta tête. — Que faire, ô mon Dieu ! balbutia Lampégie. — Mourir, répondit Othman. Tel est le sort des guerriers que la

fortune abandonne.—Tu ne mourras pas, si tu veux te fier à moi, répondit Aïcha.—Que dis-tu, ma sœur? répliqua Lampégie. Oh! sauve-nous si tu le peux? Que faut-il faire? Parle.

Aïcha, la tête appuyée sur sa main, sembla réfléchir profondément; puis, jetant sur Lampégie un regard plein d'une expression indéfinissable : Je n'ai pas oublié, dit-elle, que j'ai contracté une dette envers toi. J'acquitterai cette dette, s'il plaît à Dieu. — Que feras-tu pour nous arracher aux vengeances d'Abd-Errahman? — Ecoute, Lampégie, la nuit venue, il faut que vous me suiviez, Othman et toi. — Où nous conduiras-tu? — Je connais dans la montagne un passage où les pâtres seuls osent se hasarder et où nous ne craindrons pas de rencontrer les soldats de Ghédi-ben-Zian. Ce passage aboutit sur les terres d'Aquitaine. Avant deux jours nous l'aurons franchi. — O ma sœur, c'est Dieu qui t'inspire! s'écria Lampégie. — Acceptes-tu mon offre, Othman? demanda la Mauresque. — J'accepterais le secours du démon s'il me donnait le moyen de combattre encore mes ennemis.

Lorsque les ombres du soir s'abaissèrent sur les Pyrénées, un homme et deux femmes à cheval s'engageaient sans guide dans les défilés de la montagne. Le jour les trouva loin de toute habitation, au milieu d'un site sauvage où nul pied humain ne s'était posé. La petite caravane fit halte auprès d'une source et prit quelque nourriture. Elle avait emporté avec elle pour trois jours de vivres, car la femme mauresque avait fixé ce terme au voyage. Harassés de fati-

gue, ils arrivèrent le second jour à un campement plus sauvage et plus désolé encore que le premier. A peine quelques rares brins d'herbe poussés dans les fentes des rochers perçaient-ils le monotone tapis de neige dont le sinistre paysage était partout recouvert. Un vent glacial s'engouffrait dans toutes les cavernes de la montagne, dont les grandes et terribles voix semblaient pleurer et gémir. Lampégie pria Dieu et la Vierge de les conduire heureusement vers le but qu'ils cherchaient; Othman invoqua le nom du prophète de l'islamisme; Aïcha seule ne pria point, et plus le chemin qu'ils gravissaient devenait difficile et effrayant, plus son visage paraissait se rasséréner, plus ses yeux paraissaient briller d'une joie sourde et qu'on ne pouvait s'expliquer. Le matin du troisième jour on eut épuisé les vivres, dont Aïcha jeta les derniers débris dans le tourbillon écumeux d'un torrent, annonçant aux voyageurs que la fin du voyage approchait. Pourtant ce jour se passa comme les autres; le même rideau de montagnes et de glaciers ne cessa d'envelopper les voyageurs. Vers le soir l'un des chevaux mourut de faim, et l'épuisement des deux autres annonça qu'il fallait perdre l'espoir de les conduire plus loin. Lampégie eut peur et se jeta en pleurant dans les bras de son mari.

— Ne crains rien, dit le Maure, quelques heures encore, et nous arriverons sans doute dans un village chrétien. Je te porterai, si tu ne peux marcher; Aïcha nous guidera, et nous atteindrons les Etats de ton père, s'il plaît à Dieu.

Puis, se tournant vers la femme mauresque, qui,

épuisée de fatigue, s'était tranquillement couchée à terre : N'est-il pas vrai, demanda-t-il, qu'avant demain nous devons, ainsi que tu nous l'as promis, nous trouver sur le territoire aquitain?

Aïcha releva la tête et fixa sur Othman et sur Lampégie des regards dont l'expression les fit trembler : Ma mission est terminée. Ce désert infranchissable où nul ne saurait vous tendre la main, si ce n'est Dieu, est le terme du voyage. C'est là que ma vengeance a voulu vous conduire. Préparez-vous à la mort. Pour moi, j'y suis dès long-temps résignée.

## III

Lampégie arrêta le bras d'Othman, qui tenait un poignard levé sur le sein d'Aïcha.

— A quoi bon m'épargner? dit la Mauresque. Que ce soit son poignard ou la faim qui me délivre de cette vie qui m'est à charge, qu'importe? Ne sommes-nous pas tous ici réunis pour mourir? Allez! j'ai bien calculé ma vengeance! — Ma sœur! ma sœur! s'écria Lampégie, quel funeste vertige a troublé ta raison! Reviens à toi, je t'en conjure. Non, tu n'as pu résoudre avec cette froide cruauté la mort d'Othman et la mienne! Tu trouveras un moyen de nous sauver, n'est-ce pas? Tu voudras revoir notre mère Walchise, qui a tant pleuré ta perte, et ce palais de Toulouse où tu fus élevée avec moi, non pour me

maudire, mais pour m'aimer, comme je sens que je t'aimerai moi-même si ta colère est désarmée par mon désespoir. — Tout est fini, répondit la Mauresque en secouant la tête. Quand je le voudrais, je ne pourrais réparer ce que j'ai fait. Regarde autour de toi, Lampégie, ces rochers infranchissables, ces pics de glace, ces torrens, ces précipices, la fatigue et la faim au milieu de ce lugubre désert, voilà ce que nulle volonté humaine ne saurait changer. — Que Dieu ait pitié de nous! murmura Lampégie, qui se laissa tomber mourante sur la neige.

Othman avait gravi le pic le plus élevé de la montagne, et s'accrochant aux anfractuosités des rochers, par un effort de courage et de vigueur, il luttait ainsi contre le vent, penché sur les abîmes béans qui l'entouraient, et cherchant des yeux, dans l'immensité de cette solitude, si par une grâce du Ciel quelque débris d'espérance ne surnagerait pas.

Tout à coup on le vit porter à ses lèvres le cor qui pendait à sa ceinture, et les mille échos de la montagne répétèrent le son formidable qu'il en tira. Le bruit faible et lointain d'un autre cor sembla répondre à cet appel, et Lampégie pria Dieu avec une nouvelle ardeur. Othman, surmontant de nouveau les dangers de son aventureuse tentative, parvint heureusement au bas de la cime ardue qu'il avait gravie, et il s'écria en se jetant dans les bras de Lampégie : On vient nous secourir; du courage, ma bien-aimée! tu reverras ton père; Dieu n'abandonne pas ceux qui ont placé leur confiance en lui.—Tu te trompes, Othman, répliqua la Mauresque : les cavernes

de la montagne t'ont seules répondu ; tu n'as entendu qu'un écho. Ecoute ! le silence plane de nouveau sur ce désert glacé ! Quoi que tu fasses, il faut mourir ! Dieu est juste : il ne m'enlèvera pas ma vengeance.

Un son de cor plus rapproché se fit entendre. Lampégie laissa éclater toute sa joie.

— Attends encore, dit Aïcha, peut-être est-ce un voyageur perdu comme nous dans la montagne qui jette son cri de détresse. Comment pourrait-il te secourir ?—Ne blasphème pas, s'écria Othman, regarde là-bas, sur le flanc de ce rocher, nos cavaliers maures qui nous viennent chercher. Je les reconnais à leurs manteaux blancs qui flottent autour d'eux comme des nuages. Dans peu d'instans, ils seront ici. Gloire au prophète Mohammed ! — Bénis soient mon seigneur Jésus et la Vierge sa mère ! répondit Lampégie en baisant sa croix d'or suspendue à son cou. — Bénis plutôt Satan et les enfers ! s'écria la femme mauresque, dont le visage s'éclaira tout à coup d'une joie féroce. Othman, tu prenais la neige qui couvre la terre pour les burnous de tes Africains. Maintenant que cette troupe est proche, distingues-tu les soldats du khalife que Ghédi-ben-Zian accompagne ?

Un cri de rage s'échappa de la poitrine d'Othman quand il eut reconnu la vérité de ces paroles. Il tira du fourreau sa longue épée, et saisissant Aïcha par les cheveux : Du moins, s'écria-t-il, tu ne goûteras pas le plaisir que tu t'es promis. — Grâce ! murmura Lampégie, qui se jeta aux pieds de son époux ; grâce ! non pas pour elle, mais pour moi ! Si je dois mourir, Othman, une autre vie m'attend au ciel ! Ne me fais

pas paraître devant mon Dieu couverte du sang de ma sœur. Pour tout l'amour que je t'ai voué, je te demande cette seule grâce, me la refuseras-tu? — Qu'elle vive! répondit le Maure. Lampégie, reçois le sacrifice de ma vengeance, auprès duquel le sacrifice de ma vie n'est rien.—Othman, tu me fais là un présent inutile, répondit Aïcha, car je suis morte déjà depuis le jour où ton amour me fut ravi par une autre.

Comme elle achevait ces mots, Ghédi-ben-Zian, à la tête de vingt cavaliers, cernait le rocher neigeux auquel s'était adossé Othman, l'épée à la main et les yeux flamboyans comme un tigre surpris dans son repaire.

— Souviens-toi de l'entrevue de Toulouse, lui cria l'émir syrien. Depuis Al-Bâb nous suivons ta trace, et je te trouve enfin. Othman, le ouali d'Espagne Abd-Errahman, avant d'aller soumettre les Aquitains, auxquels tu t'es allié, m'a commandé de punir ta trahison, je viens chercher ta tête. — Elle est à toi si tu peux l'abattre, répondit le Maure.

Lampégie se précipita vainement entre les cavaliers et son époux. Un soldat enlaça dans les plis de sa ceinture la pauvre jeune femme évanouie, tandis que ses compagnons fondant tous à la fois sur le rebelle, le perçaient de mille coups malgré sa défense désespérée et le foulaient sous les pieds de leurs chevaux.

La tête d'Othman fut détachée de son corps. Ghédi-Ben-Zian la pendit à l'arçon de sa selle pour la porter en présent au gouverneur d'Espagne; puis, emme-

nant les deux femmes avec eux, ils reprirent paisiblement le chemin d'Al-Bâb.

Quelques mois après cette exécution sanglante, l'armée d'Abd-Errahman, traversant l'Aquitaine de part en part, et refoulant devant elle le duc Eudes, avait emporté d'assaut et livré au pillage la ville de Bordeaux; puis poursuivant les troupes chrétiennes au-delà de la Dordogne, le général musulman contraignit son rival de chercher un refuge vers le Nord. Le duc, accablé par l'excès de ses malheurs, passa la Loire avec les restes de son armée, laissant les Sarrasins ravager le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois et le Poitou, brûler les faubourgs de Poitiers et s'acheminer vers la ville de Tours. Eudes courut implorer le maire d'Austrasie dans son camp et réclamer son aide contre le vainqueur arabe qui menaçait la Gaule entière du sort qu'avait subi l'Espagne.

Charles saisit avec transport l'occasion qui lui était offerte de sauver le pays qu'il voulait gouverner. Il leva son camp et marcha au-devant d'Abd-Errahman, plein de confiance et d'enthousiasme, car la nationalité et la religion de tout un peuple étaient à la fois engagées dans cette lutte terrible et décisive, avec sa vie et son propre avenir.

Abd-Errahman, chargé des dépouilles de ses ennemis, venait de planter ses tentes non loin de la ville de Tours, lorsque Ghédi-ben-Zian lui amena de Narbonne un renfort de troupes qu'il attendait pour attaquer le maire d'Austrasie.

— Que le salut soit avec le ouali d'Espagne, tou-

jours victorieux ! dit en entrant dans la tente du gouverneur Ghédi-ben-Zian, que suivait une femme voilée.

— Avec l'aide de Dieu, répondit Abd-Errahman, nous réduirons bientôt le Frankistan tout entier à l'autorité de notre khalife. Je te félicite, Ghédi, de la promptitude avec laquelle tu as exécuté mes ordres. La tête du rebelle Othman doit être à cette heure clouée sur la porte du sérail khalifal de Damas. Celles du duc d'Aquitaine et de ce barbare qu'ils appellent le maire des Austrasiens la suivront bientôt, je l'espère. Mais quelle est cette femme que tu m'amènes? — La fille du duc d'Aquitaine, la veuve du traître Othman, répliqua Ben-Zian. Dispose de cette captive que je remets entre tes mains.

En prononçant ces mots, Ghédi enleva le voile qui cachait les traits de Lampégie. Dès qu'il aperçut la belle et noble figure de la prisonnière, Abd-Errahman ne put retenir un cri de surprise et d'admiration. Lampégie tomba tout en larmes aux pieds du ouali pour demander qu'on la reçût à rançon.

— Toutes les richesses de la terre, répondit le général arabe en la relevant, ne sauraient payer un tel trésor.—Eh bien ! répondit Lampégie, punissez donc en moi la femme et la fille de vos deux ennemis les plus détestés, deux fois coupable envers vous par sa naissance et par son amour. Hâtez-vous de me joindre à mon époux. La mort la plus prompte, c'est ce que je veux !

Abd-Errahman se hâta de rassurer la captive, en lui jurant que, bien loin de lui vouloir le moindre

mal, son plus vif désir, au contraire, était qu'elle fût traitée selon ses mérites et son rang.

— Quel sort me réservez-vous donc? demanda Lampégie. — Le plus beau que puisse envier une femme, repartit le gouverneur musulman. Je te destine au harem du tout puissant khalife de Damas.

La crainte de la mort eût jeté moins d'angoisse et de désespoir dans l'âme de Lampégie que cette révélation subite du ouali de Cordoue. Par ordre d'Abd-Errahman on emporta la belle captive évanouie, dans une riche tente où elle fut déposée sur des tapis de Perse, et entourée d'une foule d'esclaves, chargés à la fois de la servir et de la garder. Quand elle eut repris ses sens, Lampégie promena douloureusement ses regards autour d'elle, et ce fastueux appareil qui l'environnait ne lui confirma que trop bien la vérité des paroles qu'elle venait d'entendre. A la clarté des lampes d'or suspendues sur sa tête, au milieu du léger nuage de parfums qui s'exhalait des cassolettes allumées sous les draperies de sa tente, elle distingua une femme arabe couchée à ses pieds et qui semblait se livrer à la plus vive douleur.

Elle se pencha vers cette figure plaintive et souleva le voile qui la couvrait; mais elle recula bientôt avec horreur quand elle eut reconnu dans cette femme l'auteur de tous ses maux, l'ingrate et vindicative Aïcha.

— Loin d'ici! loin d'ici! s'écria-t-elle. — Je ne demande pas de pitié, répondit Aïcha d'une voix sourde et pleine de sanglots. Va! tu ne me hais pas autant que je me hais moi-même! Ces mains teintes du sang

de celui que j'aimais plus que ma vie se seraient déjà tournées contre moi-même, si je n'avais résolu de réparer une partie du mal que j'ai causé. L'amour et la jalousie m'ont perdue, Lampégie; que veux-tu? j'étais folle! Ma haine s'est écoulée avec le sang de celui que nous pleurons. Le remords m'est seul resté; il me déchire, il me brûle. Ah! tu es bien vengée, ma sœur!

A l'aspect de ce désespoir si vrai et si profond, Lampégie sentit des pleurs mouiller ses paupières, et pour un instant elle oublia l'horreur que lui inspirait cette femme si coupable et si malheureuse.

—Que prétends-tu faire? lui demanda-t-elle d'une voix moins courroucée. — Te rendre à ton père, si j'y puis réussir, répondit Aïcha, ou mourir dans ma périlleuse entreprise.—Hélas! reprit Lampégie, comment sortir du camp, tromper la vigilance de ces esclaves apostés autour de ma tente? — Cela est impossible, je le sais; mais moi, Lampégie, je puis franchir les limites du camp, aller trouver le duc d'Aquitaine, diriger pendant la nuit un groupe de soldats chrétiens qui parviendront peut-être jusqu'à toi. — Malheureuse! si tu mets le pied dans le camp de mon père, tu es morte; car le duc n'ignore pas que c'est toi qui as livré son gendre et sa fille bien-aimée à ses ennemis. Mais non, je me trompe. Tu es sa fille aussi! tu es sa Théodora qu'il crut si longtemps perdue! Tu lui feras connaître en même temps la preuve de ta naissance, ton repentir et ton dévoûment, et il te pardonnera, j'en suis sûre, car il est bon et aimant. — Qu'importe ce qui me regarde?

répliqua la Mauresque. Je n'ai qu'un but, t'arracher au harem du khalife. — Quand partiras-tu? — A l'instant même. La nuit me protège, et les soldats de notre avant-garde ont signalé tout à l'heure l'approche de l'armée chrétienne, qui campe dans la direction du Nord, à peu de distance d'ici. Un esclave fidèle me suivra et te rapportera ma réponse. Si j'arrive vivante au camp de ton père, Lampégie, tu recevras ce voile de mousseline que je porte et qui fut détaché par moi du turban d'Othman, le jour où Ghédi-ben-Zian... — Assez! Ne me rappelle pas cette horrible aventure, si tu ne veux pas que je te maudisse encore.

Cheminant dans les ténèbres, à travers les mille dangers qui l'environnaient, accompagnée d'un seul esclave dévoué, Aïcha gagna saine et sauve les limites du camp des Austrasiens. Sur sa demande on la conduisit vers la tente de Charles-Martel.

Le maire du palais d'Austrasie, vêtu de mailles de fer comme ses sauvages guerriers, était couché sur des peaux de bêtes et entouré de ses principaux leudes, au milieu desquels on remarquait un vieillard chauve et amaigri par les chagrins : ce vieillard était le duc d'Aquitaine. Dans un coin de la tente, un enfant pâle et énervé dormait sans que personne semblât s'inquiéter de sa présence : c'était le roi d'Austrasie et de Neustrie, le jeune Thierry de Chelles, que Charles avait couronné après la mort de Chilpéric II, et sous le nom duquel il régnait avec tant de gloire et d'éclat.

Prosternée aux pieds de Charles-Martel, Aïcha fit

connaître le sujet de son voyage et sollicita vivement le maire du palais et le duc Eudes d'arracher la veuve d'Othman à l'horrible sort qui l'attendait. Mais le duc d'Aquitaine, frémissant au son de cette voix, qui ne lui était que trop connue, se leva transporté de colère et s'écria : Charles, cette femme nous tend un piége. C'est elle qui a livré Othman aux soldats d'Abd-Errahman, qui a fait tomber la tête de mon gendre. Ma fille Lampégie, pour qui elle vient réclamer notre aide, est morte aussi, sans doute, victime de sa méchanceté. Je demande qu'on livre cette femme à ma justice. — Je n'ai rien à te refuser, duc, répondit le maire du palais d'Austrasie. Punis cette infidèle ainsi que tu le trouveras bon, et que son sang soit un heureux augure pour la victoire que nous remporterons demain. — Seigneur duc, interrompit Aïcha, ne te venge pas sans m'entendre, si tu ne veux te préparer de nouveaux chagrins. Je fus bien coupable, mais mon repentir est sincère. Ecoute-moi, et tu comprendras que ce n'est pas à toi à tremper tes mains dans mon sang. — Qu'elle meure! s'écria le vieillard en étendant le bras vers les soldats aquitains qui avaient amené la Mauresque.

Aïcha, frappée au front d'un coup de hache, tomba sans pousser un seul cri.

— Dieu est juste, dit-elle en étanchant avec son voile le sang qui sortait à flots de sa blessure. Eudes! ajouta-t-elle, infortuné père! quand tu feras ensevelir mon corps, tu trouveras sur mon épaule l'empreinte du sceau khalifal, dont je fus marquée au siége de Narbonne. Adieu. Sauve ta dernière fille, s'il en est

temps encore. Elle attend, elle réclame le secours que je lui ai promis. Pour moi, je ne t'adresse qu'une prière, c'est de laisser retourner auprès de Lampégie l'esclave qui m'a conduite au camp chrétien. Remets-lui ce voile trempé de mon sang; elle saura du moins que j'ai rempli fidèlement ma promesse.

Abd-Errahman, vaincu et tué par Charles-Martel, malgré ses efforts héroïques, abandonna son camp aux troupes chrétiennes, après la fameuse bataille de Tours, qui arracha le pays des Francs aux Sarrasins; mais le duc d'Aquitaine chercha vainement sa fille dans les tentes désertes des musulmans. En portant à Damas la nouvelle de cette défaite irréparable, Ghédi-Ben-Zian, selon le vœu de son général, offrit la captive en présent au khalife.

FIN.

# BRIGITTE.

## LE COLLIER DE SEQUINS.

mp. t e Belevingne et Callewaert

# BRIGITTE,

SUIVI DE

# LE COLLIER DE SEQUINS,

PAR

Edouard Ourliac.

BRUXELLES.
A. JAMAR, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES MINIMES, 8.

1842

LENOX LIBRARY
NEW YORK

# BRIGITTE.

Le vieux Quesnel (car il faut remonter jusqu'à lui) était descendu des montagnes du Tarn, et son origine s'y perdait parmi les bandes de colporteurs qui arrivent l'été de ces pays-là et vont vendre des peignes, des couteaux, des ouvrages de corne dans les foires. On se souvenait de l'avoir vu promener sa balle dans les rues de Toulouse, en grandes guêtres, souliers ferrés, les cheveux longs et plats, à la mode de ses montagnes. Il s'établit dans la ville, chez des cordeliers, dont le procureur le prit, on ne sait comment, à son service. Il devint le frère portier de la communauté. C'était un homme industrieux; il obtint, avec quelque peu d'argent qu'il avait amassé, la permission d'établir, vis-à-vis la porte du couvent, une petite boutique de menues merceries et de quin-

cailleries grossières pour les gens de la campagne. Il n'avait pas quitté pour cela le service des religieux, chez lesquels il était devenu une espèce de factotum, tour à tour bedeau, chantre, sacristain, chevecier, commissionnaire et carillonneur. Souvent on le voyait traverser la rue et passer en habits de chœur de l'office à la boutique, de la boutique à la sacristie, où il soignait les cires, rangeait les ornements et se rendait utile en mille façons.

Ne pouvant enfin suffire à tout, il épousa, pour tenir la boutique, la fille d'un voisin, qui était bourrelier; mais il empêcha sa femme, dès les commencements, de mettre la main au train du ménage; accoutumé à vivre seul et à tout faire chez lui, brusque, vif, têtu, il trouvait toujours mal ce qu'elle faisait, et son prétexte pour lui ôter la besogne des mains fut qu'elle en était incapable. C'était lui qui, levé dès la pointe du jour, ouvrait la boutique, frottait, rangeait, balayait et préparait le déjeuner avant la première messe; c'était encore lui qui veillait au linge, car il savait coudre et raccommodait lui-même ses hardes. La pauvre femme était en effet assez indolente et malhabile; mais la brusquerie de Quesnel acheva de l'intimider et l'annula dans la maison. Elle finit par s'habituer à cette vie oisive et ne sortit plus de son comptoir, où elle ne faisait que tricoter; car elle entamait à peine un débat avec un chaland, que Quesnel accourait, s'il était là, lui tirait la marchandise des mains, mesurait, marchandait, et terminait l'affaire en quatre paroles, tandis qu'elle le regardait d'un air ébahi et baissait la tête sur son tricot.

Quesnel ne savait ni lire ni compter ; mais il avait une mémoire si exercée, une telle routine de marchand forain, qu'il pouvait dire, à un denier près, ce qu'il avait vendu dans le jour, ce qu'il gagnait, et ce que lui devaient en sous et liards les paysans de divers lieux qui prenaient à crédit, payaient à mesure, et ne venaient à la ville qu'une fois par semaine, le jour du marché. Ces faibles gains s'accumulant lui permirent d'ajouter à son trafic d'autres objets qui lui parurent de bon débit.

Il eut de sa femme huit enfants, trois filles, dont les deux premières moururent fort jeunes, et cinq garçons, qui furent livrés à eux-mêmes sur le pave des places, grandissant pêle-mêle avec les plus pauvres enfants de la ville. Le père n'avait pas le temps de s'occuper d'eux ; la mère n'y pouvait rien ; la trop longue privation de grand air et d'exercice l'avait assujettie de bonne heure à des incommodités ; elle ne se dérangeait de sa chaise à bras que le dimanche, pour aller à l'église, et n'avait pas vu le pont depuis quinze ans, quoique la maison n'en fût qu'à cent pas.

Le commerce de la boutique s'accrut au point que Quesnel se vit obligé de quitter le service des religieux. En même temps il comprit dans son commerce les étoffes, les rouenneries ; il lia des correspondances, fit connaître sa maison au dehors, vendit aux bourgeois de la ville aussi bien qu'aux paysans ; il devint un bourgeois lui-même, et, pour bien des gens, il n'était déjà plus *maître Quesnel*, mais M. Quesnel. On ne savait au juste ce que pouvait contenir la grande armoire de noyer qu'il avait dans sa chambre

à coucher, où l'on n'avait jamais pénétré que durant les couches de sa femme; mais le père Quesnel passait pour riche; ses enfants, qui couraient les rues en guenilles, l'apprenaient, tout étonnés, des gens du voisinage et de leurs camarades. Rien chez eux n'était fait pour leur en donner l'idée; ils mangeaient tous les jours à midi le même plat de légumes, que le père mettait lui-même sur le feu et qu'il salait s'il y songeait. Le reste du temps ils n'avaient à leur disposition qu'un grand pain bis serré dans l'armoire. On avait toujours vu M. Quesnel en veste de molleton brun dans sa boutique; les jours de fête, il portait encore son habit de noce. Quant aux enfants, il se décidait parfois à faire un habillement neuf à l'aîné d'un reste de pièce de *printanière* qui valait bien trente sous; mais il fallait ensuite que cet habit s'ajustât à tous les frères par rang de taille; le plus jeune, le petit Guillaume, n'avait jamais traîné que des savates, parce que les souliers ne lui parvenaient ordinairement qu'en cet état.

Rien, dans la boutique même, n'avait marqué l'agrandissement, sinon les nouveaux fonds de marchandises. On avait vu seulement disparaître les faisceaux de faux et de fourches, les sabots amoncelés, les rouleaux de cordes à puits et les paquets de chandelles qui pendaient aux contrevents; mais l'ancienne devanture était la même; c'était un cintre surbaissé coupé en haut d'une traverse surmontée d'un vitrage jauni, en bas d'un mur d'appui qui laissait, sur le côté, une petite porte battante de même hauteur et fermant au loquet, le tout croisé de deux potelets

divisant l'arcade en trois compartiments ouverts en toute saison, et qui ne se fermaient qu'à neuf heures du soir par de larges volets repliés en deux de chaque côté du mur. Cet espace, qui donnait du jour à la boutique, était obstrué par des pièces de serge et de cotonnade étagées sur le mur d'appui où s'étalaient encore quelques mouchoirs à carreaux et des bonnets de laine. Au-dessus de la porte s'avançait, sur un rang de solives en saillie de trois pieds, le premier et unique étage, où l'on ne voyait que deux fenêtres accouplées sur une façade de briques décolorées. La maison était fort ancienne, toutes les lignes déviaient, les poteaux n'étaient plus d'aplomb, et le cintre grimaçant semblait s'affaisser sur la pierre usée du seuil, qui laissait un grand jour sous la porte. Une Notre-Dame, posée à l'angle du mur sur une console, et surmontée d'un petit dais orné de lambrequins de fer-blanc mal peint, avait d'abord donné son nom à la maison, dont le vieil auvent ne portait point d'enseigne, mais le nom de Quesnel était connu à dix lieues à la ronde.

Placée dans une rue étroite, cette boutique enfoncée, longue, n'ayant qu'un jour, et embarrassée d'un comptoir, était fort obscure et semblait pleine de monde, pour peu qu'il s'y trouvât deux ou trois acheteurs. On l'avait rétrécie en outre par des casiers de chêne que M. Quesnel avait fait établir le long des murs pour loger ses étoffes; encore fut-il forcé de transporter le surplus de ses assortiments dans une chambre contiguë à sa chambre à coucher, où, les marchandises amoncelées masquant la fenêtre, il

ne pouvait aller chercher ce qu'on lui demandait qu'avec une chandelle. L'arrière-boutique servait à la fois de cuisine et de salle à manger, et communiquait dans une petite cour occupée à peu près en entier par un puits et son auge. Le premier soin de M. Quesnel en voyant ses affaires aller à bien, avait été d'acheter la maison à fort bon marché, et d'en chasser deux revendeuses qui habitaient le haut; ses enfants couchaient dans les greniers.

Le père Quesnel avait un faible secret pour Julien, l'aîné de ses fils; il essaya de le faire instruire, et ce fut le seul de ses enfants qui put lui inspirer quelque générosité paternelle en fait de vêtements et de superfluités. Quesnel trahit notamment son aisance, à l'occasion de ce jeune homme, par l'achat d'une sorte de bonnet hongrois en velours, comme en portaient les plus riches enfants de la ville, et qui coûta deux louis, ce qui était énorme pour le temps et la condition. Guillaume, le dernier enfant, fut au contraire le plus abandonné et le plus maltraité de la famille. Son père ne l'avait jamais aimé, il n'était soutenu que par sa pauvre mère, qui n'était, il est vrai, comptée pour rien. Il fut constamment la victime des caprices de son aîné, qui lui faisait user les hardes gâtées ou passées de mode dont il ne voulait plus. Il semblait qu'on prît soin d'augmenter par des habillements ridicules sa mauvaise grâce dans la maison. On le vit atteindre les premières années de l'adolescence affublé d'une houppelande de gros drap vert qui lui battait les talons, et lui attirait les railleries de ses camarades quand il voulait courir et jouer.

L'aîné ne travailla point dans ses classes, et la faiblesse du père ne fit que le mettre sur la voie de la dissipation. Il prit de bonne heure, par oisiveté, le goût du jeu, qui est la grande passion des villes de province. M. Quesnel, déjà vieux, aurait eu besoin qu'on l'aidât dans la conduite de sa maison, mais sa femme mourut : elle s'éteignit doucement en tricotant sur sa chaise. Les comptes plus étendus étaient mal en ordre et plus difficiles à tenir. Quesnel crut pouvoir se reposer sur ses enfants; l'aîné s'immisça dans les affaires, ne fit que les brouiller et, grâce au désordre, détourna chaque jour quelque somme pour fournir à ses dépenses au dehors. Cette ressource une fois connue, les frères en usèrent, et la caisse fut livrée au pillage; ce fut le commencement de la décadence d'une maison qui était devenue l'une des meilleures de la ville.

Vint ensuite la révolution avec les lois des suspects et du *maximum*. Le vieux Quesnel fut mis à la geôle et fit de grandes pertes sur les marchandises qu'il fut obligé de livrer pour vivre en repos. Sur ces entrefaites, Marcelin, son quatrième fils, mourut subitement pour s'être jeté dans le canal en sueur. Guillaume, frappé de ces malheurs qui arrivaient coup sur coup, et toujours choqué de préférences injustes qui l'aigrissaient de plus en plus, ne pouvant tenir au logis, depuis surtout qu'il avait perdu sa pauvre mère, partit un matin pour Paris, à ce qu'on dit, et ne donna plus de ses nouvelles. L'aîné, ayant assez mal tourné et mangé deux fois son bien, courut à l'armée avec son cadet aussi dérangé que lui,

sur la promesse de l'avancement rapide qu'on obtenait alors. Le troisième frère, plaisant du quartier, fit un jour pour rire le pari d'avaler trois douzaines d'œufs sans boire, et mourut sur-le-champ.

M. Quesnel vendit sa maison, réalisa le plus d'argent qu'il put, et s'alla loger au bout d'un faubourg. A tout prendre, il n'était pas tout à fait ruiné, il avait sauvé quelque chose des dissipations de ses fils ; le prix de sa maison, de ses fonds de magasin, et quelques rentrées tardives lui laissaient de quoi se soutenir avec sa fille. Il vivait d'ailleurs de fort peu, ayant toujours été sobre et laborieux ; mais, qu'était-ce que cette condition pour un homme qui avait passé sa vie à s'amasser une fortune et qui s'était vu l'un des premiers marchands de la province? L'oisiveté fut insupportable dès les premiers temps à un homme actif et occupé comme il l'avait toujours été. La vie triste et retirée qu'il menait n'était guère propre à dissiper ses ennuis; le chagrin le mina sourdement.

Peu de temps après, l'aîné, Julien Quesnel, fut tué en duel à Lausanne; l'autre mourut de la peste en Syrie. Le vieux Quesnel demeura donc tout à fait seul avec sa fille, à laquelle il disait souvent : Ah ! que je te plaindrai, ma pauvre Madelon, si tu trouves à te marier.

Madelon, sachant le bien qui lui restait, ne vit plus d'obstacles dès-lors à le recueillir tout entier, encouragée qu'elle était par l'éloignement de Guillaume, le seul frère qu'elle eût, et surtout par la mauvaise volonté que le père avait toujours montrée

à cet enfant. Elle ne négligea rien dans cette vue. Cette fille était déjà mûre, laide et grossière, avec tous les travers de la basse classe des provinces parmi laquelle elle avait été élevée. Cependant, elle pouvait encore prétendre à de bons partis si elle eût hérité seule de son père. Toutefois, l'incertitude où l'on était de ce qui leur restait et du partage qui pouvait avoir lieu fit que personne ne se présenta pour épouser cette créature disgraciée.

Mais le bonhomme Quesnel avait fait dans sa retraite de longues et douloureuses réflexions. Doué d'un grand sens naturel, il avait bien changé d'opinion sur le compte de ses enfants et même sur celui de sa fille, qu'il commençait à connaître. La ruine de sa maison lui avait ouvert les yeux. Il se reprochait ses faiblesses pour son aîné, qui l'avaient jeté dans ses déportements.

— Que faire? disait-il souvent; ils sont morts; devant Dieu soit leur âme et qu'il leur pardonne aussi bien qu'à moi! Je ne pouvais pas m'occuper de tout; je n'ai cherché qu'à amasser, ils n'ont fait que dissiper. Que la volonté de Dieu soit faite!

Il revenait sur sa conduite à l'égard de son fils Guillaume, et reconnaissait combien il avait injustement maltraité celui qui le méritait le moins. Celui-là seul, en y songeant, lui avait rendu des services et ne lui avait jamais donné de justes sujets de plaintes. Il se rappelait mille traits où, sans son aveuglement, il aurait jugé le cœur droit et bon de cet enfant. Une nuit notamment, dans ses premiers chagrins, il se débattait sous l'obsession d'un mauvais

rêve et se plaignait sans doute assez haut. Guillaume, en rentrant, l'avait entendu de l'escalier, s'était glissé dans la chambre, et, voyant le pénible état de son père, il l'avait aussitôt réveillé en disant :

— Mon père, mon père, qu'avez-vous? Ce n'est rien, je suis là.

Mais lui avait chassé brutalement Guillaume, fort en colère que ce drôle l'eût réveillé. C'est ainsi que ce pauvre Guillaume, brusque et concentré lui-même, mais qui se serait jeté dans le feu pour son père, avait toujours été repoussé par le bonhomme.

Quesnel se rappelait encore qu'une autre fois, beaucoup plus tard, quand ses enfants le ruinaient, quand il apprenait de toutes parts des folies ou des dettes et voyait chanceler sa maison si péniblement établie, il était un soir assis auprès du feu, la tête penchée sur ses genoux, dans une attitude de profonde et cruelle méditation. Guillaume était entré par hasard, et, voyant son père dans cet état qui lui était si peu ordinaire, s'était jeté au-devant de lui en s'écriant : Qu'est-ce? Voyons, mon père, qu'est-ce que vous avez? Que vous a-t-on fait? Vous n'avez qu'à parler. Voulez-vous de l'argent? j'en trouverai.

Le bonhomme surpris lui dit : Merci, Guillaumet.

Il fut touché jusqu'au fond du cœur; mais cet attendrissement n'avait eu qu'un moment, tandis qu'il pleurait tout seul à présent, quand il venait à se rappeler ces détails. Sa pensée revenait sans cesse à ce pauvre enfant, qui n'avait jamais porté que des guenilles quand ses frères volaient la maison pour afficher du luxe. Guillaume cependant ne donnait

plus signe de vie. Quesnel résolut enfin de s'informer de lui à l'insu de sa fille, dont il se méfiait. Il alla prier un négociant qui partait pour Paris, d'y faire certaines démarches, et lui donna même une lettre qu'il fit écrire secrètement. Mais, comme tout se sait en province, on pénétra vite les regrets de Quesnel pour son fils Guillaume, ses opinions cachées sur le compte de sa fille; on jugea qu'il pourrait changer de dispositions à l'égard de son bien, et l'on ne se présenta pas davantage pour épouser Madelon.

Guillaume reçut en pleurant de joie la lettre de son père où perçait ce retour tardif. Il avait fait divers métiers depuis son départ et avait traversé bien des crises, trop fier et trop ulcéré pour retourner dans son pays. Il aurait tout oublié pour courir dans les bras de son père, mais il occupait dans une banque un chétif emploi qui ne le laissait pas libre. Il répondit avec grande effusion de cœur en remettant son voyage et jurant au bonhomme qu'il l'embrasserait encore une fois avant de mourir.

Madelon découvrit cette correspondance, et vit du même coup à quel point elle menaçait ses intérêts; elle n'ignorait pas que son père la craignait trop pour l'aimer, et combien le réveil de ses sentiments pour Guillaume pouvait lui nuire. Chose surprenante, en effet, dans un homme jadis si maître chez lui, et qui ne s'explique que par un extrême abattement, le vieux Quesnel craignait sa fille, qui, le voyant baisser, avait pris peu à peu un ton plus dur avec lui. Elle voulut d'abord user de son ascendant comme si elle devait confondre le bonhomme en lui

déclarant seulement qu'elle savait tout. Il n'y avait rien que d'ordinaire et d'innocent dans cette correspondance; mais on aurait aisément démêlé, au ton dont parlait la fille et dont se défendait le père, l'importance secrète qu'ils y attachaient tous deux. Madelon s'aperçut qu'il n'était plus possible de changer les idées du vieillard ni sur elle ni sur son frère, et qu'elle ne ferait que les confirmer par la violence; alors elle s'y prit autrement, dit beaucoup de bien de Guillaume, et flatta l'affection tardive de Quesnel, qui ne s'y laissa guère prendre.

Guillaume bientôt fit savoir qu'il pourrait se rendre aux instances réitérées que lui faisait son père de revenir passer quelque temps au pays. Il fixa même à peu près le moment de son arrivée. Cette nouvelle fit trembler Madelon, mais le vieux Quesnel en fut transporté, et pendant un mois il s'allait poster dès le matin sur la grande route, criant indistinctement, à toutes les voitures qui passaient : Guillaumet! Guillaumet!

Il était déjà fort affaibli, quoique sain et vivant bien, mais il avait alors soixante et dix ans, et les chagrins avaient avancé de beaucoup la ruine de ce tempérament robuste et vivace. Guillaume enfin écrivit qu'il lui serait impossible d'entreprendre le voyage qu'il s'était proposé. Quand on lut cette lettre au vieux Quesnel, il dit sourdement en s'essuyant les yeux : Je ne mérite pas de le voir avant de mourir.

A dater de ce moment, ses facultés baissèrent sensiblement; il laissa pénétrer ses projets de testament en faveur de Guillaume, et s'adressa pour ce sujet à

un certain Breguet, espèce d'homme d'affaires de campagne. Son intention n'était pas de laisser sa fille sans ressources, mais il était clair qu'il voulait léguer le meilleur de son bien à son fils. Il fit écrire ses dernières dispositions, qu'il laissa chez Breguet, toujours sans en parler à sa fille, mais elle était parfaitement instruite de tout. Curieuse comme une femme de province et de sa condition, stimulée en outre par l'intérêt, elle s'était procuré jusqu'à de fausses clefs de toutes les cachettes du vieillard, qui n'avait pas un chiffon de papier qu'elle n'eût lu cent fois.

Bientôt le vieux Quesnel ne parut plus au dehors. La tête assez dérangée, et retombé pour ainsi dire en enfance, il s'obstina même à demeurer enfermé dans sa chambre et ne parla plus. Il habitait alors, comme on sait, la petite maison qu'il avait hors la ville, au milieu des jardins. Sa fille avait eu soin d'en écarter tout le monde, et d'ailleurs le vieux Quesnel, trop occupé toute sa vie, n'avait jamais eu d'amis. Madelon, seule avec une femme qui travaillait au potager, le gardait dans cette espèce de prison. Quand on lui demandait par hasard de ses nouvelles, elle exagérait son état, et les voisins n'appelèrent plus le bonhomme que Quesnel le Fou.

Dans son égarement farouche, son idée fixe était, à ce qu'il paraît, qu'on venait le voler; il lui échappait à ce propos d'étranges paroles avec sa fille elle-même; il lui criait souvent, dit-on : Il te tarde que je meure, pour piller mon portefeuille. Ah! je te connais, va!

Ou bien, quelquefois le soir, quand on lâchait le chien dans l'enclos : Les voleurs ne sont pas dehors, ils sont chez moi, disait-il; je t'ai entendue, l'autre nuit; tu as essayé de forcer l'armoire; tu veux mes billets, tu veux mon argent, tu veux mes papiers, tu ne les auras pas!

Et chaque soir il verrouillait la porte de sa chambre.

Guillaume écrivit encore, mais ses lettres furent soigneusement interceptées par Madelon, ainsi que les dernières que son père avait tenté de lui adresser. Le soin de cette correspondance s'était perdu dans la tête affaiblie du vieillard, mais il n'en disait pas moins ouvertement : Tout ce que j'ai sera pour Guillaume.

Six ans s'écoulèrent : le vieux Quesnel, tout à fait idiot, s'était alité, et l'on ne pensait plus à lui, quand tout à coup on apprit un matin qu'il était mort, et sa fille fut déclarée son unique héritière, au grand étonnement des gens du pays.

On parla beaucoup de cette mort, à cause de certaines circonstances : on prétendit avoir vu des gens suspects rôder fort tard dans la maison; et, si l'on en croit les bruits qui se répandirent, il se passa des choses bien criminelles dans cette nuit où mourut le vieux Quesnel. Il fut dit que l'homme d'affaires Breguet, gagné par Madelon, lui avait, pour une certaine somme, livré ses secrets, prêté son office, et qu'ils avaient abusé de l'égarement du vieillard et des progrès de l'agonie pour lui arracher un second testament, en lui faisant croire qu'il s'agissait de son

fils. On allait jusqu'à parler de personnages supposés, déguisés en prêtres et en gens de loi. Le vieux Quesnel avait, jusqu'au dernier moment, disait-on, articulé à plusieurs reprises : Pour Guillaume! c'est à Guillaume ! A quoi les acteurs de la scène répétaient : Oui, Guillaume, votre dernier garçon. Et enfin le pauvre homme s'était éteint en prononçant le nom de son fils, au milieu de cette abominable comédie.

Des gens qui assuraient tenir le fait de la jardinière racontaient encore à cette occasion une chose effrayante. Après la scène du testament, le mourant était tombé dans un anéantissement si profond, qu'on l'avait cru mort, et l'on avait pris les dernières dispositions. A ce moment, dans la même chambre, Madelon venait d'ouvrir l'armoire pour y chercher un coffret qui contenait les bijoux de famille et une somme en or. Elle était seule avec la jardinière, qui était assise dans un coin, et prenait la lumière pour s'éclairer. Tout à coup comme elle venait d'ouvrir le coffret, le vieux Quesnel se redressa sur son séant, leva la tête et s'écria d'une voix qui semblait sortir de la tombe : Ah ! Madelon ! tu pouvais attendre que j'eusse les yeux fermés.

Ses yeux, tout grands ouverts, reluirent dans l'ombre, et il retomba sur son oreiller. On ajoutait que Madelon, épouvantée, avait laissé échapper sa lampe et qu'on avait été obligé de lui faire boire un verre d'eau pour la remettre.

Quoi qu'il en soit, le testament fut déclaré authentique et valable. On n'eut point de preuve sur les

manœuvres suspectes de cette nuit, et un parent éloigné qui se trouva lésé par ce testament, et qui essaya de l'attaquer en justice, perdit son procès.

Madelon Quesnel, avec une dot d'environ trente mille francs, se trouva l'un des meilleurs partis du pays. Dix ans plus tôt, la rumeur publique l'en eût chassée, mais la révolution avait tout perverti; d'honnêtes gens étaient persécutés, des misérables s'étaient enrichis; on ne faisait plus de cas que de l'argent, de quelque façon qu'on l'eût acquis. Il y eut d'ailleurs des gens qui soutinrent l'innocence de la fille Quesnel. Ils n'eurent point de peine à prouver que le vieux Quesnel était un restant d'aristocrate qui avait fait le malheur de ses enfants, et l'on citait tous ses traits de dureté. Ce fut pourtant cette réputation d'honnêteté et d'attachement à l'ancien régime qui servit à l'établissement de sa fille. Un jeune homme de Bordeaux, qui venait de quitter l'armée avec un grade honorable, en entendit parler par hasard chez un notaire du pays; et comme il était pressé, pour échapper au service, de succéder à son père dans un petit commerce de vin qu'il pouvait agrandir, il voulut voir cette fille, que le notaire lui conseillait d'épouser. C'était un honnête garçon, que les bruits répandus épouvantèrent; trop droit cependant pour y croire d'abord, et les ayant examinés, il ne vit là que des propos de jalousie et de pure malice, comme on en fait tant en province. La recherche éblouit Madelon, qui n'avait jamais attiré les regards d'un homme; Xavier Lagache était encore jeune, de belle mine, de bonne réputation, et son établissement qui

promettait acheva de la séduire. Le mariage fut aussitôt conclu. Madelon vendit ce qu'elle avait et partit avec son mari.

Guillaume Quesnel apprit confusément la mort de son père, la conduite de sa sœur qui l'avait frustré de son héritage; mais il n'en fut pas très-affecté, n'ayant jamais compté là-dessus. Réduit à lui-même, il suivit son obscure carrière, changeant souvent de condition. Il travailla d'abord chez un huissier, puis chez un notaire; enfin il entra au ministère de la guerre, qui l'expédia à la suite des armées en Espagne avec une espèce de grade. Une grosse maladie, causée par des marches forcées et des fatigues de service, le força de donner sa démission. Il revint à Paris et finit, à force de peines, par retrouver un petit emploi au ministère de l'instruction publique. Ce fut dans cette condition à peu près fixe et supportable qu'il se maria par l'entremise de l'abbé Truelle, un digne prêtre qui s'intéressait à lui. Tous rapports demeurèrent rompus avec sa sœur, dont il sut pourtant la prospérité.

En effet Lagache, aidé à Bordeaux des amis de son père, accrut son petit établissement. Ses commencements furent difficiles; mais on vint à son secours, on l'encouragea, il étendit ses affaires, et devint d'année en année l'un des négociants les plus considérés de Bordeaux.

Longtemps après son mariage, il vint à Paris pour affaires de commerce. C'était un brave homme, qui s'était souvent informé des parents de sa femme, et voyait avec peine leur éloignement. Se trouvant seul

dans la capitale, et voulant effacer s'il était possible les traces de ces vieilles inimitiés de famille, il fit demander à Quesnel s'il ne serait pas bien aise de voir son beau-frère. Les ressentiments de Guillaume étaient oubliés; ils se virent et s'embrassèrent. Quesnel, qui venait de perdre une fille aînée après une longue maladie, et qui faisait de grands sacrifices pour l'éducation de son fils Joseph, était dans ce moment-là très-gêné; il ne fut pas difficile à Lagache de s'en apercevoir : il fit accepter délicatement ses offres de service à son parent, et le tira d'embarras avec ses créanciers. Lagache passa trois mois dans cette maison, d'où il partit béni et apprécié. Après son départ on s'écrivit, et les relations furent ainsi rétablies entre les deux familles. Le fils de Guillaume, Joseph Quesnel, n'avait alors que onze à douze ans.

Les témoignages réciproques de bonne amitié ne cessèrent point durant quatre ou cinq ans, et Lagache, qui connaissait la mauvaise situation des Quesnel, les priait souvent de venir se fixer auprès de lui. Mais un jour Guillaume reçut une lettre cachetée de noir, et, avant qu'il l'eût ouverte, le Bordelais qui s'en était chargé lui apprit la mort de son beau-frère. Lagache, encore dans la fleur de l'âge, venait de succomber tout à coup à une maladie ancienne dont il s'était à peine plaint. Il fut pleuré de tous comme il le méritait, mais surtout de Guillaume, qui avait pour lui une reconnaissance sans bornes. Au bout de la même année, Guillaume lui-même, d'une santé ruinée par la fatigue et les soucis, s'alita dans un état très-grave. On voulut bien lui continuer son

traitement durant quelques mois; mais enfin il fut forcé de donner sa démission, et en fut réduit, au milieu de sa maladie, à une modique pension de retraite.

Le pauvre homme avait toujours pensé que les remords travaillaient la vieille Madelon, et que les bontés de son mari n'avaient eu pour but que de faire oublier d'anciens torts. Il espérait que les époux Lagache prendraient tôt ou tard quelque disposition en faveur de sa femme et de son fils, en manière de réparation. Madame Quesnel, d'après ce qu'il disait, en était demeurée convaincue; cette idée les soutint dans leurs derniers chagrins. Guillaume mourut enfin en parlant à sa femme de ces espérances, qui le rassuraient sur l'avenir, et la laissa seule au monde avec son petit Joseph, qui venait à peine d'achever ses études. Elle reçut aussitôt une lettre de ses parents de Bordeaux, qui regrettaient cette mort de tout leur cœur, et qui l'engageaient à venir auprès d'eux se distraire de son affliction; mais elle ne le pouvait guère en ce moment, assez occupée des embarras où cette perte l'avait jetée.

Voilà donc où en étaient les choses, et les divers événements de famille qu'il était bon d'exposer pour jeter plus de jour et, s'il est possible, plus d'intérêt sur ceux qui suivent.

Madame Quesnel, privée par la mort de son mari de la petite pension qui les faisait vivre, se trouva dans une position critique. Elle vendit ses meubles inutiles, quitta son logement, et s'en alla demeurer à la Place Royale, dans un quartier où elle pensait

vivre à meilleur marché. Elle avait là deux petites pièces au dernier étage, assez gaies, et dont les fenêtres en mansarde donnaient sur la place. Elle avait autrefois essayé de peindre l'aquarelle pour soutenir d'autant son ménage ; elle s'adressa, par l'entremise de quelques amis, à des marchands, qui lui donnèrent à colorier des éventails, des écrans et divers légers meubles de carton et d'albâtre. Joseph, qui avait commencé son droit, l'interrompit pour chercher des occupations lucratives. Il trouva d'abord à copier des rôles administratifs, des mémoires, des pièces de théâtre. Son penchant l'avait porté de tout temps à l'étude de l'histoire ; il s'y adonna et fut recommandé à M. le comte de Holstein, écrivain célèbre, qui s'occupait d'un long ouvrage historique, et qui, prévenu en sa faveur, lui donna des recherches à faire, des documents à recueillir, des notes à préparer. Joseph put ainsi gagner quelque argent. En même temps il donnait çà et là des leçons de français et de latin, ce qui lui valait encore quelque chose, en sorte qu'ils parvinrent à vivre, lui et sa mère, à force d'économie.

Le petit logement où ils se trouvaient installés était divisé en deux pièces par une cloison très-mince. La première, que Joseph appelait sa chambre, était éclairée d'une seule fenêtre et tendue d'un papier fond bleu à fleurs assez propre ; il avait là d'un côté son lit, de forme ancienne, qui lui avait servi dès l'enfance, et de l'autre une petite table en bois noir où étaient rangés proprement ses cahiers, ses plumes et quelques papiers serrés sous trois ou

quatre volumes. Trois rayons accrochés au-dessus portaient encore une cinquantaine de tomes de tous les formats : des livres de classe donnés en prix pour la plupart, quelques volumes dépareillés, anciens dans la maison et recueillis avec soin, quelques autres achetés à grand' peine sur les quais, et tous, quoique vieux, bien soignés et bien reluisants. Derrière le lit était la *cabane*, la malle de collége en bois blanc, à deux battants, encore tachée de ruisseaux d'encre, et qui servait maintenant à serrer les habits. On voyait sur les murs, disposés avec une symétrie parfaite, quelques babioles de jeunes gens : deux ou trois ébauches de paysages à l'huile données par des amis et sans cadre, une vue des Pyrénées rapportée par Guillaume Quesnel de ses voyages, sa vieille épée d'employé aux vivres, conservée aussi précieusement que celle d'un connétable, et qui n'était jamais sortie du fourreau ; enfin deux ou trois pipes étagées par rang de taille, que madame Quesnel essuyait pieusement tous les matins, et dont Joseph n'avait pu se priver par égard pour la mode et pour ses amis.

La chambre de madame Quesnel, la pièce d'honneur, était plus grande, et dans le fond s'ouvrait encore une alcôve drapée de quatre festons d'étoffe jaune à rosaces rouges d'où tombaient deux rideaux de coton blanc, retenus par une torsade de chaque côté du lit. Ce lit, haut et large, de forme dite *à bateau*, était couvert d'une étoffe pareille aux draperies et surmonté aux deux coins du fond de deux coupes, aux coins du devant de deux pommes dorées. Un lambeau de tapis bariolé de raies vertes et cou-

leur de feu tranchait au bas sur un carreau sans couleur et fendillé çà et là, mais d'une propreté rigoureuse. La cheminée, marbrée au pinceau, était décorée d'une pendule à coffre de bois en forme de piédestal, laquelle pendule était flanquée de deux pots de fleurs artificielles. On voyait encore, avec la vieille théière, des tasses dépareillées et quelques bergers en biscuit, sur le marbre de la commode enfermé de trois côtés d'un petit balustre doré. Cette commode, l'un des plus beaux meubles, était en acajou, élevée sur quatre pieds et ferrée de cuivre jusqu'aux trous des serrures, qui étaient façonnés en forme de trèfle. A l'autre coin près de la fenêtre était le vieux bureau à cylindre de M. Quesnel. C'était à ce bureau que madame Quesnel enluminait ses éventails; ses godets, ses pinceaux, ses albâtres en couvraient ordinairement la tablette déployée. Au fond étaient encore rangés les papiers administratifs de M. Quesnel; c'étaient d'anciens comptes de chaque année, des recueils de bordereaux ou de récépissés qu'il avait conservés en cas de besoin. Au-dessus de la commode le portrait de M. Quesnel, en habit bleu et cravate blanche, faisait à peu près face à la petite glace de la cheminée, appliquée sur un bois peint en gris et flanquée de chaque côté de deux autres portraits au crayon du père et de la mère de madame Quesnel, habillés à la vieille mode, le mari poudré et la femme en bonnet à papillon. Une grande bergère en velours d'Utrecht jaune, uniquement réservée à madame Quesnel, trônait magnifiquement parmi les chaises de paille qui complétaient l'ameu-

blement, et l'on avait placé par économie dans la cheminée le poêle, dont le tuyau traversait la chambre de Joseph. On l'enlevait l'été, et il était remplacé par un devant de cheminée où l'on voyait sur fond bleu une figure allégorique de l'Hiver se chauffant auprès d'un brasier.

L'alcôve laissait sur le côté la place d'un petit cabinet qu'une cloison en séparait, et qui prenait jour par une porte vitrée. Madame Quesnel y serrait sa vaisselle et ses vieilleries. La cuisine se faisait dans la chambre, sur un réchaud, derrière le poêle. Cette chambre était percée de deux fenêtres, avec une espèce de petit balcon entaillant la toiture, que madame Quesnel avait orné de pots de fleurs et de capucines qui montaient en guirlandes. Les fleurs étaient un de ses goûts les plus vifs. Il y avait place pour deux chaises sur ce balcon où l'on pouvait l'été respirer la fraîcheur d'une belle soirée, et d'où la vue s'étendait sur les nobles façades de la place et sur les faîtes de ses grands arbres à toute heure égayés de promeneurs et des cris des enfants du quartier.

La vie de ces deux êtres, madame Quesnel et son fils, était des plus humbles, des plus obscures, et peut-être des plus heureuses. Madame Quesnel et son mari avaient vécu dans une intelligence parfaite, ils ne se souvenaient point de s'être jamais contrariés, et ce mariage fut d'une rare tranquillité, quoique établi sans fortune et sans inclination bien vive de part ni d'autre. Madame Quesnel n'avait jamais été jolie; c'était une femme grande, sèche, autrefois d'un

blond cendré, le nez long, les traits forts, mais de l'humeur la plus douce et la plus égale, sauf quelques minuties auxquelles elle tenait trop et des tracasseries qu'elle faisait subir à ceux qu'elle aimait, précisément à cause de sa grande sollicitude. Joseph était né longtemps après son mariage; demeuré seul par la mort de sa jeune sœur, il fut élevé et gâté comme un fils unique par une femme qui n'attendait plus d'enfants, qui commençait à vieillir, et qui était d'une tendresse extrême qu'elle n'avait jamais beaucoup trouvé à répandre autour d'elle. Heureusement il n'en résulta pas grand mal pour Joseph; il avait le cœur bien fait et ne fut poussé par cet amour maternel qu'à le payer d'un amour aussi vif. Il en garda seulement des défauts légers, quelques manies, et ces délicatesses des enfants élevés par des femmes; il en prit aussi l'humeur douce, la politesse et une certaine distinction.

Quand la mort de son mari vint navrer le cœur de madame Quesnel d'un des plus violents chagrins qu'elle eût jamais éprouvés, son affection, parvenue au dernier degré, se reporta tout entière sur son fils chéri, le seul être qui lui restât dans le monde. Ce ne fut plus qu'une âme en deux corps, qui d'ailleurs se ressemblaient aussi bien que l'esprit et les goûts. Grands et maigres tous deux, délicats, la poitrine étroite, ils avaient à peu près même voix, même accent, mêmes gestes, et l'on revoyait dans le nez allongé, l'œil doux et bleu, le front haut, et jusque dans le moindre trait de Joseph, toute la physionomie de sa mère, adoucie seulement par la fraîcheur

de la jeunesse. Ils avaient jusqu'aux mêmes dérangements de santé : Joseph avait l'estomac assez faible, comme sa mère, et madame Quesnel, son meilleur médecin, reconnaissait ses douleurs quand il se plaignait, et lui donnait les conseils de son expérience.

Ces deux êtres, dans leur vie pauvre et retirée, n'étaient occupés qu'à se deviner, se soulager, se soigner mutuellement, et trouvaient peut-être dans cette union étroite des douceurs inconnues à des gens plus aisés. Quoi que pût faire et dire Joseph, madame Quesnel, à cause de l'âge, se levait toujours la première, sur les six heures, et quand elle venait le réveiller, toujours un peu tard, sous prétexte qu'il travaillait le soir, il trouvait tout nettoyé, tout rangé, et les provisions faites pour la journée. Aussitôt le déjeuner pris, il mettait la dernière main à sa toilette, embrassait sa mère, qui travaillait à ses enluminures, s'en allait à ses répétitions du matin ou dans les bibliothèques, et ne revenait que le soir. Quand il revenait vers les cinq heures, le dîner était prêt et proprement étalé sur un coin de nappe. Madame Quesnel y mettait tous ses soins, et Joseph n'y trouvait jamais que des plats de son goût ou de régime forcé. Après le dîner, selon le temps, madame Quesnel mettait son chapeau, quelque peu ancien et flétri, et l'on descendait faire un tour et s'asseoir dans la place; quelquefois on poussait jusqu'au boulevard du Temple, où l'on s'arrêtait aux distractions qui fourmillent. Quand on ne sortait pas, on mettait deux chaises sur le balcon, parmi les fleurs, et l'on y

respirait, en causant, le frais d'une belle soirée. L'hiver, madame Quesnel, dans sa grande bergère, tricotait, parce qu'elle ne pouvait travailler à ses peintures la nuit, et Joseph, de l'autre côté, le front penché sur une main, lisait à haute voix quelque ouvrage agréable.

Madame Quesnel, ayant une longue habitude des maisons de Paris, se mêlait peu aux voisins, quoique fort polie, fort obligeante et très-bien vue dans la maison, où l'on admirait le train de ce petit ménage; la mère et le fils étaient même connus dans tout le quartier, parce qu'on ne les voyait jamais l'un sans l'autre, et l'on s'édifiait de cette disproportion d'âge avec l'apparence de tant d'amour et de sympathie. Madame Quesnel recevait pourtant deux vieux amis. L'un avait travaillé avec son mari et lui avait conservé grande estime et grande amitié, chose rare dans les bureaux; ils s'étaient vus de tout temps, et ce bonhomme, qu'on appelait M. Desnoyers, maintenant en retraite, mangeait sa petite pension dans le quartier de madame Quesnel. L'autre ami était l'abbé Truelle, un vieux prêtre hors d'exercice, aumônier et précepteur, avant la révolution, dans une grande maison où des qualités réciproques l'avaient lié au père de madame Quesnel, qui en était l'intendant. Après la mort de cet honnête homme, que les événements avaient ruiné, l'abbé, revenant de l'émigration, s'était pour ainsi dire chargé de sa fille, qu'il avait vue naître, et dont il était le parrain. C'était lui qui l'avait mariée, c'était lui qui avait favorisé le projet de faire instruire Joseph, en obtenant pour

lui des faveurs au collége et au séminaire. Enfin, il lui avait procuré la protection de M. de Holstein, l'historien. M. l'abbé Truelle était lui-même un très-savant homme, fort vénéré dans le clergé, simple et bon, conservant la culotte et les boucles, avec une grande lévite de gros drap, de beaux cheveux blancs bien touffus, et n'ayant point de plaisir plus grand que de venir faire un cent de piquet avec madame Quesnel et quelquefois M. Desnoyers. Ces soirs-là, Joseph lisait tout bas dans son coin.

Joseph lui-même avait deux ou trois anciens camarades, pauvres comme lui, dont il ne s'était rapproché qu'à cette considération; car, à peine sorti des classes, il s'était cruellement blessé à ces premières épines de la pauvreté qu'on rencontre en entrant dans le monde. Etant au collége sur le même pied que les autres élèves, grâce aux soins de sa mère et de l'abbé; bon et prévenant, d'une intelligence d'ailleurs assez bien douée, et devant à l'éducation maternelle aussi bien qu'à la nature cette bonne mine qu'on appelle à présent *un air distingué*, il s'était lié de ces vives amitiés de collége avec quelques élèves, des premiers par le rang et la richesse de leurs parents. Depuis sa sortie et son père mort, toujours mis décemment et n'ayant fait que profiter sous le rapport des manières, il pouvait passer pour un fils de famille aisée. Quelquefois il lui était arrivé de rencontrer au dehors ses anciens camarades qui maintenant étaient des hommes à la mode, marquant dans le monde; la reconnaissance était bientôt faite, on se prenait la main, on se tutoyait, il ne s'agissait

plus que de se revoir. Mais alors Joseph retombait de cette hauteur dans sa misère, il se retrouvait dans son mauvais petit logement partagé avec sa mère, où il ne supportait pas l'idée qu'on le pût venir voir; il s'excusait, cherchait un prétexte ou se retranchait sur la froideur. Il eut ainsi la douleur de fermer sa porte et son cœur à bien des amitiés vives et sincères, et certes elles lui furent bien sensibles, les premières atteintes de ce cilice caché sous l'habit et qu'on appelle la pauvreté.

Madame Quesnel, qui devinait, avec la sagacité d'une mère, de combien de plaisirs de son âge il était privé, le querellait souvent là-dessus en l'engageant à se distraire. La bonne femme avait autrefois passionnément aimé la danse, elle pensait que ce devait être là comme de son temps le plus vif plaisir d'un jeune homme. Quelquefois elle parvenait, à force de soins, à retrancher quelque chose des dépenses de la semaine, et le dimanche matin elle disait à Joseph en lui mettant une pièce de vingt sous dans la main: Tiens, mon ami, on danse ici près dans un salon qui m'a paru fort bien. Voici de quoi danser quatre contredanses, cela te distraira un peu; il faut qu'un jeune homme s'amuse. La pauvre femme ne savait pas qu'elle envoyait son fils dans les plus mauvais lieux de Paris, et que rien au fond n'est moins amusant; heureusement Joseph, non-seulement ne se sentait pas ce goût, mais encore il était trop timide pour oser dépasser le seuil de pareils endroits. Ne pouvant refuser l'argent, il le gardait et en achetait quelque beau volume.

Ils vivaient ainsi avec la plus stricte économie. Joseph donnait régulièrement à sa mère l'argent de ses répétitions et tout ce qu'il gagnait ; mais la gêne lui était parfois si sensible, qu'il avait la faiblesse, avec ses amis, de se rehausser par quelque mention de sa famille établie à Bordeaux, qui était, disait-il, fort riche. Malgré ce train de vie en apparence assez doux et régulier, le petit ménage avait ses vicissitudes, ses déchirements intérieurs. Souvent Joseph venait à perdre un élève, et c'était autant à déduire sur le faible revenu du mois ; d'autres fois, il avait moins de travaux à faire, et ne savait comment le dire à sa mère, qui le consolait la première. On se réduisait, on faisait comme on pouvait, il était convenu surtout qu'on cacherait cette gêne à l'abbé Truelle. Mais depuis quelque temps un danger plus menaçant entretenait l'inquiétude dans la maison : madame Quesnel, qui avait abusé de sa vue dans ses travaux, la sentait s'affaiblir de jour en jour. Elle ne travaillait plus depuis longtemps à la chandelle ; même le jour, quand elle avait fixé les yeux une heure durant sur le papier, elle était obligée de s'interrompre. Elle gagnait déjà fort peu de chose, et se voyait sur le point de ne plus pouvoir continuer ses travaux. Elle se cachait de Joseph, mais Joseph avait tout deviné et la querellait tous les jours pour l'empêcher de s'occuper. Il faisait au dehors des efforts incroyables pour augmenter son gain, mais il fallait entreprendre des études pour se pousser dans certaines carrières, il ne pouvait d'autre part disposer de son temps sans renoncer aux petites occupations

qui lui rapportaient le peu d'argent dont ils vivaient. Il se voyait donc enchaîné dans cette position gênante; et, souffrant sans oser se plaindre, voyant sa mère souffrir en faisant les mêmes efforts, il sentit le découragement s'emparer de lui.

Vers ce temps-là, un ancien ami de Guillaume Quesnel, venant de Bordeaux, en rapporta une lettre de la famille Lagache, avec laquelle il s'était naturellement trouvé en relation. Cette lettre, adressée par la tante Lagache à sa belle-sœur, était très-touchante, contenait de grandes doléances sur leurs pertes communes, et respirait le plus vif intérêt pour la position présente de la veuve et du fils du pauvre Quesnel. Elle était écrite par l'un des fils Lagache, qui avait interprété de son mieux les sentiments de sa mère. Madame Quesnel en fut tout émue de reconnaissance pour sa belle-sœur.

L'ancien ami porteur de ces nouvelles, M. Belliard, alla voir plusieurs fois madame Quesnel et, dans des entretiens plus précis, lui annonça qu'il était chargé par la famille Lagache de s'informer exactement de sa position; que l'invitation qu'on lui faisait dans la lettre d'aller passer quelque temps à Bordeaux pour se distraire, ou du moins d'y envoyer Joseph, ne devait pas être considérée à la légère; qu'à la manière dont on lui avait parlé d'elle et de son fils, il avait jugé très-certainement qu'on voulait faire quelque chose pour eux et les aider à se tirer de peine; enfin qu'on était en des dispositions qu'il ne fallait pas négliger, et que madame Quesnel, avec de si bons parents, n'avait qu'à s'expliquer. Madame

Quesnel, encouragée par le zèle qu'y mettait le bon M. Belliard et n'ayant jamais perdu espoir de ce côté, détailla franchement sa situation; elle lui apprit comment elle dissimulait avec son fils, et que ce n'était pas pour elle, mais pour lui, ce cher enfant, qu'elle se désolait; là-dessus, après s'être longtemps contenue, elle se mit à pleurer.

— Eh bien! lui dit M. Belliard en la consolant, soyez sûre que cet embarras va finir; je retourne à Bordeaux et je n'aurai pas beaucoup à dire pour hâter des arrangements qu'on était prêt à prendre. Joseph a du cœur, de l'instruction, l'amour du travail; aidé à Bordeaux par ses cousins, on ne sait pas où il peut parvenir. Ne vous inquiétez plus de lui.

Le premier coup d'œil jeté dans l'intérieur de madame Quesnel avait suffi pour décider M. Belliard à mettre cette vivacité dans ses propositions et lui persuader qu'elles seraient aisément accueillies. Il ajouta que les intentions de madame Lagache n'étaient point douteuses, qu'il lui avait cent fois entendu dire qu'elle avait envie d'appeler et de fixer sa belle-sœur auprès d'elle pour achever leur vie ensemble, qu'elle pensait tout le bien imaginable de madame Quesnel et de son fils. Il répéta encore en insistant qu'il fallait à tout prix saisir cette occasion de sortir d'embarras, que Joseph trouverait à s'occuper à Bordeaux avec mille avantages, qu'il en aurait toutes les facilités possibles, qu'on le pousserait dans le commerce, et que peut-être, qui sait? on l'associerait à la maison Lagache. On fit là-dessus toutes sortes de châteaux en Espagne qui tous avaient quelque fondement.

Le lendemain M. Belliard prit Joseph à part, lui demanda s'il ne serait pas bien aise d'aller suivre à Bordeaux une carrière tout ouverte, et enfin lui fit part de tous ces projets. Joseph les accueillit avec l'enthousiasme d'un jeune homme qui aime la nouveauté et les voyages; d'ailleurs ce plan tranchait pour lui toutes les difficultés, il n'avait rien commencé ni ne pouvait rien commencer d'important, il se voyait condamné à vieillir dans sa condition indécise, tandis qu'on lui découvrait là-bas un but assuré. Il ne s'inquiéta que de sa mère, qu'il ne voulait pas abandonner; mais M. Belliard lui assura qu'elle l'accompagnerait et qu'on s'arrangerait pour cela. Le fils et la mère en conférèrent ensemble. On consulta les vieux amis, l'abbé et M. Desnoyers, qui se réjouirent, mais en conseillant d'attendre une lettre de Bordeaux qui vint tout confirmer. Tout cela causa grande émotion dans le petit logement de la Place-Royale. Madame Quesnel était d'autant plus convaincue des bonnes dispositions de sa belle-sœur, qu'elle pensait toujours que le souvenir de sa conduite avec son frère ne la laissait pas bien en repos, et qu'elle ne cherchait à la longue qu'à réparer doucement ses torts. Cette raison toucha surtout l'abbé Truelle. M. Belliard partit.

Quelques jours après, en effet, vint une lettre extrêmement pressante de madame Lagache, qui ne laissait plus de doute sur ses intentions. Elle faisait écrire à sa belle-sœur qu'elle éprouverait un véritable soulagement à la voir, et qu'ayant fait la même perte, elles se soutiendraient dans leur malheur com-

mun et se consoleraient entre elles; qu'elle amenât son fils avec elle et qu'on verrait à les établir à Bordeaux. Cette lettre excellente fit verser des pleurs à madame Quesnel; elle achevait de tout oublier, les torts disparaissaient, elle ne pouvait plus que bénir une femme qui les réparait ainsi. Ce fut alors qu'on s'occupa sérieusement de ce voyage dans le conciliabule des vieux amis. Madame Quesnel voyait l'avenir magnifique, mais il était tout simple qu'elle éprouvât de grandes difficultés à quitter Paris. Elle y était née, elle n'en était jamais sortie, elle y comptait encore de vieux parents, ses meilleurs amis, surtout son parrain l'abbé, qui l'avait soutenue dans tous ses chagrins; elle en avait aussi toutes les habitudes. Il est toujours dur d'ailleurs de changer de pays à un certain âge. Qui l'assurait qu'elle se plairait dans une ville dont les mœurs, les usages, le langage même et le climat lui étaient si fort étrangers? En sorte que son bonheur même la faisait soupirer et fondre en larmes. Et puis enfin un voyage de cette longueur à deux était une dépense exorbitante à laquelle il fallait absolument renoncer sans aide.

Mais il n'y avait pas à balancer. Joseph, qui n'avait encore rien d'assuré et qui n'avait eu que les dégoûts des commencements de sa profession, accueillait cet événement avec transport; il y voyait la fin de ses embarras et l'ouverture d'un très-bel avenir. Ils en causaient sans cesse lui et sa mère, il s'échauffait, il lui en faisait voir tous les avantages dont elle demeurait d'accord; et quand elle représentait que pourtant Paris était le lieu le plus favorable à l'essor

d'un jeune homme qui avait reçu une éducation aussi soignée, il ne voyait rien de plus aisé que de travailler cinq ou six ans à Bordeaux, d'y amasser quelque bien, et de revenir à Paris s'il se sentait en état d'y déployer des talents. Il parlait de ce voyage à tous ses amis; il n'avait plus à s'inquiéter de rien, sa gêne était finie, il s'en allait à Bordeaux chez de riches parents bien établis qui se chargeaient de lui et lui ôtaient tout souci de son avenir. M. Belliard lui écrivit à son tour pour le presser de partir, et lui détailla les agréments qu'il trouverait chez les Lagache, qui avaient deux maisons de campagne à lui offrir s'il voulait y loger seul.

Enfin madame Quesnel, après avoir longuement réfléchi et consulté ses amis, s'arrêta à laisser d'abord son fils s'établir là-bas avant de partir elle-même. Elle avait à vendre son mobilier, à remercier les gens qui lui donnaient encore à travailler, ce qu'elle ne devait faire qu'à la dernière extrémité; elle voulait tenir de son fils des détails sur la ville qu'elle allait habiter, et savoir si quelque raison impérieuse ne s'opposerait point absolument à son départ.

Il fut donc décidé que Joseph partirait seul. Il avait bien quelques relations ébauchées et quelques travaux commencés, mais il n'avait pas à s'en inquiéter en partant, puisqu'il allait trouver là-bas des avantages incomparables. Ici pourtant se représentait la même difficulté; il fallait même pour le voyage de Joseph une somme assez considérable; il lui fallait quelque bagage pour qu'il n'arrivât pas à Bordeaux dans un trop grand dénûment; madame

Quesnel y mettait son amour-propre de mère. De plus, comment ferait-elle elle-même pour vivre? Il était vrai qu'elle vivrait de peu, qu'elle tâcherait de se suffire avec son travail; il était encore vrai que Joseph lui enverrait bientôt sur ses économies de quoi l'alléger des frais du voyage. Mais enfin il fallait une certaine somme d'avance qu'on ne savait d'où tirer. L'abbé Truelle n'eut pas de peine à pénétrer de lui-même cette difficulté; il s'en alla chez son notaire, détourna mille francs de son modique capital, sa seule ressource, et les porta chez madame Quesnel. Madame Quesnel, touchée au dernier point, ne voulait pas accepter; mais elle était si sûre de rembourser bientôt qu'elle céda, elle qui n'avait jamais voulu s'endetter, surtout envers son vieil ami, qui n'avait déjà que trop fait pour elle.

Elle divisa cette somme selon ses calculs, mais elle fut encore obligée d'employer ses dernières ressources à faire le trousseau, parce que les dépenses s'agrandissaient à mesure et qu'elle ne voulait pas que son fils manquât de rien. Elle ramassa tout ce qui put servir en fait de linge; on commanda deux habillements complets au tailleur, qui voulut bien faire un peu de crédit; on rassembla les menus objets ayant quelque valeur qui pouvaient rehausser le modeste équipage du jeune homme, des bijoux de famille, un petit portefeuille garni en argent que sa marraine lui avait donné pour ses étrennes, une cravate de batiste brodée que son père n'avait jamais mise depuis le jour de ses noces, une canne à pomme d'or qu'il tenait d'un de ses amis; enfin madame Quesnel fit

monter en épingle un brillant qu'elle portait au petit doigt, le seul bijou qui lui restât de son père. Elle mit la dernière main à ces préparatifs, et quand il était difficile de compléter certaines nippes dont le prix eût excédé pour le moment leurs moyens : Va, disait-elle, ta tante trouvera bien à te prêter le reste, elle qui a des garçons. Nous sommes bien bons de nous inquiéter, tu ne manqueras de rien.

Il fallut de plus se munir de cadeaux pour ne point arriver les mains vides au milieu de la nouvelle famille; on acheta un livre d'heures pour la tante Lagache, des porte-cigares pour les jeunes gens, qui fumaient, quelques douzaines de gants de Paris pour la cousine. Les dernières sommes y passèrent, et l'on n'y eut point de regret, parce qu'on était convaincu que cet effort serait le dernier. Madame Quesnel poussa le soin jusqu'à prendre des précautions pour les parties de plaisir dont Joseph serait accablé dans les premiers jours. Il fallait de gros souliers ferrés pour la chasse, une casquette élégante et commode pour le voyage et la campagne, des pantalons de toile pour les chaleurs. Ce fut bien autre chose encore pour les précautions du voyage : madame Quesnel craignait que son fils n'eût froid ; elle lui procura une *chancelière* bien fourrée, elle fit redoubler son manteau ; elle ajouta un coussin élastique pour s'asseoir commodément, un panier bourré de provisions et de toutes sortes de petits objets dont il pouvait avoir besoin, enfin une ceinture qu'elle cousit elle-même pour mettre la somme qu'il emportait en pièces d'or.

Joseph avait eu le dessein d'écrire pour prévenir sa famille de Bordeaux ; mais le jour du départ arriva, et il n'en eut plus le temps. Il se promit d'écrire en route. Si quelque chose put adoucir les adieux de madame Quesnel, ce fut qu'ils ne se quittaient que pour peu de temps. Cependant, elle ne faisait que pleurer ; elle allait se trouver toute seule chez elle pour la première fois de sa vie ; et voir partir son fils, c'était faire elle-même le premier pas hors de son pays.

L'occupation, le changement, la joie d'un voyage si longtemps souhaité, soutinrent Joseph. Sa mère et l'abbé l'accompagnèrent à la diligence ; il pleura en les embrassant, il pleura surtout quand le pauvre abbé se mit à dire : Adieu, mon petit Joseph, je ne te verrai plus, moi, mais que le bon Dieu ait soin de toi !

Il se jeta dans la voiture brusquement en étouffant ses sanglots ; mais sa douleur éclata quand il vit encore de loin sa mère et l'abbé qui lui tendaient les bras en pleurant. Il se détourna et trouva cruels ces cinq visages de la voiture qui l'examinaient tandis que son cœur se brisait. Eh quoi ! était-il prêt à crier, ne voyez-vous pas que je quitte là tout ce qu'il y a de meilleur et d'aimable pour moi dans le monde !

Mais bientôt quelques propos joyeux des voyageurs le remirent. La voiture n'était pas à cent pas que ses larmes étaient séchées. Enfin, après quelques réflexions soutenues de beaucoup d'espérance, il redevint calme et content ; il se représenta le bien-être où il courait, l'agrément du voyage ; il allait voir des

pays nouveaux, secourir sa mère, embrasser un état : il avait enfin dans sa petite ceinture de cuir, sa place payée, cent beaux et bons écus en pièces d'or.

Il fut vite au mieux avec les voyageurs, qui étaient par bonne fortune de braves garçons comme lui, des étudiants s'en allant passer chez eux les vacances; il ne pouvait mieux rencontrer: ce voyage fut une de ces parties joyeuses que l'on compte parmi les plus heureux moments de la vie. On riait, on soupait de compagnie, on buvait à chaque cabaret; on fit quelques folles dépenses, mais les jeunes gens ne s'en inquiétaient guère en rentrant chez eux, et Joseph, à son tour, pensait qu'il s'en allait chez ses parents de Bordeaux, où il n'aurait plus à s'embarrasser. Il fit par-ci par-là quelques saignées à sa ceinture de cuir.

Les voyageurs virent d'abord que Joseph était un enfant gâté. Sa timidité dans les auberges, le grand soin qu'il attachait à de petites commodités, sa gêne quand on l'en privait, un peu de mignardise dans les paroles et les manières, son apparence délicate, sa mise soignée, en disaient assez là-dessus. On le croyait en outre d'une condition au-dessus de la sienne veritable. Il était chargé de superfluités dont il faisait part à tout le monde. Couvert de flanelle de la tête aux pieds, entouré de coussins, de poches, de portefeuilles, il n'eût pas manqué de passer pour ridicule s'il n'eût désarmé les gens par sa douceur extrême et sa gaieté; car il avait de l'esprit, une imagination très-vive et beaucoup de saillies, quoique au fond assez mélancolique. D'ailleurs ces petits défauts ré-

pandirent autour de lui l'espèce d'intérêt qui s'y attache ordinairement.

Dans les intervalles de ces divertissements de la route, dans les moments de silence et de lassitude, la nuit surtout, quand l'agitation le tenait éveillé, il faisait mille châteaux en Espagne sur la situation nouvelle où il allait se trouver, son imagination s'égarait à loisir dans cet avenir inconnu et si proche. Si l'on s'explique bien l'influence de la pauvreté sur les caractères les plus nobles et les mieux doués, on concevra sans étonnement la manière dont Joseph spéculait sur ses prochains rapports avec sa famille, qu'il tournait tous à son profit, sans soupçonner seulement, comme c'est l'ordinaire, quelle âpreté ses parents, quoique riches, pouvaient mettre de leur côté à défendre leurs intérêts. Il se voyait dans une maison riche et abondante, où un nouveau commensal n'était qu'une goutte d'eau de plus dans la mer; il ne supposait autour de lui que bienveillance et bonne envie de lui être agréable; les habitudes de privation allaient cesser, il aurait sa chambre, il pourrait y travailler à l'aise; rien ne l'empêcherait de continuer ses études et de se mettre en état de choisir sa carrière. Il avait le goût de la campagne : tout justement sa famille possédait une jolie terre qu'il pourrait habiter seul dans les beaux jours, avec une voiture et des chevaux pour le mener dans les environs. Et ce n'était pas une petite joie pour lui, pauvre étudiant qui étouffait depuis l'enfance sous les toits d'un faubourg de Paris, de se trouver tout à coup, avec ses goûts champêtres et studieux, pro-

priétaire pour ainsi dire d'une maison de campagne, où il pourrait se promener ses livres chéris à la main, sans souci, sans inquiétude du présent ni de l'avenir; il allait trouver de plus mille occasions, que ses parents lui fourniraient, de gagner de l'argent. On lui avait assez fait voir quel cas on faisait de lui, et son instruction allait lui donner une supériorité marquée dans la maison : à tout prendre, pourquoi ne pas se livrer au commerce, qui pouvait le mettre bientôt hors de peine? Il se représentait aussi tous les plaisirs qu'il allait prendre dès les premiers jours, et qui lui étaient si nouveaux : les parties de campagne, de chasse, de pêche, les dîners de bienvenue en usage en province; et ces idées l'agitaient si fort qu'il ne pouvait s'empêcher d'en entretenir ses compagnons de voyage, lesquels, l'entendant parler de parents si bien établis et de si belles propriétés, le prenaient lui-même pour un riche fils de famille.

On approchait du terme du voyage, Joseph cherchait à imaginer les tableaux nouveaux qui l'allaient frapper à son arrivée. Il avait averti depuis trois semaines de son départ, sans en fixer le jour, et s'était promis d'écrire en route, mais il se ravisa voulant donner plus d'éclat à sa venue, et occasionner ce que l'on appelle *une surprise*.

On arriva près de Bordeaux à la pointe du jour; la joie éclata parmi les jeunes gens, qui tous avaient leurs raisons de se réjouir. On salua gaiement l'aurore en buvant au relais, après quoi Joseph, livré à l'attente impatiente de l'heure où il toucherait au but, ne dit plus une parole, occupé d'émotions con-

fuses et ne se lassant point de se figurer en mille façons son apparition subite dans cette famille qui l'attendait avec tant d'impatience.

On découvrit de loin les principaux édifices de la ville, les clochers étincelant, dans la vapeur, aux rayons du soleil levant; enfin le fleuve, le pont, la porte Salinière; et la voiture s'arrêta bientôt sur le quai. Les voyageurs, émus, étourdis, occupés des bagages et des gens qui les attendaient, songèrent à peine à se dire adieu. Joseph livra sa malle à un crocheteur, et le suivit le cœur gros de joie et de curiosité. La maison de MM. Lagache était à l'autre extrémité de la ville.

L'homme sonna à une petite porte le long d'un mur, à côté d'une autre grande porte cochère; une servante vint ouvrir.

— Madame Lagache? dit Joseph palpitant et tout préparé aux transports qu'allait exciter sa venue.

La servante regarda le bagage avec de gros yeux étonnés, et répondit en mauvais français :

Madame n'y est pas... elle est allée à la Prade ce matin. — Il n'y a personne à la maison?... Joseph ajouta un peu déconcerté : Je suis son neveu de Paris. — Je m'en vais le dire à M. Michel.

Joseph prit sur lui de faire poser sa malle dans le vestibule et de renvoyer son porteur. La servante revint et lui dit : M. Michel est au jardin, si vous voulez aller le trouver.

Elle lui montra un corridor encombré de tonneaux, au fond duquel il vit briller le soleil à travers la verdure.

Il avisa de loin un gros homme qui fumait et qui vint à lui. L'embarras de Joseph redoubla; cet homme court et trapu, qui avait d'énormes favoris, ne fit rien pour l'en tirer. Joseph enfin lui dit en l'abordant : Vous êtes le fils de madame Lagache?... Je suis votre cousin... Joseph Quesnel... de Paris.

L'homme répondit : Ah bien !... c'est très-bien...

Il lui tendit la main, et fit un demi-tour comme pour continuer sa promenade. Joseph égaré prit le courage de marcher à côté de lui. Malheureusement il n'avait pas l'esprit assez libre pour s'expliquer cet accueil et voir que cette brusquerie de son cousin cachait autant d'embarras et de timidité véritable qu'il en éprouvait lui-même, mais seulement qu'elle changeait de forme chez un homme mal élevé, déjà mûr, pourvu de ce ventre et de ces épais favoris.

Michel Lagache reprit encore une fois : C'est très-bien... vous êtes venu nous voir... Ma mère n'est pas ici, mais elle ne tardera pas à revenir... Quelle heure est-il ?

Il tira sa montre toujours fumant et toujours marchant; Joseph fit un effort pour se mettre à l'aise, et nourrit une conversation banale telle qu'il l'eût provoquée avec le premier venu. L'entretien roula sur des matières commerciales; le cousin répondait brièvement, d'un ton détaché, et de temps en temps promenait un regard du haut en bas sur les habits de Joseph, fort simples, mais dont la nouveauté semblait l'étonner. Joseph, qui le devinait, glissa quel-

ques mots sur la tenue obligée du voyage et le désordre où il était. Il s'aperçut seulement alors qu'il avait les cheveux longs et bouclés comme on les portait à Paris, et ne sut comment s'en justifier.

— Voyez-vous, lui dit Michel, nous autres, ici, nous sommes sans façon, tout ronds. Je vais sur le port comme vous me voyez. Nous sommes trop occupés pour songer à notre toilette, et puis il fait trop chaud, dans ce pays-ci... Fumez-vous?

Joseph n'en avait guère envie; mais, eût-il dû en mourir : Volontiers, dit-il pour prendre contenance et gagner du temps.

Le cousin Michel lui présenta une grosse pipe, la lui laissa bourrer comme il put, et ils continuèrent à se promener. Cependant le temps passait, la promenade s'allongeait, et Joseph, quoique attaché de toutes ses forces à la conversation, voyait passer comme dans les vapeurs d'un rêve les bordures de buis des plates-bandes mal dessinées et quelques hautes tiges de tournesol où bourdonnaient les guêpes sous le feu du soleil.

Enfin la servante vint dire que madame arrivait, et Michel laissa Joseph à l'entrée du vestibule. Madame Lagache, arrivant de sa campagne en chapeau de paille et des paniers à la main, sortit de derrière une porte et s'écria : Ah! c'est toi, Joseph?

Joseph se précipita dans ses bras et dit, en montrant une petite fille de treize à quatorze ans : Voici sans doute ma cousine; et il l'embrassa à son tour.

— Ah! dit la tante; eh bien! te voilà; j'étais à la campagne. La fille m'a dit : C'est un jeune homme

de Paris. J'ai tout de suite pensé... Entre, entre; veux-tu te rafraîchir?

On passa dans la salle; madame Lagache poussa Joseph sur une chaise et se mit à ses côtés.

— Ah çà, as-tu fait un heureux voyage? Comment se porte ta mère? Et pourquoi n'est-elle pas venue? Nous l'attendions.

Ces questions, faites coup sur coup, d'une voix haute et perçante, devaient pour le moins surprendre quelqu'un qui n'était jamais sorti de Paris et qui n'y avait jamais entendu crier que les colporteurs dans la rue. Joseph répondit comme il put. Chaque phrase de la tante était en outre entrecoupée d'un soupir bruyant, d'un *ah!* prolongé, espèce d'expiration satisfaite qui tenait de la place dans le discours, l'aidait à trouver la phrase suivante sans le laisser languir, et qui témoignait du moins de sa bonne volonté. Cependant il y eut encore des pauses mortelles plus sensibles à Joseph qu'à personne; entre autres, à un certain moment, la tante poussa un *ah!*... et regarda par la fenêtre du jardin.

— Il fait bien chaud, n'est-ce pas? — Oui, dit Joseph; j'ai beaucoup souffert de la chaleur en route.

Il se mourait en effet du besoin de changer de linge et de quitter sa chaussure, qui le blessait.

— Etienne est à l'entrepôt, mais il va venir. Veux-tu boire? Marion, donnez-lui un verre d'eau et de vin; c'est rafraîchissant.

Joseph n'avait pas soif; il s'excusa.

— Je ne t'écoute pas; bois, tu t'en trouveras bien.

Il fallut boire le verre qu'on avait apporté. Madame Lagache reprit haleine.

— Ah çà ! voyons, que fais-tu maintenant ? A quoi t'occupes-tu ? Gagnes-tu bien quelque chose ? Ton père t'a fait étudier, à ce qu'il paraît ? C'était son idée ; mais enfin ça rapporte-t-il ? Es-tu content ? Que fait ta mère ? Etes-vous bien dans vos petites affaires ?

Des écailles tombèrent des yeux de Joseph. Sa tante venait de parler comme s'il descendait des nues, sans qu'on eût jamais écrit ni rien proposé, ni même entendu parler de lui. Il en fut confondu sans y rien comprendre. Comment en effet pénétrer d'un coup ces contradictions et ces mystères du cœur humain que l'observation la plus longue parvient à peine à percer ? Comment deviner en un instant que la veuve Lagache, qui ne savait ni lire ni écrire, avait pu céder, dans un moment d'effusion, à certains attendrissements qui n'engagent à rien, et qui, sans rien coûter, ont pourtant tout le mérite d'un bon mouvement ; enfin qu'un des traits de son caractère fût d'offrir d'autant plus qu'elle avait moins envie de donner ? Comment s'expliquer que M. Belliard, par zèle et par amplification gasconne, avait embelli les dispositions de la famille dont les invitations réitérées n'étaient qu'une habitude de fausse cordialité de province et de ces promesses échappées quand on est loin de l'accomplissement ? Comment reconnaître qu'on ne peut juger par une lettre que du moment où cette lettre a été écrite, surtout dans une maison occupée de ses intérêts journaliers, à cent cinquante lieues de là ? Les tendres épîtres des cousins avaient tenu précisément à certaines circonstances passa-

gères, et même ne contenaient que les lieux communs de quelqu'un qui ne sait que dire et qui exagère. Au fond ils étaient aussi peu inquiets que mal informés de l'état des Quesnel, et madame Lagache surtout y avait pris assez peu de part pour en venir à de pareilles questions, croyant donner au contraire une preuve de grande sollicitude.

Joseph épouvanté répondit : Mais vous êtes bien bonne, ma tante ; tout va assez bien, Dieu merci ! — Ah ! allons, bien... Brigitte, va chercher Michel. Que diable ! il faut qu'il voie son cousin, qu'ils fassent connaissance... Il ne vient pas à Bordeaux tous les jours.

La petite Brigitte ne fit qu'un bond jusqu'au jardin. En même temps, madame La gache recommandait à la servante d'aller prier à dîner deux ou trois amis.

— Je leur dois une politesse, dit-elle en se levant, et tu arrives à propos ; ils dîneront avec nous par la même occasion... Tu permets ?

Elle passa dans le corridor qui menait à la cuisine, Joseph jeta un premier coup d'œil autour de lui dans la salle où il était : c'était une grande pièce de rez-de-chaussée, tapissée d'un grossier papier où l'on voyait représenté quatre ou cinq cents fois le même sujet d'un berger jouant de la flûte à côté d'une bergère qui filait parmi ses agneaux. Ce papier, capable d'altérer à la longue un tempérament un peu délicat, était de cette sale couleur jaunâtre qui porte le nom de la rouille, nuancée en camaïeu ; la monotonie n'en était relevée que par des clairs laissés en blanc sur le

nez et les mains des personnages. Le long des murs régnait, avec un grand canapé d'osier, un rang de chaises pareilles. Le milieu de la salle était occupé par une grande table de bois blanc, noircie par l'usage, et posée simplement sur deux tréteaux. Il y avait à l'un des coins une haute pendule à coffre dont on entendait l'éternel *tic tac*. Sur les murs se déroulaient en images coloriées, encadrées de noir, toutes les aventures de Télémaque, entremêlées de quelques faits d'armes modernes, comme la prise du pont d'Arcole en 1830. Plus près de la cheminée figuraient en pendant la tête d'Ancus Martius, roi de Rome, et une pièce d'écriture ornée, premiers chefs-d'œuvre des fils de la maison. Sur la cheminée reposait, sous une boîte de verre carrée, collée de papier sur les angles, un petit Jésus en cire jaunie, couché sur la mousse, en compagnie de quelques oiseaux rares empaillés sur leurs perchoirs. On voyait de chaque côté deux vases de verre bleu pleins de fleurs flétries, et au-dessus un miroir, penché en avant, à cadre de bois enrubané, tout piqué de vétusté, et sans dorure. Cet ameublement, sans que Joseph s'y arrêtât beaucoup, ne répondait en rien à ce qu'il s'était figuré.

Madame Lagache rentra, Michel reparut aussi. Etienne revint de la ville; on lui nomma son cousin Joseph; ils s'embrassèrent. Autres cris, autres questions. Les amis invités arrivèrent, on fit cercle; la conversation se divisant, Joseph eut moins à faire. Fatigué, poudreux, mal peigné comme un homme qui vient de passer trois nuits en voiture, il souffrait en outre extrêmement de meurtrissures aux pieds;

mais on ne lui offrit point de s'équiver un moment ; il n'osa pas le demander, ne sachant pas même où était sa chambre. Il lui fallut dans cet état, rougissant à chaque instant de son équipage, relevant ses cheveux, rajustant son col, tenir tête à la compagnie, et répondre à des milliers de questions sur les nouveautés, les habitudes de la capitale et les derniers événements politiques qui s'y étaient passés.

Etienne, le cousin nouveau venu, était un gros garçon à peu près du même âge que l'autre, l'air ouvert, la voix forte, et qui plaisanta Joseph comme s'ils se connaissaient depuis leur naissance. Joseph ne se lassait point, toutes les fois que l'entretien le laissait libre, de considérer par échappées sa tante Lagache, dont il se souvenait d'avoir entendu dire que c'était *une bonne commère, ronde et réjouie.* Ce trait descriptif lui était resté dans l'esprit comme il arrive souvent pour un objet inconnu. Or, indépendamment de ce renseignement, madame Lagache était une de ces personnes dont la vue surprend à tel point, que l'esprit troublé ne s'explique pas tout de suite son jugement. Voici à peu près son portrait. Elle était grande, mais d'un corps épais et voûté, où la taille n'était marquée que par les cordons du tablier vers le haut du dos, et d'où sortaient deux bras malaisés. Sa tête, enfoncée dans les épaules, se dressait avec effort. Son visage, hâlé et d'un rouge vif, était criblé de rousseurs comme d'une lèpre. Les yeux, gros et ronds, toujours près de s'égarer à force de fixité, étaient de ce glauque luisant des chats et des tigres, surmontés de sourcils drus et

rudes. Sur le front, bas et enflammé, pendait un *tour* à boucles inamovibles, qui remplaçaient des cheveux d'un rouge foncé, dont quelques mèches traînaient encore le long des tempes. Le tout se perdait sous une coiffe de taffetas noir qu'on voyait à travers le bonnet de percale. Enfin un nez effronté s'élevait au-dessus d'une bouche grande et sans lèvres où manquaient trois larges dents sur le devant. Tel est ce portrait, qui semble fait à plaisir, mais qui ne rend qu'imparfaitement la laideur idéale de l'original. Il y a, comme on l'a dit, de ces visages qui étonnent et dont on ressent tout l'effet pétrifiant avant de s'en rendre compte. Joseph, dans le premier moment de réflexion, songea à son digne oncle, si bon, si honnête homme, si amoureux de sa femme toute sa vie, et se sentit ému d'une grande pitié pour sa mémoire. La table étant mise et le dîner prêt, Joseph prit sur lui de demander à réparer son désordre. Madame Lagache lui dit de la suivre, et gravit devant lui, les mains collées aux genoux, l'escalier des chambres. Elle s'arrêta, après le palier, dans la première, qui était toute nue, toute grande ouverte, à peine meublée d'un bois de lit et de quelques chaises.

— Vois-tu, mon pauvre Symphorien couchait ici. Je te ferai monter des draps ce soir. Allons, mets-toi à ton aise. As-tu de l'eau? Tu n'as pas d'eau; je t'en ferai donner. Nous t'attendons.

Elle s'en alla en faisant : ah! ah! de ce ton qui tenait le milieu entre un soupir et le commencement d'un air. Le son de cette voix, soit en parlant, soit

en poussant cette exhalation, avait quelque chose du cri d'une porte dont les gonds sont rouillés.

Joseph, en effet, n'avait pas d'eau pour rafraîchir ses mains et son visage échauffés ; il n'avait que trop souffert de paraître devant des femmes dans un tel négligé. Il passa à la hâte le peigne dans ses cheveux, tira une chemise de sa malle, changea de chaussure, et redescendit.

Son habit, quoique fort simple, fit sensation quand il reparut. On n'en dit mot, mais l'effet se lisait dans les regards. La tante Lagache reporta les yeux sur le vêtement de ses fils, et Joseph alarmé crut y deviner une rivalité naissante. Le dîner fut un dîner de province attristé de la présence d'un étranger; les femmes n'osaient manger, sinon la petite Brigitte, qui mangeait et buvait en tenant son verre à deux mains sans quitter son cousin de ses grands yeux noirs, et qui, voyant qu'on oubliait de changer son assiette, se leva et courut à lui en disant de son accent gascon : Tenez, mon cousin, voici une assiette plus propre.

Cette candeur assurée avait d'abord gagné le cœur de Joseph. Brigitte, déjà grandelette et comptant parmi les demoiselles, n'était véritablement qu'une enfant, étourdie, joueuse, naïve, soignant déjà gentiment le ménage, jouant en cachette au jardinage avec les enfants des commis, et souffletée encore de temps à autre par sa mère, mais l'aimant de toute son âme, comme si elle eût été belle et bonne.

Après le dîner, madame Lagache, voulant enfin donner idée de son train, fit atteler pour s'en aller

hors la ville dans la promenade à la mode. On fit monter comme on put huit personnes dans une voiture conduite par l'homme qui faisait les commissions du port. Comme il n'y avait pas assez de place, le cousin Michel et l'un des invités montèrent sur le siége à côté de lui. Cette voiture était une vieille calèche achetée de hasard, toute poudreuse, doublée d'une étoffe décolorée et souillée de grandes taches d'huile et de vin, dont les poches déchirées pendaient aux portières qui badinaient sur leurs gonds. Elle était attelée d'un seul cheval, qui avait peine à la traîner, et ne servait qu'en de certaines occasions. Madame Lagache en occupait le fond dans ses grands atours, chargée de bijoux et de fleurs; mais, selon cette règle par où l'on voit infailliblement qu'un habit n'est pas fait pour des gens indignes de le porter, toutes ces nippes semblaient fortuitement accrochées sur ses épaules, et son laid visage n'en ressortait que mieux, par contraste, comme une tache sur un beau linge. Il est de ces personnes que non-seulement la parure ne peut parer, mais qui déparent la parure.

Sur le chemin, elle se penchait avec une gaucherie ridicule pour saluer dans sa gloire des femmes de négociants qui ne daignaient pas la regarder. Un pauvre mendiait le long de l'avenue; elle porta la main à sa poche par habitude du tablier, et dit à Joseph : Tiens, jette-lui un sou, je n'ai pas de monnaie.

Joseph se mourait de gêne et de sommeil; on rentra. On se couchait d'habitude à dix heures, mais en

l'honneur du nouveau venu on demeura jusqu'à minuit à causer dans la salle. Enfin, comme il s'était plaint plusieurs fois, madame Lagache lui dit : Je ferai bassiner ton lit avec de la cassonnade, tu seras remis demain.

Quand on se fut retiré, madame Lagache prit un chandelier et le conduisit encore une fois dans sa chambre.

— Nous te mettons là en attendant. Si tu préfères la chambre d'Étienne ?... Voilà où couche Michel. As-tu ce qu'il te faut ? Tu n'as pas d'eau ; je l'avais oublié.

Elle appela la fille. Pendant ce temps, Joseph, excédé, ne pouvait qu'écouter. Il ne fut question ni de bassinoire, ni de bain de pieds, ce qui l'eût pourtant remis de sa lassitude devenue insupportable. La tante allait, venait, rabattant un drap, rangeant un meuble et bavardant toujours du même ton. Joseph prit sur lui de quitter son habit.

— Allons, bonsoir, dit madame Lagache en s'en allant.

Joseph courut pour fermer la porte : elle ne fermait point, ce qui est commun dans les maisons de province habitées par une seule famille. Il faut ici se rappeler le caractère et l'éducation de Joseph : c'était, comme on sait, un garçon rangé, délicat, d'un caractère extrêmement faible, qui se laissait abattre par le moindre trouble porté dans ses habitudes, et, pour surcroît, d'une timidité excessive, qui l'empêchait de prendre ses aises quand on ne lui laissait pas toute liberté. Susceptible à l'excès, le choquait-on dans ses petites manies ou son amour-

propre, il se ramassait pour ainsi dire, se concentrait en lui-même, et ne savait que souffrir en silence; mais le mal n'en était que plus profond et l'affront mieux senti. Coucher dans cette chambre, avec cette porte demeurée ouverte, l'inquiéta autant que s'il se fût trouvé dans une auberge suspecte.

Enfin il s'abandonna à la joie d'être seul et de respirer un moment, roulant confusément dans sa tête ce qui s'était passé depuis le matin, mais surtout abattu par la fatigue, qui lui donnait comme un frisson de fièvre. Il commença de se déshabiller; mais il s'aperçut que les vitres le laissaient en spectacle aux voisins. Il voulut y mettre obstacle; les fenêtres étaient sans rideaux. Il lui sembla pour le coup qu'il s'allait coucher en plein midi sur la place publique. Il allait et venait dans la chambre, à demi nu, impatienté, occupé à la fois de mille petits soins qu'il ne pouvait remplir.

Tout à coup la porte s'ouvrit; tout son sang reflua vers son cœur.

— Je t'apporte une chandelle, dit madame Lagache en entrant, au lieu de ta lampe, que tu ne saurais pas éteindre.

Joseph s'excusa en essayant de se cacher.

— Allons, ne te gêne pas, il faut bien que j'aie soin de toi. Bonsoir.

Elle s'en alla. Joseph, remis de son épouvante, allait enfin gagner son lit, quand il tressaillit en voyant la porte s'ouvrir encore. C'était le cousin Etienne qui revenait du café et qui rentrait en fumant.

— Ah ! ah ! eh bien ! comment ça va-t-il, cousin ? s'écria-t-il en poussant rudement Joseph sur son lit en signe de cordialité. Il se mit ensuite à lui conter des bouffonneries auxquelles Joseph était forcé de répondre, bien qu'il eût tout à fait perdu la tête. Le cousin Etienne couchait dans la chambre qui suivait celle de Joseph et dont la porte ne fermait pas non plus. La maison n'avait qu'un étage dont toutes les pièces donnaient l'une dans l'autre.

— Puisque te voilà prêt, dit le cousin Etienne, je vais emporter ta lumière.

Joseph, qui avait le soir tant de chères habitudes et qui ne s'endormait qu'après une heure de lecture dans un livre favori, demeura tout à coup dans l'obscurité. Il se jeta, pour en finir, dans ce lit froid et mal fait, comme il se fût jeté dans la rivière. Il s'y retourna dans tous les sens ; il songeait à sa petite chambre de la Place-Royale, si commode et si bien pourvue ; mais, accablé comme il l'était, c'était déjà beaucoup que d'être couché. Son cousin chantait dans la chambre voisine l'évocation des spectres dans *Robert le Diable*, sur des tons vraiment effroyables. Joseph, que la fumée du tabac tenait éveillé, repassa les événements du jour ; il reconnut qu'il avait eu tort de ne pas avertir de son arrivée, et qu'on n'avait pu mieux faire à l'improviste pour le recevoir ; que d'ailleurs il n'avait vu ni la ville, ni le port, ni la campagne, ni touché à aucun de ses beaux projets. Il lui restait donc assez de belles espérances pour le bercer jusqu'à ce qu'il fût endormi.

Il se réveilla le lendemain assez tard, tout en

sueur, et dans un malaise fiévreux ; le grand soleil, inondant le plancher de sa chambre exposée au midi, en faisait un poêle ardent. Il s'aperçut de plus qu'on l'avait, dans la force du mot, livré aux bêtes; le gonflement de mille piqûres s'ajoutant à l'abattement, il pouvait à peine remuer ; la curiosité lui fit tout vaincre.

A déjeuner il remarqua que le luxe de table de la veille, qui n'était qu'une propreté bien bourgeoise, avait disparu. Il n'y avait plus de nappe, plus de doubles assiettes. On servit un reste de fromage et de ragoût froid. Étienne et Michel avaient déjeuné de grand matin ; quant à madame Lagache, elle prit son chocolat, qui était, ajouta-t-elle, une habitude d'enfance, et qu'elle partageait avec sa fille. Joseph fut donc le seul à manger son fromage ; comme tout était d'un goût relevé et qu'il se servait pour la seconde fois d'un certain vin qu'il s'étonnait de trouver si mauvais à Bordeaux, sa tante lui dit : Eh ! mais, tu bois comme un chantre.

Et se reprenant aussitôt en lui pinçant le genou : C'est pour plaisanter, tu penses.

Joseph, interdit, rougit jusqu'aux oreilles et ne put répondre. Quand il eut fini : A propos, dit la tante, il y a là des confitures. Veux-tu des confitures?

Joseph s'excusa faiblement : Bah ! reprit madame Lagache, nous en mangerons ce soir.

Joseph, après le repas, s'empressa d'écrire à sa mère avant toutes choses, pour l'informer de son heureux voyage ; cette lettre fut assez courte ; il y peignait son arrivée en beau, détaillait peu de chose de

la réception qu'on lui avait faite, remettant les détails à plus tard et disant qu'il n'avait encore rien vu des curiosités qu'il se promettait. Il ajoutait des compliments de sa nouvelle famille. Cette lettre était plutôt pour tirer sa mère d'inquiétude sur sa santé et la manière dont il avait fait la route, que pour lui faire part de ce qu'il avait vu.

Il avait été question le matin d'aller faire un tour à la Prade, où était la campagne des Lagache; mais Etienne eut des affaires, Michel allait au port, madame Lagache et sa fille étaient occupées de la lessive. Joseph demeura livré à lui-même. Il s'habilla et s'alla promener tout seul dans la ville. Il partit du haut des quais et les suivit le long du fleuve. La vue de ce port est un spectacle admirable. Il faisait beau temps et grand soleil; mais ce bruit et ce mouvement, cette quantité de navires, l'affluence de tant de gens qui s'abordaient et s'occupaient entre eux, ne firent que l'attrister; en lui rappelant qu'il était oisif, inconnu, loin de sa mère et de ses amis, et pour ainsi dire abandonné pour la première fois de sa vie dans une ville étrangère : les larmes lui vinrent aux yeux. Il entra dans un café, où il lut avidement une gazette de Paris qui lui parla au moins de sa chère ville natale.

Il rentra vite au logis, où, ne sachant que faire, l'idée lui vint de se remettre au travail. Il monta : tout le monde était occupé dans la maison. Il gagna sa chambre sans qu'on fît attention à lui, déroula ses livres, ses cahiers, et s'arrangea sur un mauvais guéridon derrière une fenêtre. Il était parvenu à se re-

cueillir, quand la porte cria doucement, et des pas glissèrent sur le carreau : il se retourna en sursaut : c'était sa tante.

— Ah ! te voilà ! tu travailles ! Je ne savais où tu étais. Tu es bien là pour travailler ; on ne te dérangera pas... Allons.

Elle s'en retourna. Joseph, tout à fait dérangé, se perdit en conjectures sur ce qui attirait sa tante à tout propos dans sa chambre. Il se remit ; mais il entendait tout le bruit de la cour, et notamment son nom qu'on criait à plusieurs reprises, et la voix criarde de madame Lagache qui répondait : Il est là-haut.

Son cousin Michel monta.

— Ah ! tu travailles ! Veux-tu voir charger les baquets, trois cent barriques de tafia que nous expédions pour les nègres ? Ah ! les gredins !

Joseph fut obligé d'aller voir charger les tonneaux ; il reconnut qu'il lui serait impossible de travailler, ces premiers jours du moins, et tant qu'il ne serait pas tout à fait établi à la campagne ou dans une chambre à lui bien fermée.

Madame Lagache l'aperçut dans la cour. Elle produisait déjà sur lui, sans qu'il s'en rendît compte, l'effet pétrifiant de la torpille. La voix, le pas, le regard de cette femme attaché sur sa personne, lui ôtaient toute espèce de force et de volonté ; il balbutiait, il ne savait plus ce qu'il faisait, et la peur lui donnait une douceur, une soumission, un empressement, qui eussent radouci des bourreaux, mais qui ne pouvaient toucher madame Lagache. Elle lui

dit : Allons donc, on ne te voit pas. Viens dans la salle, nous causerons un moment. On ne jouit pas de la société.

Il la suivit en tremblant. Elle dévidait de la laine ; elle lui embarrassa les bras d'un gros écheveau qu'elle se mit à pelotonner.

— Eh bien ! tu es sorti, qu'as-tu vu de beau ? T'amuses-tu ici ?

Joseph faisait plus d'efforts d'intelligence pour soutenir avec sa tante la plus commune des conversations, que s'il eût parlé devant un congrès. Elle ne s'en doutait guère et ne lui en savait aucun gré. Il lui répondit, en y mettant tout le prestige d'une narration agréable, qu'il était allé sur le port, et comme quoi, dans un café, il était tombé sur un journal où il avait vu...

— Tu es allé au café ? interrompit madame Lagache. — Oui, ma tante, et j'ai lu... — Ah ! tu entres comme ça... Et qu'est-ce que tu prends là ? — J'ai pris un verre de... de marasquin, je crois. — Ah !... et cela coûte encore de l'argent, ça ? — Sept à huit sous. — Ah !... heuh !...

Elle regarda Joseph fixement ; rien ne saurait rendre le mélange d'approbation, d'étonnement, d'ironie, de dissimulation grossière, qui se lisait dans ce *heuh* et dans ce regard. Joseph en fut étourdi, d'autant qu'il commençait à comprendre le train de la tante Lagache et de sa maison.

Il redescendit au jardin, où il se mit tristement à se promener, jetant les yeux autour de lui, se représentant qu'il était enfin dans cette ville et dans cette

maison tant désirées, et combien la réalité s'éloignait de tous les rêves qu'il avait faits; il comptait, à la vérité, que l'arrivée de sa mère lui rendrait ce séjour supportable.

Cependant les diverses particularités qui l'étonnaient coup sur coup l'amenèrent à examiner plus attentivement l'intérieur de sa nouvelle famille, afin d'établir un jugement définitif. Il n'y avait pas moyen de douter de la fortune des Lagache, avouée de tous, et dont il avait mille preuves. Leur maison était en effet une des premières de la ville; le père Lagache, à force de sagesse et d'honnêteté, l'avait élevée à ce point de splendeur; il avait été fort bien secondé par sa femme, dont l'avarice sordide passait, en ménage, pour de l'économie. Il s'était fait aimer, mais surtout craindre de celle-ci, dont il modérait ainsi les défauts, et de ses fils, qu'il avait élevés à l'ancienne mode, et qu'il contenait par une ferme volonté. Quoique généreux et d'un sens naturel qui lui indiquait comment il fallait user de la fortune, il avait su maintenir une grande simplicité dans la maison. Ouvrier tonnelier d'abord, et puis soldat, quand son père ne tenait qu'un méchant cabaret, il avait gardé certaines habitudes du temps où il faisait son tour de France en simple compagnon : il déjeunait debout avec un morceau de pain qu'il trempait dans un verre de vin; il portait, dans ses magasins, une veste de nankin et une casquette de peau de loutre, qu'il changeait contre un feutre à longs poils et une lévite pour aller sur le port; il ne mettait de plus, aux grands jours, que de gros souliers à boucles

et une cravate blanche. Cependant il devinait à peu près comment il lui convenait d'agir dans l'état présent de sa fortune; il avait introduit quelque luxe dans les pièces de cérémonie de sa maison; il montait peu à peu son ménage, sous forme de cadeaux, aux occasions du jour de l'an et des fêtes de famille : c'est ainsi qu'il avait meublé son salon. Tantôt c'était une garniture de cheminée, tantôt une boîte d'argenterie, tantôt un cabaret de porcelaine; pour les chevaux de la voiture, ils étaient nécessaires dans son commerce.

Il est vrai que ce mobilier, acheté à mesure et sans beaucoup de goût, péchait par l'ensemble; un beau tapis de Perse s'étalait dans le salon sur un carreau délustré; des enluminures à bas prix déparaient, par leur voisinage, les bronzes de la cheminée; on voyait, rangées sur le beau marbre d'une console, trois ou quatre tasses dépareillées de porcelaine commune, et par-ci par-là des ornements qui gâtaient tout : une hirondelle de mer empaillée, un Turc accroupi en terre cuite coloriée, et des coquillages peu curieux rapportés des parties de chasse. Néanmoins, tant que le père Lagache avait vécu, il avait constamment soutenu sa maison sur un pied raisonnable vis-à-vis des étrangers, et comme il convenait à sa condition. Quand il fut mort, après des dispositions qui témoignaient bien de sa prudence, mais qui ne pouvaient réformer le caractère des siens, tout changea de face dans la maison. M. Lagache avait voulu, en faisant une belle part à sa femme, qu'elle retirât sa fortune du négoce et vécût tranquillement, laissant ses en-

fants libres de le continuer en s'associant. Les frères s'associèrent en effet, mais ils persuadèrent à la mère de rester dans l'association pour accroître son bien; elle y consentit par cupidité, et demeura à la tête de la maison comme par le passé; seulement le train n'en fut plus le même : madame Lagache ne se mêlait pas du commerce, les fils l'entendaient ainsi, mais en revanche personne ne la troublait dans le gouvernement absolu du ménage; les fils mangeaient avec elle en payant pension. Madame Lagache, nourrissant une basse-cour et tirant les légumes de son potager, n'allait guère au marché que deux fois par semaine. Etienne et Michel déjeunaient debout, quand ils avaient le temps, à la cave, au magasin, avec quelques fruits qu'ils payaient le plus souvent de leur bourse.

Il y avait sept chevaux dans la maison, on en vendit trois; on ferma à clef le beau salon, dont Joseph ne put admirer qu'une fois les magnificences; on supprima les dîners de famille que le vieux Lagache donnait souvent en l'honneur de quelques étrangers ou capitaines de navire qu'il recevait à leur passage à Bordeaux. Madame Lagache rompit du même coup avec certaines familles de négociants dont elle ne se souciait plus de rendre les politesses; elle enferma pour longtemps les services d'argenterie, les bijoux de famille, dans des armoires secrètes où elle gardait précieusement des poupées, des cadeaux donnés autrefois à sa fille, et jusqu'à des dragées du baptême de son dernier enfant. Quant aux objets qu'elle estimait le moins, comme des tabatières de son mari, un

billard placé à la campagne, et d'autres meubles, elle les vendit; elle s'arrangea si bien que la maison ne lui coûtait presque plus rien. L'hiver, on brûlait des douves et des cercles de vieux tonneaux; les armoires bien fournies de linge n'étaient plus à renouveler de longtemps. Quant au service, madame Lagache trouvait moyen d'en mettre le plus gros à la charge des ouvriers de la cave; pour le surplus, elle prenait une fille de la campagne, qui ne restait jamais plus d'un mois pour mille sujets qui ne manquaient pas de se présenter; aucune de ces servantes ne pouvait vivre avec elle. Durant les intervalles, madame Lagache et sa fille les remplaçaient à merveille. Voici quelle était à peu près la règle ordinaire de la maison : madame Lagache, un peu apoplectique, se levait assez tard, vers huit heures, et demeurait embéguinée de ses coiffes de nuit. Son premier soin était de veiller aux apprêts de son déjeuner, pour lequel on lui apportait chaque jour de la Prade le lait, les œufs, les légumes qu'il fallait. Cela explique un détail à peine croyable, mais pourtant exact : c'est que madame Lagache échangeait à peine une pièce de cinq francs chaque mois. La matinée se passait dans les divers soins du ménage remplis par la servante et Brigitte. Cependant madame Lagache rajustait ses faux cheveux et changeait sa coiffe de nuit pour un bonnet natal à haute garniture, qui rappelait la paysanne. On n'avait pu la décider à quitter ce bonnet, et elle s'était contentée d'y ajouter quelques ornements; ensuite elle allait, venait, furetait, car, si elle se réservait des cachettes inaccessi-

bles, rien au contraire dans la maison ne lui était caché. C'était elle qui entretenait sous main le mauvais état des portes et des serrures. Elle connaissait à une guenille près la garde-robe de sa servante et celle de ses commis, dont elle se permettait de visiter les malles; il ne se faisait rien de secret dans la maison, qu'on ne la vît surgir tout à coup, prenant à peine le soin de cacher son espionnage par quelque feinte gauche, et jouissant de toute son âme du trouble des délinquants s'il y avait lieu. C'était ainsi qu'elle avait chassé un nombre infini de servantes, mis au jour quantité de misérables intrigues et répandu la terreur parmi les gens de la maison. Souvent, soupçonnant des noirceurs dont elle était capable, elle avait maintenu contre de pauvres domestiques, à propos de pareilles misères, les accusations les plus graves et les plus calomnieuses. Ce système de haute inquisition ne s'arrêtait que devant ses fils, qui, parvenus à l'âge d'homme et placés à la tête de la maison, lui avaient inspiré quelque chose de la crainte qu'elle éprouvait devant leur père.

On dînait à deux heures, selon la coutume des anciennes maisons de la ville. Après le dîner, toujours très-frugal, madame Lagache mettait ses lunettes, et s'occupait à repriser des torchons; Brigitte allait jouer au jardin, abandonnée à son âge comme elle l'était à six ans, sachant à peine lire et coudre. Les fils allaient aux affaires de la maison; on soupait le soir avec une salade; ils ne paraissaient pas le plus souvent à ce repas, ils allaient au café, et on ne les revoyait plus que le lendemain.

Le soir, madame Lagache, en été sur son canapé, dans l'hiver au coin du feu où brûlaient des copeaux et des bois de la tonnellerie, causait avec la servante, qui travaillait familièrement auprès d'elle, ou avec quelque voisine, en compagnie d'un chien de l'espèce dite *carlin*, gras et court, qui hurlait sans fin à chaque coup de marteau frappé à la porte. Quelquefois en rentrant, l'un des fils apportait à Brigitte du sucre ou des massepains; madame Lagache disait aussitôt qu'il fallait les garder, et elle allait les serrer dans son armoire, où souvent ils se moisissaient.

Voilà dans quelle maison tomba Joseph, venant de Paris, tout préparé à un grand accueil et à de grands divertissements : on devine ce qui dut s'ensuivre des deux parts. L'arrivée de Joseph parut une charge très-grande; cependant, comme on ne changea rien au train de la maison, il en résulta pour lui d'étranges étonnements; le pire était qu'on ne lui avait pas encore parlé, connaissant sa position, de sa mère, ni de tous les arrangements convenus par lettres. Il réfléchit ensuite qu'il vivait à Paris, dans sa pauvreté, avec infiniment plus d'agrément, de commodités véritables et de luxe même qu'on ne vivait en cette maison, dont la fortune s'élevait, disait-on, à 600,000 francs; il songea aux soins de sa mère, à mille douceurs qu'ils se procuraient, à certaines petites dépenses qu'ils faisaient ensemble sans scrupule, et qui eussent passé, chez madame Lagache, pour des prodigalités déraisonnables; il n'oublia point dans le tableau le cher abbé, le bon M. Desnoyers, et les larmes lui vinrent aux yeux.

L'heure du dîner s'approchait tandis qu'il continuait sa promenade. Brigitte vint lui dire, en lui sautant au cou, qu'on allait se mettre à table. Quand il entra pour prendre place, il remarqua que la bouteille, soit hasard, soit autrement, se trouvait placée à l'autre bout de la table; comme il n'osait plus boire à sa soif, il faillit étouffer.

Après le souper, les cousins s'en allaient au café. Joseph, jusqu'alors, n'avait osé les suivre, par égard pour sa tante et pour sa cousine, qui demeuraient seules. Ce soir-là, comme on lui offrait une partie de billard, il essaya de se lever.

— Tu veux nous quitter, dit madame Lagache; reste donc, tu nous tiendras compagnie. On ne peut pas voir un moment ce garçon-là.

Joseph retomba sur sa chaise. Une voisine vint qui traita avec madame Lagache de la manière d'accommoder des légumes sans beurre et sans huile. Cette femme avait trouvé des expédients prodigieux pour faire la cuisine sans les principaux éléments. Madame Lagache l'honorait d'une estime particulière. Joseph se levait, furetait, feuilletait un petit amas de volumes usés sur le coin de la cheminée. C'étaient la *Journée du chrétien*, un volume dépareillé d'*Hippolyte, comte de Douglas*, un *Guide du Voyageur en Angleterre*. Il lisait quelques lignes d'un almanach, allait regarder les images pendues au mur, et la petite Brigitte, qui ne le perdait pas de vue sans qu'il y prît garde, courut à lui en disant : Eh! asseyez-vous donc, mon cousin, vous ne restez jamais en place.

Elle l'entraîna vers une chaise et l'y poussa.

— Asseyez-vous là, à côté de moi, reprit-elle en appuyant sur chaque mot avec une petite moue souriante; puis, lui prenant les mains entre les siennes : Vous avez l'air de vous ennuyer, contez-moi une histoire, vous devez en savoir. Paris est-il bien beau?

Joseph se mit à sourire tristement, ému par la cordialité naïve de cette enfant.

— Allons, contez-moi une histoire.

Joseph entama une histoire de voleurs qu'il interrompait en riant à toute minute sans parvenir à déranger l'extrême attention de Brigitte, qui, l'œil fixe, la bouche ouverte, réprimant à peine un sourire, le tirait à chaque instant par la manche en disant : Après?... après? Méchant, ne riez pas.

La voisine se retira, mais il fallut rester encore une heure ou deux à causer en attendant dix heures. Brigitte se souvint qu'on devait bassiner le lit de son cousin, qui n'était pas remis de ses fatigues. Madame Lagache dit : C'est vrai, je l'avais oublié; c'est que la bassinoire est en mauvais état. Nous allumerons du feu.

On n'en parla plus au moment de se retirer. Joseph dissimula son humeur. Rendu dans sa chambre, il fut obligé de la ranger un peu lui-même; on avait à peine fait le lit et balayé le carreau. La négligence méridionale, si choquante pour un étranger, n'avait pas manqué de surprendre désagréablement un garçon si méticuleux. En ôtant son gilet, quelque monnaie roula de sa poche; il compta les cent écus de réserve qu'il portait précieusement dans sa ceinture

de cuir. Il y manquait déjà vingt francs. Ces calculs le ramenèrent naturellement aux motifs de son voyage, dont on ne lui parlait pas, et, frémissant à l'idée de voir s'épuiser ses dernières ressources, il résolut d'entamer lui-même ce chapitre et de demander à sa tante ce que l'on comptait faire de lui; du moment que cette affaire lui vint à l'esprit sous la forme d'une négociation, son cœur se serra, il n'osa plus chercher à deviner quelle en pouvait être l'issue.

Comme il n'avait étudié ni travaillé depuis longtemps, il approcha sa table du lit et se saisit avidement d'un de ses livres en se couchant. Il lisait à peine depuis dix minutes, qu'un craquement le fit tressaillir. C'était sa tante qui poussait la porte, en camisole, une lampe à la main.

— Ah! tu es couché; j'ai vu de la lumière chez toi... Il est si tard... — Oui, balbutia Joseph, je lisais un peu avant de m'endormir. — Tu te gâteras la vue; il n'y a rien de si mauvais.

Joseph, tremblant, éteignit sa chandelle autant par frayeur que pour se délivrer de la vue de cette apparition. Madame Lagache demeura éclairée par le lumignon qu'elle portait, et, ses traits portant leur ombre difforme de bas en haut sous les barbes bizarres de son bonnet de nuit, Joseph conçut je ne sais quelle horrible image du loup coiffé du petit Chaperon rouge: il se précipita sous ses couvertures.

— Bonne nuit, lui cria madame Lagache.

Il répondit d'une voix étouffée: Bonne nuit, ma tante.

Il n'entendit plus que les ronflements d'Étienne, qui dormait tout près, et fut quelque temps à se remettre de son saisissement.

Dès les premiers jours, Joseph perdit tout son lustre et ses prérogatives de nouvel arrivé. On ne faisait plus attention à lui dans la maison; il subissait le sans-gêne d'une longue connaissance sans aucune des douceurs de la parenté. Ses cousins, occupés tout le jour, lui frappaient à peine de la main sur l'épaule quand ils venaient à le rencontrer, pour s'épargner la peine de lui adresser la parole. Étienne traversait sa chambre matin et soir sans prendre garde à lui, ou lui détachait à peine quelque parole en l'air.

L'effrayante incertitude de l'avenir, qu'il ne faisait encore que pressentir, l'avertit pourtant de se remettre à ses travaux commencés. Il déploya donc ses cahiers un matin avec grande ardeur, mais on vint lui dire qu'on avait projeté pour ce jour-là une promenade à la Teste, petit village dont c'était la fête. Joseph, pris à l'improviste, voulut faire un peu de toilette. Heureusement il s'était muni pour le voyage de quelques objets sans lesquels il n'aurait pu prendre les premiers soins de sa personne, qui lui étaient aussi nécessaires que le manger et le boire. Encore manquait-il à tout propos des choses les plus indispensables et dont le détail serait trop long; chaque cruche d'eau qu'il lui fallait se procurer lui coûtait plus de précautions et d'efforts sur lui-même qu'il n'en avait employé dans sa vie.

On partit, mais cette fois plus de calèche; on prit

la carriole qui servait aux commissions des magasins. Joseph, en assez bonne tenue, donna le bras à sa tante, qui ne laissait pas d'en être flattée.

— Comme tu sens bon! lui dit-elle. — Moi, ma tante? — Tu as du musc? — Non, ma tante; c'est peut-être un peu de pommade que je mets à mes cheveux. — Tu mets de la pommade?... heuh!

Elle regarda Joseph de ce même air qu'il connaissait. Il ne se lassait pas d'admirer en marchant combien il vivait, dans sa médiocrité, avec plus d'aisance que ces gens riches; véritablement il avait l'air d'un seigneur auprès de ses cousins. Ces avantages extérieurs lui attirèrent des quolibets de leur part. Ils ne l'appelaient, par dérision, que *M. Joseph;* ce qui ne laissait pas de le piquer, rien au fond ne convenait moins à sa simplicité.

Il avait résolu de parler ce jour-là de ses affaires à sa tante, comptant que l'occasion s'offrirait en marchant tête à tête avec elle; mais madame Lagache ne lui en donna pas une fois le temps. Elle le laissa payer sans façon une partie des dépenses communes. On revint le soir en chantant d'un goût que Joseph trouva d'assez basse compagnie.

Le soir, à peine ouvrait-il son livre, que sa chandelle vint à s'éteindre; il s'aperçut qu'on ne lui en avait laissé qu'un très-petit bout. Il comprit pourquoi sa tante l'était venue voir la veille et prenait un si grand intérêt à sa vue.

Il récapitula encore l'argent qui lui restait, et tomba dans une stupeur profonde quand il vint à reconnaître que cette famille hospitalière, qui l'avait

attiré sous promesse de tant de bienfaits, non-seulement ne lui prêtait aucun secours, mais encore menaçait de le dépouiller du peu qu'il avait. Cette épouvantable vérité ne lui pouvait entrer dans l'esprit. Ses parents connaissaient sa position; il était impossible qu'ils ne songeassent point à s'occuper de lui, qu'ils eussent oublié où il en était; sa mère et lui se trouvaient dès à présent sans ressources, et cet argent qu'on lui voyait dépenser était le seul qui lui restât dans le monde. Ses parents avaient sans doute quelques dispositions à prendre qui les retardaient, et certainement ils allaient bientôt lui parler. Mais cependant que faire? Il ne pouvait attendre, et le temps se passait. Il se promit d'entamer l'affaire sans plus tarder avec sa tante.

Le lendemain, toujours décidé, il passa la matinée à se promener dans le jardin, en proie à des anxiétés inexprimables, causées autant par la crainte d'entrer en matière que par celle du résultat. Il avait commencé le matin une lettre à sa mère, sans avoir le courage de la finir, dérangé à tout moment, et ne voulant pas lui laisser voir les tristes dispositions de son esprit. Il remonta par crainte de ce qui s'allait passer, et termina sa lettre. Il y déguisait tout, pour ne pas désoler la pauvre femme. Il finissait en avouant qu'on ne lui avait encore rien dit, mais qu'il allait porter la parole.

Enfin il entra dans la salle et trouva sa tante seule, qui lisait le journal de son fils aîné, tenant la feuille à trois pieds de distance, les bras étendus et les lunettes sur le nez. Elle leva la tête quand il parut,

avec un grognement de satisfaction. Joseph jugea le moment favorable, et sentit comme un frisson par tout le corps. Il s'assit auprès d'elle avec une aisance forcée, et demanda ce qu'il y avait de nouveau. Elle se retourna, et il s'aperçut qu'elle avait les larmes aux yeux. Elle montra le journal, qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux pour tirer son mouchoir.

— Je lisais là... un malheur... une histoire qui est bien jolie... un naufrage... un pauvre mousse qu'on a mangé... Ils mouraient de faim... Et ce pauvre petit criait : Ah ! ma mère ! Il ne savait pas parler le français; c'était un étranger... Et il disait : Pas manger moi, capitaine, pas manger ! Capitaine ! capitaine !

Elle raconta toute l'anecdote en l'estropiant, avec de tels sanglots, un tel accent gascon, imitant si étrangement le langage de la victime, et si horriblement grotesque dans ses larmes, que Joseph, s'il n'eût éprouvé par pudeur un grand embarras, aurait éclaté de rire. Il regarda le journal par contenance, et vit que cette histoire était un roman publié dans le feuilleton. Il le fit remarquer à madame Lagache pour la consoler.

— Je le sais, dit-elle, je sais bien que ce n'est pas vrai ; mais c'est égal, je pleure... Je ne peux pas lire ces choses-là sans... comme si c'était vrai... et puis c'est bien fait... ça peut être arrivé.

Joseph s'avisa que sa tante, après tout, avait du bon, puisqu'elle était si sensible à des maux imaginaires. Il se confirma surtout dans cette idée que le moment était le mieux choisi du monde pour ce qu'il

avait à dire, mais il parla d'abord de Paris, des vendanges qui s'approchaient, fuyant pour ainsi dire le sujet qu'il tremblait d'aborder.

— Ma tante, dit-il, je voulais depuis quelques jours m'entretenir avec vous de vos bons projets... des arrangements qui nous regardent...

Il continua, n'osant prendre la chose sur lui : De la part de ma mère... Vous connaissez notre position? Je me proposais de vous parler à ce sujet. — Ah! ah! bon... Eh bien?... dit madame Lagache, dès longtemps avertie. Elle fit en même temps un singulier mouvement sur elle-même, en apparence pour prêter attention, mais qui marquait bien mieux qu'elle se mettait sur ses gardes.

Joseph, quoique fort troublé, sentit d'abord ce désavantage où le mettait l'obligation de parler le premier; au lieu de venir s'offrir à la bonne volonté de ses parents, il n'était plus qu'un solliciteur vulgaire qui vient mendier des bienfaits, et qui s'étend sur sa misère pour apitoyer; tous ses sentiments de dignité se révoltèrent, mais il reprit en faisant un nouvel effort : Vous savez dans quel état nous a laissés la mort de mon pauvre père. Ma mère ne peut guère se suffire à elle-même. Moi-même, jusqu'à présent, je ne suis pas en état de l'aider beaucoup. Mes cousins ont eu la bonté de songer à moi, et leurs bonnes lettres nous ont fait concevoir l'espérance d'un meilleur avenir. Il me tarde qu'ils me disent à quoi je puis être utile; ce n'est pas du moins la bonne volonté qui me manquera. J'attends ce que nous aurons décidé à cet égard, pour écrire à ma mère qui est impatiente de venir...

En ce moment la servante entra pour s'informer s'il fallait demander des œufs à la métayère, qui venait d'envoyer son petit garçon. Madame Lagache voulut savoir si l'on avait cueilli les derniers choux et s'il restait du linge étendu, ce qui l'entraîna dans un assez long colloque avec la fille, qui dit ce qu'elle savait et s'en alla porter la réponse. A voir le calme et la liberté d'esprit de madame Lagache durant cette interruption, Joseph épouvanté soupçonna que tout était désespéré. Il garda le silence quand la fille eut disparu.

— C'est vrai, reprit madame Lagache, ils me laissent tout mon linge à la pluie. Aimes-tu les choux? nous en aurons aujourd'hui.

Il répondit à ces paroles sans savoir ce qu'il disait. Une seule pensée bourdonnait, pour ainsi dire, dans sa tête et lui troubla la vue : Tout est perdu!

Madame Lagache reprit encore, comme si de rien n'était : Ah çà, eh bien! tu me parlais de vos affaires? Voyons, conte-moi ça!

Joseph reprit en s'humiliant davantage pour attendrir : Ma mère est très-affaiblie, le travail lui devient de plus en plus pénible, et je ne saurais vous peindre sa reconnaissance quand vous avez songé à nous écrire... et combien elle serait charmée de trouver en vous une sœur et une amie. Du reste, elle ne veut point vous être à charge, ce n'est pas une femme à demeurer inutile dans une maison; et, quant à moi, je tâcherai de lui venir en aide par mon travail, et selon ce que mes cousins me procureront...

Il s'arrêta.

— Vois-tu, dit madame Lagache sur un ton tout en dehors de la conversation, ton père n'a jamais su ce qu'il faisait, il n'a toujours été qu'une mauvaise tête qui a tout sacrifié à ses caprices et à la gloriole. A la maison, il se mit à vivre mal avec mon père; il n'a jamais voulu rien apprendre; au lieu de profiter de nos connaissances dans le commerce, il part un beau matin sans dire mot à personne; ce n'est pas ainsi qu'on se conduit. Il a essayé de vingt métiers qu'il a fallu quitter les uns après les autres; il parvient à un grade, il se fait casser, toujours par entêtement, et toujours dépensant plus qu'il ne pouvait, à cause de la malheureuse manie de paraître plus qu'on n'est. C'est de lui que vous tenez ce défaut, ta mère et toi... Il t'a mis au collége! pour quoi faire? je n'en sais rien; c'est bon quand on a de la fortune. Au lieu de te donner un bon état... à cette heure tu ne serais plus à charge à personne. Regarde, quand nous avons commencé, nous n'avions presque rien; eh bien! à force de travail et d'économie, tout vient à bien. Nous faisions un petit bénéfice : on le mettait de côté, on ne s'agrandissait pas, et petit à petit, on amasse. Ta mère à Paris n'a pas su non plus se retourner et modérer son mari, et quand on prend ce train, l'un par ici, l'autre par là, on se ruine.

Chacun de ces mots s'enfonçait comme un trait dans le cœur de Joseph. Il les comptait, pour ainsi dire, dans son trouble, et des chaleurs lui montaient au front; mais il trouva la force d'arrêter madame Lagache au nom de sa mère, avec une ombre de fermeté.

— Que voulez-vous, ma tante? dit-il, le mal est fait, et ma mère...

Madame Lagache l'interrompit.

— Ta mère s'est tuée de travailler tant qu'elle a pu, je le sais, cela fait son éloge; mais enfin c'est à présent une femme âgée qui ne peut plus s'occuper de rien, et qui a besoin plutôt qu'on la soigne. Que veux-tu que j'en fasse ici? Qu'elle vienne passer six semaines dans la belle saison, à la bonne heure, elle me fera toujours plaisir; mais, avec ma famille, je ne puis la prendre pour toujours à ma charge.

Joseph fut sur le point de s'écrier : Eh! madame, je ne viens pas demander l'aumône, puisque ma mère offre ses services et que je propose de la soutenir avec mon travail. — Et puis, quant à toi, continua madame Lagache, tant que cette pauvre femme a pu t'être utile par son travail, tu l'as gardée; maintenant qu'elle est vieille et ne peut rien gagner, tu cherches à t'en débarrasser! Que veux-tu que je te dise? Cela n'est pas non plus très-bien de ta part...

Joseph, confondu de l'injure, ne put trouver ni la force, ni la présence d'esprit de répondre.

— Tout cela, reprit madame Lagache en époussetant son tablier, tout cela est bien malheureux. Chaque famille a ses désagréments, il y a partout des ennuis.

Elle continua par des lieux communs de morale sur la mauvaise conduite des parents Quesnel, et sur la sage direction de sa maison. Joseph indigné, revenant du coup peu à peu, changea le cours de la conversation, qu'il s'efforça de soutenir jusqu'à ce qu'une interruption lui permit de s'en aller.

Il sortit enfin tout étourdi, et s'en alla dans le jardin, dans la cour, dans la rue, puis revint au jardin; il vit alors toute la profondeur de l'abîme où il s'était laissé entraîner. Le mal était si grand, qu'il ne put d'abord se résoudre à le croire sans remède. Il éprouvait, l'un après l'autre, dans son esprit, les expédients qui s'offraient à lui; il se promit de parler à ses cousins, mais, se représentant toute l'étendue de l'affront, il désespérait, il voulait rompre et partir sans un mot de plus. Il s'assit derrière un bouquet de lilas sur la margelle d'un puits et fondit en larmes, se redressant par intervalles et serrant convulsivement la tringle de fer de la poulie comme s'il eût tenu un homme à la gorge.

Il entendit la petite Brigitte qui appelait : Mon cousin, venez nous aider à gauler des amandes.

Elle s'arrêta tout à coup devant lui.

— Vous pleurez, mon cousin?

Son visage épanoui reprit un grand sérieux avant que Joseph eût le temps de se remettre. Elle garda un moment le silence.

— Qu'est-ce que vous avez?... Vous êtes triste? Vous vous ennuyez... Venez vous amuser avec nous, nous allons gauler l'amandier.

Elle lui prit les mains pour l'attirer.

— Tu crois donc que je pleurais? dit Joseph en souriant; ne va pas le dire, ma petite Brigitte, tu serais capable de le faire croire.

Brigitte lui serra les mains, et, le regardant fixement d'un air plein d'intelligence et de compassion : Je ne le dirai pas, mais vous pleuriez.

Il la suivit et feignit de prendre part à ses jeux avec les enfants qui étaient là.

Le lendemain, n'y pouvant plus tenir, il chercha des plumes, du papier, s'assura d'un coin où il pût être seul pour écrire à sa mère, et répandit sur le papier l'amertume qui le débordait; il racontait avec une indignation longtemps contenue comment on l'avait traité, et, pour dernier trait, son entretien avec sa tante Lagache, qu'il n'appelait que *cette femme*. « Il n'y a plus d'espoir de ce côté, disait-il; ne comptons plus que sur nous, ma bonne mère, et sur Dieu qui ne nous abandonnera pas. » Il s'interrompit vingt fois par la crainte de porter un trop rude coup à la pauvre femme; il relut sa lettre, changea quelques mots, adoucit la fin, laissa entrevoir quelques espérances, et la porta lui-même à la poste, car il avait lieu de craindre qu'il n'y eût pas toute sûreté, même pour une lettre, avec une femme comme madame Lagache. Il se sentit soulagé quand il l'eut vue glisser de ses propres mains dans la boîte.

Les cousins de Joseph se décidèrent enfin à lui donner un jour de plaisir et de distraction; on devait exécuter une partie de chasse qu'on projetait depuis longtemps. Il était question de battre les bois et de souper à l'*Ermitage*, bouchon célèbre dans le pays, avec des provisions qu'on y porterait. Michel vint réveiller Joseph au petit jour et ne trouva pas d'expédient plus agréable que de lui verser tout un pot à l'eau dans ses draps en lui disant avec un grand sérieux : Ces diables de Parisiens sont des paresseux; mais je ne te croyais pas si alerte. Je ne t'ai appelé que dix fois.

Il se mit à rire. Joseph fit de même, tout glacé; il fut prêt en un clin d'œil. On attela, et l'on partit.

Joseph, sachant qu'on ferait quelques visites de campagne, avait mis ses bottes les plus fortes, qui n'étaient, comme il le vit plus tard, que des souliers de bal en pareille expédition. Du reste, son habit bien coupé, sa mine délicate, ses mains blanches, donnaient à Joseph, au milieu de ses cousins, l'air d'un fils de seigneur avec ses paysans; il n'eût porté que des haillons, qu'on l'eût encore distingué parmi ses épais compagnons, ce qui fut un nouveau sujet de risées; il s'y soumit de bonne grâce.

Arrivés à l'endroit désigné, les chasseurs se divisèrent; on envoya Joseph vers une côte escarpée et pierreuse, au milieu des bois; on lui mit sur l'épaule le plus lourd fusil, le plus gros havre-sac, et il fut livré à lui-même. Il n'y vit point d'abord de malice; mais, quand il fut engagé dans les pentes, au milieu des ronces, des excavations, ses bottes trop minces tombèrent en pièces; il marchait sur des cailloux tranchants qui lui arrachaient des cris, ses talons trop hauts le faisaient trébucher à tout coup; l'embarras, le besoin, la fatigue, l'accablèrent; il reprenait haleine sur chaque pierre. Ce ne fut pas tout. Quand il fut arrivé, après une vaillante escalade, sur la crête de la hauteur, il vit que cet affreux chemin ne menait nulle part, que le revers était taillé à pic, qu'il lui serait à peu près impossible de descendre par l'une comme par l'autre pente, et que c'était enfin une *farce* de ses cousins. Il tira un coup de fusil pour les avertir, on n'y répondit pas. Il était midi, le so-

leil dardait en plein sur ces roches; il se mourait de soif et de chaleur. Transporté de colère, il se résolut à descendre, dût-il se rompre les os. Vingt fois il se laissa tomber de huit à dix pieds sur un rebord de quelques pouces, vingt fois il se suspendit à des touffes d'herbes qui cédaient, vingt fois il s'appuya sur le canon de son fusil au risque de se tuer; enfin il arriva en bas, excédé, haletant, les pieds et les mains en sang, et courut à l'endroit où était la carriole. Un petit paysan mis au guet lui dit qu'on était parti, et qu'on se rejoindrait à l'Ermitage, à une lieue et demie de là. Il tomba sur l'herbe hors d'haleine et découragé. Puis enfin il se mit en route.

Il découvrit la carriole de loin et fut accueilli par des rires qui le gagnèrent lui-même. Il se précipita sur une cruche qu'on avait remplie en partant; elle était vide; c'était encore une *farce* de ses cousins.

On n'avait rien tué, comme c'est l'usage dans ces parties de chasse. Michel proposa de se promener sur l'eau en attendant le dîner; on loua le batelet de l'étang, et on laissa Joseph ramer jusqu'à l'épuisement, *pour lui apprendre*. Enfin, à la suite d'une manœuvre qu'on lui fit exécuter, on s'entendit pour tirer le cordeau à contre-temps, et on le poussa dans l'eau tout habillé. On se préparait à le retirer, mais il nageait à merveille, et remonta tout seul dans le bateau. Joseph, en habit de petit-maître, trempé jusqu'à la moelle, souleva, comme on pense, de grands éclats. On le fit courir durant trois quarts de lieue pour le sécher; nouveau sujet de rire. Heureusement il faisait très-chaud. On arriva, on se mit à table, on

gea de grand appétit, on but à l'avenant. Les ha-
de Joseph, à peu près percés, lui arrachaient de
temps à autre un soupir, en songeant aux efforts
qu'ils avaient coûtés; mais on l'avait fait boire, sa
gaieté reprit le dessus, il ne s'aperçut point qu'on
avait mêlé son vin d'eau-de-vie, et rentra le soir assez
ivre.

Madame Lagache, qui l'attendait, lui apprit que le premier commis s'était trouvé indisposé, et lui demanda s'il ne lui serait pas indifférent de coucher dans la chambre voisine, afin que ce pauvre homme eût quelqu'un près de lui en cas de besoin. Cet arrangement choqua Joseph, comme de raison, mais il ne fit point de résistance; en sorte qu'ayant besoin d'un lit supportable après cette journée, il se trouva couché dans un grenier, sur un mauvais lit de sangle fait à la hâte, et renforcé de coussins de canapé. Il se tint assez bien jusqu'à l'heure du coucher, et s'endormit profondément, couvant une grave indisposition causée par sa chute dans l'eau et les excès de tout genre qu'il avait faits. Réveillé vers le milieu de la nuit par des douleurs insupportables, il se leva, se promena en sueur, à demi nu, sans secours, tourmenté à chaque instant par le commis malade, moins malade que lui, qui l'appelait. Heureusement une veilleuse lui procura de la lumière. Il trouva enfin un petit cabinet à mettre des hardes, où il s'étendit sur deux chaises, dans la langueur d'une véritable agonie. Tremblant encore d'être surpris dans ce désordre, dont sa tante aurait fait beau bruit, il avait posé sa lumière à terre. Le cabinet, étroit et obstrué de

vieux meubles, était à demi dans l'ombre, et le cerveau de Joseph, embarrassé de fumées, était traversé d'imaginations bizarres, comme dans une sorte de délire. Tout à coup il tressaillit et demeura l'œil fixe, pétrifié d'horreur : il venait d'entrevoir la robe de madame Lagache, une robe à fleurs jaunes sur fond chocolat, dont la vue lui était si terrible et si familière! Il fut un moment anéanti sous le coup de cette effroyable apparition, et ne reconnut qu'au bout de quelques minutes que cette robe était accrochée avec d'autres à un porte-manteau, et mise en réserve sans doute pour le blanchissage. Le malheureux, glacé d'une sueur froide, garda quelque temps encore cette horrible impression, et s'alla remettre tout tremblant dans son lit. Toute la nuit fut un long supplice; il ne se rendormit qu'au grand jour. Le lendemain la diète le rétablit. Comme il s'excusait de ne pouvoir manger à déjeuner : Je m'étonne, dit madame Lagache; tu as un estomac de fer, toi!

Joseph, bien déterminé à ne plus revenir sur le sujet de sa négociation, et laissant passer le peu de jours qui lui semblaient nécessaires pour ne pas rompre trop brusquement, songea sérieusement au retour; les difficultés se présentaient en foule, et d'abord, tout épouvanté, il n'osait se figurer dans quelles extrémités il s'allait trouver avec sa mère à Paris. Il voulut du moins, dans son désespoir, terminer un travail qu'il avait apporté à tout hasard. Il comptait, pour s'y appliquer paisiblement, sur un séjour à la campagne qu'il n'avait pas visitée. Madame

Lagache l'y mena un jour avec elle, et, comme il laissait voir qu'il avait compté y demeurer, elle s'empressa de lui expliquer qu'elle en avait abandonné le logement aux fermiers, et qu'elle ne faisait que s'y reposer quand elle y venait pour ses affaires.

Cette campagne au reste, dont on avait fait tant de bruit, n'était qu'une maison de paysan au milieu d'un potager assez étendu, sans eau, sans ombrage, sans agrément. Joseph se vit obligé de renoncer encore à ce beau projet d'y travailler dans le calme et la solitude; mais, durant les quelques jours qui suivirent, il accompagna quelquefois Brigitte quand elle y venait chercher des fruits ou du linge. Opprimé, abandonné, dédaigné dans le mouvement de la maison, il trouva là du moins quelques moments de soulagement et de bon loisir, par de beaux soleils et seul avec sa petite Brigitte, qu'il considérait souvent, au milieu de ses oiseaux chéris, avec mille rêveries confuses mêlées de regrets, d'espérance, et d'un charme indéfinissable. Une étrange remarque le détournait parfois de cette contemplation : c'est que, fraîche et charmante comme était cette enfant, il avait découvert dans certaines lignes et certains airs de sa jolie figure la ressemblance éloignée, et bien adoucie à la vérité, de quelque trait difforme du visage de madame Lagache. Il ne pouvait supporter ce rapprochement révoltant.

Il reçut enfin une lettre de sa mère. Madame Quesnel, fière et courageuse par amour maternel, avait ressenti comme il convenait l'accueil fait à son enfant. Elle lui disait de revenir sur-le-champ, qu'on

ferait comme on pourrait, qu'elle avait du courage, qu'elle se trouverait toujours bien avec son fils, et laissait tomber en passant un mot indigné sur *des gens dont il fallait se passer*. Joseph baisa la lettre en songeant au transport de colère et de noble orgueil contenu dans ce seul mot, et fut tout à fait décidé à partir.

Mais il ne savait comment préparer ce départ trop prompt; sa timidité et sa résolution étaient aux prises; cependant le temps passait. Désœuvré, ennuyé, il errait sans cesse dans la maison sans pouvoir s'occuper, même à lire, inspirant une sorte de pitié dédaigneuse aux gens du logis. S'il paraissait au magasin, on ne se dérangeait pas, ses cousins donnaient leurs ordres sans faire attention à lui; on lui disait tout sec : Ah! te voilà!

Les ouvriers, s'il les questionnait, lui répondaient à peine, voyant bien, d'après la manière dont on le traitait et l'idée qu'ils en pouvaient prendre, que ce n'était là qu'un *fainéant de Parisien* qui faisait le *monsieur*, et, pour comble de pitié, *sans le sou*. Lui-même il se prenait en mépris au milieu d'une telle activité, et, se voyant sans état, sans moyen de jamais entreprendre des travaux aussi profitables et de se tirer de son abaissement, il tombait par moments dans un vrai désespoir.

Ce qui lui semblait le comble irrémédiable de son malheur, c'était que sa mère, à présent hors d'état de travailler, avait pour la première fois de sa vie contracté des dettes; que le pauvre abbé Truelle s'était engagé pour elle; que, lui-même enfin, il

n'avait plus assez d'argent pour revenir, et ne pouvait se confier à personne. Brigitte, qui le cherchait à toute heure du jour, le surprit encore bien des fois dans les larmes; quant à madame Lagache, le voyant morose et silencieux, elle lui disait avec une cordialité affectée qui ressemblait à de la dérision : Eh bien! tu ne dis rien? Tu n'es pas gai? Décidément je crois que tu ne te plais pas ici.

Après de longues réflexions sur cette position insupportable, il résolut d'affronter son terrible avenir et de partir, quoi qu'il en pût arriver. Il entra tout à coup, un matin, dans le bureau où son cousin Michel se trouvait seul, et lui dit : Mon ami, il faut que je t'avoue l'embarras où je suis : je voudrais partir, et je n'ai plus assez d'argent pour mon voyage... Peux-tu me prêter environ cent francs? C'est à peu près ce qu'il me faut. — Tu veux partir? dit Michel; sitôt! Qu'est-ce que cela veut dire? Nous t'en empêcherons.

Joseph, la veille, avait annoncé son départ à madame Lagache, qui lui avait parlé de le retenir de vive force, de cacher sa malle, ajoutant mille plaisanteries qui sont de la politesse en province, alors même qu'on brûle de vous voir dehors. Michel les recommença, et représenta à Joseph qu'il s'était à peine reposé, qu'il n'avait pas donné le temps à ses parents de lui faire les honneurs des curiosités et des plaisirs de la ville.

— Je n'étais pas venu tout à fait pour mon plaisir, balbutia Joseph, très-ému de ces paroles; je pensais être utile à ma mère, mais j'ai changé de projets.

Et, ces mots remettant sa plaie à vif, les larmes lui vinrent aux yeux.

Michel reprit son sérieux. On l'avait informé de la conversation de Joseph avec madame Lagache; il connaissait à peu près le caractère de sa mère; il se doutait de ses duretés, et n'avait pas osé revenir de lui-même sur ce sujet. Le chagrin de Joseph le toucha, et, se souvenant vaguement des propositions qu'on lui avait faites, il lui dit : Ah çà! qu'est-ce que c'est? qu'as-tu? Voyons, nous avions parlé autrefois de te prendre avec nous : cela peut toujours se faire si tu y consens. Nous avons de quoi t'occuper; il nous faut un nouveau commis. Veux-tu rester?

Joseph, ranimé, regarda Michel, qui continua : Mais il faudra travailler, et, avec le temps, mon Dieu! si tu veux te mettre au courant des affaires, il peut se présenter mille occasions... Rien de tel que le commerce... Je te l'aurais dit il y a longtemps : Laisse-moi là tous tes livres, et à la besogne, hardi!

Joseph était si abattu, si effrayé de la perspective qu'il avait entrevue, que la proposition de son cousin lui parut une grâce d'en haut. Il serra la main de Michel, le remercia, protesta de son zèle. Désormais il entrerait tout entier, disait-il, dans la carrière qu'il avait la bonté de lui ouvrir, n'ayant d'autre but que de sortir de l'extrême embarras où le jetait son retour.

Michel, mis en haleine, parla tout de suite de le laisser dans la maison, sur le pied de parent, avec quinze cents francs d'appointements. C'était une fortune. Joseph sauta au cou de son gros cousin.

Le bruit de cet arrangement se répandit dans la maison. Joseph se hâta d'en écrire la nouvelle à sa mère, qu'il allait prévenir de son départ. Il se représentait combien il s'était mépris sur la rude écorce de son cousin Michel, et combien au fond c'était un brave homme. Après leur entretien, il le surprit en conférence avec Madame Lagache; la conversation cessa quand ils le virent paraître. Il jugea que ces dispositions étaient l'objet de délibérations de famille. Sa tante le félicita.

— Eh bien! il paraît que Michel te prend avec lui; c'est bien de sa part. Je le connais, c'est un brave garçon, trop bon même quelquefois. Enfin, je le veux bien, moi; et puis d'ailleurs ça le regarde.

Brigitte lui dit le soir au jardin : C'est donc vrai, mon cousin, vous allez rester avec nous? vous ne pourrez plus vous en aller; nous nous amuserons bien cet hiver, vous verrez.

Il entra en fonctions dès le lendemain ; on lui adjoignit un commis assez refrogné pour le mettre au courant de sa besogne; mais il ne tarda pas à voir que les dispositions dont son cousin lui avait parlé dans son premier mouvement avaient été quelque peu changées. Il reconnut l'influence de madame Lagache. Les appointements se réduisirent à douze cents francs; en outre, on lui fit entendre qu'il valait mieux, pour mettre chacun à l'aise, qu'il prît ses repas au dehors. On ne se chargea que de le loger. On lui donna dans le haut de la maison une chambre qui n'était qu'un méchant cabinet, sans cheminée, ouvert à tous les vents, inoccupé depuis long-

temps, à peine couvert de papier qui roulait en lambeaux le long des murs. On y porta deux chaises et un lit où avait couché la servante. Il se fit lui-même une table pour écrire avec une planche sur deux appuis, que madame Lagache réclamait souvent. Ce fut, avec sa malle, tout son mobilier.

Séparé à peu près du reste de la maison, il fut du moins délivré de certains visages. Peu à peu sa condition de parent fut changée en celle de commis étranger. On venait l'éveiller dès cinq heures, car il dormait fort le matin; sa mère, par tendresse, l'y avait habitué. Ce fut un premier sujet de plainte pour ses cousins. Il descendait à son bureau et se consumait sur des écritures et des travaux qui le dégoûtaient malgré lui. Il avait décrit sa nouvelle position à sa mère avec tant d'enthousiasme et tant de reconnaissance pour ses cousins, que la pauvre femme n'avait pu qu'applaudir; il n'osait lui dire à présent à quel prix il la lui fallait acheter. A midi, il s'en allait dîner dans le voisinage, ne voyant de toute la maison que ses cousins ou Brigitte quand il paraissait un moment au jardin; elle venait d'ailleurs le trouver souvent au bureau sous quelque prétexte. Le soir, il allait se promener un moment sur le port, et rentrait pour lire et travailler dans sa chambre, dont l'éclairage était à ses frais. Le dimanche, on ne l'invitait plus aux parties de famille. Ses cousins donnèrent même des dîners de cérémonie sans le prier, et, quoiqu'il fût bien aise de n'y point paraître, il ne laissa pas d'être blessé du procédé.

Bientôt l'ennui, la mélancolie, prirent le dessus;

les regrets, les souvenirs, Paris, sa mère, ses amis, ne lui laissaient point de trêve. Il se fit des connaissances dans un cercle littéraire où l'on trouvait une bibliothèque assez nombreuse; car, dégoûté de sa besogne, il n'avait pu s'empêcher de revenir à ses études favorites. Ses cousins, qui n'avaient jamais travaillé qu'à la cave, et qui savaient à peine écrire, ne purent le guider dans les écritures courantes de son emploi; il en fut réduit aux enseignements du commis subalterne qui avait convoité sa place, et qui le détestait. Cet homme ne l'aidait qu'avec mauvaise grâce, abusait de sa timidité, et souvent le laissait s'égarer à plaisir, afin d'indisposer ses parents contre lui. Joseph n'avait eu jusqu'alors, avec ses cousins, que des rapports de parenté assez insignifiants, comme on a pu en juger; mais, quand il fut question d'intérêts et d'affaires de la maison, ils reprirent bientôt leur brutalité naturelle. Ils le ménagèrent pourtant durant les premiers temps; enfin, poussés à bout par plusieurs pièces mal faites, par quelques méprises dans les écritures, qui en avaient amené dans les affaires, ils s'impatientèrent, et comme un jour Joseph en peine consultait Etienne, qui le prenait en pitié, sur la teneur d'une facture :

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? lui dit le cousin en lui arrachant le papier des mains; tu ne sais pas faire une facture, la chose la plus simple! Ah çà! qu'est-ce que tu as appris au collége? Je n'ai pas fait mes études, moi, mais je ferais une facture les yeux fermés, et un enfant de cinq ans en ferait autant.

Il donna brusquement la facture à faire au second commis, qui riait dans sa barbe. Comme Joseph avait de bonnes habitudes d'éducation et certains airs de politesse parisienne qui semblaient fort étranges dans la maison, on ne l'appelait, en son absence, que *le monsieur*, par dérision. Les esprits distingués, qu'on accuse à tort de dédain, ne rendront jamais aux sots toutes les préventions jalouses que ceux-ci leur font souffrir; le plus souvent, si l'on y prend garde, on voit le sot provoquer l'homme d'esprit et abuser de sa générosité. C'étaient donc tous les jours de nouvelles épigrammes fort grossièrement aiguisées. Joseph supporta tout, dans l'idée qu'il enverrait du moins cent francs à sa mère dès le premier mois; mais il passa ce temps dans une tristesse profonde et toujours croissante; il ne voyait plus que Brigitte, qui soignait son linge en secret, ce qui la fit gronder, parce qu'on la vit un jour qui descendait de chez lui. Une autre fois, Joseph surprit sa tante elle-même qui faisait sa ronde dans sa chambre pour voir s'il n'y cachait rien, mais sa malle était toujours fermée à clef.

Cependant il commençait à s'habituer à sa besogne, il voyait clair dans les livres, et reconnut que la maison avait singulièrement baissé, depuis la mort du père, par l'incapacité des enfants; les deux frères étaient rarement d'accord dans leurs opérations. Un jour, comme ils se disputaient sans retenue en sa présence, il se hasarda à dire quel était l'avis qui lui semblait le meilleur à suivre et le plus sage dans l'intérêt de la maison. Etienne s'emporta, et lui dit

si crûment qu'il avait tort, que Joseph fut conduit à soutenir son opinion.

— Et d'ailleurs, s'écria Etienne, il n'y a que les maîtres qui aient le droit de parler ici! Ceux qu'on paye pour le service n'ont qu'à se taire et à obéir.

Joseph pâlit et baissa la tête sur son registre; ce n'était pas la première injure qu'il dévorait, et ce ne fut pas la dernière. Brigitte le consolait du moins et venait le voir souvent, mais elle s'en cachait, devinant à peu près les dispositions des alentours; Joseph lui-même le lui défendait. Il prenait souvent en pitié cette pauvre enfant si mal élevée, ignorante, se tenant mal, et dont il fallait tout le bon naturel, tous les dons heureux, pour résister aux pernicieuses influences des gens qui l'entouraient; il lui serrait les mains et causait simplement avec elle d'enfantillages. Chaque jour elle prenait une grâce nouvelle, mais elle demeurait, pour l'intelligence, aussi simple que par le passé; elle jouait encore, en cachette, avec des enfants plus jeunes qu'elle. Cependant, comme on la vantait souvent à sa mère, un certain orgueil finit par se réveiller dans le cœur de madame Lagache; ses autres enfants n'avait reçu aucune instruction; elle se mit en tête que Brigitte, la plus jeune, serait bien élevée, jouerait du piano et parlerait le français parisien. Elle se souvint que les services militaires de son mari lui donnaient le droit de solliciter l'admission de sa fille dans la maison des Saints-Anges à Paris. Le curé de la paroisse, directeur de Brigitte, qui lui avait fait faire

sa première communion, et qui connaissait toute la candeur de cette belle âme, applaudit à ce projet et s'offrit de s'employer pour obtenir cette faveur; mais il fallait un trousseau, il fallait entreprendre un long voyage et quelques autres dépenses inévitables : l'avarice de madame Lagache fit, malgré tout, que ce projet en resta là.

Non-seulement la situation de Joseph était intolérable, mais il n'avait plus même, pour se soutenir, l'espoir de s'avancer dans le commerce et de s'établir un jour. La splendeur commerciale était tombée, on ne voyait plus comme jadis des fortunes s'élever tout à coup. Ayant étudié la ville, les circonstances présentes, et pris quelque expérience des affaires, il s'était convaincu qu'il fallait avant tout de l'argent pour amasser de l'argent. Les plus riches négociants pouvaient tout au plus conserver ce qu'ils avaient. Quant à lui, il n'avait d'autre perspective que de demeurer commis toute sa vie; il se voyait à jamais médiocre et retenu dans une condition qu'il détestait et qu'il n'avait embrassée que dans l'idée de s'y avancer rapidement. Il n'osait faire part de ces découvertes désespérantes à sa mère, du moins dans toute leur vérité; mais il les exprimait sans voile au bon abbé Truelle, qui lui écrivait des lettres de quatre grandes pages pleines de tendresse et de paternelles exhortations. Le digne homme le consolait, le soutenait, l'engageait à la patience, lui promettant de le tirer de là; il s'en occupait en effet incessamment; il l'avait entièrement rassuré sur la somme qu'il lui avait fournie, quoiqu'il en fût

gêné au point de s'imposer de petites privations et notamment celle du tabac, qu'il avait mieux aimé supprimer que ses petites aumônes.

Ce qui d'ailleurs achevait de détruire les espérances de Joseph, du côté du commerce de ses cousins, c'étaient les progrès du mal qu'il avait découvert et la ruine de la maison, qui lui semblait imminente. Etienne, aveugle et entreprenant, avait entraîné son frère, depuis six mois, dans une entreprise aux colonies dont la mise de fonds avait été considérable et dont les profits étaient nuls. C'était entre les frères une source de haines et de divisions qui s'envenimaient de jour en jour et se trahissaient à chaque instant par des démêlés furieux. Ils semblaient s'entendre cependant pour cacher ces désastres à leur mère, dont tout le bien et celui de sa fille demeuraient engagés dans leurs opérations; mais il n'y avait pas moyen de rien cacher à Joseph, à qui tout passait sous les yeux. D'ailleurs il était tous les jours témoin des débats des deux frères, qui se livraient souvent à de telles violences dans leur cabinet, qu'il était obligé de fermer charitablement les fenêtres pour qu'on n'entendît rien au dehors. Depuis quelque temps ils avaient l'un et l'autre une allure farouche, ils ne parlaient plus, sinon d'un ton brusque; les commis, les ouvriers se conformant au ton des patrons, une espèce de stupeur menaçante régnait dans les cours et les magasins, tandis que madame Lagache, accoutumée au ton bourru de ses fils, vivait à l'ordinaire dans sa maison sans se douter de l'orage qui s'amassait sur sa tête.

Joseph écrivit secrètement ces détails à l'abbé Truelle pour achever de lui persuader qu'il n'y avait véritablement rien à gagner à persévérer dans le commerce. L'abbé lui répondit courrier par courrier, il lui communiquait avec empressement que le hasard lui avait fait trouver une place dont il pouvait lui répondre, et qui lui rendrait le séjour de Paris non-seulement possible, mais peut-être aussi très-profitable; il finissait par l'engager à rompre aussitôt avec ses cousins. Une lettre de madame Quesnel accompagnait celle du digne abbé; elle pressait très-vivement Joseph de revenir, ne pouvant plus vivre éloignée de lui.

Joseph fut transporté de ces nouvelles; cependant il craignait que sa mère et l'abbé ne se fissent illusion par envie de le revoir. Il lui paraissait ensuite peu généreux de quitter ses cousins au moment précis du malheur et dans des circonstances où il pouvait, en les quittant, les jeter dans de nouveaux embarras. Il se débattait dans ces perplexités quand un grave accident vint tout décider le jour même où il se disposait à écrire à Paris.

Il travaillait le matin à sa table quand il vit Etienne traverser rapidement les magasins et courir au cabinet où travaillait Michel, dont il ferma la porte. Il n'y fit pas d'abord attention, quand bientôt il entendit les voix s'échauffer et enfin des cris terribles. Les deux frères s'accablaient d'injures, se reprochaient la ruine de la maison, et s'accusaient l'un l'autre des plus noires menées. Joseph s'était levé, tremblant et honteux lui-même de ce qu'il enten-

dait. Tout à coup la porte s'ouvrit avec fracas, et les deux frères sortirent corps à corps, hérissés, furieux, se tenant à la gorge. Joseph, épouvanté, se jeta entre eux, s'efforçant de les séparer; mais Michel, qui était très-fort et ne se connaissait plus, le repoussa si rudement qu'il alla tomber sur une caisse en tôle dont l'angle lui fendit la tête. Un ouvrier le releva évanoui et le porta dans sa chambre. Les frères se séparèrent, et pendant deux jours un silence lugubre régna dans les magasins, sans que personne sût rien de l'événement.

L'homme qui avait secouru Joseph lui demanda s'il voulait un médecin, mais sa plaie n'était pas grand'chose, on la bassina avec de l'eau fraîche, on y posa une compresse, et Joseph retenu dans sa chambre, repassant sa situation, jugea inutile de parler et prit aussitôt son parti. Il apprêta sa malle, eut à peine le temps d'écrire quelques lignes à sa mère, envoya un crocheteur arrêter une place aux messageries, et le surlendemain, à la pointe du jour, il sortit de la maison avec l'homme qui portait son bagage et partit pour Paris, abandonnant à ses cousins environ un mois d'appointements qu'on lui devait.

La diligence sur la route de Bordeaux va grand train; il se retourna avec effroi dès le premier relais, comme s'il eût craint d'être poursuivi, et la joie d'être hors de cette maison, de retourner à Paris, de revoir sa mère et ses amis, lui fit une fête de ce voyage.

Aux approches de la capitale, le cœur lui battait

avec violence ; il ne songeait plus à l'avenir, ni à ses intérêts, ni aux suites de l'arrivée ; il était tout au bonheur de retrouver ses amis, il se demandait s'ils auraient reçu sa lettre, s'ils l'auraient attendu ; il n'eût pas voulu retarder d'une minute le moment de tomber dans leurs bras. On arriva dans Paris, il le trouvait beau, grand, peuplé, il ne concevait pas qu'on pût vivre ailleurs ; il saluait les ponts, les édifices et les quartiers connus. Tout, autour de lui, était si bruyant et si animé, qu'il lui semblait que la ville s'était mise en fête pour le recevoir.

On entra, aux éclats de la trompette, au milieu du fracas des chiens, des voitures et des chevaux, dans la grande cour des messageries ; il mit aussitôt la tête à la portière, respirant à peine, et rencontra d'abord les regards de sa mère, de l'abbé Truelle, du bon M. Desnoyers, qui étaient là, les bras étendus, pleurant, appelant, à cette même place où il les avait quittés en partant. Ses larmes jaillirent ; il ouvre à la hâte, il saute, court à eux, embrasse sa mère, l'abbé, M. Desnoyers ; on ne parle pas, on ne le peut, ce ne sont que larmes, soupirs, mots entrecoupés ; madame Quesnel reprenait sans cesse son fils dans ses bras, sans le laisser s'occuper des formalités ordinaires, auxquelles M. Desnoyers, qui heureusement avait la tête plus libre, fut obligé de veiller.

Vint ensuite un millier de questions ; la première fut : Tu te portes bien ? — Oui, ma mère ; oui, mes bons amis.

Après cela qu'importait le reste ? On prend une voiture de place, on s'y loge pêle-mêle avec le petit

bagage; on s'embrasse encore, on se serre les mains, on cause, on questionne, on s'interrompt. On arrive à la maison.

Madame Quesnel avait préparé un petit couvert bien propre où la place des amis était marquée; elle voulait que son fils retrouvât d'abord chez lui l'aisance et le bien-être. Joseph, ivre de joie, pénètre dans sa chambre, la trouve propre, parée, cirée, avec des rideaux blancs, ses pots de fleurs renouvelés, ses livres bien rangés; il regarde tout, il s'assied sur sa vieille chaise, jette un coup d'œil par la fenêtre sur la place; il aurait baisé son petit bureau, son lit, ses vieux papiers, s'il ne se fût contenu; il se jette encore au cou de sa mère en la remerciant de ses soins touchants; ils pleurent et sourient à la fois. Tout à coup la pauvre femme dit d'un ton sérieux : Ah! ne me vante pas, ne me remercie pas; il m'est arrivé un grand malheur que je n'ai pas osé t'écrire. — Eh! quoi? — J'ai cassé ta belle pipe noire... Je les essuyais chaque jour, je ne sais comment je la laissai tomber. J'étais désolée... Voici les morceaux. Peut-on la rajuster? — Pauvre mère! dit Joseph, le beau malheur! Vous vous donniez donc tous les jours cette peine?

On causa, le soir, des affaires de la maison et des divers partis que prendrait Joseph; mais, dans ces premiers moments, on voyait tout en beau. Joseph lui-même, plein de courage et d'espoir, ne doutait plus de rien. L'abbé Truelle, la lèvre appuyée sur la pomme d'ivoire de sa canne, parlait peu, souriait, disait qu'il fallait prendre bon espoir, s'en remettre

à la Providence, et l'on voyait à son air qu'il en pensait plus qu'il n'en voulait dire.

Madame Quesnel voulut absolument que Joseph, quoi qu'il fît, se couchât de bonne heure; ils s'embrassèrent, et il s'endormit profondément; mais madame Quesnel ne put fermer l'œil de la nuit : elle se levait à chaque instant, et venait à pas de loup considérer son fils endormi et prêter l'oreille au bruit de son souffle.

Il sembla que le ciel ne voulait point que des joies si pures fussent démenties. Deux jours après, l'abbé Truelle dit à Joseph qu'il avait à l'entretenir, et l'emmena se promener avec lui sous les arbres de la place. Là il lui apprit que M. le comte de Holstein lui faisait offrir une place de mille écus chez lui, avec des travaux annuels pour le ministère; que c'était là l'affaire dont il lui avait parlé, et qu'il ne dépendait plus que de lui d'accepter. Joseph, transporté, fit remonter aussitôt l'abbé pour instruire sa mère et partager sa joie avec elle; en même temps, comme si tout le secondait, un travail qu'il avait presque abandonné en partant venait de paraître avec succès; ce fut notamment ce qui confirma le comte de Holstein dans ses bons desseins sur Joseph. Il reçut en outre une lettre du ministre lui-même, qui lui donnait des encouragements et lui assurait sa protection; quelques travaux de Bordeaux firent suite à ceux-là, et achevèrent de le tirer d'embarras en arrivant. Il se vit donc hors de gêne, avec de nouvelles relations, des ressources assurées, et dès ce moment tout alla bien.

Sa mère cependant ne voulut point quitter tout de suite son appartement de la Place-Royale; Joseph, logé chez M. de Holstein, allait toujours prendre ses repas chez elle. Il avait alors un an de plus, il avait aussi plus de raison et de jugement, il travaillait plus assidûment et avec plus de force. En quatre mois, la dette sacrée envers l'abbé fut payée, quoi que le bonhomme pût faire pour s'en défendre; on en paya aussi quelques autres que madame Quesnel avait contractées à l'insu de son fils; ils se retrouvèrent enfin dans la plus heureuse médiocrité; Joseph gagnait peu, mais on se suffisait, et tout s'améliorait à mesure. L'abbé reprit l'habitude du tabac.

Il ne vint aucune lettre de Bordeaux. Joseph jugeait de son côté que ce n'était pas trop du plus profond mépris pour payer cette maison inhospitalière, et que tout ce qu'il pouvait faire était d'oublier ce qu'il y avait souffert. Il apprit pourtant que l'indignation avait été extrême contre cette espèce de fou, d'original, qu'on avait bien voulu recueillir dans la maison tant qu'il en avait eu besoin, et qui en était sorti de la sorte pour une querelle où il avait tort, sans dire mot à personne. Il méprisa ces rapports injustes; mais il apprit encore ce qu'il n'avait déjà que trop prévu, que la maison Lagache achevait de se discréditer, et que la guerre avait éclaté entre les deux frères. Joseph, dans ces débats, plaignait de tout son cœur la pauvre Brigitte, encore mineure, et dont tout le bien se trouvait compromis. Il le dit au voyageur qui lui donnait ces détails.

— Elle a quitté la maison, comme vous savez, re-

prit le Bordelais; elle est à Paris. — A Paris? s'écria Joseph. — Oui, elle est ici, aux Saints-Anges, où je crois bien qu'elle finira par se faire religieuse, si l'on ne vient à la perdre. C'était une enfant d'une pauvre santé; on ne pensait pas la conserver.

Le voyageur ajouta là-dessus tout ce qu'il en savait, sans parvenir à satisfaire la curiosité empressée de Joseph, qui raconta cette nouvelle chez lui. Tout rapport était irrévocablement rompu entre les deux familles. Mais ces événements arrivés coup sur coup, la ruine des Lagache, l'arrivée de Brigitte, émurent beaucoup Joseph et sa mère. Ils en causèrent longuement à dîner avec l'abbé Truelle, qui dit seulement, quand on parla du couvent, qu'il connaissait la supérieure de la maison. Joseph, fort préoccupé, songea d'abord à rendre visite à Brigitte dans ces tristes conjonctures. Mais il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient vus; il se représenta les dispositions des Lagache à son égard. Brigitte, à présent grande demoiselle, ou l'avait tout à fait oublié, ou avait épousé les ressentiments de sa famille. Enfin, il résista à ces premiers mouvements et n'y songea plus, sans savoir même les circonstances qui avaient suivi son départ, et qu'on va reprendre.

Joseph, à son insu, s'était bien vengé des Lagache, et madame Lagache, en le poussant à partir, ne se doutait pas de la plaie profonde qu'il laisserait dans sa famille. Le jour même de son accident, Brigitte alla le trouver au bureau, et, ne voyant pas derrière la vitre ce visage doux et triste qui lui souriait d'habitude, elle pensa qu'il était en ville. Le lendemain,

ne le voyant pas encore, elle s'informa avec précaution auprès des hommes du magasin. Enfin la nouvelle de son départ se répandit dans la maison avec le bruit qu'on imagine. Ce fut une explosion d'indignation qui dura quelques jours. C'était à table surtout, où l'on se trouvait réuni, qu'éclataient d'intarissables récriminations contre le singulier cousin; chacun citait quelque grief oublié, quelque méfait choquant sur lequel on se récriait de concert. Brigitte, qui aimait sa mère et ses frères avec la candeur d'une enfant, sans se douter de leurs horribles défauts dont elle était pourtant victime à toute heure, Brigitte écoutait, la tête baissée, sans avoir l'air d'y prendre garde, et ne pouvait concevoir ce qu'elle entendait de son cousin Joseph, qui lui semblait si bon et si doux; elle rougissait, répandait de l'eau sur la nappe, mangeait vite, se faisait gronder pour quelque maladresse, et s'en allait dans le jardin, où les pleurs la prenaient sans savoir pourquoi. On l'avait retirée depuis un an d'une pension dirigée par des religieuses; elle voulut y retourner. Il était impossible de la faire habiller le dimanche pour la conduire à la promenade. Elle devint sensiblement triste et taciturne; on la trouvait au fond du jardin avec des yeux mal essuyés; sa jolie figure se flétrit. Elle allait souvent à la campagne, s'y trouvait bien seule, et y demeurait le plus longtemps possible. Enfin la métayère, qui l'avait nourrie et élevée, dit à madame Lagache : Mademoiselle est malade, faites-y bien attention; elle n'est plus la même; veillez-y.

Madame Lagache questionna sa fille grossièrement

et n'en tira rien. Brigitte répondait avec cette brusquerie commune à toute la famille : Mais quoi ! que me veut-on ? Je suis comme à l'ordinaire. Malade? Ce sont eux qui le disent ; je ne sais ce qu'ils me veulent. Que je sois gaie? Je ne suis plus une enfant ; je ne puis plus jouer comme à dix ans.

Les choses allèrent ainsi quelque temps. Elle perdit l'appétit, et quand on voulait la contraindre à table : Que voulez-vous, ma mère? Faut-il que je me donne le mal que je n'ai point?

Elle tomba dans une langueur décidément alarmante, et finit par garder le lit. On fit venir d'abord un médecin du faubourg, qu'on assista bientôt de deux autres, qui venaient chaque jour s'entre-regarder au pied du lit sans savoir de quoi il était question. Ils la traitèrent pour une maladie qu'elle n'avait pas et lui donnèrent une bonne fièvre. Madame Lagache était fort chagrine, sans démentir pourtant son caractère, qui ne s'affectait vivement que par intérêt et par égoïsme. Elle n'en perdait pas une de ses habitudes, et faisait soigner son enfant par sa mère nourrice, qui aimait Brigitte comme sa propre fille. Cette femme, mieux avisée dans son bon sens que la mère et les médecins, n'épargna rien pour faire avouer à Brigitte la cause morale qu'elle soupçonnait à son mal ; mais Brigitte répondait toujours : On me rend malade à force de me tourmenter ; je ne sais ce qui les a pris.

Cependant, une nuit, elle fut saisie d'un violent délire ; et, comme la bonne femme éperdue la conjurait de revenir à elle, il lui échappa de dire à plusieurs

reprises : Mamette, je veux voir mon cousin, moi; je veux l'aller trouver !

Mamette remarqua bien ce propos et le rapporta, mais les Lagache avaient d'innombrables cousins, et l'on ne sut ce que cela voulait dire. Quand on rappela ce propos à Brigitte, elle répondit qu'elle avait sans doute rêvé et qu'elle ne se souvenait de rien.

Enfin, la forte fièvre tomba. On conduisit Brigitte à la campagne, comme elle en avait marqué le désir; elle y passa un mois dans une sorte de convalescence, mais l'appétit ne revenait pas, la langueur était la même; on la ramena à Bordeaux dans le même état sans qu'on y pût rien comprendre. Les médecins, fatigués, laissèrent entendre qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'on vînt à la perdre, et l'on finit, comme c'est l'usage, par recommander de la faire voyager et changer d'air. On parla de la mener à Montpellier; mais ce projet lui répugnait; d'un autre côté madame Lagache frémissait à l'idée des dépenses d'un pareil voyage, où elle serait obligée d'accompagner sa fille; à cette occasion le couvent des Saints-Anges lui revint en tête ; ce qui la décida surtout fut que la femme d'un négociant, qui allait chercher son fils pour les vacances dans un collége de Paris, offrit d'accompagner Brigitte durant ce voyage.

Quand on parla de ce projet à Brigitte, ce mot de Paris l'atteignit au vif. Elle parut fort contente, elle dit que oui, qu'elle le voulait bien ; on ne s'étonna point qu'elle eût ce grand désir de voir la capitale. Dès ce moment l'espoir et la joie revinrent; on s'imagina qu'elle était guérie, que ce voyage allait la dis-

traire, et l'on avisa, pour plus d'avantage, qu'elle achèverait là son éducation. Les frères surtout favorisèrent le projet et en hâtèrent l'exécution; prévoyant de sinistres événements, ils voulaient du moins que Brigitte en fût écartée et pût sauver du naufrage quelque peu d'éducation. Tout le monde vint la féliciter, et ce n'étaient entre la mère et les voisins que commérages et châteaux en Espagne.

— Nous avons bien des parents à qui je l'aurais recommandée là-bas, disait madame Lagache, mais nous sommes brouillés, et d'ailleurs nous n'avons pas besoin d'eux; la petite part avec madame Boissard, qui la mène jusqu'à la pension, et qui la remettra entre les mains de la supérieure. M. le curé m'a promis qu'elle serait reçue comme l'enfant de la maison, qu'on la distrairait, qu'on la mènerait promener, enfin qu'elle serait élevée comme une fille noble et pourrait prétendre un jour à tous les partis.

On s'occupa des malles et du trousseau, et ces préparatifs traînaient en longueur; mais madame Boissard avait irrévocablement fixé son départ, il n'y eut pas moyen de reculer, et Brigitte quitta Bordeaux le 4 mai, un vendredi, quoi qu'on eût pu faire pour éviter ce jour *malheureux*.

Brigitte, tombée tout à coup au milieu d'une ville étrangère, dans une maison inconnue, n'osa s'informer de ses parents. Elle avait toujours été d'une grande dévotion; la règle d'une maison religieuse convenait mieux à son état que le train de la maison maternelle, qu'elle avait fini par prendre en dégoût. Elle s'accoutuma de son mieux à sa nouvelle situa-

tion, et l'on pensa qu'elle n'était pas éloignée de prendre le voile; seulement on avait peur que le dépérissement où elle était tombée ne l'emportât bientôt.

Ce fut dans ces dispositions qu'elle apprit, à quinze jours d'intervalle, les effroyables désastres qui venaient d'accabler sa famille, et qui semblaient devoir la détacher à jamais du monde. Son frère Etienne, engagé dans des affaires dont il ne pouvait sortir avec honneur, s'était frauduleusement embarqué avec tout ce qu'il avait pu emporter d'argent, laissant son frère Michel écrasé des suites et du déshonneur de cette affaire. Michel s'était coupé la gorge avec un rasoir trois jours après. On l'avait trouvé mort depuis douze heures sur le chemin de la Prade. Cet événement fit un bruit épouvantable à Bordeaux. Les créanciers se jetèrent aussitôt sur les restes de cette malheureuse maison.

Madame Lagache, alitée dès les premiers malheurs, et frappée coup sur coup, mourut en huit jours, avant qu'on pût faire venir sa fille, et de la manière la plus misérable, sans parents, sans amis autour d'elle, et méprisée de certaines gens du voisinage, qui lui faisaient bon visage quand on lui croyait du bien. Elle recommanda elle-même jusqu'au dernier moment qu'on ne fît point venir sa fille, de peur de la dépense; elle était assez tranquille d'ailleurs sur son compte, la sachant en disposition de prendre le voile. Joseph apprit tout ceci par les journaux, presque aussitôt que Brigitte; il en fut frappé comme d'un coup de foudre. Il se représenta

sa pauvre cousine ruinée, orpheline, abandonnée; et tant d'infortunes si pressées, si surprenantes, lui arrachaient des exclamations sans fin. Cent fois il avait dit à sa mère tout le bien qu'il pensait de Brigitte, et madame Quesnel, partageant ses sentiments, avait fait grâce à la famille en faveur de cette excellente enfant. D'ailleurs le malheur était si grand qu'il effaçait tout ressentiment. Joseph courut chez l'abbé Truelle, pour lui dire qu'il croyait de son devoir, en cette circonstance, d'aller offrir ses services à sa cousine, ou du moins ses consolations, et qu'il le priait de l'accompagner. L'abbé, qui souriait parfois en l'écoutant parler de Brigitte, approuva son projet; mais il fut d'avis d'aller seul d'abord en causer avec la supérieure, et demander la permission de l'introduire. Joseph lui dit de venir dîner, et l'attendit avec impatience en racontant le tout à sa mère.

L'abbé vint; il rapportait une réponse favorable, il donna des nouvelles de l'état où il avait trouvé mademoiselle Lagache, qui lui avait paru, disait-il, fort touchée dans sa timidité du procédé de ses parents. Joseph faisait questions sur questions, mais l'abbé modérait visiblement ses propos. Il promit à Joseph de l'accompagner le lendemain. Madame Quesnel fit de nouvelles plaintes sur le sort de Brigitte, et dit qu'elle l'irait voir aussi. La conversation roula là-dessus; Joseph, qui semblait préoccupé, dit enfin à l'abbé : Dites-moi, mon bon ami, que pensez-vous de ma position présente? — Je pense qu'elle est bonne et ne peut que s'améliorer; qu'avec ta con-

duite, ton amour du travail, l'estime dont tu jouis, des débuts si heureux... — Mais enfin, croyez-vous que je sois assez hors de peine pour m'établir? — Sans doute, dit madame Quesnel, si tu trouvais une femme qui eût tes goûts simples et tes qualités; mais pourquoi? — C'est que je conçois un projet.

— Lequel? dit l'abbé. — Nous avons, dit Joseph en regardant sa mère, de grandes obligations à mon oncle Lagache; il ne reste de lui dans le monde qu'une pauvre enfant qui est orpheline, sans appui, sans fortune; il doit s'en inquiéter là-haut. Brigitte est une excellente créature, je la connais, et rien ne pourrait mieux m'acquitter... que de l'épouser. — Bien, mon enfant, s'écria l'abbé, tu n'as fait que me prévenir, tu es un bon et digne garçon, et je remercie le bon Dieu, qui t'a donné ce que je lui demandais pour toi depuis que tu es né. — Mais, dit madame Quesnel, le degré de parenté?... — Cela n'est rien, reprit l'abbé, et, quant aux intérêts qui t'occupent, mon petit Joseph, tu gagnes assez déjà pour soutenir ta famille, et je réponds de tes progrès. Dieu aura égard à ce que tu fais. — Au surplus, dit madame Quesnel, Brigitte est la femme que je préférerais pour mon fils, mais il faut savoir ce qu'elle en pense. — Pour ceci, dit l'abbé souriant et regardant Joseph, je n'en suis pas inquiet. Nous irons la voir demain.

Joseph alla trouver l'abbé à l'heure convenue, agité par l'approche de cette visite. Il prévoyait maintenant mille embarras; il disait notamment que sa cousine pouvait être décidée à embrasser l'état religieux.

— Tu le lui demanderas, répétait l'abbé en s'apprêtant.

Ils sortent enfin, ils se hâtent, ils arrivent aux Saints-Anges; sur le nom de M. Truelle, la supérieure accompagne sa pensionnaire au parloir. Brigitte arrive tremblante, hors d'elle-même, ne pouvant croire à ce qu'on avait dit; elle aperçoit Joseph, elle pâlit, chancelle, et enfin tombe dans ses bras en pleurant à chaudes larmes; la situation où ils se retrouvaient expliquait assez leur émotion. Joseph, ensuite, évitant de trop insister sur les événements de famille, consola sa cousine, lui annonça la visite de sa mère, et qu'il lui restait des parents qui voulaient lui tenir lieu de ceux qu'elle avait perdus; mais Brigitte ne revenait point de son trouble; elle rougissait, pâlissait, laissait sa main dans celles de son cousin, et sa gorge gonflée, les veines de son beau visage tendues à se rompre, trahissaient la violence de ses émotions. Pendant ce temps, la supérieure et l'abbé, les regardant, s'entretenaient ensemble. Le séjour de Brigitte dans la maison en avait déjà fait une tout autre personne. Sauf la pâleur et les traces de sa langueur, elle était belle, grande, bien faite; elle avait acquis de nouvelles manières avec de nouvelles connaissances. Joseph, qui s'était laissé gagner par son trouble, revint sur les bonnes intentions de sa mère, et dit enfin à Brigitte d'une voix timide : Nous avons voulu resserrer encore notre parenté, ma mère veut que vous soyez véritablement sa fille. Nous n'avons point de fortune à vous offrir; mais je sais comment vous étiez élevée, je connais votre

simplicité, votre douceur; ce que j'ai fait pour ma mère, je le ferai pour elle et pour vous : j'espère que je pourrai vous rendre heureuse. Le voulez-vous, Brigitte? Et, si vos goûts ne vous attachent pas pour toujours à cette maison, dites, voulez-vous être ma femme?...

Brigitte ne répondit pas. La supérieure, en souriant, lui prit la main : La pauvre enfant ne peut répondre, mais je réponds pour elle, et vous donne de grand cœur son consentement.

Brigitte fondit en pleurs dans ses bras. L'abbé, pour abréger la scène, dit qu'il fallait un peu distraire cette pauvre enfant, et qu'elle irait passer le temps de son deuil chez sa tante, qui viendrait la chercher le lendemain; après quoi l'on se sépara.

Madame Quesnel vint en effet le lendemain prendre Brigitte pour la mener chez elle où l'attendait Joseph. On eut de quoi lui donner une chambre dans le nouveau logement. Ce fut pour madame Quesnel, tandis que Joseph était occupé, une compagnie filiale durant le temps du deuil, et l'on fit pour ainsi dire l'apprentissage du bonheur futur. Le mariage eut lieu au bout de quatorze mois. Quatre ans après, M. Joseph Quesnel fut nommé chef de bureau au ministère de l'instruction publique, où son père avait été si petit employé.

FIN DE BRIGITTE.

LE

# COLLIER DE SEQUINS.

LE

# COLLIER DE SEQUINS.

Quand ce fut mon tour de faire un conte : Ma foi, messieurs, dis-je, j'en sais un tout fait que vous savez aussi, mais que vous savez mal, comme tout le monde. Heureusement, ou malheureusement plutôt, je ne suis plus tenu au secret. Je vais vous dire l'histoire de ce pauvre Loisel ; personne n'en sait les détails mieux que moi, et c'est d'ailleurs un service à rendre à sa mémoire. J'avais l'honneur d'être son ami (cela vous étonne) quand il tomba amoureux de mademoiselle de Champigny, et je n'ai point cessé de l'être même après le scandale qu'il donna, car je ne

voulus jamais croire qu'il fût, comme on disait, un intrigant, un aventurier, et, tranchons le mot, un fripon. Loisel m'avait confié son secret dès les premiers jours, de cet air naïf et distrait qu'il avait souvent ; c'était, il m'en souvient, vers le jardin du Luxembourg, où nous nous étions rencontrés.

— Mon cher ami, me dit-il, je suis amoureux.

Il me l'avait dit si souvent que je me mis à rire.

— Cette fois, cela est sérieux, reprit-il en souriant lui-même. — Je lui répondis que, s'il en était ainsi, il n'en parlerait point ; mais je le connaissais, il ne pouvait garder un secret ; il ne savait rien éprouver, rien supporter à lui seul, ni dissimuler ses déplaisirs ou ses joies. Son domestique l'aurait pu faire pendre vingt fois s'il l'eût mérité. J'eus donc le journal de cette intrigue jour par jour, car il voyait régulièrement mademoiselle de Champigny dans le monde, notamment chez un gentilhomme espagnol fort riche, grand amateur de tableaux, réfugié en France par crainte des fusillades, depuis que son pays connaît les douceurs des nouvelles libertés politiques. Cet Espagnol s'appelait M. de Fuentes ; il avait tout récemment épousé une Française, une petite femme sèche, noire, maigre, coquette, et qui détestait Loisel parce qu'il n'avait pas l'air de la remarquer. Il faut d'abord vous bien rappeler l'humeur agréable et fantastique de ce garçon, dont le caractère brillant vous est connu sans doute, mais sous un mauvais jour. Quand nous sommes encore à présent, entre amis, sur le chapitre de ses originalités, la soirée y passe souvent. Loisel était de bonne

maison, il avait été riche, on le voyait assez par son éducation et par ses manières, mais il était devenu pauvre, et il ne put non plus le cacher. Ses amis le grondaient souvent de son désordre, qui n'était pas très-dangereux, puisqu'il n'avait rien à perdre ; mais il lui arrivait souvent d'acheter de son dernier louis une cravache qui ne lui servait point, car il ne montait pas à cheval. Il mettait à ces extravagances une naïveté charmante qui désarmait même les grondeurs. Un jour il acheta un immense meuble qui venait de quelque homme d'affaires, une espèce de bibliothèque à casiers encombrés de cartons verts et bariolés d'étiquettes. Je trouvai, en entrant chez lui, cette machine qui tenait la moitié de sa chambre, où l'on ne voyait, du reste, qu'un lit et deux chaises.

— Eh ! mon Dieu, qu'est-ce donc que ceci ? m'écriai-je. — Ah ! ah ! dit-il d'un air satisfait, je me range ; c'est un meuble fort utile et dont je sentais le besoin depuis longtemps ; il n'est tel que d'avoir ses aises chez soi. Je m'en vais me mettre bientôt à faire ma fortune, et ceci est pour mes paperasses.

Il ouvrit les deux battants de ce catafalque.

— Voyez-vous, reprit-il, on range ici les livres qu'il faut avoir sous la main, les dictionnaires de cabinet, les almanachs de commerce, les manuels et tout le bagage.

Il ouvrit ensuite les cartons l'un après l'autre.

— Ici, l'on serre les papiers de famille, les contrats, les lettres précieuses, les actes civils ; là les papiers d'affaires, l'inventaire des biens, les titres,

les baux, les devis, les papiers de contributions. Au-dessus je place les affaires en litige, au-dessous ma correspondance, mes dépenses courantes, les mémoires de mes fournisseurs; dans ce coin, je mettrai les cahiers de recettes, les quittances de mes locataires, les...

Il continua longtemps sur ce ton, mais tous les cartons qu'il ouvrait étaient vides; enfin, un petit papier s'envola de l'un des derniers.

— Ah! diable! dit Loisel en le ramassant, il faut que je songe à dégager ce bijou qui est une décoration enrichie de brillants. Mon grand-père l'a gagnée dans le Bosphore en délivrant deux frégates turques.

Je partis d'un grand éclat de rire. Ce monument ne renfermait qu'une reconnaissance du mont-de-piété et ne servit à rien depuis.

Une autre fois, justement dans le fort de sa passion pour mademoiselle de Champigny, et quand il n'avait pas encore ses entrées dans la maison, il s'avisa, comme elle devait aller le soir en visite, de l'attendre caché dans une voiture de place pour la voir passer et la suivre un moment, ce qui était pour lui d'une grande douceur, parce qu'ils ne se pouvaient voir que tous les quinze jours. Il était donc à son poste à l'heure convenue, caché derrière la portière et enveloppé dans son manteau, car il faisait très-froid; s'étant trouvé là, en vrai galant, deux heures trop tôt, il songeait à mademoiselle de Champigny; non content de songer à elle, il se mit à lui faire des vers. Le voilà méditant, ruminant, regar-

dant sans voir. Mademoiselle de Champigny, son père, sa mère, leur domestique, sortent, parlent, lui passent sous le nez. Ni le bruit de la porte, ni le bruit des voix, ni la lueur du fanal, ni la fourrure blanche qui couvrait les épaules chéries, ne le tirent de sa rêverie. A force de temps, il s'étonne, tire sa montre et demande au cocher, qui hésite et enfin qui dépeint les gens. Il s'écrie, il s'emporte : Animal, ne pouvais-tu m'avertir? Et il laisse là cet homme, qui ne sait ce qu'il veut dire.

Tout le malheur de Loisel fut causé par une certaine dame d'Esparbieux, baronne équivoque qui avait longtemps voyagé et dont le personnage n'a jamais été bien net. Son mari était un prétendu diplomate, un intrigant mêlé aux troubles du Mexique et qu'on n'avait jamais vu. Par l'entremise des consuls, certaines recommandations écrites de quinze à dix-huit cents lieues servaient de titre à sa femme pour se produire chez quelques Espagnols distingués établis à Paris comme M. de Fuentes. Elle était revenue en France depuis peu de temps, avec nne grande fille sèche et laide comme elle et qu'elle menait partout. Loisel les vit chez M. de Fuentes, et, sur le bruit qu'on lui fit de l'esprit de ces deux femmes, il s'entretint obligeamment avec elles en deux ou trois rencontres. Il n'en fallut pas davantage pour l'en dégoûter, cela suffit aussi pour que la baronne songeât à le marier à sa fille. Loisel s'était lui-même jeté dans ce filet par charité. Il dansait rarement, quoiqu'il dansât bien. Un soir, chez M. de Fuentes, il avisa mademoiselle d'Esparbieux qu'on

avait cruellement laissée sur sa chaise depuis le commencement du bal; cette ingrate figure, cet abandon, ce dépit qu'elle avait peine à cacher, le touchèrent; il la prit par la main et fut payé d'un sourire radieux; dès ce moment, madame d'Esparbieux fit courir le bruit que M. Loisel recherchait sa fille, et demanda conseil çà et là sur la manière dont elle devait l'accueillir. La chose vint aux oreilles de Loisel; il en rit sans rien répondre, tant il le croyait peu nécessaire; si bien qu'on put penser qu'il y avait quelque chose de vrai. Il va sans dire que madame d'Esparbieux, fort embarrassée de sa triste enfant, qui commençait à monter en graine, s'en serait bien volontiers déchargée sur Loisel, qui, après tout, faisait bonne figure et passait pour devoir être riche un jour.

Tout changea de face la première fois que Loisel vit dans la même maison mademoiselle Céleste de Champigny. Ils furent aussitôt attirés l'un vers l'autre, et Loisel, ce premier soir, ne causa guère qu'avec elle sans y songer. Cela fut très-remarqué à cause de ses assiduités prétendues auprès de mademoiselle d'Esparbieux, et on en tira des conséquences qu'il ne pouvait soupçonner.

Mademoiselle Céleste de Champigny ne paraissait dans le monde qu'en de grandes parures, toujours du meilleur goût, et cependant elle n'en avait pas besoin pour être remarquée entre toutes. Elle était d'une taille haute et noble; elle avait les épaules belles, le teint éclatant, deux grands yeux bien brillants, un front pur d'où tombaient à flots de chaque côté de

beaux cheveux blonds, ajustés dans le goût des grandes dames de la cour de Louis XIV. Sa beauté était, dans la force du mot, éblouissante. Quand elle entrait dans le salon, on eût dit, pour Loisel surtout, qu'un nouveau jour se répandait alentour. Tout le monde savait qu'il était amoureux, et chacun en causait qu'il ne s'en doutait pas encore. Cependant madame d'Esparbieux et sa fille n'avaient point perdu tout espoir; la petite personne y mettait l'âpreté d'une fille laide qui n'avait jamais passé si près d'un mari. Elles mirent dans leurs intérêts quelques familiers du lieu, et l'on débuta par un petit feu croisé d'aigreurs et de calomnies. On dit à Loisel que mademoiselle Céleste était une effrontée qui se jetait à la tête des gens, on dit à mademoiselle de Champigny que Loisel était un galant suspect qui n'avait que la cape et l'épée.

Loisel, en effet, ne laissait rien voir de bien clair sur sa fortune et sa condition. Cette espèce de mystère dont il s'enveloppait m'avait occupé souvent. Madame d'Esparbieux fit tant, qu'elle parvint à tout découvrir. Loisel était d'une bonne famille, très-incontestablement noble, du Roussillon. La révolution avait ruiné son grand-père, et jeté son père, encore jeune, dans une suite de voyages et de conditions où il avait perdu peu à peu les traditions de famille et jusqu'aux dernières traces de sa première éducation. Cela est arrivé à bien des gentilshommes dans ce temps-ci. Sous la restauration, il obtint pour son fils une bourse dans un collége; mais, quant à lui, la gêne, la faiblesse, des défauts graves, l'abandonnè-

rent à des démarches dégradantes. Enfin, par suite d'un commerce de vins qu'il récoltait dans quelques bouts de terre, il se mit à vendre tout crûment du vin en boutique à Paris. Voilà la marque de fer rouge que Loisel cachait sous son habit à la mode. Son vrai nom, son nom de terre, était d'Esteille, mais il ne le portait point par grande honte. Il ne voyait plus son père, et vivait à Paris d'une rente fort modique que lui comptait un de ses oncles.

Sur ces entrefaites, M. de Fuentes donna un grand bal où nous allâmes tous. J'étais au courant des intrigues; j'avais entendu tous les propos, et je pressentis que ce soir-là s'allait livrer un grand combat. On ne savait pas que je fusse lié avec Loisel comme je l'étais. Je ne le vis point dans la journée et ne pus pas le prémunir contre ce qui pouvait arriver. Il dînait en ville.

Mademoiselle Céleste de Champigny parut d'abord avec sa mère, et prit place d'un côté du salon; bientôt après, madame d'Esparbieux et sa fille vinrent se ranger justement en face, comme deux lignes d'échecs en bataille. J'étais dans un coin, d'où j'observais tout. On se mesura des yeux, on semblait s'entre-déchirer du regard, et je vis la d'Esparbieux chuchoter : on mettait en pièces sans doute la toilette de mademoiselle de Champigny. On avait remarqué je ne sais quelle variété dans ses bouquets, et l'on prétendait en expliquer le langage.

La dame du lieu allait politiquement d'un camp à l'autre rehausser les courages, raffermir les rangs, flatter de la voix et du geste; mais elle était secrète-

ment gagnée aux d'Esparbieux, parce que mademoiselle de Champigny l'écrasait de sa beauté et que Loisel semblait s'en douter.

Il faut dire pourtant que mademoiselle Céleste de Champigny mettait à tous ces manéges un grand dédain; sans s'en inquiéter, elle ne détachait pas ses yeux de la porte. Cela me plut.

Que faisait pendant ce temps-là Loisel, que je ne m'étonnais guère de ne point voir arriver, tant je le connaissais? Loisel dînait, comme j'ai dit, avec des amis. Il s'était engagé à condition qu'on le relâcherait à huit heures; mais on avait bu, on avait ri, on avait arrêté les pendules. Il sortit tard, s'habilla à la hâte, et nous arriva les cheveux en coup de vent, la cravate mal nouée, les yeux et le teint pétillants. Je vis d'abord que sa verve fumait encore. On faisait de la musique; il s'arrêta à l'entrée du salon et me conta tout bas ses disgrâces; tandis qu'il parlait le plus gaiement du monde, étouffant ses éclats et me forçant d'en faire autant, je vis tout à mon aise converger les regards dont il était le but.

Les chanteurs, qui n'étaient que des amateurs, voulurent bien enfin s'arrêter. Loisel s'en alla faire ses politesses aux gens qu'il connaissait, avec plus de grâce et d'abandon qu'on ne lui en voyait d'habitude. Comme il tentait de se rapprocher de mademoiselle de Champigny, qui se tenait debout, la petite d'Esparbieux le prévint. Elle se mit entre eux deux, fit je ne sais quel compliment, et l'on ne put que parler chiffons.

— Le beau collier que vous avez là! dit mademoiselle Céleste avec un intérêt véritable.

C'était une sorte de bijou vénitien, un collier de petites pièces d'or enfilées par le milieu. Ces pièces sont des sequins du Levant qui n'ont plus cours. Le collier était en effet fort joli.

— Oui, cela est rare, dit la petite d'Esparbieux.— Cela est si rare, reprit mademoiselle de Champigny, que j'ai fait écrire partout sans pouvoir en trouver.

— C'est mon père qui me l'a rapporté d'Amsterdam, où il l'a trouvé par hasard.

La musique préluda. Loisel dansait avec mademoiselle de Champigny; elle lui dit encore en marchant : Comme ce collier est joli! ne trouvez-vous pas? C'est une parure rare et de bien bon goût; il y a deux ans que je cherche le pareil, mais, ajouta-t-elle tristement, on n'en trouve plus.

On se mit à danser. Je ne sais ce qu'ils se dirent pendant cette contredanse; pourtant Loisel m'a conté depuis qu'ils s'étaient pour la première fois parlé à cœur ouvert. Je crois même que mademoiselle de Champigny, en lui contant je ne sais quel mauvais propos tenu contre lui, le vit si pâle, qu'elle lui serra la main. Il était ébloui, transporté; jamais il n'avait vu mademoiselle Céleste si belle; jamais les traits de lumière qui partaient de ses beaux yeux n'avaient aussi avant pénétré dans son cœur. La contredanse finie, il s'accouda contre une porte et demeura immobile, comme en extase, noyant éperdument toute son âme dans ce clair et tendre regard qui cherchait sans cesse le sien; il n'avait plus la tête à ce qu'on lui disait. Je vis qu'il était fou d'amour; madame d'Esparbieux le vit bien aussi. En ce

moment, il découvrit une place vide à côté de mademoiselle de Champigny, et, sur un signe imperceptible qu'elle lui fit, il s'y glissa ; mais la d'Esparbieux n'y tenant plus, se leva et l'obligea brusquement à lui céder la chaise. Elle parla fort longtemps et d'un ton fort affairé à mademoiselle de Champigny. Loisel ne douta pas qu'il ne fût question de lui, mais il en chercha vainement le moindre signe sur la physionomie de mademoiselle Céleste. Il faut remarquer qu'il ne fit pas danser une fois mademoiselle d'Esparbieux, ce qui mit au comble la rage de ces deux femmes. Vers la fin de la soirée, il put enfin s'approcher de mademoiselle de Champigny, et la supplia de lui répéter ce qu'avait pu lui dire madame d'Esparbieux. Mademoiselle Céleste se laissa presser longtemps.

— Des sottises, des mauvais propos ; j'ai peur de vous affliger.

Il la pressa encore.

— On m'a dit mille injures. On m'a dit que vous étiez sans fortune, que sais-je? que vous méprisiez monsieur votre père parce qu'il faisait un certain commerce... Mon Dieu! je vous dis là... Vous êtes tout pâle... Ne croyez pas que j'en sois touchée le moins du monde ; soyez tranquille.

Un frisson courut dans tous les membres de Loisel ; son sang remonta vers la tête, ses yeux se troublèrent, sa langue s'épaissit. Il essaya de sourire, mais la pâleur et la grande émotion reprirent le dessus. Ces mots de *sans fortune* l'avaient accablé ; il s'était vu un moment quêtant de porte en porte

avec le bâton et la besace. Enfin, on tenait son secret.

— Mon Dieu ! répéta mademoiselle de Champigny, j'avais raison, je le vois bien, je vous ai beaucoup affligé ; pardonnez-moi.

Il s'excusa, ne voulut point relever les propos, et s'assit dans un coin sans pouvoir dissimuler son abattement. On partit, mademoiselle de Champigny une des premières, et il n'osa point lui jeter un dernier regard. Madame d'Esparbieux passa devant lui en lui décochant un coup d'œil railleur, et, comme il levait les yeux, il vit au cou de sa fille ce même collier rare dont mademoiselle de Champigny avait si grande envie, et qu'on n'avait jamais pu lui procurer. Il s'indigna de le voir étalé sur de pareilles épaules.

A quelque temps de là, nous nous plaignions, nous les amis de Loisel, de ne l'avoir pas rencontré depuis deux mois. J'étais au fait des belles passions de solitude qui le prenaient par bouffées. J'allai le relancer chez lui ; son portier me dit qu'il avait disparu depuis trois semaines. Je trouvai fort singulier qu'il ne m'eût pas prévenu. Enfin, je le rencontrai sur une place par un beau jour de soleil ; je courus à lui, il m'accueillit d'un air étonné et que j'aurais pris pour de la froideur si je n'avais connu mon homme ; je lui fis de grands reproches, qu'il reçut d'un air doux et sans y faire beaucoup d'attention.

— J'étais à Venise, me dit-il. — A Venise ? — Oui.

Je demeurai stupéfait, je n'osais lui dire ce que je

voyais d'impossible à ce voyage dans l'état de sa fortune; mais je touchai pourtant quelques mots sur les difficultés d'une si longue course si promptement exécutée.

—Bah! reprit-il, cela n'est pas si loin qu'on pense. On va de Paris à Genève d'un trait par la diligence; le lac n'est qu'une partie sur l'eau, le Valais n'est qu'une promenade jusqu'à Milan, et de Milan à Venise ce n'est qu'une allée de jardin. Voyez la jolie fleur que j'en ai rapportée. Je vous jure que, lorsqu'on mange peu aux auberges, quand on ne craint guère la fraîcheur des nuits sur les impériales, et qu'on ne mène avec soi ni malles ni perroquets, cela revient à fort peu de chose.

Je lui demandai le motif de cette folie, que je ne soupçonnais que trop; je voulus l'accompagner jusqu'au boulevard, il me pria de n'en rien faire. Sur le point de le quitter, je lui dis d'un ton d'intelligence: Eh bien! quoi de nouveau? — Rien encore.

Il sourit en me serrant la main.

J'oubliais. Loisel disparut une seconde fois pour trois semaines; il était allé à Hambourg, toujours pour ce diable de collier.

Avant la fin de la saison je me trouvai encore une fois chez M. de Fuentes. Plusieurs personnes me demandèrent des nouvelles de Loisel, on s'étonnait de sa longue absence; les d'Esparbieux s'en attribuaient la gloire; elles pensaient que leurs insinuations avaient porté coup, et se consolaient de perdre de vue Loisel pourvu qu'il n'en fût plus question pour mademoiselle Céleste. Tout à coup, et comme il était

déjà tard, il parut lui-même tout pimpant, le visage gai comme s'il nous eût quittés de la veille. Je ne reconnaissais plus mon amoureux du mois dernier. Son entrée, comme on pense, fut un coup de théâtre pour les initiés. On en causa beaucoup dans certains coins. Les deux partis qui se partageaient la compagnie, à forces bien inégales, se mirent sous les armes : d'une part mademoiselle de Champigny, sa mère et son oncle, qui du reste ne sortait jamais des salles de jeu ; de l'autre, les d'Esparbieux, appuyées de la maîtresse du logis et de leurs alliées ordinaires. On s'attendait de ce côté à l'éclat d'une rupture que six semaines n'avaient que trop annoncée. Tous les regards se fixèrent alternativement sur la porte où Loisel venait de paraître et sur mademoiselle de Champigny. La première contredanse devait tout décider.

Le petit Xavier s'approcha de Loisel d'un air malin et lui dit : Je vous conseille de ne pas danser.

Mais, au grand étonnement de la compagnie, Loisel s'approcha de mademoiselle de Champigny et lui dit quelques mots de l'air le plus dégagé. On interpréta cette manœuvre, et l'on insinua que Loisel avait voulu poliment marquer son indifférence et que les quelques mots dits en l'air à mademoiselle Céleste ne signifiaient qu'un grand détachement et une grande liberté d'esprit. La contenance de mademoiselle de Champigny accrédita ce bruit ; elle parut assez triste et embarrassée. Enfin toutes les espérances furent dépassées et les chants de victoire éclatèrent quand on vit Loisel s'approcher de mademoi-

selle d'Esparbieux et s'asseoir près d'elle comme pour causer longtemps. Un sourire vainqueur s'épanouit sur le visage de la petite personne, qui ne put s'empêcher de jeter un regard sur le coin du salon où étaient madame de Champigny et sa fille. Quand cet entretien eut dépassé cinq minutes, la baronne d'Esparbieux elle-même ne se posséda plus, elle éleva la voix; elle disait très-haut, et d'un air animé, des choses insignifiantes; elle riait aux éclats de la réponse avant de l'avoir entendue, le tout mêlé d'œillades triomphantes sur sa fille et les dames de Champigny; il n'est pas jusqu'aux panaches de son chapeau qui ne semblassent tressaillir de joie. Aux premiers sons de la musique, Loisel offrit encore sa main à mademoiselle d'Esparbieux, et la baronne sa mère faillit se lever pour les suivre. Loisel avait l'air fort empressé, la baronne ne perdit point de vue le moindre mouvement de ses bras ou de ses lèvres. Cependant cette conversation n'avait pas tout l'intérêt qu'on aurait pu supposer. Loisel fit d'abord des compliments d'une grande banalité sur la coiffure, le bouquet et le reste. Il s'arrêta au collier, qui était ce collier qu'on avait déjà vu et dont les pièces d'or portaient des effigies et des inscriptions orientales d'un goût fort bizarre. Il s'appesantit sur la rareté de ce joyau; il ajouta cependant qu'on en pouvait trouver, pensait-il, à Smyrne ou au Caire. Mademoiselle d'Esparbieux répondit d'un air tout confit en grâce : Vous vous trompez, monsieur : ce collier, je crois bien, est unique, il est fait d'une monnaie qu'on ne connaît plus. Mon père l'a trouvé par hasard chez je ne

sais quel juif. Il n'a du reste aucune valeur, et je n'y tiens pas le moins du monde. Je n'en ai jamais vu qui lui ressemblât.

Loisel reprit poliment qu'il n'en était que plus précieux et détourna la conversation. Personne ne vit le regard rapide qu'il jeta sur mademoiselle de Champigny, dont la tête était baissée en ce moment. Le gonflement de sa poitrine n'échappa point à mademoiselle d'Esparbieux, qui s'en fit honneur. La danse finie, Loisel la reconduisit à sa place et se remit auprès d'elle. Pour le coup la baronne promena des regards triomphants sur les gens de son parti. La victoire était d'autant plus éclatante qu'elle était inespérée. Des gens qui, d'habitude, coudoyaient Loisel lui faisaient excellent visage. Il ne prenait garde à rien de tout cela et ne se détournait point de sa conversation.

Mademoiselle de Champigny était calme, sans affectation, et l'œil le plus pénétrant ne put deviner les pensées qui passaient sous son beau front. Un des jeunes gens du salon, sans malice et hors du complot, lui adressa la parole; elle trouva un sourire; sa mère se pencha vers son oreille, elle lui répondit sans paraître émue; pas un mouvement ne la trahit, elle ne tourna pas la tête sans sujet, elle ne rajusta rien à ses gants ni à ses cheveux; elle n'affecta point de regarder du côté de mademoiselle d'Esparbieux, et son regard, s'y étant porté par hasard, ne s'y arrêta point trop longtemps. Il était clair pour les familiers du lieu que cette scène occupait l'assemblée entière, et que toute l'attention se concentrait sur trois person-

nages, mais Loisel était si étourdi qu'il n'y prit pas garde. Ce sont de ces bévues qui l'ont fait passer pour un sot auprès de bien des gens qui s'imaginent que l'esprit consiste à bien marquer ses points au loto.

La baronne d'Esparbieux, confondue par ses succès, jugea qu'il fallait porter les derniers coups sans perdre de temps. Par une de ces manœuvres familières aux femmes de son monde, elle fit lever un pauvre vieillard qui n'en pouvait mais, et s'installa, dans sa grosse joie, auprès de Loisel, qui lui tournait le dos en parlant à sa fille. Enfin elle se pencha vers lui, les yeux allumés, et se récria sur le plaisir qu'elle avait à le voir danser, lui qui d'habitude était si grave, *que c'était une vraie pitié;* ce furent ses propres termes. Elle ajouta un flux de paroles assourdissantes et de grands compliments, sans songer qu'elle l'avait accablé de son mépris et de ses insultes devant ces mêmes personnes qui étaient là; elle n'avait pu attendre la fin de la soirée pour tenir de sa fille les détails de cet entretien, et finit par se glisser en tiers dans la conversation.

L'heure s'avançait; elle sentit combien il était important pour son triomphe que Loisel ne retournât pas une seule fois auprès de mademoiselle de Champigny. Par crainte de ce revers, elle se leva brusquement en disant à sa fille qu'il fallait partir. Loisel s'offrit à les accompagner avec un tremblement qui passa pour de la timidité. La baronne, transportée au-delà de son but, n'attendit pas la fin de la phrase, qu'elle interrompit par une acclamation et de feintes excuses faites à voix haute. Elle acceptait l'offre de

M. Loisel, et, pour y mettre plus d'éclat, elle lui fit traverser le salon derrière elle, avec grand fracas. Loisel n'osa point lever les yeux sur mademoiselle de Champigny.

Je ne sais comment Loisel employa sa soirée auprès de mademoiselle d'Esparbieux, mais il est probable qu'il l'employa bien pour ses projets. Il n'avait glissé d'abord que des galanteries fort plates et fort indirectes, mais qui pouvaient servir de prélude à tout rajuster; la demoiselle d'ailleurs s'y prêtait. Il renoua bientôt tous les projets anciens, demanda l'heure des visites, le tout du meilleur ton qu'il put.

Dans l'escalier, la baronne passa seule en avant avec une discrétion toute maternelle. Loisel sentit le prix de cette attention et ralentit le pas de son côté. Il y avait quelques motifs à cette liberté qu'on laissait aux deux jeunes gens. La baronne ne pouvait douter, après ce qui s'était passé entre eux au commencement de l'hiver, que cette soirée ne fût décidément significative; elle en était ravie et voulait à tout prix précipiter le dénoûment.

Une dernière préparation ne coûta à Loisel que le temps de descendre dix marches. L'émotion de mademoiselle d'Esparbieux rendait tout facile; il lui adressa, grâce à l'obscurité, quelques phrases fort vives; elle répondait à mots entrecoupés, presque inintelligibles, et fort troublée plutôt par vanité que par de plus doux sentiments dont je ne la crois guère capable. Loisel lui prit la main, qu'elle appuyait sur son bras avec beaucoup d'abandon. Cette hardiesse mit le comble au désordre de la demoiselle; il lui

demanda avec une passion bien jouée un souvenir de cette soirée, une fleur, un gant.

— Votre collier! s'écria-t-il. Et, à la faveur d'une phrase fort embrouillée, il lui passa un bras autour de la taille, posa ses lèvres sur son épaule, et elle sentit glisser sur son cou le froid du métal qui lui donna le frisson. Elle demeura tout émue et ravie, sans compter que le don de ce collier enlevé avec cette chaleur était d'un romanesque auquel la pauvre fille ne pouvait jamais espérer d'atteindre.

— Vous me le laissez, n'est-ce pas? dit Loisel du même ton.

Elle hésita et dit enfin d'une voix mourante : Oui.

Pendant ce temps-là, la baronne criait en bas d'une voix nasillarde, indiquant quelque précaution à prendre le long des degrés. Loisel monta dans leur voiture et leur fit raison des propos agréables dont elles l'accablaient.

Le lendemain, madame d'Esparbieux voulait envoyer chercher dans le salon et l'escalier de M. de Fuentes le collier que sa fille prétendait avoir perdu, mais la chère enfant, ne pouvant suffire toute seule à sa joie, se laissa aller à lui dire ce qui en était. La chose fut bien prise, et la mère en eut presque autant de joie que sa fille.

Vous croyez peut-être qu'à la suite de ces traverses tout demeura rompu entre Loisel et mademoiselle de Champigny. Il n'en fut rien. Environ vers ce temps-là, l'oncle de mademoiselle de Champigny reçut la lettre suivante, qui accompagnait un petit coffret de bois des îles:

« Je sais à quel point vous aimez mademoiselle de Champigny, et quel plaisir vous vous faites de contenter ses moindres désirs. Vous avez dû longtemps chercher le bijou que voici. J'ai eu le bonheur de le trouver. Permettez-moi de vous l'offrir, monsieur; cela est sans difficulté entre nous, et je vous supplie de l'accepter pour mademoiselle votre nièce. »

L'été tout entier s'écoula sans que Loisel reparût chez la baronne d'Esparbieux. Pendant ce temps-là, ses affaires prirent une face bien nouvelle; il fut présenté chez madame de Champigny. On ne voulut pas croire, ou l'on ne voulut pas remarquer ce qu'on avait dit de sa famille; on le reconnut pour un honnête garçon, plein d'honneur, d'esprit et de distinction. Il demanda la main de mademoiselle Céleste, et fut agréé. On ne pensait plus ni à M. de Fuentes, qui avait fait un voyage en Espagne, ni à madame d'Esparbieux, qui décidément était allée s'enterrer dans une province.

Loisel était alors tout à sa joie; nous ne le voyions plus qu'à de longs intervalles, et, quoiqu'il eût tenu son engagement fort secret, quelque chose en avait transpiré. J'ai fort peu de détails sur la manière dont il passa ce temps, c'est-à-dire depuis environ le carnaval jusqu'au 17 septembre, qui était la surveille du jour fixé pour son mariage. Je pense seulement qu'amoureux comme il était, et bien venu dans la maison de mademoiselle de Champigny, qu'il voyait tous les jours, il vécut comme le plus heureux homme du monde.

Pour ce même jour du 17 septembre, nous rece-

vons inopinément une lettre d'invitation de M. de Fuentes, qui s'était avisé de revenir à Paris et qui voulait y renouer ses relations. Vous savez comme le monde est mêlé dans ces salons d'étrangers. Je rencontrai, le matin, Loisel, qui me conta tout son bonheur, et m'invita de vive voix à sa noce pour le lendemain. Je lui demandait s'il viendrait le soir chez M. de Fuentes; il me dit qu'il y était bien forcé, puisque la famille de mademoiselle de Champigny ne s'en pouvait dispenser; il ajouta même, avec humeur, qu'au point où il en était toute distraction lui était à charge; et quand j'ai songé à ce qui se passa, je me suis bien expliqué ses tristes pressentiments; mais je suis sûr que le plus grand risque qu'il pût courir à cette assemblée ne lui vint pas seulement à l'esprit. Cette réunion avait été prônée à grand fracas comme un concert où l'on entendrait les plus belles voix de Paris.

Je me rendis à l'invitation, avec l'espoir de retrouver quelques amis, mais surtout Loisel. Je le vis arriver, escortant la famille de Champigny, comme un homme dont le mariage est assuré. Les maitres du logis, et ceux de leurs amis qui apprirent le projet, furent bien forcés de s'y soumettre; ils firent mille grâces aux jeunes gens et à leurs parents. Loisel, appuyé de sa nouvelle famille, prit ses aises dans la maison. Une cantatrice en vogue se mit au piano et chanta l'air touchant de Desdemona. Par extraordinaire Loisel écoutait; ses yeux, fixés sur mademoiselle de Champigny, s'éteignirent en rencontrant un de ses regards, et il tomba dans une espèce d'extase.

Tout à coup, son œil s'arrêta, son front pâlit : madame la baronne d'Esparbieux et sa fille venaient d'entrer; elles s'arrêtèrent un moment à la porte, à cause de la foule, puis elles s'insinuèrent avec force révérences à la suite de la maîtresse de la maison. Ces dames étaient depuis cinq jours à Paris, où elles ramenaient un neveu dans son collége, après les vacances.

Loisel jeta un regard sur les épaules de mademoiselle de Champigny, et sentit comme une sueur par tout le corps; elle portait le collier de sequins. La musique continuait; mademoiselle de Champigny, qui avait rencontré le dernier regard de Loisel, laissait le sien fixé sur lui, en s'étonnant qu'il ne levât plus les yeux.

En même temps, le colloque suivant s'engageait à l'autre bout du salon. La baronne, du premier coup d'œil, avait aperçu Loisel, et sur quel pied il était avec les Champigny; elle fit un signe à madame de Fuentes, qui vint avec un sourire d'intelligence : Ah çà! mais dites-moi donc... — Eh! oui, voilà où nous en sommes. — Comment? — Ah! c'est juste, vous arrivez, vous ne savez rien de nouveau. La chose est arrangée, décidément. Nous nous épousons, et pas plus tard qu'après-demain. Rien n'y a fait. Vous arrivez pour la noce. — Ah! s'écria mademoiselle d'Esparbieux, toute scandalisée. — Oui-da! dit la mère en s'efforçant de sourire.

Elle jeta les yeux sur mademoiselle de Champigny, et fit un second geste de surprise en saisissant le bras de sa fille. Madame de Fuentes les avait quittées pour

aller recevoir du monde. Dès ce moment, elles ne cessèrent de chuchoter entre elles. Enfin elles se levèrent comme pour causer de place en place, et s'étant dirigées vers mademoiselle de Champigny, la baronne, après l'avoir saluée avec beaucoup de grâce, jeta un coup d'œil rapide sur sa personne, et lui dit tout à coup : Quel joli collier vous avez là !

Mademoiselle de Champigny sourit sans répondre ; elle ne voyait là qu'une épigramme. Mademoiselle d'Esparbieux, qui avait un collier pareil, voulait lui reprocher sans doute d'imiter platement ses parures.

La baronne reprit : Où trouve-t-on ces jolies choses-là ? — Madame, dit froidement mademoiselle Céleste, on me l'a donné.

La baronne y porta les mains et toucha les pièces l'une après l'autre jusqu'à celle qui couvrait le fermoir, qu'elle examina attentivement. Elle dit encore quelque chose tout bas à sa fille ; mademoiselle de Champigny crut simplement qu'elles se communiquaient quelques nouveaux quolibets. Elles allèrent ensuite trouver la maîtresse de la maison, et eurent avec elle un long colloque, que la baronne entama brusquement par ces mots : Cela n'est pas fait !

Madame de Fuentes parut y prendre grande part. On y joignit à mesure d'autres personnes. En quelques minutes, la conspiration fut ourdie, le mot d'ordre répandu, et le salon sembla s'apprêter pour une scène à grand effet.

La baronne, pâle, les yeux troublés, les lèvres blanches et pincées, s'alla planter devant la banquette où étaient groupés mademoiselle de Champigny, sa

mère, son oncle, Loisel, et, commençant d'abord d'une voix basse et tremblante : Est-il bien vrai, madame, que vous donnez votre fille à monsieur que voilà ? J'aurais bien voulu vous faire compliment, mais en vérité je ne le puis pas. Vous me remercierez de l'avis, monsieur ne peut épouser personne. — Madame ! interrompit mademoiselle de Champigny suffoquée. — Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela signifie ? balbutia le vieux M. de Champigny, qui était un pauvre homme tout bon et tout timide.

Dès ces premiers mots et comme de concert un silence glacial régna dans le salon; les gens qui n'étaient pas au fait avaient des visages à peindre.

— Oui, monsieur, oui, madame, reprit la baronne en haussant la voix, j'ai mes preuves, et vous concevez que je ne me risquerais point sans de bons motifs à une pareille démarche. Je veux vous rendre service malgré vous-même. C'est monsieur sans doute qui a fait présent de ce collier à mademoiselle?

— Eh bien, madame? — C'est tout simple, il ne lui coûtait pas cher; ce collier est à ma fille. La preuve est là : son chiffre est sur le fermoir, vingt personnes le reconnaîtront. Ce collier, ma fille l'a perdu un soir que monsieur nous accompagnait; maintenant, comment il s'est retrouvé dans ses mains, s'il l'a trouvé, s'il la pris, c'est à lui de nous le dire s'il l'ose.

La baronne répétait chaque phrase deux fois et fort vite d'un ton accablant. M. de Champigny reprit : C'est impossible, madame... c'est une scène affreuse... M. Loisel... je vous en prie...

Il regarda la baronne, il regarda Loisel les yeux humides et suppliants : Répondez, monsieur.

Loisel employait toute sa force à regarder fixement la baronne, et, par un orgueil qui aveugle certains esprits en de pareilles extrémités et les pousse à mettre maladroitement les choses au pire, il dit d'une voix altérée, avec une grimace qui voulait être un sourire : Je l'ai pris, sans doute. — Ah! vous l'avouez! dit la baronne avec éclat. Maintenant, madame, c'est à vous de voir si vous pouvez donner votre fille à un homme qui fait de ces tours-là.

Madame de Fuentes et son mari saisirent ce moment pour interposer quelque phrase conciliante et embrouillée. Mademoiselle de Champigny laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa mère. Mademoiselle d'Esparbieux d'un autre côté se donnait les airs d'une attaque de nerfs. La baronne elle-même feignit d'être accablée par l'effort qu'elle avait fait. Ce n'étaient de toute part que des gémissements, flacons ouverts et mouchoirs déployés. M. de Champigny frappait des mains en bégayant : Mon Dieu! mon Dieu! a-t-on jamais rien vu de pareil?

On ouvrait les fenêtres, on s'empressait autour des dames, on s'étonnait, on causait dans tous les coins; quelques jeunes gens riaient. Loisel, au milieu d'un groupe d'hommes, dit avec le même sourire : Je n'ai plus qu'à me retirer.

Il trouva la porte à reculons et disparut.

Vous croyez peut-être que tout ceci se rajusta aisément, que Loisel donna des explications comme il le pouvait, qu'il décida mademoiselle de Cham-

pigny à parler, qu'on fît promptement justice de la sottise et de la méchanceté de ces femmes qui voulaient le faire passer pour un voleur, qu'on reconnut l'extravagance de la scène, qu'elle fut oubliée, et que Loisel, un peu plus tard, épousa mademoiselle de Champigny comme si de rien n'était. Mais ce pauvre garçon avait une de ces imaginations malheureuses qui portent tout à l'extrême, que le moindre revers désespère et qui n'y voient plus de remède. Il quitta Paris le lendemain et s'en alla sottement se faire tuer en Afrique dans un obscur engagement où il se battait en qualité de volontaire. Nous apprîmes sa mort six mois après.

J'étais presque sûr qu'il ne s'était point justifié, même auprès de mademoiselle de Champigny, et j'ai vu bien des gens qui croyaient à l'histoire du vol. J'en ai détrompé le plus que j'ai pu; surtout je ne voulus pas que cette honte pesât sur la mémoire de Loisel aux yeux de la pauvre femme qu'il avait aimée. J'écrivis à mademoiselle Celecte une lettre sans signature où je lui racontais toute la scène de l'escalier, que je savais, quel en avait été le motif, et les voyages entrepris par Loisel pour lui trouver le fatal bijou qu'elle désirait. Je suis sûr que mademoiselle de Champigny m'a envoyé bien des remercîments anonymes comme ma lettre.

Elle est morte il y a un an à pareille époque, au mois de mai, d'une maladie de poitrine, à ce qu'on m'a dit. Elle avait refusé depuis bien des partis. Toute sa famille était détrompée sur le compte de Loisel. La baronne et sa fille s'en étaient retournées dans leur province avec leur collier.

On m'a dit un détail de la mort de mademoiselle de Champigny qui me fait venir les larmes aux yeux quand je pense au pauvre Loisel. Quand on mit en ordre sa chambre de jeune fille (car sa mère, madame de Champigny, voulait aussi quitter Paris), ou plutôt quand on mit au pillage ses petits meubles, ses boîtes, sa musique, qu'on laissa bouleverser par je ne sais qui, on découvrit dans le fond d'un meuble, au chevet de son lit, un coffret bien fermé et dont on ne trouva pas la clef. La femme de chambre, en y voyant toucher, jeta un cri d'effroi par un reste d'habitude, comme s'il se fût agi d'une profanation: Oh! je ne sais pas ce qu'il y a là dedans, mais mademoiselle m'avait bien défendu d'y toucher. J'ai vu souvent ce coffre sur son lit, et elle le cachait quand j'arrivais.

On fit briser la serrure, et l'on y trouva au fond une petite pièce d'or étrangère enveloppée d'un morceau de satin et ternie par les baisers et les larmes de mademoiselle de Champigny. C'était un des sequins qu'elle avait gardé en renvoyant le fameux collier.

FIN.

# LE LÉGATAIRE.

LE

# LÉGATAIRE

PAR

De Gondrecourt.

Bruxelles,

ALPH. LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1,

Près de la rue Notre-Dame-aux-Neiges. 60.

1850

LENOX LIBRARY
NEW YORK

# LE LEGATAIRE.

—

## Prologue.

A M. JULES D.....

C'est une histoire, une toute petite histoire de garnison que je veux vous raconter, cher maître, et que ce début ne vous effarouche pas. Il fut un temps où les aventures de garnison étaient agréables, je le veux bien, mais un peu lestes, un peu galantes, un peu luronnes, on se les disait avec précaution, et si elles couraient les ruelles avec certain succès, si elles faisaient sourire, c'est qu'alors le beau monde était peuplé d'esprits malins, d'esprits coquets, d'esprits méchants, d'esprits légers, d'esprits charmants, qui se plaisaient aux aimable algarades.

Dans ce temps-là, le chevalier de Florian était dragon, M. de Parny était dragon, messieurs de Boufflers étaient dragons, et ces fringants officiers de retour à Versailles, pour jouir de leurs semestres, racontaient à merveille, les cent dix-neuf coups qu'ils avaient su faire dans nos trente-deux provinces.

La France, alors, était une terre promise; c'était le pays de l'élégance et des mœurs raffinées; tout homme qui savait battre fièrement ses mollets de son épée, trousser un sonnet, lancer une épigramme, tourner un madrigal, colporter une nouvelle, était sûr de faire son chemin, pourvu qu'il fût brave, loyal et fidèle au roi.

Il pleuvait des occasions!

Le siècle où nous sommes s'est montré difficile; il a fait fi du bon temps que se donnaient les hommes aux siècles précédents, et il a inventé des choses magnifiques dont je le vois fort embarrassé. Il a inventé les chemins de fer, qui ont coupé court à toutes ces aventures émouvantes, bouffonnes, dramatiques, délicieuses, dont se régalaient les voyageurs. Le moyen, s'il vous plaît, de s'amuser en partant de Paris à midi pour arriver à Tours à six heures! Plus de postillons qui jurent, plus de bidets qui vous éreintent, plus d'auberges qui vous pillent; on n'a plus froid, on n'a plus chaud; les voleurs sont des mythes; on ne charge plus ses pistolets pour en garnir ses fontes, on s'arme d'un parapluie; on ne fait plus son testament pour se mettre en route, on fait la carte de son dîner à soixante et quatre-vingts lieues de son déjeuner.

Est-ce supportable? En conscience, est-ce gai?

Sur cent mille voyageurs partis de Bruxelles pour

Paris, et sur cent mille voyageurs partis de Paris pour Bruxelles en est-il quatre, en est-il deux, y en a-t-il un qui soit assez heureux pour saisir un souvenir en son chemin, à moins que la chaudière ne saute et que le convoi ne brûle, chaviré dans un précipice?

Plus de côtes à grimper, plus de descentes rapides, plus de clochers, plus de vallées, plus de paysages! Nous faisons dix lieues, à l'heure, sans nous donner le temps de voir les maisons, les châteaux, les moulins, les collines, les fleuves qui fuient voilés dans un nuage de noire fumée; nous ne pouvons plus sourire aux frais minois des paysannes endimanchées; nous ne pouvons plus agacer par un propos fripon les fillettes assises aux portes des boutiques, nous faisons peur aux enfants, aux troupeaux, aux oiseaux!

L'invention des chemins de fer est une idée volée à Satan, car si le diable avait eu, un beau jour, fantaisie de voyager, en gala, parmi nous, certes il eût pris un waggon pour carrosse, un chauffeur pour postillon, un tender pour cheval et une cheminée pour courrier chargé de l'annoncer.

Les bateaux à vapeur ont tellement épouvanté les poissons de nos grands fleuves, que dans nos fleuves il n'y a plus de poissons.

Les chemins de fer ont tellement fait la chasse à la poésie en France, qu'en France la poésie est allée se cacher je ne sais où.

Si Sterne vivait, il aurait tort, ma foi, et grand tort, car avec tout son génie, je parierais ma tête que, de Calais à Paris, il ne trouverait pas une patache pour recommencer son voyage sentimental!

Le vieux proverbe : *A beau mentir qui vient de loin,*

en a menti lui-même par le temps qui court; car de si loin qu'il vienne, la vapeur ne donne pas le temps au plus audacieux hâbleur d'amasser un pauvre fagot.

Paris ne sera bientôt qu'un faubourg de Pékin... Je le souhaite, car, alors, nous ne serons plus socialistes, nous serons Chinois.

Pauvre France, comme on t'a gâtée, comme on te gâte au point de vue de l'art, du roman et du plaisir!

Dites-moi, si vous le savez, cher maître, où est la Picardie? où prenez-vous le Limousin, l'Auvergne, la Champagne, la Gascogne, etc., etc.? En quel coin du ci-devant royaume parle-t-on encore patois? ce bon gros patois naïf qui exprimait si bien le caractère de chaque province, cet accent paresseux ou éveillé qui révélait le type de chaque habitant de nos riches contrées? Tout cela s'en va, tout! le langage, le costume, l'esprit, les mœurs, nous courons à l'unité, à ce que les savants politiques appellent la centralisation... *Fiat lux!* Il commence à faire nuit!

Ce préambule m'a été arraché par mon chagrin de romancier. Vous aimez l'art; je suis, maître, votre élève et je vous fais ma confidence : chaque jour, nous autres chroniqueurs, conteurs, nouvellistes, nous sommes volés, ruinés par l'industrie; et vous aussi, vous et les vôtres, qui prenez plaisir à nous lire, vous êtes dépouillés. Nous perdons, peu à peu, toutes nos richesses, nos personnages, nos matériaux, nos instruments. Avant dix ans il n'y aura plus, en France, rien à dire sur quoi que ce soit : on ne trouvera pas, de Calais à Toulon, de Brest à Strasbourg, une chaise de poste, un relais, un piéton, une auberge, un tête-à-tête; tous les chevaux seront attelés à des fiacres dans les villes, à la charrue dans

les champs; le progrès, à force d'enrichir les pauvres gens, ne nous aura pas laissé un seul échantillon du passé... Les romanciers, renonçant à nourrir l'esprit des gens de loisirs, écriront des projets de constitution, des professions de foi ou des mémoires sur les télégraphes électriques et magnétiques.

Je vous l'ai dit : il n'y a plus de provinces, il n'y a plus de départements, il n'y a donc plus de garnisons comme il y en avait autrefois.

L'histoire que je veux vous raconter est d'une simplicité parfaite, seul genre que nous puissions exploiter encore avec quelque succès, en attendant que la simplicité devienne fade et monotone. Je n'ai pas choisi mon sujet, le hasard me l'a offert, je l'ai saisi avec empressement, avec reconnaissance, j'ai trouvé cette anecdote dans un coin écarté de notre beau pays, sans la chercher, comme on trouve une violette embaumée sous des touffes d'herbes folles; j'ai cueilli cette fleur modeste, et je vous la donne parce que je la crois digne de vous, digne de votre délicatesse, de votre sensibilité; enfin, je vous dédie ce livre, parce que je vous sais par cœur.

Il est possible que je vous fasse sourire, mais il est certain que je vous ferai pleurer; non de douleur, mais d'attendrissement, car les sentiments que je vais vous exposer, sont vrais et touchants, car les scènes que je vais écrire appartiennent toutes à la vie réelle, à la vie intime, et, à défaut d'un puissant et savant échafaudage, vous trouverez, dans cet humble travail, la sérénité qui convient à votre aimable nature!

Je n'ai pas mis en œuvre ces grands moyens qu'on appelle les *ficelles* du métier; séduit par la fraîcheur des tableaux que j'avais à peindre, j'ai jeté mes cou-

leurs au hasard, sur la toile, et me suis fié à l'aveugle fortune pour réussir à vous plaire; car vous plaire, c'est conquérir le succès près des lecteurs qui, comme vous, ont le goût de l'art et des lettres.

J'aurais pu broder sur mon thème, écrire quatre volumes, en écrire six avec la simple donnée de cette histoire; je n'en ai fait qu'un, encore n'est-il pas gros; donc en admettant que j'aie faussé ma route, et commis un péché littéraire, ce ne sera qu'un péché véniel, et votre bonté me le pardonnera.

J'entre en matière :

Bressols est un petit village, ou plutôt un hameau situé à quatre ou cinq kilomètres de Montauban sur la route d'Alby. Le pays est magnifique et riche, le village n'a pas grande importance, mais il est gai; le beau soleil qui luit sur cette contrée fertile, verse à flots sur les maisonnettes de Bressols sa chaude lumière, et ses rayons se jouent sur les verts ombrages qui séparent le hameau du Tarn dont les eaux coulent sans tapage, au pied de la colline qui domine le clocher de la commune.

Mon régiment tenait garnison à Montauban, et je dirigeais souvent mes promenades du côté de Bressols, attiré par la fraîcheur du site, par la pompe du paysage.

Un jour, m'étant écarté de la grande route et laissant mon cheval suivre à son gré un chemin de halage que le mois de mai peuplait d'oiseaux et remplissait de fleurs, je regardais se dérouler, sous mes yeux, le long ruban argenté de la rivière qu'effleuraient les hirondelles, et j'épiais les rouges-gorges, les rossignols et les fauvettes qui sautillaient sur les branches humides des saules, choisissant déjà leurs places

pour passer la nuit, appelant le sommeil ou leurs compagnes par de suaves chansons.

Le crépuscule était à son déclin, les nuages à l'orient avaient pris une teinte grise et sombre, tandis que le ciel, à l'occident, était encore coloré d'une lueur cuivrée qui annonçait l'approche des ténèbres.

Mon cheval s'arrêta, à mon insu; tout entier à ma contemplation, je ne pris pas garde à ce caprice du fidèle compagnon de mes excursions quotidiennes, et je continuai d'admirer devant, derrière, autour de moi.

Les plus beaux spectacles nous lassent; tout nous fatigue à la longue, même le bonheur, et nous ne saurions poursuivre longtemps, avec amour, nos rêves les plus séduisants. Je revins de mon extase, et me fâchai, mal à propos, contre mon cheval, de ce qu'il lui avait pris fantaisie de se reposer, quand il m'avait plu, à moi, de me divertir à ma façon.

J'avais déjà levé ma cravache pour châtier le noble animal, lorsque je sentis s'évanouir ma colère; au lieu de frapper, je me mis à rire et du meilleur cœur.

Cette heureuse métamorphose dont, depuis, je me suis souvent applaudi, avait cependant une cause bien futile. Mon cheval, ayant très-certainement peu de goût pour les pastorales, pour les crépuscules, pour les bergers et les bergères, pour les paysages et le pittoresque en général, avait caressé, du regard, des branches d'aubépine, des mûres, des liserons, des coquelicots, dont la haie du sentier était fournie; et, pendant que je me pâmais sentimentalement, il se délectait en fouillant à travers les ronces pour happer par-ci par-là quelque bonne et belle friandise, en

vrai gourmand qu'il était. Or, après avoir dépouillé les arbustes autour de lui, après avoir savouré feuilles, fleurs et fruits, l'insatiable camarade avisa une branche de lilas dominant la haie; il tendit l'encolure, allongea la langue d'un pied, mais en vain; la pauvre bête en était pour ses frais, comme Tantale, lorsqu'elle imagina, encouragée par mon silence et mon immobilité, de gravir un petit tertre qui dominait le sentier. Le tertre était presque à pic, le pied de lilas ombrageait son sommet, et une large dalle couvrait une partie de sa surface.

Mon cheval, entêté comme un mulet, fit, à pas de loup, un vigoureux effort; et, quoique ses sabots glissassent sur la dalle, il se cramponna des pieds de devant, si bien que, conservant une position verticale et ridicule, il atteignit la fleur convoitée.

Je m'aperçus que j'avais coulé sur ma selle, et que j'étais à peu près sur la croupe de ma monture; par habitude, machinalement, je m'étais accroché aux crins pour me préserver d'une inévitable culbute.

Ce fut donc bien franchement que je me mis à rire, en me retrouvant dans une posture aussi burlesque. Mon cheval, alléché par sa gourmandise, avait pu gravir le tertre; mais il lui était difficile de descendre à reculons, sans glisser et cabrioler. Je vins à son aide en sautant à terre, et je tombai sur la dalle.

Cette large pierre attira mon attention; elle ressemble au couvercle d'une tombe, et quoique je ne dusse pas supposer qu'un chrétien fût enterré dans ces lieux, je n'en craignis pas moins de commettre un sacrilége, une profanation, et je me baissai pour examiner de près. Il faisait jour à peine; cependant je vis une inscription, en gros caractères romains, sur cette

dalle qui, décidément, excita ma curiosité, tout en m'imposant une sorte de respect. Lâchant la bride à mon cheval, je le livrai à lui-même et à son adresse, puis je m'efforçai de déchiffrer l'inscription. Je n'en pus lire que ces trois mots :

GI-GIT LE.....

Impatienté, je levai la tête et vis, dans le sentier, un prêtre, le curé de Bressols, vieillard à l'air doux et affable qui me regardait en souriant.

Je me découvris.

— Voilà votre cheval, M. l'officier, me dit le bon prêtre; dépêchez-vous de le reprendre, il est trop vif pour moi, je ne saurais le tenir longtemps en bride.

— M. le curé, je vous remercie; mais puisque vous m'avez rendu un service, ne m'en rendrez-vous pas deux ?

— Pourquoi pas trois? obliger ne coûte rien.

— Sans le savoir, j'ai foulé aux pieds la tombe que voilà; car cette pierre couvre une tombe, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Vous ne l'avez pas lue?

— Il fait nuit.

— *Ci-gît le légataire du comte de Castro.*

— C'est tout?

— Mon Dieu, oui.

— Castro... Castro... Je ne connais personne de ce nom dans le pays.

— Vous êtes jeune, et vous voyagez sans cesse, c'est tout simple; d'ailleurs, voilà déjà longtemps que cette pierre est là; je l'ai vu poser, j'avais près de

trente ans, j'en ai soixante, et la dizaine par-dessus le marché.

— Singulière idée!

— Quelle idée, mon enfant?

— Je n'aime pas cette manie de se faire ainsi inhumer en plein champ dans son domaine; on expose les passants à s'attrister malgré eux, ou à manquer, sans le savoir, de respect à des dépouilles sacrées. C'est par un fol amour pour ce monde, que les mourants, eux-mêmes, ordonnent de bâtir leur mausolée au milieu des vivants...

— Je suis de votre avis, mais si vous connaissiez l'histoire du défunt, reprit le curé avec douceur, vous seriez peut-être moins prompt à le blâmer. Il a été versé des larmes bien sincères sur cette pauvre dalle, mon jeune ami; des regrets amers s'y sont arrêtés bien souvent!...

— Je n'ose pas vous interroger, mais...

— Mais vous seriez enchanté que je prévinsse vos questions, est-ce vrai?

— Ce n'est certainement pas devant vous, en ce lieu que je mentirai!

— Pouvez-vous me consacrer une partie de votre soirée?

— Avec le plus grand plaisir.

— Eh bien! rentrons à Bressols, remontez à cheval.

— Permettez-moi de marcher à pied à vos côtés.

— Comme il vous plaira. Avant de nous mettre en route, et pour profiter du peu de clarté que nous avons encore, suivez la direction de ma main, voyez-vous, là, à droite, une allée de platanes?

— Oui, je la connais.

— Cette allée aboutit à un petit château d'une architecture charmante.

— Je l'ai visité; le site est fort beau, les jardins délicieux...

— Et vous ne savez pas le nom de cette habitation?

— Je ne l'ai jamais demandé.

— Nos paysans l'appellent *lou Castel dé Castro.*

— Ah! ah!

— Puisque vous connaissez les lieux, rentrons au village, vous en savez assez pour suivre avec intérêt la légende dont je veux enrichir votre mémoire.

Nous arrivâmes à Bressols; le bon curé m'ouvrit lui-même son écurie, dont il avait fait un poulailler depuis qu'il avait perdu sa dernière et pacifique monture. La servante du digne homme vint m'offrir un vieux licol conservé comme une relique dans les archives du presbytère, et mon cheval, assez mal élevé pour se déplaire dans ce bouge où barbotaient des canards, où gloussaient des poules; mon cheval jeta des ronflements sauvages à démantibuler son râtelier vermoulu.

La servante, sur un signe de son maître, s'empara de la poule la plus bruyante, et je compris sans peine, que ma venue allait causer la mort d'une pauvre bête qui, certes, n'avait pas encore eu le loisir d'engraisser.

— Je vous demande un moment pour aller réciter mes prières du soir, me dit le curé; suivez Mariette et attendez-moi, je ne serai pas long; en tout, Dieu doit être le premier servi.

Je m'inclinai.

Dame Marianne m'introduisit dans une chambre qui

servait d'oratoire, de salle à manger et de chambre à coucher à son maître. Elle eut, pour moi, les soins les plus prévenants et partagea sa sollicitude entre l'hôte et les apprêts du repas qu'elle lui destinait.

Le curé me rejoignit, nous soupâmes très-bien. Le saint homme était de bon appétit; il avait l'esprit cultivé, modeste, aimable et discret.

Tout en soupant nous causâmes beaucoup, et après souper nous causâmes encore.

Ce fut en attaquant le dessert que mon hôte me dit :

— Il est temps, je crois, de vous tenir parole, il est temps de vous raconter l'histoire en question.

— J'écoute.

— J'ai gardé ce récit pour la bonne bouche, parce qu'il est des choses qu'on ne saurait dire en mangeant, vous en conviendrez; maintenant m'y voici.

Et le curé de Bressols me tint, pendant plus d'une heure, sous le charme de sa parole.

Saurai-je écrire comme il a parlé? pourrai-je vous attendrir comme je fus attendri? Lisez, cher maître, et, si vous le pouvez, soyez sévère; vous serez toujours bon.

## CHAPITRE I.

Le comte de Castro n'a que trente-huit ans à peine, et il se meurt. Il avait tout ce qui peut et doit faire aimer la vie en ce monde, et il s'apprête à tout quitter. Son âme est noble, élevée, délicate et chrétienne;

son esprit vif, juste est toujours aimable; le sourire qui flotte habituellement sur ses lèvres a le charme de la mélancolie, sans en avoir l'amertume; la douce résignation est peinte sur ce visage dont la sérénité semble inaltérable, et cependant un orage violent trouble le cœur de cet homme de bien.

Ne voit-on pas des torrents fougueux s'échapper d'un lac paisible et gronder, de cascade en cascade, sans que la nappe du bassin paraisse même tressaillir de leur colère, sans que le cristal des eaux profondes refuse son miroir au nuage que caresse un souffle de brise?

Le comte de Castro est un homme d'élite; on ne peut lire sur ses traits ce qui se passe en lui; son doux visage est un digne reflet du visage divin; son âme bat déjà des ailes pour remonter à Dieu, et la paix éternelle semble seule l'occuper.

Le comte de Castro est établi aux environs de Montauban depuis quelques mois; il a quitté la Sicile pour fuir des luttes politiques auxquelles il ne voulait en rien se mêler. Riche, il a pu choisir une terre charmante, un petit château assis sur les bords du Tarn, et dont les tourelles, restaurées, ont gardé quelques modestes souvenirs du moyen âge. Il a installé sa maison avec goût et simplicité, de manière à laisser deviner, sous les formes du grand seigneur, les nobles penchants de l'artiste; et en se faisant, tout d'abord, aimer des pauvres gens ses voisins, il a satisfait sa première ambition, il a payé ce qu'il appelle sa *bienvenue* dans le pays.

La famille du châtelain se compose :

D'une dame encore jeune, et qui semble devoir être belle toujours; cette dame est veuve, on l'appelle la comtesse de Castro;

D'une jeune fille, mademoiselle Marianne de Castro.

Les serviteurs de la maison, au nombre de quatre, sont tous Français, et depuis peu aux gages du comte.

Madame de Castro est la belle-mère, disons le mot, la marâtre du comte, dont elle avait épousé le père vieux et infirme, par ambition et convoitise.

Cette femme n'a guère que vingt-sept ans; elle a toutes les grâces du corps, toutes les finesses de l'esprit, mais aussi toutes les feintes du cœur et la plupart des faiblesses de son sexe. Elle est caressante ou impérieuse à son gré, habile et intrigante, jalouse, ou plutôt envieuse. L'intérêt perce dans ses actions les plus simples, mais elle déguise ses mauvais penchants avec tant d'art que le monde, ce crédule par excellence, a toujours été sa dupe.

Le père du comte de Castro était un homme léger, en dépit de ses cheveux blancs. Il se prit de belle passion pour cette femme, qu'il tira d'une condition inférieure pour lui faire hommage d'une grosse partie de sa fortune et des armes de son blason. La mort rompit bientôt cette alliance disproportionnée, et la belle veuve eut assez de tact pour tenter de conquérir l'estime publique en feignant de se dévouer à l'éducation de Marianne de Castro, fille du jeune comte, veuf lui-même et orphelin. L'offre qu'elle fit de vivre sous le même toit que Marianne fut acceptée avec empressement, et le comte, fasciné comme tout le monde, ne vit en sa belle-mère qu'une bienfaitrice venue du ciel.

Marianne est un ange. Pourquoi chercher à renchérir sur ce mot qui dit tout, et qui exprime, à lui seul, la perfection de ces êtres fortunés, doués par le

Seigneur dès le berceau, de ces vertus qui leur ouvrent les portes du ciel à l'heure suprême, doués aussi de ces charmes qui font la jeunesse éternelle et l'éternelle beauté des chastes élus?

Marianne est entrée dans sa dix-septième année, âge adorable dans lequel tout est beau, tout est bon, tout est pur! âge où la naïve candeur et les fraîches pensées, la prière charitable et le bonheur parfait, s'unissent pour faire épanouir sur des joues satinées, les fleurs de l'âme encore tout embaumée du souffle de son créateur.

Le comte adore sa fille, car il retrouve en elle les traits chéris d'une compagne dont il porte le deuil depuis longtemps; car elle est son seul trésor, trésor inépuisable d'où il a constamment tiré toute gloire, tout amour et tout orgueil.

Et, cependant, ce père dont le cœur est si bien rempli, va mourir! il est penché sur ce gouffre dont les profondeurs sont ténébreuses pour tous ceux qui n'ont pas la foi, dont les bords sont verdoyants et lumineux pour quiconque laisse après lui des amis, des regrets, des pleurs et des prières.

Le comte de Castro s'est donné à lui-même la mort. Dans une partie de chasse, il a voulu franchir une haie, la détente de son fusil, accrochée par une épine, a fait partir le coup fatal : toute la charge s'est logée dans la poitrine du chasseur. Cet accident date de quelques années; l'art a opéré un miracle en cicatrisant une plaie qui devait se rouvrir le jour où le malheureux blessé reconnaissait que son existence était, plus que jamais, devenue précieuse à sa fille.

Nous avons exposé ce que les romanciers appellent la situation; maintenant nous allons entrer au vif dans

le récit, laissant agir et parler les personnages qui se sont déjà légèrement dessinés.

Le comte Philippe de Castro est à demi couché dans un grand fauteuil Voltaire; il est pâle et porte souvent à sa bouche un mouchoir sur lequel ses lèvres déposent de petites taches de sang. Il sourit avec amertume à cet indice d'une catastrophe prochaine, et porte alternativement, avec une inquiétude plus touchante qu'effrayée, son regard un peu voilé, d'une glace à un portrait, image parfaite de Marianne.

Le comte est dans son cabinet, habitation coquette d'un homme amant des arts, des lettres et de la méditation. Une fenêtre, ouverte sur un parterre, laisse arriver jusqu'au mourant les tièdes émanations des fleurs, des champs, du feuillage, et le sourd murmure des eaux du Tarn, qui fuient avec mollesse les rives qu'elles ne caresseront plus.

Quoique cette fenêtre soit ouverte, et malgré le ciel pur d'un beau jour de mai, le comte est près d'un feu assez vif. Ses poumons ont besoin d'air; ses membres affaiblis ont froid. Un superbe chien Terre-Neuve, aux longues soies de jais, à l'œil indolent et rusé, est couché en sphinx sur un tapis, près de la cheminée et aux pieds de son maître. C'est un ami, un vieil ami, le meilleur ami de la maison, peut-être; son long museau est douillettement posé sur ses pattes frisées, ses oreilles tombent avec abandon; il soulève, de temps en temps, le panache de sa queue d'ébène, et en frappe le parquet avec sensualité, lorsque, par hasard, le regard du comte s'est rencontré avec le sien.

Cet animal, si beau de formes et si bon de fidélité, semble s'être posté là pour garder son maître, pour

protéger sa dernière heure, pour servir sa dernière volonté, pour gémir en poussant un hurlement funèbre à son dernier soupir.

Un pas léger se fit entendre dans une pièce voisine; le Terre-Neuve leva la tête, écouta, puis il se recoucha, et cligna des yeux.

Marianne entra, vive et légère comme la fauvette qui passe d'un vert gazon à la branche que courbe le poids de son vol enjoué. Un sourire ineffable vint couronner les lèvres du comte. On eût dit que la charmante enfant, que l'ange du château avait, en se montrant, versé dans le sang appauvri de son père, un baume, un philtre, une vie nouvelle, quelque chose enfin de son adorable printemps.

Marianne tenait d'une main un énorme bouquet de fleurs choisies avec goût, avec art, et elle porta deux doigts effilés sur ses lèvres en jetant un regard caressant au Terre-Neuve comme pour lui recommander le silence.

Le chien ne bougea pas, il se contenta de fouetter deux ou trois fois le parquet du bout de sa queue, comme pour dire :

— Vous pouvez entrer, je le permets, j'en suis bien aise.

Le comte tournait le dos à sa fille, il feignit de se laisser surprendre par cette joyeuse visite, et demeura plongé dans son fauteuil, sans dire un mot, sans faire un geste.

Marianne s'avança sur la pointe des pieds, se posa sur le dossier du fauteuil avec grâce, et un doux, un frais baiser glissa de sa bouche virginale sur les cheveux du comte qui, s'emparant de l'une des mains de la charmante enfant, tourna vers elle

son front pâle qu'un rayon céleste venait d'éclairer.

— Enfin te voilà, chère mignonne, tu es en retard de dix grosses minutes.

— C'est vrai, mais aussi j'ai cueilli les fleurs que vous aimez, et il m'a fallu du temps pour compléter mon bouquet; savez-vous qu'elles deviennent rares, vos chères héliotropes; il n'y en a, ma foi, plus dans le jardin, plus du tout; j'ai ravagé les plates-bandes, et demain, si Dieu ne me vient en aide, je ne sais où je prendrai...

— Demain! interrompit le comte en étouffant un léger soupir, je me passerai de fleurs.

Puis, comme s'il eût voulu ressaisir la pensée qui amassait déjà des nuages sur le front de Marianne, il ajouta en souriant :

— Ne te chagrine pas, chère belle, tu seras la première à m'interdire ce délicieux parfum lorsque tu sauras qu'il me fait mal.

Prompte comme l'éclair, Marianne se saisit du bouquet que le comte tenait appuyé sur ses lèvres, et elle le jeta dans l'un des coins du cabinet, avec un petit air boudeur et colère qui ajoutait un charme de plus à toutes ses grâces.

— Mauvaise! dit le comte, rendez-moi mon bien.

— Non pas!... cela ne va donc pas mieux? Tu souffres plus qu'hier, je le vois... réponds, cher bon père, n'essaye pas de tromper ta petite Marianne, ta petite fille... Où as-tu du mal? toujours là, n'est-ce pas? au cœur, à la poitrine... Encore du sang sur ton mouchoir!... oh! ne me le cache pas ce mouchoir! je le veux, je l'ai vu... Tu as mal dormi, cette nuit et cependant tu m'avais rassurée en me renvoyant, hier au soir.

Marianne, en parlant ainsi, avec animation, s'était agenouillée devant son père; elle lui baisait les mains, tâtait sa poitrine et le couvrait, tout entier, de l'un de ces regards si caressants, qu'ils devraient pouvoir rappeler à la vie les justes dont le Seigneur s'apprête à fermer les yeux.

Le comte sentit, au trouble de son cœur, qu'il ne pourrait bientôt plus retenir ses larmes; il fit un effort énergique et répondit par un sourire suave et amer tout à la fois, à cette voix d'ange dont les accents l'avaient tant ému.

— Je ne vous quitterai pas d'aujourd'hui, reprit Marianne, je veux me mettre à vos pieds comme le pauvre Tom, comme votre fidèle compagnon, nous vous veillerons tous les deux.

— Je te laisse parler sans t'interrompre, chère fillette, parce que ton inquiétude me prouve jusqu'à quel point tu m'aimes. Sois sans crainte, je ne me sens pas plus malade aujourd'hui qu'hier, je vais même beaucoup mieux, et si le parfum de tes fleurs m'est nuisible, c'est peut-être parce que mes forces ont augmenté, parce que j'ai recouvré un usage plus complet de mes sens, ainsi rassure-toi.

— Je ne vous crois pas... Oh! pardon de ce vilain mot; j'ai tant besoin de vous croire, au contraire. Avez-vous dit vrai? Vos forces reviennent-elles? Ma dernière offrande à la Sainte-Vierge m'aurait-elle porté bonheur? Ma dernière prière au bon Dieu, celle que j'ai dite avant d'entrer dans cette chambre aurait-elle été exaucée?

— Oui, fillette, oui... tu pries donc souvent pour ton pauvre vieil ami?

— Mon vieil ami! est-ce de vous que vous

parlez ainsi? vous plein de jeunesse et d'avenir.

— Ah! mon enfant, les malades comme moi sont bien vieux... Allons, voilà que je te fais encore de la peine; c'est sans le vouloir cette fois, car je joue sur des mots, et lorsqu'on plaisante on ne souffre pas. Ainsi, tu ne m'oublies pas dans tes prières?

— Le soir, le matin, la nuit quand je m'éveille en sursaut, rêvant de vous; à toute heure du jour, c'est de mon père que je parle à Dieu. N'êtes-vous pas tout ce que j'aime en ce monde, et ma pensée va-t-elle jamais au delà des vœux que je forme pour votre prochaine guérison?

— Tu es adorable, ma chérie, approche ton beau front, là, plus près encore, souviens-toi toujours de ces baisers que je dépose sur tes cheveux, sur tes joues. Si grand que soit ton bonheur, dans ton riche avenir, il n'aura pas comblé mon ambition; ce que je voudrais pour toi, ma douce vertu, je ne pourrais le dire, car mes désirs sont insensés tant ils sont exigeants, mais ce que je voudrais pour moi, c'est le paradis là-haut, car je serais sûr de t'aimer éternellement sous les yeux du Seigneur que tu sers si noblement.

Deux larmes limpides, comme ces gouttes de rosée que recueillent les lis, brillèrent sous les longs cils d'ébène de Marianne; elle se courba sous les baisers de son père, et cacha son visage dans ses mains, semblable à l'oiseau qui cherche, sous son aile, un abri pour sa tête.

— Pourquoi pleurer, reprit le comte, dont la voix s'était tout à coup raffermie; ce que je te dis aujourd'hui, ne te l'ai-je pas dit souvent, depuis que ton cœur d'ange a compris le mien? C'est la fierté paternelle qui parle en moi; j'ai tort, peut-être, de te câ-

liner, de te gâter... Qu'en penses-tu? On blâme les parents qui flattent leurs enfants; on les blâme parce qu'ils sont imprudents d'exalter un amour-propre qui, souvent, a ses dangers; ils ne savent pas que ton âme est la source intarissable où ma vie a puisé... où ma vie puisera tout son bonheur... et, d'ailleurs, si j'ai tort, il faut me pardonner, je suis malade, j'ai des caprices; quand je serai guéri, ajouta le mourant avec tristesse, tout en jetant un regard effrayé à son miroir, quand je serai guéri, eh bien! je ne te dirai plus de douceurs, je ferai la grosse voix, je serai bourru... Oh! bourru bienfaisant, ma mignonne! s'écria faiblement le comte en étreignant de ses deux mains la tête de Marianne, qui venait de lever sur lui ses beaux yeux en pleurs.

— Tout vous sera permis, mon bon père, quand vous vous promènerez au matin, appuyé sur mon bras, entre vos deux Antigones, ma petite maman et moi.

— C'est convenu. Puisque tu parles de ta petite maman, réponds à mes questions : l'aimes-tu toujours bien?

—Oui, certainement; après vous, c'est la personne que je chéris le plus.

— Et elle, n'as-tu remarqué aucun changement dans sa conduite à ton égard? Sa tendresse pour toi est-elle toujours la même?

—Pourquoi ces questions? Pourquoi cette tendresse s'affaiblirait-elle? Aurais-je démérité des bontés de ma mère adoptive? — Non, chère fille, non, certes; ce que j'en dis s'explique naturellement... Voilà bien des jours que je suis cloué dans ce fauteuil, comme un paralytique; je ne vis pour ainsi dire pas

avec vous, et je suis curieux, questionneur comme un enfant, voilà tout. Mon médecin m'a défendu de causer trop longtemps, et malgré moi je vous tiens éloignées de cette chambre, où j'aimerais tant à vous voir. Ainsi, ta petite maman est toujours bonne, empressée, caressante, tendre pour toi?

— Toujours.

— Merci! Adieu, mignonne, va te mettre à ton piano, joue ces mélodies de Schubert que j'aime tant; tes doigts habiles font vibrer toutes les cordes de mon âme; laisse la porte de ta chambre entr'ouverte, pour que j'entende plus aisément. Adieu... Tu reviendras dans l'après-midi...

— Quoi! pas plus tôt?

— Non, le docteur nous gronderait.

— Je porterai mon ouvrage, je me mettrai là, vois-tu, sur ce tabouret, à tes pieds, je ne dirai pas un mot, je caresserai ton chien, je le ferai enrager, nous t'amuserons : nous serons bien sages toi et moi, et le docteur n'aura pas à gronder.

— Est-ce que je peux te voir sans te parler, follette? Est-ce possible? Nous nous regarderions pendant deux minutes, en silence; puis viendrait un sourire, puis deux, puis un mot, puis quatre, et nous finirions par bavarder, toi comme une perruche, et moi comme un rabâcheur. Non, je serai ferme.

— Vous êtes méchant.

— Adieu.

— Adieu, cher bon père... Tu sauras tout de même que je m'en vais le cœur gros... Adieu, mon pauvre Tom, ajouta la charmante enfant, en plongeant ses doigts blancs dans les soies du Terre-Neuve... Tu es heureux, toi, on ne te chasse pas.

Tout en se laissant tirer les oreilles, Tom poussa un bon gros soupir de jubilation, et il lécha la main de sa maîtresse du bout de sa langue rose et nonchalante, sans bouger de place. Marianne sortit à reculons du cabinet, et avant de fermer la porte, elle envoya un nouveau baiser à son père.

Alors le comte laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et cet homme, si fort contre l'adversité, si courageux, si résigné, pleura!... il pleura, puis, comme il s'efforçait d'étouffer un douloureux sanglot, il vit son chien la tête dressée, l'œil fixé sur lui avec éclat.

On eût dit que le bon serviteur, que le fidèle compagnon devinait les horribles pensées qui tourmentaient son maître.

— Tom! murmura faiblement le comte.

Tom se dressa brusquement à cet appel et vint, les oreilles couchées, poser sa tête sur les genoux du malade.

— Apporte! dit le comte en montrant le bouquet de Marianne.

Le chien ne fit qu'un bond, saisit le bouquet avec précaution, comme s'il eût craint de le souiller, et vint le déposer entre les mains du malade; puis il s'assit en face de son maître, et sembla lui demander s'il avait d'autres ordres à lui donner.

— Merci, Tom, dit le comte, c'est tout ce que je voulais.

Et il respira avec délices le parfum de ces fleurs, et ses lèvres cherchèrent les feuilles que Marianne avait touchées.

Tout à coup Tom gronda sourdement, et se dirigea vers la porte du cabinet qui s'ouvrit.

La comtesse de Castro entra sans trop de précau-

tions, accompagnée d'un homme vêtu de noir, le médecin. Le chien rôda autour du fauteuil du malade, en jetant, à la dérobée, des regards mécontents; puis il se coucha près de son maître.

Le comte regarda son chien avec tristesse et se dit, pendant que les deux visiteurs l'abordaient :

— Il ne te manque que la parole, pauvre Tom! car tu as le sentiment; et cette femme qui trompe tout le monde, qui m'a si longtemps abusé moi-même, n'a jamais eu, de toi, que tes dédains.

— Bonjour, docteur; bonjour, comtesse; vous voyez que j'ai, décidément, l'âme au corps chevillée.

## II

— Comment vous trouvez-vous ce matin? demanda la comtesse d'un ton où il perçait plus de politesse que de sollicitude.

— Mais... très-bien, comme vous voyez; très-bien, comme va l'assurer notre savant docteur.

Le médecin s'empara du pouls du comte, tira sa montre et compta les pulsations, sans que son visage trahît aucune émotion; puis il posa quelques questions au malade, le regarda fixement pendant quelques secondes, palpa ses poumons, et dit de cette voix sèche que la science déguise peu d'habitude :

— Rien de nouveau; continuez le même régime, j'ai lieu de n'être pas mécontent.

Le comte sourit à cette formule monotone, et comme il avait saisi un rapide coup d'œil échangé

entre madame de Castro et le docteur, il dit avec douceur :

— Que je ne vous gêne pas; vous pouvez, sans m'inquiéter, vous communiquer vos réflexions; je sais qu'il est des choses qu'un malade ne doit pas entendre.

— Vous vous trompez, mon ami, reprit la comtesse; le docteur n'a, j'en suis persuadée, rien à me dire à voix basse.

— Absolument rien, ajouta le médecin... Allons, prenez bon courage, je reviendrai dans la soirée.

— Vous serez le bienvenu; merci, docteur, merci de vos soins éclairés.

La comtesse accompagna le médecin jusqu'à la porte du cabinet, et comme elle l'interrogeait du regard en le quittant :

— La nature est vigoureuse, murmura tout bas le docteur; elle dispute à la mort une proie certaine : j'ai grand'peur que demain, ce soir peut-être, tout ne soit dit. Évitez les émotions pénibles; elles précipiteraient une catastrophe imminente. Dans tous les cas... préparez-le; il n'y a pas de temps à perdre. J'ai l'honneur de vous saluer.

La comtesse reçut cette déclaration foudroyante avec une feinte stupeur, et comme si elle n'eût rien trouvé à répondre, elle revint près du malade avec empressement.

Le docteur rencontra Marianne dans la pièce qui précédait le cabinet du comte.

— Eh bien! demanda vivement la jeune fille, il y a du mieux, n'est-ce pas?

— Assez pour vous rassurer, mademoiselle; la nuit a été bonne.

— Mais enfin espérez-vous?

— C'est mon devoir de médecin et de chrétien.

Marianne pâlit; elle se jeta sur les mains du docteur, et, les serrant avec force, elle dit avec effroi :

— Vous me trompez, monsieur, mon père...

— Mon enfant, je ne vous abuse pas en vous recommandant de prier Dieu; en santé, en maladie, en convalescence on doit tout attendre de lui. Votre père n'est pas en grand danger; ce soir, je pourrai vous parler en toute certitude de son état. Soyez, d'ici là, toujours douce et caressante pour lui, ne vous refusez à aucune de ses volontés, à aucun de ses caprices, vous lui ferez du bien.

— Il m'a priée de me mettre au piano et de lui jouer les morceaux qu'il aime le plus.

— Gardez-vous de lui refuser ce délassement, il sera salutaire. Adieu, mademoiselle, à ce soir... Un mot encore, votre bon père s'occupe, dans ce moment, d'affaires graves avec madame la comtesse; ne vous mettez à votre piano que lorsqu'ils auront achevé leur entretien.

Le docteur se retira le cœur navré, car la douleur de Marianne était sympathique, et l'on ne pouvait lui échapper que par la fuite.

Marianne rentra, pensive, dans sa chambre dont elle laissa la porte entre-bâillée; puis, ouvrant son piano de manière à rendre plus vibrants ses accords, elle feuilleta plusieurs cahiers de musique, pendant que de grosses larmes, qui brûlaient ses paupières, tachaient toutes les pages où se posaient ses doigts.

Le comte de Castro regarda sa belle-mère avec mélancolie lorsqu'elle se fut assise à quelques pas de lui dans un fauteuil; puis, après un assez long silence, il dit :

— Je savais bien que notre cher docteur avait quelque confidence à vous faire. Pourquoi me traiter ainsi en enfant et en poltron tout à la fois? je sais que je vais mourir, je n'aurais pas lu depuis longtemps mon arrêt dans les yeux de mon médecin, que j'aurais entendu et compris les avertissements de mon âme prête à se dégager de son enveloppe.

— Vous vous exagérez, mon ami...

— Plaise à Dieu qu'en cela je dise vrai, et que des craintes dont je suis cruellement agité soient réellement exagérées.

— Je ne comprends pas.

— En effet, comtesse, la phrase est obscure, tout autre que vous n'en pourrait saisir le sens et la portée; mais vous!...

— Moi?

— Oui, descendez au fond de votre cœur... là, regardez-moi, maintenant, regardez ce visage sévère et ces yeux qui jettent leur dernier feu, ne devinez-vous pas que nous allons avoir un grave, un pénible entretien, et que ce serait au mépris de votre propre éternité que vous oseriez mentir à un mourant?

—Mais j'ai peine à vous suivre, et si vous n'étiez...

— Si je n'étais si près de ma tombe vous vous fâcheriez de ce que j'ose vous accuser. C'est là ce que vous voulez dire, n'est-ce pas? Et comme je ne passerai peut-être pas la nuit, comme je touche à mon agonie, il est tout simple que ma tête s'égare, que je déraisonne, que le délire s'empare et de mon cerveau et de ma bouche; rassurez-vous, je suis en état de grâce, j'ai toute lucidité, toute mémoire. La vigueur de mon corps est là!

Le comte posa un doigt sur son front, et accom-

pagna ce geste solennel, d'un regard qui terrifia madame de Castro.

— Soit! fit la comtesse en s'accommodant dans son fauteuil, je vous écouterai sans vous interrompre.

— Madame, j'ai rempli, il y a deux jours, mes devoirs de chrétien ; dans quelques heures le vertueux prêtre qui dirige votre conscience et qui m'a administré, viendra soutenir ma résignation suprême. J'ai vécu en homme mondain pendant ma jeunesse, et je n'ai pratiqué sérieusement ma religion que pour me préparer à mourir. Cependant, je n'ai commis aucun crime, aucune bassesse, si indifférent que je fusse pour l'église. Je n'ai été ni méchant, ni ingrat, ni avare, ni envieux, je n'ai rien fait à mon prochain que je n'eusse voulu qu'on me fît. Voilà ma vie.

Vous qui avez pratiqué sans relâche, et avec une exactitude, une ponctualité exemplaire, toutes les prescriptions de notre culte, en direz-vous autant?

— Monsieur le comte...

— N'avez-vous jamais avoué certains péchés que pour y revenir aussitôt absoute, et le spectacle que vous allez avoir tout à l'heure sous les yeux, ne vous fera-t-il pas faire un retour sérieux sur vous-même? Ne vous direz-vous pas, en me voyant, si jeune, quitter ce monde l'âme pardonnée, que la mort peut aussi vous surprendre dans votre âge florissant, ternir tout ce qui brille en vous de richesse et de beauté, vous surprendre avec des remords, des terreurs, et vous envelopper de l'odieux cortége de vos regrets tardifs?

— Je n'ai pas, que je sache, à prendre vos conseils pour mon salut, et je désire me tromper en vous avertissant que, dans l'intérêt du vôtre, vous perdez un temps précieux.

— Eh bien! madame, puisqu'il en est ainsi, permettez-moi de vous dire qu'en vous tout est mensonge! votre charité, mensonge! votre attachement pour ma fille et pour moi, calcul! et votre bonheur, mensonge peut-être!

La comtesse se leva furieuse; son visage d'une noblesse et d'une pureté splendides se couvrit d'une sombre pâleur; sa bouche exprima, par une contraction rapide de lèvres, un dédain haineux, et tout son corps frissonna de colère.

—Je vous quitte, monsieur, dit-elle d'une voix saccadée, quoique Dieu puisse condamner cette détermination; il est au-dessus de mes forces d'entendre vos injures; je vais vous envoyer votre fille, elle calmera votre agitation.

Le comte sourit amèrement, et répondit sans s'émouvoir :

— Demeurez, madame, j'ai d'importantes révélations à vous faire.

— J'en suis indigne, choisissez un autre confident; c'est affaire de pénitent à confesseur.

— Tom! murmura le malade...

Le chien se dressa sur ses quatre pattes et développa sa taille puissante avec cette sorte de fierté qu'il exprimait par ses mouvements toutes les fois que son maître s'occupait de lui.

—Je vous préviens, madame, reprit le comte, que si vous faites un pas de plus, mon chien vous arrêtera, et je ne réponds pas de ses morsures, il est fort mal appris.

Madame de Castro, sans prendre garde à cette menace, continua de marcher.

— Apporte, Tom! dit tout bas le malade au Terre-

neuve, en lui montrant du doigt la comtesse.

Tom, par l'une de ces inimitiés fréquentes chez les animaux de son espèce pour certaines gens, avait la comtesse en exécration, sans doute parce qu'il n'en recevait jamais aucune caresse; il ne se fit donc pas répéter un ordre qui semblait beaucoup lui plaire, et il se précipita, l'œil enflammé, sur madame de Castro qu'il saisit par un bras et secoua rudement, au moment où elle posait la main sur le bouton de la serrure.

La comtesse poussa un cri de douleur.

— Apporte! répéta le comte froidement.

—Rappelez votre chien, monsieur, je vous obéirai, je vous obéis.

— Ici! Tom, ici! fit le malade. Et le chien lâcha aussitôt sa proie, non sans regrets, puis il revint se coucher aux pieds de son maître, avec un calme plein d'innocence.

— Je vous avais prévenue, comtesse, vous avez voulu être mordue, j'en suis désespéré; voilà une égratignure qui vous fera mettre un bras en écharpe. Tom est mon meilleur ami; un jour qu'on allait le noyer, je l'ai acheté à des enfants qui se faisaient un cruel plaisir de le traîner à la rivière. Ce pauvre chien vous donne, en ce moment, une rude leçon, car vous touchiez à la misère lorsque mon père vous a fait un trône dans sa maison, et vous payez d'ingratitude sa mémoire... Pour Dieu, repentez-vous et mettez quelque gloire à ne pas valoir moins...

— Moins qu'un chien! J'achève votre phrase, interrompit la comtesse qui pleurait à la fois de colère, de dépit et de douleur, tout en contemplant les taches bleues et rouges que les dents de Tom avaient imprimées sur son bras d'albâtre.

— Enfin, monsieur, cessez votre tyrannie, me voici comme au supplice, soyez honnête bourreau, j'attends.

— Je vous disais, madame, que votre attachement pour ma fille et pour moi n'était qu'un sentiment calculé, et l'une des scènes que vous jouez à merveille, depuis huit ans bientôt, sous le toit de mon père, sous le mien et dans le monde. Ce que j'ai dit, je le prouve. Voici une lettre qui a fait tomber votre masque, cette lettre est adressée à un homme que je connais beaucoup trop, à un certain chevalier Finelli, l'un des désœuvrés de Palerme, homme adroit, spirituel, brave peut-être, perdu de mœurs comme de dettes, et d'une famille tarée depuis un siècle.

Ce chevalier Finelli est un chevalier d'industrie, séduisant, habile, et doué d'une charmante figure; mais vous dont les traits sont si fins et si beaux, vous devez savoir que le visage n'est pas toujours le miroir de l'âme, malheureusement pour les passions qu'il inspire. Je ne sais trop quelles ont été, quelles sont vos relations avec le seigneur Finelli, mais j'ai appris, par cette lettre, que vous complotez avec lui le malheur de ma fille et sa ruine au profit de votre cupidité.

— Vous me racontez là une odieuse calomnie.

— Vous croyez? Eh bien! comtesse, je ne vous soutiendrai pas que l'écriture de cette épître infâme soit de vous, quoique j'en puisse mettre ma main au feu; mais ce que j'affirme, c'est que votre style, le voilà, votre fourberie, la voilà, votre avarice, la voilà, votre avidité, votre perversité, votre diplomatie infernale, les voilà; oui, tout est là, je l'affirme devant Dieu, dont je vois déjà la majesté!

Le comte avait frappé, avec animation, sur une lettre tirée d'un portefeuille, en articulant chacune de ses accusations, et il leva ses yeux au ciel avec douleur en finissant sa phrase. Il reprit bientôt :

— Cette lettre, je vais vous la lire, elle vous confondra, si effrontée que soit votre assurance; veuillez m'écouter, madame, et permettez-moi d'arriver tout d'abord aux passages les plus scandaleux, mes forces me trahissent, cette scène avance ma mort d'une heure par minute.

« Cher ami, dites-vous, après avoir écrit bien des lâchetés, le comte se meurt décidément, le docteur l'a condamné hier, il a été administré aujourd'hui; la prédiction du médecin qui cicatrisa sa blessure, il y a *déjà* deux ans, s'accomplit. Je le plains, mais il faut se *résigner*, l'art n'a plus rien à tenter pour le sauver, et j'ai la conscience de n'avoir négligé aucuns de mes devoirs de garde-malade. Quand vous recevrez cette lettre, le comte aura *très-certainement* cessé de vivre. Vous vous mettrez donc en route sur-le-champ, et vous nous arriverez pour nous aider, par votre esprit, à porter un deuil qui sera un peu long, je le crains, car Marianne adore son père. Vous comprenez aisément, avec votre savoir-vivre, que votre rôle sera facile ici. En compatissant au désespoir, aux larmes de notre chère enfant, il est sûr que vous ferez impression sur son cœur qui a la délicatesse de la sensitive. Vous n'aurez pas grand mal à plaire, et l'amour mettra un terme à l'affliction, l'amour fera disparaître nos robes de laine noire pour parer la plus jolie des fiancées, de satin blanc, de gaze légère, et de fleurs d'oranger.

» Vous avez accepté mes conditions, celles que

vous a portées ma dernière lettre, je n'y change et n'y changerai rien, sur l'honneur. Vous serez, certes, assez riche par l'*affaire* magnifique dont vous me devrez l'entreprise et le succès... dans ce partage convenu, vous serez encore bien favorisé, puisque vous aurez en possession, en doux servage, une femme qui vous fera plus de jaloux que vous ne méritez d'en avoir, à coup sûr.

» Adieu donc, à bientôt; j'ai déjà trouvé une campagne à vendre, tout près de notre petit castel; vous vous en accommoderez en attendant mieux.

» Votre amie, je devrais dire votre complice,

» Térésa. »

— Voilà un chef-d'œuvre, madame, reprit le comte en posant la lettre tout ouverte sur sa table. Dieu a voulu que le domestique à qui vous l'aviez confié pour le porter à la poste se remît de ce soin sur mon valet de chambre, et Dieu a voulu encore que mon valet de chambre posât cette lettre sur ma cheminée pour me soulever de mon fauteuil et me faire faire quelques pas dans ce cabinet. J'ai, par hasard, lu l'adresse de votre lettre, et comme vous m'étiez un peu suspecte, comme le chevalier Finelli est un misérable dangereux, j'ai lu, poussé à cette indiscrétion par un pressentiment qui me dictait un devoir paternel. Vous voilà donc, comme je vous le disais, démasquée. J'ai voulu vous parler à cœur ouvert, j'ai voulu vous supplier de prendre pitié d'un pauvre mourant qui expire en bénissant sa fille, sa fille adorée... Ah! vous ne résisterez pas à la prière murmurée par cette voix qui s'éteint; vous ne ferez pas le malheur de cette enfant si noble et si pure; vous

serez touchée par ces larmes échappées de mes yeux que dévore la fièvre, et avant que moi, le fils d'un homme à qui vous devez tout, je disparaisse dans mon linceul, vous ferez serment sur mon visage, que la mort aura couvert de sa pâleur sacrée, sur mon cœur, qui ne battra plus, sur la croix couvrant ma poitrine, de respecter l'espoir, la prière et les vœux du père de Marianne, de ce pauvre père qui n'a plus même la force de tomber à vos genoux pour vous mieux implorer.

— Je nie, répondit la comtesse avec un calme glacial. Cette lettre a été écrite par quelque ennemi vulgaire, jaloux du sort que m'a fait mon mariage, jaloux de ma réputation sans tache et de l'affection que m'ont méritée mes soins pour vous et les vôtres. Je serai, je le jure, pour Marianne, ce que j'ai toujours été.

— Ce que vous avez toujours été! s'écria le malade avec effroi; mais vous n'avez jamais été qu'une marâtre au fond du cœur.

— Libre à vous de m'outrager.

— Eh bien! retirez-vous, cette lettre vous perdra; ma fille la lira, ce sera mon testament.

Madame de Castro, par un mouvement rapide, se saisit de la lettre qu'elle arracha des doigts tremblants du comte, et elle la jeta dans les flammes du foyer; puis, profitant de la stupeur du malade, elle se précipita vers la porte qu'elle referma violemment derrière elle, et courut dans la chambre de Marianne, où elle entra, le front calme, un sourire placide et gracieux sur les lèvres.

Le comte de Castro épouvanté par ce trait d'audace et de méchanceté, ne put que montrer à son chien le

papier qu'enveloppaient déjà les flammes. Tom s'élança, rapide comme une flèche, et jeta hardiment son museau effilé et ses deux pattes sur les tisons et dans le nuage de fumée qui précède toujours la légère explosion du papier prêt à prendre feu. La courageuse bête, repoussée d'abord par une vive douleur, revint à la charge et la lettre enflammée disparut dans sa gueule qu'il secoua et frotta contre le tapis pour éteindre les étincelles dont sa barbe était criblée.

Lorsque Tom déposa sur les genoux de son maître la proie qu'il avait si vaillamment saisie, la lettre n'était plus qu'un morceau de papier noirci, racorni, enfumé, roussi par le feu, et ce papier tomba en cendres dans les mains avides du comte. Le mourant voulut se lever pour sonner; il parvint après de violents efforts à s'arracher de son fauteuil et fit un pas; mais il ne put aller plus loin, il étendit les mains vers le cordon de sa sonnette et ne put l'atteindre. Tom rôdait autour de son maître, cherchant à deviner sa pensée, il allait et venait se battant les flancs de sa queue, l'oreille basse, le regard doux et suppliant, comme pour dire :

— Mais parle-moi? que veux-tu? j'obéirai.

Le comte voulut parler en effet, mais la voix lui manqua, la mort avait déjà frappé sa langue de paralysie.

Alors cet homme leva les yeux au ciel comme pour demander grâce à son créateur; ses yeux se gonflèrent de larmes qui ne pouvaient pas se faire jour; il était immobile, appuyé au marbre de la cheminée comme un spectre attendant le souffle qui doit le faire évanouir.

Tout à coup, le son vibrant d'un piano retentit; et la mélodie que le comte de Castro chérissait entre toutes, celle qui charmait son cœur vint remplir ce cœur des plus suaves pensées, car son regard se ranima et s'emplit d'étincelles. Une volupté sans nom dut verser dans l'âme de ce pauvre père des trésors d'oubli et d'espérance; car son front devint radieux; il retomba dans son fauteuil, l'oreille aux écoutes et le sourire de l'extase flottant sur sa bouche.

Marianne tenue au piano par la comtesse, mettait tout son talent, son inspiration, sa chaleur d'artiste dans son jeu. Les notes plaintives, les phrases amoureuses, chantaient sur son clavier magique, et elles vainquirent la nature, car les nerfs contractés et déjà insensibles du comte se détendirent, il put pleurer! Ses larmes ruisselèrent sur ses joues, sur ses mains qui caressaient faiblement la tête de Tom, car le chien fidèle et bon était venu se placer entre les jambes de son maître, qu'il réchauffait.

Oui, la pensée du mourant devait venir Dieu dans son affliction; ne pouvant voir sa fille, ne pouvant lui parler, le comte était encore avec elle, il l'écoutait. Le maître sublime de la mélodie était l'interprète mélancolique de ces deux êtres, l'un de l'autre adorés, qui se disaient un éternel adieu dans une langue dont la poésie nous vient du ciel.

Le comte tressaillit tout à coup; il sentit que le moment suprême approchait; il regarda son chien dressé sur les pattes de derrière vint lécher sa main, et il baisa la tête de ce noble témoin de son

Ah! dut-il penser, que n'es-tu capable de promon enfant, toi si bon, si brave et intelligent,

je te ferais mon légataire, et te confierais ce dépôt sacré! »

Puis repoussant le Terre-Neuve du peu de forces qui lui restaient, il leva sa main devenue lourde, et montrant le cordon de la sonnette à Tom, il dirigea son regard vitreux vers cet objet.

Tom courut, flaira, se retourna vers son maître, comme pour l'interroger; et, furieux de ne pouvoir comprendre, il s'élança contre la cloison, qu'il égratigna de ses ongles, en poussant un gémissement plaintif terminé par un aboiement.

En retombant sur ses pattes, le chien accrocha l'anneau du cordon de la sonnette, et le poids de son corps et l'élan qu'il avait pris arrachèrent cet anneau en faisant vibrer le timbre, comme si on l'eût agité avec colère.

Alors le comte sourit avec délices; sa main rappela Tom, et saisit le bouquet d'héliotropes qui se trouvait à sa portée.

Mais l'heure était venue; l'émotion joyeuse produite par l'espoir de voir entrer Marianne avait décidé la crise mortelle; le comte s'affaissa sur lui-même, sa tête s'inclina pour ne plus se relever. L'une de ses mains tomba en dehors du fauteuil, et Tom, voyant le bouquet de Marianne dans cette main glacée, s'en saisit, comme si son maître lui eût commandé de le prendre.

Les domestiques accoururent; la comtesse entra suivie de Marianne, qui se jeta sur son père, et tomba évanouie sur le parquet.

Lorsqu'elle revint à elle, le Terre-Neuve était assis pieds, tenant toujours, sans avoir voulu le lâ- le donner à personne, le bouquet la main du défunt.

Marianne prit ces fleurs chéries, et couvrant de baisers et de larmes la tête du chien fidèle dont les yeux se fermaient avec volupté sous ses caresses, elle se débattit contre ceux qui voulaient l'arracher de cette chambre où régnaient la douleur et le deuil.

Tom revint se coucher aux pieds de son maître, et, lorsqu'on porta le comte sur son lit de repos, il se coucha près du lit, sans s'inquiéter des allées et venues des serviteurs de la maison.

## II

Six mois se sont écoulés depuis la mort du comte de Castro, et le chagrin de Marianne n'en est que plus amer. Par un privilége douloureux, les âmes délicates, loin d'échapper, avec le temps, aux regrets, au culte pieux des souvenirs sacrés, s'attristent chaque jour davantage, car si la nuit leur apporte le sommeil, les rêves, la voix et l'image des êtres qui leur étaient chers, l'aurore leur apporte le réveil, et avec lui l'absence, le deuil et les larmes!

Nous faisons appel à toutes les mères qui ont perdu un enfant bien-aimé. Quand leurs forces vaincues leur ont permis de goûter, la nuit, quelque repos après de longues insomnies, ne se sont-elles pas trouvées plus isolées, plus découragées, plus altérées au retour de l'aube, dont les éternelles splendeurs viennent éclairer le foyer où, pour leur cœur à jamais flétri, il y aura toujours une place vide, une place réservée,

dans le silence de la douleur, à celui qui n'est plus?

Et si nous invoquons le pieux témoignage de l'affliction maternelle, de préférence à tout autre, c'est que rien n'est sublime, et pur, et profond, et vaillant, comme ce tendre amour auquel nous devons le lait qui nous a fait vivre, les caresses qui nous ont bercé, la vigilance qui nous a fait grandir.

Le temps efface tout! les impies parlent ainsi. Le temps n'efface que ce qui est effaçable. L'âme est immortelle, rien ne peut mourir en elle. Marianne avait refusé toute espèce de distraction pendant les six premiers mois de son deuil; sa vie avait été sérieusement menacée; sa santé ne revenait que lentement, et l'ébranlement avait été si grave, si funeste, qu'il était resté sur ce pur et charmant visage des traces affligeantes d'une noble et sainte douleur.

Madame de Castro avait d'abord déployé tout le zèle dont elle était susceptible pour exhorter, soutenir, consoler l'orpheline devenue sa pupille. Son imagination avait fait de grands frais pour ne produire que des résultats insignifiants; et elle avait compris, avec son tact exquis, que le meilleur moyen de sécher les larmes de Marianne était de pleurer avec elle.

Un deuil rigoureux régnait dans le château dont la porte était fermée aux visites; un religieux silence enveloppait tous les lieux où la présence du comte avait autrefois répandu l'animation et la gaieté; les serviteurs étaient muets et chagrins pour plaire à leurs maîtres; et on parlait, au loin, du dévouement de cette belle veuve qui sacrifiait au devoir, à la reconnaissance, à l'affection, les plus beaux jours de cet âge précieux pour les femmes, de cet âge qui est, pour elles, le sommet du pouvoir, le trône où elles

reçoivent l'encens de leurs derniers adorateurs, et d'où elles contemplent leur jeunesse en fuite.

Le chagrin de Marianne était calme mais profond, réservé mais brûlant; elle gardait ses pleurs pour la solitude, et son désespoir se traduisait en bonnes œuvres qu'elle répandait autour d'elle avec cette angélique douceur qui est la sincérité de l'offrande.

La comtesse de Castro, au contraire, affichait hautement, par des sanglots, par des dévotions publiques, par d'incessants entretiens, par de fastueuses libéralités, une désolation d'apparat. Mais elle mettait tant d'art et de génie, tant de feinte et de tactique, tant de souplesse dans son jeu, que chacun la plaignait et l'admirait.

Et ce rôle fut si bien mené durant six mois, qu'à l'époque où nous reprenons ce récit, c'était Marianne qui s'efforçait, dans sa candeur, de venir en aide à l'habile comédienne, de lui enseigner la résignation, de se faire violence, enfin, pour l'étourdir et la calmer.

La vertu consolait le vice.

C'était à la solution de cet étrange et monstrueux problème que la comtesse s'était appliquée avec ténacité. Inspirée par le démon, elle avait fait un chef-d'œuvre de perversité.

Tom avait eu sa part des tendresses affectées de madame de Castro, assez savante pour ne dédaigner aucune chance de succès. Pour plaire à Marianne, elle avait fait de chaudes avances au chien du comte; elle avait exploité son péché mignon, la gourmandise, et l'avait bourré de gâteaux en mainte occasion. Douée du génie de l'intrigue, cette femme adroite avait voulu faire sa paix avec le Terre-Neuve,

et le gagner, comme les bons courtisans gagnent les valets des grands seigneurs, mais Tom ne s'était pas montré moins rusé que sa tentatrice, il avait mangé ses friandises sans se laisser corrompre; entêté comme un Allemand, rancunier comme un Corse, et friand comme un bon chien qu'il était, son inimitié, loin de fléchir, s'était nourrie de bonbons.

Tom avait assisté à tous les honneurs rendus à la dépouille de son maître, et il avait suivi, avec une visible inquiétude, le funèbre convoi.

Marianne s'était emparée de ce fidèle compagnon de son père; elle l'avait logé dans sa chambre, et pour qu'il ne perdît pas tout en perdant son bienfaiteur et son protecteur, elle avait redoublé ses caresses habituelles, ayant désormais à le caresser pour deux.

Cet innocent, ce touchant stratagème ne réussit qu'imparfaitement. Le brave chien, toujours docile à la voix de sa jeune et belle maîtresse qu'il chérissait et servait avec zèle, n'en avait pas moins de longs moments d'ennui. Il se plaignait souvent, grattait à la porte de la chambre de Marianne; allait, venait, tracassait pour qu'on le mît en liberté; et lorsqu'on lui donnait cette liberté, il courait au cabinet du comte fermé depuis le jour de l'enterrement, et se postait devant la porte condamnée, assis, immobile, patient, résigné, aux écoutes. Il restait là des heures entières, puis, comme saisi de vertige, il s'élançait dans le jardin, et courait le nez bas, la queue flottante, comme s'il eût été sur la piste d'un lièvre ou d'un perdreau. Souvent on fut obligé d'aller le chercher au cimetière dont il franchissait le mur d'enceinte, et on le trouvait grattant et flairant la pierre qui couvrait la tombe du comte.

Lorsque après six mois, Marianne obtint de madame de Castro la permission de rentrer dans le cabinet de son père, elle voulut s'y rendre seule, quoi qu'on pût dire et faire pour l'en détourner. Elle choisit, pour cette pieuse visite, l'heure où le comte avait rendu son dernier soupir; mais si elle s'était débarrassée de témoins qui auraient gêné sa douleur, elle ne put empêcher Tom de marcher sur ses talons. Tous deux arrivèrent donc devant cette porte par où leur meilleur ami avait disparu pour toujours. Marianne introduisit, en tremblant, la clef dans la serrure, et en entendant le pêne résonner dans son écrou, Tom jeta ce gémissement demi-plaintif, demi-joyeux, qui était son plus tendre et plus touchant langage.

Dès que la porte fut entr'ouverte, Marianne sentit fléchir ses genoux; son cœur suspendit ses mouvements, la vie l'abandonna pour un moment, et le cri prêt à s'échapper de son âme plutôt que de sa bouche, expira sur ses lèvres glacées; elle se soutint à un panneau sans pouvoir faire un pas; mais Tom se précipita avec une joie bruyante et vint tomber, en deux bonds, au pied du fauteuil du comte; puis, comme frappé d'un souvenir soudain, il s'élança, en tournant sur lui-même, sur le lit de repos, qu'il flaira avec impatience; il écarta les oreillers d'un coup de patte violent, leva la tête, embrassa la chambre entière d'un coup d'œil, s'assit, et regardant sa maîtresse avec surprise, désappointement et douleur, il sembla lui dire :

— J'ai bien cherché, notre ami n'est pas là! où donc est-il?

Marianne avait eu le temps de se remettre; elle avait, à peu près, suivi les mouvements de Tom, et

malgré elle, sa douleur avait été distraite par ce muet serviteur dont la mémoire était si fidèle, et l'attachement si profond. La jeune fille toucha tous les meubles de cette chambre avec respect; elle essuya avec le blanc mouchoir qui recevait ses larmes, quelques taches de poussière répandues sur les objets dont le comte se servait fréquemment; elle baisa son miroir comme si elle eût saisi l'image adorée de son père sur cette glace où le malade avait tant de fois étudié la marche et les ravages de la mort, puis elle s'agenouilla, posant sa tête en feu sur l'un des bras du fauteuil, et elle pria comme doivent prier les anges lorsqu'ils demandent au Seigneur de bénir ses meilleures créatures.

Tom semblait comprendre tout ce que faisait sa maîtresse; couché en sphinx sur son ancien tapis, il respecta le silence de Marianne, suivit d'un œil paterne ses moindres mouvements, dressa quelquefois les oreilles et attendit qu'elle eût achevé son saint pèlérinage. Comme elle, il se trouvait bien dans cette chambre si triste, comme elle, il eût voulu, sans doute, y établir son domicile; elle, pour vivre de souvenirs, lui, pour attendre le retour du voyageur.

Madame de Castro vint chercher Marianne, et mettant à plusieurs reprises la main sur son cœur, marchant d'un pas dramatique, étouffant de longs soupirs, elle feignit de prendre sur elle-même un grand empire, et elle entraîna sa pupille qui se vit obligée de lui donner son bras et de l'exhorter à son tour.

Ce même jour, quelques heures après la visite de Marianne au cabinet de son père, une voiture de mesquine apparence, attelée de deux haridelles efflanquées et baignées de sueur, se présenta à la grille du château.

Un domestique de bonne mine descendit du siége qu'il partageait avec un cocher assez mal fagoté, et sonna à la petite porte.

Le concierge se présenta.

— Madame la comtesse de Castro, s'il vous plaît? demanda le laquais.

— Madame la comtesse n'est pas visible, elle...

— Est-elle au château? interrompit une voix sortie de la voiture.

Et aussitôt la tête d'un beau jeune homme apparut à la portière.

—Madame est au château, mais elle ne reçoit personne, car nous sommes tous en grand deuil.

— En deuil, je le sais, continua le jeune homme, et c'est justement la raison qui m'amène; je suis un ami du feu comte.

— Mille pardons, monsieur; je vais aller prévenir, prendre les ordres... Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?

— Le chevalier Finelli. Ajoutez que j'arrive de Palerme et que je suis fort désireux de présenter mes hommages à madame la comtesse.

Le concierge se rendit près de la châtelaine, qu'il trouva causant avec Marianne.

— Madame la comtesse, dit-il, c'est une visite.

—Une visite! s'écria Marianne, vous savez bien, Antoine, que nous ne recevons personne.

— C'est vrai, mademoiselle, et j'ai renvoyé tout le monde jusqu'au jour d'aujourd'hui; mais il paraît que c'te visite-là n'est pas une politesse comme les autres... Ce monsieur, c'est un jeune monsieur, dit qu'il désire saluer madame la comtesse, il vient de... de, ma foi, je ne sais plus d'où il vient, mais ça doit

être de loin, car les chevaux qui l'ont mené sont en nage.

— Exécutez votre consigne, Antoine, interrompit madame de Castro; pas plus que mademoiselle Marianne, je ne veux, je ne peux recevoir personne.

— Bon! ça suffit... Mais faut vous dire tout de même que je ne vous aurais pas dérangées, si ce monsieur ne s'était annoncé comme un ami de feu notre cher maître.

—Un ami de mon père? ah! maman, ne le renvoyez pas s'il vient de loin, s'écria Marianne, recevez-le, je me retire dans ma chambre pour vous laisser plus à l'aise. Puisqu'il a aimé mon pauvre père, faites-lui bon accueil.

— Mais encore, mon enfant, faut-il savoir le nom de ce visiteur; ton père était trop recherché pour qu'on n'enviât pas d'être son ami, et ce titre on pourrait l'usurper... Allez savoir le nom, Antoine.

— Je l'ai demandé; c'est le chevalier Fino... Finé... Fini...

—Finelli? dit la comtesse avec une légère surprise.

— C'est ça, c'est positivement ça.

— Qu'il soit le bienvenu... Allez... En effet, chère enfant, le chevalier Finelli, dont tu as sans doute entendu parler...

— Non, jamais.

— Le chevalier Finelli était un excellent ami de ton père; il appartenait aux meilleures maisons de Palerme; comment! tu ne l'as jamais vu?

— Jamais!

— Mon Dieu! que je suis folle! tu ne peux te le rappeler, en effet, puisque le chevalier voyage depuis sept ou huit ans; mais il n'est pas moins vrai

qu'il t'a donné force bonbons. Ah! voilà une rencontre qui me sera bien pénible, bien douloureuse! Que vais-je répondre aux mille questions d'un ami aussi dévoué, aussi chaleureux?... Quel triste récit pour moi, si faible encore, si troublée!

— Prenez courage, M. le chevalier sera discret, il vous comprendra... Adieu... Hélas! suis-je moins à plaindre que vous? N'assisterai-je pas par la pensée, à votre entretien? N'entendrai-je pas, au fond du cœur, la relation terrible que vous allez faire? Ne verrai-je pas les pleurs que vous allez verser?... Adieu.

— Oui, laisse-moi, cette scène te briserait, pauvre enfant... J'aurai du courage, et pour en avoir suffisamment, c'est à toi que je penserai.

Marianne s'était à peine renfermée dans sa chambre, qui était assez éloignée du petit salon d'été occupé par la comtesse, qu'un domestique annonça le chevalier Finelli.

C'était un homme de trente-deux à trente-trois ans d'une taille bien prise et souple, d'une figure efféminée. Comme pour corriger ce que son visage avait de coquetterie un peu fade, le chevalier portait de petites moustaches frisées et cavalières, une royale à la Henri III, et il s'appliquait à froncer de temps en temps le sourcil, pour essayer de l'air martial, sans toutefois se rendre extravagant ou ridicule. Ses yeux étaient d'un bleu mélancolique, et le doux éclat de son regard rayonnait sur la couche un peu brune de ses joues; ses dents étaient d'un blanc mat qui nuisait à l'expression de son sourire, mais il n'en tirait pas moins vanité; ses cheveux étaient d'un beau noir chatoyant; c'était la tête d'un bellâtre, plus l'es-

prit et la verve, car le chevalier Finelli passait à Palerme pour une très-méchante pièce, prodigue de son or comme de ses sarcasmes. Seulement son or ayant peu duré, il avait entrepris de payer ses créanciers avec des épigrammes, et il était grand temps qu'il décampât, car ayant encore plus de dettes que d'esprit, il était réduit aux derniers expédients de sa malice.

Bien campé, bien tourné, mis avec élégance, chaussé en petit maître, lorgnon en sautoir, et le jonc dans les doigts, le seigneur Finelli entra dans le salon, salua très-bas la comtesse pendant que le laquais refermait la porte derrière lui; puis, pirouettant sur un talon pour s'assurer du tête-à-tête, il tendit la main à madame de Castro, et cria en se faisant choir avec une certaine opulence sur un divan :

—*Per Bacco! carissimà*, me voilà rossé comme un nègre qui aurait fait vingt lieues à pied, en courant derrière le cheval de son maître... Ouf! dans quel pays de vandales sommes-nous, s'il vous plaît?

— Il s'agit peu de savoir en quel pays nous sommes, Stéphan; que ce soit la Chine ou l'Indoustan, peu importe; l'essentiel est de corriger certaines façons qui ne sont pas de mise ici.

— Oh! oh! devez-vous sermonner beaucoup et longtemps?.. Songez, belle comtesse, que je viens de m'imposer, pour obéir à vos prescriptions, une réserve exemplaire, j'ai voulu me faire bien venir de votre concierge, de vos valets, et j'ai pris une mine d'enterrement pour pénétrer dans votre châtellenie. Mais j'ai besoin d'entr-actes; un rôle difficile comme celui que vous m'avez tracé ne s'improvise pas, il le faut étudier, et l'étude est ma mortelle ennemie.

— Je vous répète, chevalier, que vous échouerez dans l'entreprise, si vous comptez vaincre les scrupules de Marianne, sans vous mettre en grands frais de dissimulation.

— Bon! ceci me concerne, et je compte m'en rapporter à mes inspirations. Il ne sera pas dit que j'aurai fait un voyage ennuyeux sans en tirer profit, et Dieu sait que, grâce à vos conseils, le profit sera précieux. Toutefois, pour vous donner idée des exploits dont je suis capable, me voilà muet comme une carpe, développez-moi tous vos projets, quand j'écoute, j'écoute bien.

Le chevalier s'enfonça entre deux coussins, passa l'une de ses mains dans les boucles de ses cheveux, frisa de l'autre les crochets de sa moustache, et lorgna son pied, dont une femme eût peut-être tiré quelque vanité.

— Vous avez reçu ma lettre datée de la fin du mois dernier? demanda la comtesse.

— Croyez que ce temps était nécessaire, et que, comme vous, j'ai hâte d'arriver au dénoûment; mais ma pupille ne ressemble à aucune jeune fille, elle est tout au souvenir de son père; la mort du comte ne date pour elle que d'hier, et il m'a fallu des trésors de patience, je devrais dire de ténacité, pour soutenir pendant ces six mois d'un cruel ennui, la lutte dont j'ai juré de sortir victorieuse. Marianne, qu'il vous souvient, sans doute, d'avoir rencontrée quelquefois, à Palerme, est encore une enfant; elle n'a l'esprit ni prompt, ni observateur, mais elle a un cœur aimant dont il vous sera facile de vous rendre maître, si vous voulez oublier les moyens de séduction qui vous ont réussi jusqu'à ce jour. Je vous ai

donné pour un ancien et très-intime ami de M. de Castro, j'ai dû imaginer de raconter que vous aviez fait, depuis sept ou huit ans, de longs voyages et que ces voyages nous avaient privés de vos visites à Palerme; confirmez ces innocents mensonges; n'exagérez pas la douleur que vous doit causer la mort du comte, mais soyez compatissant, dévoué, éloquent. En un mot, mettez au sentiment, à la mélancolie tout l'esprit que vous mettez à vos fredaines, ne dites jamais un mot d'amour, vous vous perdriez, en effarouchant notre chère colombe; laissez-moi le soin de parler pour vous lorsqu'il en sera temps; nous autres femmes, nous sommes meilleurs juges que vous en pareille circonstance. Est-ce bien entendu, bien compris?

— Parfaitement, je me livre pieds et poings liés, et je vois avec peine que je vais être fort sot pendant une éternité.

— Pendant six mois.

— Six mois!

— Pas davantage, je l'espère.

— Mais nous serons à la fin du monde dans six mois, y pensez-vous?

— Heureux encore si ce temps nous suffit. Marianne ne consentira jamais à se marier avant d'avoir porté le deuil de son père pendant toute une année.

— Vous en parlez bien à votre aise, et l'on voit que vous n'avez pas de créanciers. Croyez-vous que je ne serai pas relancé, dans ce trou de province, par une légion de juifs auxquels j'ai demandé un délai de trois mois? aurais-je pu quitter le pavé de Palerme sans cette belle négociation?...

— Nous ferons taire vos créanciers en leur payant des à-compte.

— Et ces à-compte, vous les fournirez? car j'ai vu depuis longtemps la face royale de mon dernier écu.

— Je payerai.

— Ma foi, vous me permettrez de respirer.

— Où êtes-vous descendu, à Montauban?

— Dans une auberge, c'est fort triste; mon laquais s'y ennuie et je l'imite.

— Allez visiter une jolie maison, à une lieue d'ici, sur la route de Toulouse, près du village de Saint-Pierre; cette campagne s'appelle le Plessis, elle est à vendre, vous l'achèterez.

— Plaît-il?

— Je payerai; les fonds sont prêts, vous les enverrez chercher aussitôt le marché conclu; car je ne dois figurer en rien dans vos affaires, ni par mon nom ni par mon notaire, ni même par mon banquier. Installez-vous convenablement, sans faste, mais en homme de bonne maison; je mets deux mille francs par mois à votre disposition, et dix mille francs pour votre établissement. Mais pas de jeu, pas de festins, pas de folies, avant tout, de la réserve, sinon, mon cher ami, je vous renvoie aux juifs de Palerme; êtes-vous satisfait?

— *Per Bacco*! comtesse, vous parlez d'or, et si ce langage ne me contentait pas, je serais un bien grand misérable. A vrai dire, j'étais dans un assez piteux état pour faire le Céladon; je me drapais dans ma pauvreté, comme un gueux castillan dans ses haillons, et mon laquais devenait monotone à force de me parler de ses gages arriérés.

Nous disons que vous m'achetez une maison, que vous me donnez dix mille francs pour m'installer, que vous me faites un revenu de deux mille francs par mois, le tout à condition que je serai rangé comme un capucin. A mon avis, c'est fort bien payé de part et d'autre : j'accepte, et vais sur-le-champ me mettre à l'œuvre.

— Il va sans dire, reprit la comtesse, que je ne fais que des avances; nous compterons...

— Dans six mois, c'est trop juste; je n'ai jamais eu si long crédit. Vous êtes adorable... Me permettez-vous de baiser votre main blanche?

— C'est inutile, à quoi bon?

— Qu'en tout, votre volonté soit faite... Mais, une question, comtesse; quand vous aurez cette grosse fortune, que diable en ferez-vous?

Madame de Castro, sans répondre, allongea la main et sonna, puis au domestique qui se présenta aussitôt :

Reconduisez monsieur le chevalier, dit-elle.

Le seigneur Finelli, sans paraître surpris de ce brusque congé, se leva, salua profondément, et regagna son carrosse de louage qui partit au trot de son maigre attelage.

La comtesse avait soulevé un rideau pour assister à ce départ; lorsqu'elle eut perdu de vue la voiture, au détour d'une allée, elle se dit, en fronçant le sourcil avec ennui et lassitude :

— Allons, reprends ton masque, et rentre en scène.

Elle se retourna; Marianne était derrière elle.

— Eh bien, chère maman, dit Marianne, je n'ai pu tenir au désir de courir à vous, pour vous embrasser et vous remercier, car vous avez dû bien souffrir pendant cette longue visite.

— Oui, mon enfant, ton excellent cœur devine toutes les émotions, toutes les sensations du mien qui a bien souffert, en effet.

— M. le chevalier Finelli a-t-il compris toute l'étendue de notre affreux chagrin?

— Le chevalier est un homme d'une noble organisation, ma fille, il m'a beaucoup plus interrogée du regard que de la voix, car il semblait redouter de prononcer un nom trop cher pour ne pas réveiller des douleurs poignantes; mais j'ai vu couler les larmes de cet ami sincère et bon, et ces larmes ont bien vite appelé les miennes.

Marianne s'élança au cou de madame de Castro, et la tint longtemps enlacée dans ses bras. Après quelques instants de silence, la douce jeune fille dit avec une sorte de résignation :

— Notre porte est fermée aux indifférents; mais il ne faudra pas renvoyer l'ami de mon père, lorsqu'il viendra nous voir. Nous devons, par souvenir pour celui qui n'est plus, faire l'hospitalité à tous ceux qui se présentent en son nom. D'ailleurs, maman, c'est à vous d'agir, en ceci comme en toute chose, avec votre sagesse habituelle; je ne voudrais pas qu'on me crût ingrate, je ne voudrais pas que du ciel mon père pût me blâmer.

— Je comptais prendre ton avis à ce sujet, ma fille. M. le chevalier m'a demandé avec prière l'autorisation de venir nous voir de loin en loin, je n'ai pu refuser cette consolation à son chagrin, mais je me suis réservé de prendre ton assentiment.

— Merci de cette attention, de cette bonté. Ici, vous êtes maîtresse absolue, ne me consultez jamais, tout ce que vous ferez sera bien fait.

La conversation en resta là pour ce jour; madame de Castro était assez habile pour savoir se maîtriser et ne pas abuser des occasions qui se présentaient à elle inopinément. Certes, Marianne lui parut, dans ce moment, assez disposée à écouter les éloges qu'elle avait grande envie de décerner à son complice, soit pour vanter la délicatesse de son esprit, soit pour louer sa naissance et ses mille qualités de convention; mais elle jugea prudent de se taire, comptant bien ne rien perdre pour attendre. Elle vit avec bonheur que sa pupille se livrait d'elle-même, et se félicita des premiers succès de ses ruses savantes.

Ainsi, la comtesse sembla fuir toute conversation qui l'eût amenée à parler du chevalier Finelli; jugeant Marianne d'après son propre cœur elle la confondit avec les femmes vulgaires que la curiosité, l'impatience stimulent, et elle résolut de faire naître une passion funeste dans l'âme de sa pupille, avant que le misérable dont elle exploitait la cupidité n'eût lui-même rien tenté pour la séduire.

Quant au seigneur Finelli, fort content de son sort, il n'avait pas laissé chômer l'argent de la comtesse; il avait acheté, sans trop marchander, la maison de Plassis, charmante campagne où il avait donné rendez-vous à une ribambelle d'ouvriers, et, en quelques jours, notre seigneur s'était trouvé très-bien installé, avec une valetaille convenable, bonne voiture, bons chevaux, et le reste à l'avenant.

Il est vrai de dire que si madame de Castro avait fait l'avance de dix mille francs au chevalier pour son installation, le chevalier avait dépensé près du triple de cette somme; car, si prompte que fût son

imagination, il n'avait jamais pu résoudre le problème de vivre sans créanciers; et ce qu'il aimait le plus après l'argent, c'était d'avoir des dettes : il lui en fallait en tout pays, en tout temps, et il aurait cru déroger dans cette grave circonstance, s'il ne s'était convenablement posé dans la province.

Cinq jours après sa première visite à madame de Castro, le Sicilien monta un cheval navarrais fort élégant, et vint sonner à la grille du petit château. Introduit sur-le-champ dans le boudoir de la comtesse, il y fut reçu assez froidement, et comme il paraissait chercher ce qui lui méritait cet accueil inattendu :

— Vous êtes d'une exactitude exemplaire, monsieur, lui dit la comtesse, je vous attendais hier.

— Ma foi, belle dame, hier je n'étais pas prêt.

— Comment, vous n'étiez pas prêt... veuillez vous expliquer.

— Vous m'avez ordonné de faire peau neuve de la tête aux pieds...

— Mais il ne s'agit pas de vos maçons, de vos tapissiers, de vos maquignons, de vos habits, interrompit la comtesse, rien ne doit ni ne peut vous retenir chez vous lorsque je vous appelle ici.

— Mon Dieu, c'est de moi-même, c'est de ma propre personne que je vous parle, et quand je vous dis que je n'étais pas prêt à paraître devant vos yeux sévères, c'est que je ne me trouvais pas, hier, suffisamment transformé... et, ma foi, ce matin encore, j'étais quelque peu garnement, je me coiffais comme ça, je me campais comme ceci, j'avais en tête des idées folles... Ah! le travail est rude!... Néanmoins, me voici présentable... Hein! qu'en dites-vous, n'ai-je

pas l'air d'un Caton, d'un Oreste ou d'un Pylade? ces habits noirs ne sont-ils pas d'un goût modeste, d'une simplicité touchante, et ne voit-on pas, du pli de ma cravate au bout de ma bottine, que je suis un homme désolé, affligé, blessé au cœur!... Voyons, franchement, n'êtes-vous pas enchantée de ma métamorphose? Vous souriez, j'ai donc fait merveille?...

— Il y a du mieux, interrompit madame de Castro; mais ne vous abusez pas, il vous reste encore beaucoup à faire, quand ce ne serait que pour perdre cet air évaporé dont nous ne voulons pas ici. Retenez bien, surtout, de ne jamais manquer à mes prescriptions; le temps m'est précieux, je calcule tant; chaque minute a, pour moi, une grave importance, et si vous me secondez, nous devons arriver au but à jour fixe. Vous dînez avec nous?...

— Volontiers, mais ma toilette.

— Laissez donc votre toilette en paix, ne serez-vous jamais naturel? n'aurez-vous jamais l'abandon qui convient à nos projets?...

— Que votre volonté soit faite.

La comtesse sonna, et fit prier Marianne de la venir trouver. Puis, se tournant aussitôt vers le chevalier :

— Vous chantez toujours bien, n'est-ce pas?

— J'ai perdu, mais enfin!...

— C'est bien! mettez-vous au piano, et jouez une mélodie de Schubert.

— Mais...

— Ne seriez-vous plus de force?

— Au contraire, je sais Schubert par cœur.

— Eh bien! dépêchez-vous, la première mélodie

venue, ou plutôt, non, attendez... *Le roi des Aulnes*, c'est cela, commencez; mais commencez donc!

Le chevalier, sans trop comprendre ce caprice assez étrange, courut au piano, l'ouvrit, et après quelques vigoureux accords, il entama le chant mélancolique avec verve et chaleur, en regardant la comtesse qui lui faisait face, et en l'interrogeant de l'œil pour savoir si son jeu lui plaisait. Madame de Castro faisait signes sur signes, tantôt pour soutenir l'énergie de l'exécutant, pour passionner son expression, tantôt pour l'inviter à plus de mollesse et plus d'expansion, tantôt pour applaudir; mais elle ne perdait pas de vue la porte du salon, et elle semblait attendre avec inquiétude l'arrivée de Marianne.

Tout à coup un bruit léger se fit entendre dans le vestibule et l'oreille délicate de la comtesse put saisir un soupir qu'avait exhalé le cœur navré de Marianne de Castro. En ce moment, le chevalier rendait avec bonheur le passage le plus éloquent, la phrase la plus touchante de la suave mélodie; la comtesse s'élança vers le piano d'un élan dès longtemps calculé, et elle s'écria d'une voix dont la perfidie épouvanta le Sicilien lui-même :

— Assez, monsieur, assez! Je vous remercie, je ne peux subir plus longtemps cette épreuve; vous avez voulu me faire du bien, vous ne me faites que du mal... Ma pauvre fille pourrait, d'ailleurs, vous entendre.

La porte du salon s'ouvrit lentement, le céleste visage de Marianne apparut comme une pâle vision; la noble enfant s'inclina devant le salut que lui envoya Finelli; puis, après avoir hésité un instant, elle se précipita dans les bras ouverts de la comtesse, et pleura amèrement sur son sein.

— Pardonne-moi, chère amie, dit madame de Castro, j'ai cédé à une mauvaise tentation, je n'ai pu résister au désir d'entendre encore une fois ce chant si doux que chérissait ton père, ce chant qui a sans doute consolé ses derniers moments. M. le chevalier, cet ami dévoué du meilleur des hommes, m'a dit que bien souvent, avant toi, il avait charmé ton père en lui jouant des mélodies de Schubert, et je n'ai pas eu le courage de me faire violence, j'ai entendu la moitié de ce morceau dont le souvenir nous est si triste... me pardonnes-tu?

— Je vous aime, bonne mère, car la mémoire de votre cœur guérit les blessures qu'elle fait au mien. Je vous remercie, monsieur, vous avez réveillé dans cette maison des échos que je n'aurais jamais osé interroger moi-même, et mon père qui suit de là-haut toutes les actions de ceux qu'il aimait, vous saura gré de cet éloquent et tendre souvenir.

— Je suis au désespoir, mademoiselle, et votre bonté double mon repentir; je ne pouvais croire que vous m'entendriez, et c'est pour avoir trop écouté mon chagrin que je me suis permis une indiscrétion coupable.

— Mon amie, ajouta madame de Castro, M. Finelli résiste à ma prière; je voudrais le retenir à dîner, il craint d'être pour nous une gêne, un embarras et me refuse; sois plus heureuse que moi.

— Monsieur, murmura Marianne avec un léger trouble, cette maison appartient aux amis de mon père, elle serait triste pour un étranger, pour vous elle sera...

— L'asile de mes regrets, le refuge de la seule consolation que me laisse une douleur bien vive,

mademoiselle, la consolation de retrouver en vous l'image du noble comte, mon ami, je devrais dire mon père. J'accepte donc avec empressement votre généreuse hospitalité, et je vous avoue qu'elle me réjouit au plus profond du cœur.

Marianne baissa les yeux, car le chevalier avait exprimé sa pensée avec délicatesse, d'une voix douce et timide; il en avait étudié chaque mot, son cœur avait paru parler bien plus que sa bouche, et la jeune fille, dans sa pureté naïve, avait été touchée de ces accents menteurs.

Après avoir soutenu la conversation avec une rare souplesse, pendant cette premiere entrevue, madame de Castro prit le bras du chevalier pour rendre à Marianne sa liberté, et elle alla faire un tour de promenade dans le parc.

— Que pensez-vous de mon stratagème? demanda la comtesse à son cavalier.

— De quel stratagème parlez-vous, belle dame? vous en dépensez tant en un jour, qu'il est bon de s'entendre.

— Ma mélodie?...

— Vous êtes délicieusement perfide, si perfide que moi, peu scrupuleux, vous le savez, je vous ai maudite pendant deux minutes, parole d'honneur.

— Maudite! et pourquoi?

— Parce que mademoiselle de Castro m'a fait piété; c'est un ange que cette jeune fille, et je ne sais si Dieu ne nous punira pas un jour ou l'autre, d'avoir osé exploiter sans honte, sans remords, la pitié filiale de cette noble enfant...

La comtese se mit à rire aux éclats; le chevalier répondit à cette explosion de gaieté en souriant, lui-même, du bout des lèvres.

— Voilà, reprit madame de Castro, voilà que le diable vous fait déjà peur.

— Pardon, comtesse, je ne vous ai pas dit un mot de Satan, et pour cause.

— Cette cause, monsieur?

— On ne doit jamais parler de cordes chez un pendu.

— Vous êtes galant.

— Entre nous la galanterie est chose inutile, nous nous sommes promis d'être vrais, et je le suis. Je reprends ma pensée : le diable ne me fait pas peur, je sais que je lui suis destiné; je sais qu'il m'attend; mais je confesse que je tremble souvent en songeant à Dieu... Vous qui ne croyez ni à Dieu ni au diable, je m'explique parfaitement votre calme, mais moi qui ai des principes...

— Ah! mon cher Stéphan, vous poussez trop loin la plaisanterie, je vous permets de m'égayer, j'ai même besoin que vous y parveniez; mais vous faites en ce moment fausse route, soyez fin, ne soyez pas lourd; vos principes!... c'est trivial ce que vous dites là, mon pauvre ami.

— Oui, j'ai des principes, ce n'est pas ma faute; ma mère m'a élevé en honnête femme qu'elle était; elle m'a appris à respecter des choses dont vous vous êtes toujours fait un jeu; et si je suis impie, si je suis dépravé, c'est que le mauvais ange a été le plus fort dans la lutte qui s'est engagée entre mes passions et mes vertus. Je ne mets jamais les pieds dans une église, savez-vous pourquoi? c'est parce que je verrais la face de Dieu et que j'aurais honte; oui, la honte me chasse des temples, et cette honte n'a pas la force du repentir. Je ne mets jamais les pieds dans une maison

honnête, savez-vous pourquoi? parce que j'y rencontrerais ce que j'ai rencontré ici, la jeunesse, l'innocence, la candeur, la pitié, la charité, tout cela me ferait honte.

— Ainsi, c'est par crainte de vous purifier, par crainte de gagner le ciel que vous gardez vos souillures, et prenez votre parti de griller en enfer?

— Justement, comtesse, j'ai une peur horrible de devenir moins mauvais, je suis homme de plaisirs, et la vertu m'a toujours semblé fort ennuyeuse, et puis je suis lancé sur une pente fatale; il n'est plus temps de m'arrêter.

— Prenez garde, alors, de nous venir visiter trop souvent, Marianne pourrait bien vous ouvrir les portes du paradis.

— Pour cela, non; j'ai mes garanties.

— Vraiment!

— Mon Dieu, oui; lorsque deux chemins se croisent devant un voyageur égaré, il est rare qu'il choisisse le bon, il se fie toujours au mauvais. Vous me permettrez d'user de cet apologue pour expliquer ce que l'exquise politesse m'ordonne de gazer.

— Je vous ai compris; Marianne et moi nous sommes deux chemins à prendre ou à laisser, c'est peu gracieux si c'est poétique, mais enfin, comme vous m'avez mise de bonne humeur, je pardonne; vous venez à moi et vous vous perdez; où avez-vous appris l'art de prêcher, mon cher, vous voilà aussi fort que le curé de notre village, ce n'est pas un Bourdaloue, je vous en préviens.

— Ainsi, madame, en venant ici, en m'abandonnant à vos conseils, à votre direction, je suis sûr de rester ce que je veux être, un gibier du diable; c'est

affreux, mais j'ai des dettes; je plains mademoiselle de Castro, je la plains de tout mon cœur, mais si je ne l'épouse d'ici à six mois, j'entre en prison pour le reste de mes jours, et, en conscience, je suis trop jeune pour m'écrouer, moi-même de gaieté de cœur, à perpétuité. Donc, je suis votre complice. Maintenant que nos plans sont arrêtés, ne parlons plus ni du paradis ni de l'enfer, ni du vice, ni de la vertu, la morale est pour moi une sorte de question politique, et j'ai de la politique par-dessus les épaules. Je vous promets d'être pour mademoiselle Marianne, notre victime, un soupirant comme on en voit peu, quelque chose de phénoménal : vous en jugerez au dîner. Je me livre à vous pieds et poings liés; faites mes affaires en travaillant aux vôtres. Mademoiselle de Castro a trois millions de fortune; il est convenu que vous aurez deux millions et que je tâcherai de vivre avec le petit million qui restera à mon ménage; vous m'avez cruellement serré les pouces, mais, enfin, j'ai donné ma parole, et si le proverbe a dit vrai en assurant que tout honnête homme ne doit avoir que sa parole, il est d'une vérité touchante à mon endroit, car je ne saurais avoir autre chose. Ainsi, c'est entendu, je serai censé m'être embarqué dans de fausses spéculations, j'aurai des revers de fortune, j'éprouverai des désastres épouvantables, vous toucherez vos deux millions, et je ferai durer mon pauvre petit reliquat aussi longtemps que je pourrai; à parler franc, je ne lui vois pas un avenir lointain, mais peu importe. Ne suis-je pas de bonne composition?

— Vous êtes l'homme qu'il me faut, je ne vous blâme ni ne vous loue, nous faisons de l'industrie chacun à notre profit; partant nous sommes quittes de reproches ou de félicitations.

Soutenez votre rôle, voilà l'essentiel. Et, à propos, n'oubliez pas de vous faire bien venir d'un affreux chien dont la pupille est entichée, un gros et grand chien noir de Terre-Neuve qui se nomme Tom. Cette vilaine bête était fort attachée au comte, son maître, et Marianne ne pardonnerait vraiment pas qu'on lui fît une impolitesse. J'ai peu les faveurs de ce dogue; il faut que vous vous en fassiez aimer, ce sera autant de pris sur le cœur de notre farouche tourterelle.

— Nous aviserons à cette importante conquête, et je me sens porté à l'entreprendre; car ce chien, qui vous semble si laid, m'a paru magnifique. Avez-vous d'autres recommandations à me faire? Profitez de notre tête-à-tête.

— Nous avons assez causé aujourd'hui, rentrons.

Le dîner fut ce qu'il devait être, assez triste. Toutefois, disons que le seigneur Finelli sut, par des récits rapides, par des fables faites à plaisir, par des mots élégants, par des souvenirs touchants qui, tous, se rapportaient au comte de Castro et à la Sicile, animer la conversation et rendre au château un peu de vie.

Marianne apprécia la réserve de ce jeune homme, la distinction de ses manières, la pureté de son langage, et la modestie piquante de son esprit. La comtesse mit tout en œuvre pour faire briller le chevalier; elle le plaçait sans cesse sur des terrains avantageux, lui fournissait la réplique avec art, avec ruse, avec une admirable perspicacité; tout cela, sans paraître y prendre garde, en feignant, au contraire, de n'être que strictement polie, et plutôt froide qu'attrayante.

Tom, assis au pied de la chaise de sa jeune maîtresse, selon son habitude, fut souvent agacé par le

Sicilien, qui ne manqua pas de faire, sur ce fidèle compagnon du comte de Castro, des histoires dignes des récits arabes et de la poésie orientale. Marianne, charmée et trompée tout à la fois par la verve du conteur, caressait la tête de Tom, dont l'imperturbable gravité résistait aux câlineries du chevalier. L'animal intelligent semblait comprendre qu'on voulait le corrompre, et il se défendait avec la morgue impertinente d'un puritain; il y mit tant d'affectation, que Marianne l'en gronda quelquefois, mais à chaque semonce, Tom regardait sa maîtresse avec tant de langueur et de tendresse qu'elle finissait par choyer cette belle tête noire sur laquelle sa petite main s'était quelquefois levée pour une tape amicale, ou pour l'une de ces chiquenaudes que le Terre-Neuve aimait presque autant qu'un gâteau.

En partant, Finelli dit à madame de Castro :

— Marianne est une sirène, mais son chien est un ours; je séduirai probablement votre pupille, chère comtesse, mais avant peu Tom me mordra, n'en doutez point.

## CHAPITRE IV.

Le temps a marché; deux mois se sont écoulés depuis que le chevalier Finelli a dîné, pour la première fois, au petit château, et la comtesse a merveilleusement mis à profit ses journées, ses longues soirées d'automme pour plaider toujours avec adresse, c'est-à-dire sans avoir l'air d'y toucher,

la cause de son protégé, de son complice. Le Sicilien se prêtant, on ne peut mieux, aux roueries de madame de Castro, n'a pas conquis le cœur de Marianne, car ce cœur est toujours attristé, toujours à ses pieux souvenirs; mais il a conquis son estime; il a plu; il a su forcer cette première influence qui dispose l'âme naïve des jeunes filles à une captivité qui est, selon les vices ou les vertus du seigneur et maître, le tombeau des illusions de l'esclave, ou le berceau de ses joies les plus douces.

Marianne n'a pas éprouvé ce tressaillement qui trahit l'amour et le révèle; la fleur embaumée n'a pas encore reçu le rayon de soleil qui la fait épanouir; la chaste vierge n'a vu qu'un ami dans l'ami de son père, et si son image a quelquefois occupé sa pensée, ses rêveries, c'est qu'elle la bénissait par reconnaissance, avec candeur et pureté.

Le chevalier n'avait pas multiplié ses visites, mais il avait déployé une science stratégique, incomparable; et, vaincu lui-même avant d'avoir à s'applaudir d'une victoire, il s'était épris de Marianne, mais épris comme le sont les hommes blasés dont le cœur est mort, dont l'imagination seule, travaillée par le caprice, par la révolte des sens, reflète quelques pâles éclairs des feux de l'âme.

Ne voit-on pas pousser à travers les ruines des temples et des palais, malgré les herbes folles et les ronces, quelques plantes aux fleurs vives ou délicates qui paraissent honteuses de leur isolement, honteuses du hasard qui les a mises en si mauvaise compagnie. C'est ainsi qu'au milieu des ruines de ses vertus, de ses illusions, de ses chastes amours, l'homme dégradé retrouve en lui-même une ombre de

pudeur; il s'y attache, elle le fuit; il la poursuit, et, pour l'atteindre, il se livre aux fureurs, ses seuls guides, et achève de s'égarer.

Le Sicilien s'avoua, en frémissant, qu'il aimait Marianne; mais il s'avoua aussi qu'il n'en serait jamais aimé, si habiles que pussent être et ses mensonges et ses perfides adorations. La vertu se sauve d'elle-même; elle jette un si vif éclat, que cet éclat éblouit l'audacieux qui l'affronte; et le chevalier comprit, sans peine, qu'un être aussi pur que cet ange du Seigneur ne pourrait devenir la proie d'un être assez vil pour s'être vendu corps et âme à Satan.

Ce pressentiment jeta dans l'âme de Finelli un trouble insurmontable; il en frémit de colère, et jura de l'emporter dans cette lutte d'un faible enfant contre un redoutable larron d'honneur.

La comtesse riait des terreurs de son complice, et raillait ce grand vainqueur si plaisamment dompté, ce lion superbe qu'une gazelle intimidait.

Toutefois, le chevalier ayant déclaré à madame de Castro qu'il commençait à se lasser de sa vie d'anachorète, de ses promenades funèbres au cimetière du village voisin, des mélodies de Schubert, des mélancolies rétrospectives et des airs grognons de Tom, la comtesse se détermina à frapper un grand coup, à faire jouer la sape et la mine, comme on dit en style de guerre.

La résolution était prise, le plan d'attaque arrêté; mais les mauvaises troupes se bercent de fanfaronnades; elles proclament à son de trompe qu'elles vont donner l'assaut, et quand vient l'heure de l'escalade, elles s'arrêtent, irrésolues, au pied de la brèche, que la vue d'un mousquet leur fait abandonner.

Madame de Castro, si brave pour ourdir ses complots, se sentit prise de défaillance au moment de les exécuter; vingt fois elle aborda Marianne le sourire et le mensonge aux lèvres sans oser lui faire les fatales confidences dont son cœur était empoisonné; vingt fois elle l'entraîna à l'écart et la prépara aux conseils perfides qui devaient lui livrer cette jeune fille sans défense, et l'audace manqua toujours au crime.

Enfin, la domestique, qui allait chaque jour à la poste, rapporta un matin, parmi plusieurs paquets, une lettre à l'adresse de Marianne. Cette lettre venait de l'île Maurice. Elle avait mis trois mois pour faire les trois mille lieues qui séparent cette île des côtes de la France. En apercevant les timbres nombreux qui couvraient l'enveloppe, la comtesse fronça le sourcil et porta une main à son front, comme pour chercher et fixer un souvenir; puis tout à coup son œil s'enflamma, sa bouche exprima un amer dédain, et elle fit sauter le cachet de la lettre avec une vivacité où perçait une sorte de frayeur.

Madame de Castro changea plusieurs fois de couleur en lisant les deux pages que renfermait cette épître, et elle en recommença la lecture après avoir fait une pause, pendant laquelle les lignes heurtées et assombries de son visage reprirent leur sécurité habituelle.

— Il n'y a pas un moment à perdre, s'écria sourdement la comtesse, voilà un nuage qui vient de loin gros de tempêtes et d'éclairs.

Sans plus de réflexions, madame de Castro ouvrit un buvard qui fermait à clef, mit la lettre dans l'une des pochettes du buvard, le referma et sortit pour aller trouver sa pupille.

Marianne était dans sa chambre, occupée à faire au pastel le portrait de Tom. Le bon chien posait avec un sérieux superbe, clignant de l'œil et léchant alternativement ses deux pattes de devant. Il ne manqua pas, selon sa fidèle habitude, de saluer l'arrivée de la comtesse d'un grognement peu courtois, et il eut l'impolitesse de ne pas bouger de son tapis.

— Ah! c'est charmant, dit madame de Castro en examinant le dessin de Marianne, tu me donneras ce portrait, je lui promets un cadre magnifique, et j'en ornerai ma chambre.

Tom secoua ses oreilles, comme un ami de mademoiselle de Castro, au fait des perfidies de la comtesse, aurait pu hausser les épaules à cette insigne flagornerie. On eût dit que l'excellente bête ne voulait rien passer au mauvais génie de sa maîtresse.

— Vous avez deviné ma pensée, mon désir, chère maman, se hâta de répondre Marianne, nous voilà près du jour de l'an, et je ne trouve rien de mieux à vous offrir que ce doux et bon souvenir.

Tom souffla comme un phoque comme s'il eût compris cette naïveté, et qu'il en eût soupiré de chagrin.

— Eh bien, ma toute belle, je suis venue te proposer un tour de jardin, il fait beau soleil, nous avons une matinée d'octobre, j'ai besoin de marcher; veux-tu m'accompagner?

— Bien certainement, me voilà prête... allons, Tom, debout! nous travaillerons demain; d'ailleurs, mon cher, ajouta la jeune fille en caressant la tête du chien qui s'était déjà mis sur ses pattes, tu me fais aujourd'hui la grimace, tu n'es pas en train, tu n'es pas en beauté, et je veux que tu sois beau... Bonne

mère, partons, vous êtes bien gentille d'avoir pensé à moi.

Après avoir fait deux ou trois tours dans les allées où se voyaient encore quelques feuilles jaunies et tordues par le vent du nord, madame de Castro dit à sa pupille :

— Tu es pensive, Marianne.

— Oui, chère maman, je songe aux derniers jours de cette année pour moi si fatale et dont je me sépare à regret cependant, car elle est remplie de souvenirs précieux pour la pauvre orpheline.

— Mon enfant, c'est justement cette fin d'année qui m'a conduite à rechercher l'occasion d'un entretien grave, important.

— Avec moi?

— Avec toi, oui. Hélas! puis-je désirer causer avec d'autres, n'es-tu pas ma seule amie, le seul être auquel je m'intéresse avec amour?

— Oh! vous êtes si bonne pour tout le monde!

— Pour tout le monde j'ai cette charité que Dieu commande, j'aime mon prochain et je m'applique à le servir, mais toi, Marianne, je te suis tendrement dévouée par inspiration, comme par devoir; par inspiration, car tu es un modèle de vertu, par devoir, car je représente à moi seule toute ta famille, et j'ai pris à tâche de veiller sur toi, j'ai promis à ton père, mourant, de te chérir et de te protéger, comme si j'avais eu l'orgueil et la joie de te mettre au monde.

— Et vous tenez parole, maman, car vous êtes pour moi l'aile de la Providence.

— Eh bien! chère fille, j'ai une confidence sérieuse à te faire...

— Oh! mon Dieu! parlez vite, me voilà troublée.

— Ma bonne petite, je ne me porte pas bien depuis quelque temps, ma santé s'altère, mon cœur a tant souffert qu'il en est resté malade; j'ai des palpitations fréquentes qui m'abattent, et on peut craindre que...

— Vous m'épouvantez?

— Que ma vie ne soit pas bien longue... Oh! ne te trouble pas, ce ne sont là, je l'espère bien, que de vaines terreurs, de noirs pressentiments auxquels je suis bien folle de croire, mais enfin, c'est peut-être aussi un avertissement venu d'en haut.

— Ah! vous allez raviver les plaies dont saigne mon âme, vous allez ajouter à ma tristesse.

— Dieu me garde de cette mauvaise action, mon amie, il n'y a que les poltrons qui puissent frémir en songeant à la mort; moi je l'envisage avec calme; cependant, je ne serai parfaitement en mesure de voir arriver ma dernière heure, que quand je te saurai un guide, un mentor, un ami pour me remplacer.

Marianne regarda la comtesse avec étonnement, elle ne la comprenait pas.

— Je vois, reprit madame de Castro avec raffinement, que tu n'as jamais songé à ton avenir, et cette sécurité me fait une loi de te conseiller, car de mes conseils dépend ton bonheur.

— Je m'égare à vous suivre, chère mère, expliquez-vous tout franchement.

— Chère petite, tu vas avoir dix-huit ans, tu n'as pas d'autre parent que moi...

— Hélas! non, interrompit Marianne avec tristesse, tous les miens ont disparu... quand je dis tous, je me trompe, car j'ai encore... je dois avoir une cousine de ma mère, une tante à la mode de Bretagne, comme on dit dans ce pays; mais elle s'est expatriée si loin que je dois ne pas la compter.

— Tu veux parler de la comtesse Palminy, n'est-ce pas?

— Oui; elle habite l'île Maurice depuis fort longtemps, et je n'étais qu'une fillette lorsqu'elle est partie, et, s'il m'en souvient, mon père n'était pas en correspondance avec elle, quoiqu'il m'ait souvent fait l'éloge de son caractère et de ses talents. Assurément, vous êtes, à vous seule, pour moi meilleure et plus secourable que toute une famille, et je suis presque heureuse de n'avoir que vous à bénir quand je cherche les amis de mon enfance.

— Puisque Dieu me fait cette grâce de posséder ainsi ton amitié, ta confiance, il veut, sans doute, que je me dévoue et que j'ose aujourd'hui te parler à cœur ouvert.

— Aujourd'hui, comme toujours.

— Je reprends donc. Tu vas avoir bientôt dix-huit ans, et il faut te créer une famille, dans la crainte que je ne te manque.

— Une famille! Me créer une famille, dites-vous?

— Oui, il faut que tu choisisses librement, à ton gré, un homme digne de te donner son nom...

— Me marier! Moi me marier! s'écria la jeune fille avec épouvante.

— Sans doute, mon enfant, la grande fortune que ton père t'a laissée a besoin d'être bien conduite pour ne pas décroître, et je suis trop ignorante en affaires pour continuer plus longtemps mon rôle de surintendante; je n'ai ni la capacité ni la force nécessaires à ce lourd emploi. Enfin, je ne peux envisager sans effroi l'isolement où tu te trouverais si je venais à te manquer...

— Mais, chère maman, vous me frappez d'un coup

de foudre; lorsqu'on se marie, on prend, ce me semble, l'engagement sacré de faire le bonheur d'un être chéri, et pour pouvoir tenir cet engagement, il faut choisir le compagnon de sa vie, l'étudier, lui plaire, l'aimer... Moi, je n'ai étudié, choisi, aimé personne, je ne suis aimée de...

— Je t'arrête, enfant, car je m'aperçois que tu ne t'es pas bien étudiée toi-même; ainsi, t'es-tu jamais demandé si M. le chevalier Finelli était ou n'était pas un cavalier accompli?

— J'estime beaucoup M. Finelli.

— C'est de la tendresse que cette estime, c'est, ce sera de l'amour. Ne trouves-tu pas que le chevalier est doué de nobles sentiments?

— Certainement.

— C'est de la sympathie. N'a-t-il pas bonne mine, de grands talents?

— J'apprécie ses talents, quant à sa bonne mine je ne m'en suis pas occupée.

— C'est de la timidité; or, l'amour n'est vrai que lorsqu'il est timide. N'as-tu pas sans le vouloir, et pour ainsi dire, malgré toi, subi l'influence honnête et douce des vertus de ce noble jeune homme qui, riche, élégant, spirituel, fait pour les triomphes mondains, s'est venu cloîtrer dans ce pays loin de ses affections et du théâtre de ses succès en tous genres, pour habiter près de la tombe d'un ami qu'il aima plus qu'un frère. N'est-ce pas touchant, merveilleux, dans ce siècle de dépravations, d'égoïsme et d'impiété?

— Oui, certes, j'ai été, comme vous, touchée...

— Eh bien! mon enfant, se hâta d'interrompre la comtesse, heureuse de cet aveu loyal; eh bien! l'heure

est venue, pour toi, de connaître le dernier vœu de ce bon père, vœu qu'il m'a exprimé quelques instants avant cette crise terrible qui nous l'a ravi.

— Un vœu! quoi! mon père vous a exprimé un désir, une volonté, et vous avez tant tardé à m'en instruire!

— Oui, car j'ai voulu étudier, moi aussi; j'ai voulu, profitant de mon expérience, t'épargner des soucis, des dangers, d'irréparables malheurs peut-être : j'ai voulu me glisser dans le cœur du chevalier, en scruter les pulsations et les plus secrètes pensées; j'ai voulu me persuader qu'il était digne de toi, et, je suis heureuse de le dire, mon étude a justifié les pressentiments de ton père et les miens; le chevalier a été conduit ici par ton bon ange.

— Mon père, parlez-moi de mon père : que vous a-t-il donc dit?... quel est ce vœu dont vous parliez ?

— Tu sais, ma bonne Marianne, qu'après le départ du docteur le jour de sa dernière visite, je restai près de notre pauvre ami. En vain essayai-je de le tromper, de lui faire croire au retour prochain de la santé; il me sourit avec amertume, de ce sourire si doux qu'il t'a légué, et me dit : « Je sais que je vais mourir, je sais que ce sera bientôt; je vous confie mon enfant, mon enfant chérie que j'abandonne en ce monde, sans autre protecteur que vous en qui j'ai foi, respect et confiance : veillez sur Marianne, protégez-la, et choisissez-lui un mari digne de la rendre heureuse. Hélas! ajouta le comte, ton noble et bon père, hélas! si la Providence voulait permettre que mon meilleur ami, le plus vieil ami de mes jeunes années, le chevalier Finelli enfin, pût revenir de ses lointains voyages, je ne doute pas

qu'il ne se chargeât avec joie de ce bonheur, dont le rêve me poursuit jusque dans mon agonie! »

La comtesse s'arrêta en achevant ces mots; elle essuya avec son mouchoir les larmes qui coulaient sur les joues de Mar anne; et elle s'était si bien pénétrée de son rôle détestable, qu'elle essuya aussi des pleurs que le démon triomphant arrachait de ses yeux.

— Ah! mon père, mon père! murmura Marianne avec des soupirs étouffés, que votre dernière volonté soit faite... Mon Dieu! ajouta cette pieuse enfant, en mettant la main sur son cœur, c'est à vous que je demanderai maintenant de changer en affection, en tendresse, ces sentiments d'estime et de reconnaissance que j'ai voués à l'ami du meilleur et du plus vénéré des hommes.

Puis, se reprenant tout à coup, et regardant fixement madame de Castro avec cette spontanéité, avec cet éclair pénétrant qui fait baisser les yeux à l'imposture, Marianne s'écria :

— Mais lui! l'avez-vous interrogé? Que pense-t-il, m'a-t-il seulement remarquée, m'aime-t-il enfin?

La comtesse fut un instant éblouie par la pureté de ce regard, par la fermeté de cet accent où la loyauté s'alliait au courage et à la résignation; mais elle se remit bientôt de son trouble, et répondit :

— S'il t'aime! Crois-tu que je sois assez imprudente pour t'avoir fait ces confidences, sans m'être auparavant bien assurée des sentiments du chevalier? Certes, il est trop noble de cœur et d'esprit, il est en tout trop distingué pour m'avoir brusquement entretenue de ses secrètes pensées, de son espoir, et du sujet de tous ses rêves; mais il m'a tout laissé deviner, et si

je me suis décidée à me faire son interprète, c'est que j'ai voulu avoir le courage d'affronter tes refus, ta douleur, tes louables répugnances pour rassurer à jamais ton avenir. Tu seras heureuse, chère belle, chère fille bien-aimée, tu me remercieras un jour, bientôt sans doute, d'avoir osé troubler ton deuil; et, pour première récompense à mon audace dévouée, affectueuse, tu vas m'embrasser sur les deux joues; n'est-il pas vrai?

Marianne se laissa prendre la tête et baisa machinalement les joues de madame de Castro, dont le cœur méchant et gangrené bondit de joie.

— Tu penseras à tout ce que nous avons dit, ma fille, reprit la comtesse; aujourd'hui brisons là; demain tu me donneras ta réponse, qui m'est nécessaire pour interroger ouvertement le chevalier; car, pour le monde, il est urgent que les visites de l'ami de ton père s'expliquent autrement que par le culte des pieux souvenirs.

— Demain! quoi! vous voulez que demain déjà je vous donne une réponse définitive.

— Eh! mon enfant, voilà huit mois que je réfléchis au vœu de ton père, voilà deux mois que j'étudie ton fiancé, qu'as-tu besoin de tant rêver. D'ici à demain, tu sauras bien décider si le chevalier te plaît ou non... Cependant, si tu veux avoir un plus long délai...

—Maman, il me faut quinze jours. Je vous promets que dans quinze jours, je vous dirai oui ou non résolûment... Ah! j'ai besoin de beaucoup prier... Mon père m'entendra, mon père m'éclairera.

— Soit, chère petite, dans quinze jours, et d'ici là nous prierons ensemble.

Tom avait vu pleurer sa maîtresse; il l'avait enten-

due sangloter, et venant s'asseoir près d'elle, il la regardait avec attendrissement, comme s'il eût voulu connaître le sujet de son chagrin, pour se charger du fardeau de sa douleur.

Lorsque Marianne rentra dans sa chambre, elle s'y enferma. Tom alla se poster gravement sur son tapis, comme s'il eût pensé que sa maîtresse allait reprendre ses crayons, comme s'il eût voulu poser pour son portrait; mais il vit Marianne s'asseoir, plonger sa tête dans ses mains, et il l'entendit pleurer à chaudes larmes. Alors le Terre-Neuve poussa son petit gémissement mélancolique, vint flairer les genoux de la jeune fille, se dressa sur ses pattes de derrière, et glissant son museau noir et froid entre les deux mains de Marianne, il les disjoignit en les léchant.

La belle affligée leva la tête, regarda son chien avec douceur, le caressa; et Tom se battant les flancs de sa queue, couchant les oreilles, et plissant ses lèvres, consola sa maîtresse qui lui sourit à travers ses larmes.

## CHAPITRE V.

Madame de Castro avait quitté Marianne pour se renfermer, elle aussi, dans son appartement. Mais si nous avons assisté au spectacle touchant de la douleur de la jeune fille trompée, indignement abusée, si nous avons vu cette noble enfant pleurer dans son triste isolement et frissonner d'épouvante tout en se résignant à accomplir la dernière volonté de son père, ou

plutôt à exaucer son dernier vœu, nous allons voir la femme sans cœur et sans entrailles se livrer aux plus odieux calculs de l'avarice, aux plus basses comme aux plus révoltantes espérances.

La comtesse, après avoir poussé les verrous de son boudoir, s'approcha d'une glace et contempla son beau visage avec cette coquetterie froide qui est le sublime du genre. Cette femme n'avait jamais aimé : son cœur était mort; elle n'avait qu'une passion, l'argent... Et elle en avait fait son dieu. Un sourire, où se reflétaient à la fois la joie d'un succès assuré, la joie d'une victoire inespérée, et le nuage d'un doute, d'une crainte, d'un pressentiment, errait sur cette bouche, dont l'émail et les roses avaient fait un modèle, un chef-d'œuvre.

— Quinze jours! se dit madame de Castro en s'asseyant, et ouvrant le buvard où elle avait enfermé la lettre adressée à Marianne, quinze jours! singulier caprice! après tout, peu importe, cette lettre a mis trois mois à venir de l'île Maurice... j'ai donc encore trois mois pour agir, c'est plus qu'il n'en faut... que de diplomatie ne faut-il pas déployer pour lutter en toute chose, même contre un enfant, une fillette née d'hier... Cependant, Stephan sait son rôle à merveille, il s'en tire en acteur consommé; moi, je m'acquitte du mien avec quelque talent, et nous marchons comme le coche de La Fontaine... Quinze jours! bah! je saurai bien gagner une semaine sur ce délai; patience!

La comtesse relut la lettre qui l'avait tant troublée; puis, elle s'écria :

— Je suis folle, tout est à souhait.

Et sur cette exclamation, elle ouvrit un petit carnet de velours, confident de ses plus secrètes pensées, puis elle lut, à demi-voix :

« Douaire, cinq cent mille francs. »

— Ce serait là, cependant, ma seule fortune, se dit madame de Castro en fronçant le sourcil; ce serait là tout mon avoir, car mon mari n'a pas estimé que je valusse davantage, et il a fallu que je m'estimasse moi-même, après sa mort, pour réparer l'outrage que m'a fait son ingratitude, que m'a fait son avarice... Cinq cent mille francs à moi! quand l'héritage était de quatre millions à peu près... et j'aurais souffert cela... non pas!... continuons.

« Diamants et bijoux, quatre-vingt mille francs. »

Ceci ne m'appartient pas de droit, mais, de fait, j'en saurai prendre ma part. Marianne aura la délicatesse de partager avec moi, et, à défaut de délicatesse, elle aura l'ignorance, car rien ne m'oblige à révéler la valeur de ces babioles... Je ne puis, en conscience, me dépouiller de ces joyaux qui m'ont si bien parée... Les jeunes mariées n'ont pas besoin d'artifice pour plaire, et les diamants vont bien, surtout aux femmes qui disputent leur beauté aux années menaçantes. Poursuivons :

« Intérêts de mon douaire depuis cinq ans, cent vingt-cinq mille francs. »

C'est au plus juste, au plus équitable, et je ne suis certes pas juive.

« Avances faites à Stephan pour l'année courante, trente-quatre mille francs. »

Cette somme a été prélevée, il est vrai, sur les revenus de Marianne; mais comme j'administre sa fortune, il est évident que je dois avoir ma part du profit des épargnes. Stephan me rendra donc les avances que je lui fais, en me tenant compte des intérêts, bien entendu. Je peux ainsi porter en ligne :

« Trente-six mille francs pour intérêts et capital d'un prêt fait au chevalier. »

La comtesse inscrivit, en effet, cette somme sur son carnet, puis reprenant sa lecture :

« Deux millions à toucher, en temps et lieu. »

Somme toute, deux millions six cent soixante-cinq mille francs, sans compter bon nombre de bagatelles. Avec quelque bonheur, ou quelque savoir-faire, je puis en peu de temps, arriver à trois millions... Ainsi, Stephan, pour me payer, fait de fausses spéculations; Marianne vient à son secours; elle vend son beau domaine de la Chiesa; je l'achète ou le fais acheter... bref, cela suffit; et la petite figurante du théâtre San-Carlo, devenue comtesse de Castro, comtesse et bien comtesse devant la loi, devant l'autel, hérite de tous les biens de cette opulente et noble famille... Alors, oh! alors je ferai!... je m'établirai à Paris, dans cette ville où les riches sont rois, où la fortune donne le pouvoir, l'influence, les honneurs, les dignités... je choisirai mon rang, on ne me classera plus, je me classerai moi-même, j'aurai un salon politique où viendront se nouer et se dénouer les affaires d'État... je saurai... oui, car cette beauté perdue ici, engouffrée dans les ténèbres de la province comme dans un cloître, cette beauté fera tourner bien des têtes, et je saurai choisir parmi les plus épris, celui qui doublera mes richesses et fera de moi ce que je dois, et ce que je veux être, ce que je serai.

Et dire que tout cela dépend d'une petite sotte, d'une pleurnicheuse qui demande quinze jours de réflexions pour se décider à prendre un mari, quand je mets sous ses yeux le mauvais garnement le plus accompli, le cavalier le plus élégant, le roué le plus

habile du monde connu. Vrai, j'aurais parié être la seule femme assez dédaigneuse pour faire fi de Stéphan, car il a le visage le plus perfidement aimable pour celles qui s'occupent de semblables sornettes.

La comtesse se mit à sa toilette, occupation qui lui prenait la majeure partie de ses journées; et, lorsqu'elle eut achevé de se mirer, elle permit d'introduire le chevalier Finelli qui attendait depuis une bonne demi-heure le bon plaisir de l'impérieuse châtelaine.

— Vous arrivez à propos, mon ami, dit la comtesse, j'ai une nouvelle importante à vous communiquer; la place est attaquée, et ma foi, j'ai fait brèche; vous serez fiancé dans quinze jours au plus tard, et dans un mois vous aurez pris femme.

Le chevalier poussa un formidable soupir.

—Ah! mon Dieu! s'écria madame de Castro, comme vous voilà oppressé; est-ce la joie qui vous étouffe?

— Il était temps d'en finir, je mourais à la peine.

— Vraiment!

—C'est-à-dire que vous m'avez fait faire un métier de galérien, et que je n'en suis pas merveilleusement payé.

— Hélas! où donc avez-vous pris vos soucis? Il me semble, au contraire, que vous menez la vie douce; vous êtes condamné à manger un revenu fort agréable, à faire une cour assidue, et vous avez un million en perspective; à coup sûr, si c'est là un métier de forçat, le bagne est pays de cocagne.

—Comptons bien, belle dame : vous me pensionnez agréablement, je l'avoue; mais vous m'obligez à ne pas jouir de cette pension, car vous me tracez des devoirs qui me sont furieusement à charge; ainsi, pour vous complaire je vis en anachorète au sein de

ma propre richesse, je ne vois, ne hante personne; je me couche tôt, je me lève tard, je m'ennuie de la tête aux pieds, et je perds mon temps à réfléchir sur mes erreurs. Si j'étais en cellule comme un chartreux, ou en chapelle comme un condamné espagnol, je ne saurais faire un meilleur usage de mes pauvres et trop longues journées. Il en résulte que je suis fort triste d'avoir sujet de me réjouir; et que ce genre de végéter me déplaît infiniment. Je me suis tenu à quatre jusqu'à ce jour pour ne pas inviter toute la jeunesse du pays à venir mettre le feu à mon logis après y avoir convenablement soupé. Vous me promettez de me rendre à moi-même dans un mois; soit, je prends patience et me réserve pour des temps meilleurs. Ainsi, je ne brûlerai pas votre maison d'ici à un mois; mais c'est mon ultimatum, veuillez le croire.

Vous dites que je fais une cour assidue, et que ce doit être pour moi un grand bonheur... Je nie le fait, je nie ce bonheur, je nie tout, car du diable si je m'imagine avoir séduit votre pupille, et je l'aime cependant.

— Vous l'aimez? fit la comtesse en riant aux éclats.

— Je l'aime comme un fou, comme un sot, comme un niais... La belle merveille, après tout! Marianne n'est-elle pas adorable, et suis-je, comme vous, cuirassé, pour avoir pu repousser les traits enflammés dont ce bel ange m'a percé de part en part. Oui, je l'aime avec rage et fureur, et je sens que jamais elle ne m'aimera.

— Et à quoi sentez-vous cela, s'il vous plaît?

— A quoi? au doute amer dont mon âme déborde. Avez-vous jamais vu la sensitive s'appuyer sur la ronce, enlacer ses épines, et grimper autour d'elle?

—Vous vous calomniez en me racontant des fadaises. Reprenons un entretien sérieux, et mettons de côté tout enfantillage. Voici ce qui s'est passé ce matin :

La comtesse raconta la scène du jardin, mais elle ne dit pas un mot de la lettre qu'elle avait lue et qui avait brusqué sa détermination. Le chevalier l'écouta avec avidité, et secoua souvent la tête pendant que madame de Castro l'entretenait des hésitations, du trouble et des larmes de Marianne.

— Vous voyez bien qu'elle se défend, qu'elle me déteste, dit-il.

— Vraiment vous dégénérez, vous devenez méconnaissable, et l'on ne saura bientôt plus comment s'y prendre pour tirer de vous quelque parti. Quoi! parce que Marianne gémit, pleure, balbutie, vous vous désespérez. Mais n'est-ce pas là le manége habituel de toute jeune fille qui, cependant, ne rêve que de mariage? Lorsqu'on lui présente la main d'un époux, elle tremble, elle recule, elle parle d'entrer au couvent... Grimaces que tout cela, grimaces obligées tout aussi bien que l'article du code et le sermon du curé, qui sont, cependant, les deux inébranlables colonnes des ménages bons ou mauvais. Quand je quittai les coulisses du théâtre San-Carlo pour épouser le comte de Castro, je fis aussi la mijaurée. Mon mari était trop vieux, il était surtout trop laid. On me chapitra longtemps, et quoique je mourusse d'envie de me sacrifier, je jetai les hauts cris, me plaignant sur tous les tons de la gamme sentimentale, gamme chromatique je vous assure...

— Pardon, comtesse, vous me trouverez bien audacieux, mais je vous arrête; mademoiselle de Castro et madame de Castro font deux.

— Quoique impertinent c'est vrai, mais ce qui n'est pas moins vrai, mon cher, c'est que le chevalier Finelli et la comtesse de Castro ne font qu'un.

— Et vous en concluez? dit Stéphan en s'inclinant.

— Que dans un mois, il vous faudra songer à me payer un million.

— Je prends note, belle dame... Ne verrons-nous pas Marianne aujourd'hui?

— Pourquoi pas?

La comtesse sonna et dit qu'on allât prévenir sa pupille que M. le chevalier Finelli désirait la saluer.

— Mademoiselle n'est pas au château, répondit le domestique.

— Où donc est-elle?

— Mademoiselle est sortie, il y a près d'une demi-heure, elle est allée se promener au bord de l'eau, avec Tom.

— C'est bien, lorsqu'elle rentrera, prévenez-la que je l'attends.

— Vous le voyez, madame, reprit Stéphan, Marianne me fuit; elle sera sortie pour ne pas me voir.

— C'est bon signe, poltron que vous êtes; donnez-moi le bras, le temps est assez beau; nous ferons quelques pas à la rencontre de votre inhumaine.

Le Sicilien avait deviné juste : Marianne avait entendu rouler une voiture, et son cœur avait battu violemment. Voulant échapper à une visite qu'elle ne pouvait se dispenser de recevoir, elle avait, en toute hâte, jeté sa mante sur ses épaules, pris son chapeau, fait signe à Tom de la suivre, et s'était enfuie du château par un escalier de service qui conduisait au jardin; puis, du jardin, la pauvre enfant tremblante, agitée comme si elle eût commis quelque mauvaise action,

ouvrit une petite porte et décampa à travers champs, heureuse de son escapade, se réjouissant du succès de son stratagème comme s'il eût dû la sauver à tout jamais.

Tom gambadait et folâtrait devant sa bonne et jolie maîtresse. Depuis longtemps le chien fidèle n'avait pas vu Marianne en gaieté; elle s'était toujours montrée rêveuse dans ses promenades qu'elle faisait à pas lents et pénibles. Le Terre-Neuve prit donc pour de la joie ce mouvement précipité, cette démarche brusque et vive, cette course folle, et il fit lui-même folies sur folies. Il partit d'abord comme un trait, poussa une pointe, la queue horizontalement tendue, les oreilles couchées, le nez à terre, en aboyant, en jetant des cris inarticulés, des cris nerveux : on eût dit que l'excellente et pauvre bête se dégonflait d'un lourd et long chagrin; puis il revint à toute vitesse vers Marianne, bondissant pour franchir les obstacles, tournoyant sur lui-même dans un cercle qui élargissait ou resserrait selon le terrain, et Marianne de lui sourire, de l'appeler, de le caresser, de le gronder, de jouer avec lui enfin, comme aux jours les plus heureux de son insoucieuse enfance.

Après avoir suivi au hasard plusieurs sentiers, mademoiselle de Castro arriva sur le chemin de hâlage qui côtoie le Tarn, chemin bordé de haies touffues qu'habitent, au printemps, les oiseaux les plus pimpants du pays.

Marianne ne songeait pas à rentrer au logis, dont elle se voyait déjà fort loin, et elle continuait de marcher vaillamment en remontant le cours de la rivière. Tout à coup, elle vit déboucher à l'un des coudes du chemin, et venant à elle, un cavalier dont le cheval

était embarqué au grand trot. Le sentier était étroit, la haie impénétrable et haute; il n'y avait guère moyen de se ranger entre cette muraille d'épines et la rampe coupée à pic qui encaissait la rivière : Marianne éprouva une légère frayeur, non qu'elle craignît le cheval et qu'elle redoutât un accident, mais parce qu'elle se voyait, seule, exposée aux regards d'un homme qui pouvait lui lancer une œillade ou quelques propos indiscrets. C'était la pudeur qui s'effarouchait, non le courage; et la jeune fille se repentit, un peu tard, d'une escapade dont elle prévit les dangers.

Cependant le cavalier arrivait rapidement; son cheval fringant et robuste allongeait le trot en faisant voler les cailloux dont le chemin était ferré.

Marianne hésita, chercha Tom des yeux, ne le vit pas et l'appela à son aide, comme s'il eût pu la protéger contre cette rencontre imprévue. Tom s'était mis à la poursuite d'un vol de moineaux qui, de buissons en buissons, d'arbuste en arbuste, l'avait entraîné fort loin. Mademoiselle de Castro se rangea contre la haie, descendit dans le fossé, baissa les yeux et demeura immobile. Le cavalier arriva; et croyant que l'allure vive de sa monture effrayait Marianne, il prit le pas galamment, salua en s'inclinant avec aisance, pressa les flancs de son cheval et repartit du même train.

En ce moment, le Terre-Neuve, apparemment lassé de sa course infructueuse, et lassé d'avoir été le jouet des oiseaux malins qu'il avait houspillés, le Terre-Neuve, disons-nous, revenait vers sa maîtresse. Chemin faisant, il entendit l'un de ses appels, et, honteux de sa désobéissance, il partit, rapide comme une flèche, pour demander une caresse et son pardon.

Tom n'était pas chien à prendre des détours pour éviter les obstacles; doué de l'instinct du vrai, et positif dans les circonstances sérieuses, il prit, à vol d'oiseau, sa direction, et comme la haie se trouvait entre lui et Marianne, il s'élança sans hésiter, fit un bond prodigieux, et vint tomber triomphant sous les pieds et les naseaux du cheval qui fuyait, rênes flottantes.

Le cheval était noble et fringant, nous l'ayons dit; nous ajouterons, pour parler le langage des écuyers, qu'il était susceptible et sur l'œil, effrayé, il fit une pointe de côté, posa ses sabots vigoureux sur la crête de la berge qui céda sous leur poids; il glissa, fit un effort énergique et nerveux pour se cramponner à la terre molle qui s'effondrait sous lui, glissa toujours, et quoi que fît son cavalier pour le soutenir et le relever, il roula, après une chute de quinze pieds, dans les flots du Tarn qui le reçurent en jaillissant.

Marianne poussa un grand cri, accourut, jeta autour d'elle des regards éperdus, pleura, se tordit les mains, appela au secours de toutes les forces de sa voix épuisée par l'effroi, par la douleur, par d'horribles angoisses. Le cavalier, un pied pris à l'étrier, était resté engagé sous son cheval qui se débattait, embarrassé par sa bride, et faisait des efforts impuissants; l'homme et la monture disparaissaient et reparaissaient, lentement entraînés par le courant, se gênant l'un l'autre, perdant peu à peu leurs forces, et touchant à leur agonie.

Tom s'approcha du bord de la rivière, s'assit, poussa un hurlement plaintif, et s'élança, tête haute, les narines dilatées, en aboyant par intervalles, comme pour exhorter ceux qu'il allait secourir.

Marianne tomba à genoux dans le sentier, joignit les mains et fit à sa divine protectrice, à la Vierge sainte que nul n'invoqua jamais en vain, une fervente prière, l'une de ces prières que les anges portent à la mère du Seigneur, car les anges du Ciel sont les amis et les frères des anges qui vivent parmi nous.

Tom nageait bravement; le large panache de sa queue flottait comme un gouvernail; il lançait gravement ses pattes et fendait l'eau de son poitrail velu, ménageant ses forces avec cet admirable instinct que les hommes n'ont pas, car ils mettent à toutes leurs actions soit une ardeur qui leur nuit, soit une nonchalance qui les perd. Tom arriva donc, frais et dispos, sur le théâtre du sinistre, et il saisit au collet, avec vigueur, le cavalier qui avait déjà perdu connaissance. Soit que la défaillance donnât plus de souplesse au corps de l'homme, soit que la secousse violente imprimée par le chien fût imprimée dans un sens favorable, le pied du cavalier se dégagea de l'étrier qui le retenait, et Tom nagea vers le rivage, tenant entre ses dents crispées le collet d'habit qu'il avait vaillamment mordu. Traînant son lourd fardeau, l'œil fixe comme s'il eût été en arrêt devant une pièce de gibier, le cou tendu, l'oreille pendante, la tête presque perpendiculaire au fil du courant, le Terre-Neuve arriva jusqu'aux roseaux qui tapissaient le bord de la rivière, et Marianne, qui était entrée dans ces joncs, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes, tendit les mains pour recevoir le naufragé qu'elle attira sur la berge.

Tom, après avoir pris pied, secoua ses oreilles, secoua tout son corps, courut jusqu'à la hauteur du cheval, qui fuyait à la dérive, et se jeta de nouveau dans

la rivière, car le brave chien ne croyait pas avoir assez fait pour son devoir.

Pendant que Marianne s'efforçait de traîner sur la berge l'homme que le Terre-Neuve avait providentiellement sauvé d'une mort certaine, la comtesse de Castro, appuyée au bras du chevalier Finelli, débouchait sur le chemin de hâlage.

Le chevalier courut à l'aide de la jeune fille, et il eut bientôt chargé sur ses épaules et porté dans le sentier ce fardeau, trop lourd pour les bras d'un enfant.

— Eh! mon Dieu! qu'est-ce que tout ceci? demanda la comtesse.

— Maman, maman, aidez-moi, sauvons-le... ce pauvre homme! je suis cause de ce malheur.

— Par quel affreux hasard? s'écria le chevalier... je connais ce cavalier; nous nous sommes vus hier pour la première fois, c'est le vicomte de Fermont.

La comtesse lança un regard foudroyant à son complice, et ce regard éteignit ses flammes sur le corps déjà glacé du vicomte.

Stephan enleva le noyé, le mit sur son dos et prit le chemin du château, suivi de Marianne, qui soutenait la tête du malheureux, et de la comtesse, qui s'efforçait d'apaiser le violent orage tout à coup déchaîné dans son cœur.

Tom rejoignit ce cortége, tête basse, l'œil triste; le vaillant animal s'était vainement épuisé à vouloir sauver le cheval, dont le cadavre, déjà ballonné, apparaissait au loin, accroché au sable et aux herbes marines d'un îlot.

## CHAPITRE VI.

Le vicomte de Fermont avait été transporté au château, et on l'avait mis dans la plus belle des chambres destinées aux amis de la famille. Marianne avait veillé à l'installation du malade; elle avait dépêché un courrier à Montauban pour appeler le meilleur médecin de la ville, le médecin qui avait soigné le comte de Castro, et pour prévenir en même temps les parents de M. de Fermont.

Le médecin était venu en toute hâte; mais le courrier s'était vainement enquis de la famille du vicomte; ce jeune homme, car c'était un homme de vingt-cinq ans à peine, était étranger au pays, qu'il habitait depuis quelques jours seulement, sans avoir même cherché à se créer des relations. Il logeait dans un hôtel, et venait de Paris; la curiosité babillarde s'était déjà beaucoup occupée de lui. Les oisifs, les ennuyés, les ennuyeux s'étaient adressé ces mille questions indiscrètes que doit faire naître, dans une contrée où le soleil se lève et se couche sans avoir éclairé aucune nouveauté, l'apparition d'un jeune élégant dont la mise est de bon goût, les formes délicates, la parole réservée, le visage gracieux et la fortune bien assise en apparence.

Le vicomte de Fermont était arrivé à Montauban en chaise de poste, et il avait été précédé, dans cette ville, par un piqueur conduisant deux chevaux de selle, que les connaisseurs de l'endroit avaient sur-le-champ visités, estimés, admirés.

Sans roideur, sans morgue, le vicomte n'avait pas fui les occasions de se rencontrer avec quelques jeunes gens de bonne compagnie qui, rendant justice à son esprit, à sa distinction, l'avaient accueilli avec ce cordial empressement qui est la politesse de l'hospitalité. Et comme le chevalier Finelli avait déjà fait quelque tapage aux environs par son faste et son mérite mondain, le Parisien et le Sicilien avaient été présentés l'un à l'autre par une reconnaissance commune.

Le malade, grâce aux soins éclairés et prompts du savant docteur, fut bientôt hors de danger, et dès qu'il put prendre congé de ses hôtes, c'est-à-dire quatre jours après sa chute dans le Tarn, il fit demander à madame de Castro la faveur de lui exprimer à elle et à sa pupille sa reconnaissance et ses regrets de l'embarras qu'il leur avait causé.

La comtesse était dans son salon avec Marianne et le chevalier, lorsque le valet de chambre du vicomte vint s'acquitter de la commission, dont l'avait chargé son maître.

Marianne s'était informée chaque jour, et plusieurs fois par jour, de la santé du malade. La pauvre enfant s'accusait de cet accident, qui eût été si funeste sans le courage, l'adresse, la vigueur et le dévouement de Tom; et comme tout était noble dans ce cœur d'ange, la jeune fille s'était, depuis lors, montrée plus docile aux conseils de la comtesse; elle avait cru voir un avertissement du ciel dans cet événement, une manifestation de la volonté de son père, une punition de sa résistance, et elle s'était à peu près engagée à accepter le mariage qu'on lui proposait. Aussi, ne fuyait-elle plus la présence du chevalier, dont elle écoutait

les propos plus discrets que galants, plus étudiés que passionnés, afin de se résigner de la meilleure grâce possible en dépit de ses chastes hésitations.

La comtesse triomphait, le chevalier s'enivrait de joie sourdement, la victime seule de ces deux êtres pervers souffrait, sans pouvoir définir sa souffrance, car elle n'aimait pas, et un vague pressentiment lui disait : « Tu te perds! »

Madame de Castro répondit au messager du vicomte qu'elle serait heureuse de recevoir la visite qu'il annonçait, et elle prit son air le plus digne, le plus froid, le plus important; le Sicilien ajusta sa cravate et chercha son lorgnon pour se donner les façons d'un familier; Marianne rougit et baissa les yeux sur Tom, qui sommeillait la tête sur un carreau.

Le vicomte de Fermont entra dans le salon avec aisance et salua alternativement la comtesse et Marianne. Son visage était pâle, sa démarche lente et son regard exprimait, à la fois, cette timidité loyale et décente, qui est la fleur de l'urbanité chez tout homme comme il faut.

— Nous sommes ravis de votre prompt rétablissement, monsieur, dit la comtesse, et nous louons Dieu de nous avoir tenus quitte pour la peur.

— Moi, je le bénis, madame, car pour un danger, grave si vous le voulez, il m'a fait pour la vie votre obligé. Mademoiselle, ajouta le vicomte, en se tournant vers Marianne, je n'ai souhaité de guérir vite que pour avoir plus tôt le bonheur de vous demander pardon des inquiétudes, de la frayeur que je vous ai, malgré moi, causées; quand je dis malgré moi, je me vante, car avec un peu moins de maladresse, je n'aurais pas fait cette chute peu honorable pour un cavalier.

— Je suis seule coupable, monsieur, et le pardon que vous demandez est une grâce que vous me faites.

— Coupable, vous, oh! non... ah! te voilà, mon brave chien, mon sauveur, dit le vicomte en tortillant les oreilles de Tom, qui était venu le flairer dès son entrée dans le salon et se caressait les flancs de sa queue avec une joie bien marquée. Vous avez là un fidèle compagnon, mademoiselle, poursuivit le vicomte, et il doit vous être bien cher.

Marianne sentit son cœur se gonfler à ces mots, et elle ne put répondre.

— Oui, reprit la comtesse, Tom est un fidèle serviteur.

— Pour moi, c'est un ami, répliqua le vicomte, un ami à la vie, à la mort.

Marianne leva les yeux sur le jeune homme, et son regard timide le remercia de cette bonne parole.

— Tom! fit le chevalier qui avait saisi ce regard, viens ici, je te ferai décerner une médaille par le ministre de la marine.

Tom cligna des yeux, fit la sourde oreille et ne bougea pas.

— J'avoue humblement, reprit le Sicilien, que milord Tom, si dévoué pour tout le monde, ici, est pour moi fort bourru...

— Bourru bienfaisant, n'est-ce pas, mon ami, interrompit le vicomte en caressant le brave chien qui lui donna gravement la patte.

— Cette bête est vraiment extraordinaire, dit la comtesse, elle a d'inexplicables préférences, et moi-même qui la chéris; je n'obtiens ses bonnes grâces qu'en la bourrant de friandises. Certes, M. le chevalier Finelli lui a fait de compromettantes avances; eh

bien! ce sera, je le crains, peine perdue, tandis que vous, monsieur, vous lui plaisez tout d'abord, je vous en fais mon compliment.

— C'est que, madame, il y a entre Tom et moi un souvenir qui nous lie. Le chien vaut mieux que l'homme apparemment, car l'homme est souvent ingrat, tandis que le chien, vous le voyez, s'attache à celui qu'il a servi... Mais, sois tranquille, mon beau Terre-Neuve, je n'oublierai jamais que je te dois la vie.

Le vicomte acheva cette phrase en regardant Marianne avec douceur, et la jeune fille se sentit troublée au fond de l'âme, sans même songer à se rendre compte de cette émotion subite.

— Vous êtes de passage dans ce pays, monsieur? demanda la comtesse.

— Oui et non, madame, et je me hâte d'expliquer cette réponse ambiguë, car après l'accueil que vous m'avez fait, je ne peux me dispenser de vous dire qui je suis.

— Oh! monsieur, croyez bien...

— Pardon, c'est un double devoir. Mon nom, vous le savez; je suis arrivé de Paris depuis quinze jours environ, et je me suis arrêté à Montauban, pour chercher dans ce fertile et beau pays une terre à acheter...

— Pour vous, vicomte, interrompit le chevalier, voilà qui est heureux et charmant.

— Pour moi, non, mais une personne que j'aime infiniment, pour madame la comtesse Palmény.

Marianne leva vivement les yeux, et prêta l'oreille avec soin.

— De quelle comtesse Palmény s'agit-il? demanda madame de Castro, nous avons dans notre famille,

dans la famille de mon mari, veux-je dire, une dame de ce nom.

— Précisément, c'est d'elle que j'ai l'honneur de vous parler. Madame Palmény habite l'île Maurice depuis près de douze ans, elle était cousine issue de germain de M. le comte de Castro, grand-père de mademoiselle, c'est une femme d'un très-grand mérite, d'un esprit rare et d'une bonté parfaite.

J'étais l'ami d'enfance de son fils, unique héritier d'une fortune magnifique; nous avions fait nos études au même collége et ensemble; nous nous aimions en frères. Il est mort, et sa mère m'a conservé le plus vif attachement, en souvenir de mon meilleur ami. Madame Palmény ayant appris, par les journaux de Sicile, la mort de son cousin le comte de Castro, a résolu de venir s'établir en France, où elle s'occupe de faire passer sa fortune, et elle m'a prié de lui chercher dans ce pays dont le climat lui plaît, une terre qu'elle compte habiter pour être près de vous, mademoiselle, seul lien de famille qui lui reste, et près de vous, madame, dont le dévouement à la famille de Castro fait depuis longtemps son admiration.

— Ah! la bonne nouvelle! s'écria Marianne; mais je mériterais d'être bien grondée, car je n'ai jamais écrit à madame Palmény, quoique mon père m'ait souvent parlé d'elle avec autant d'estime que de respect et d'amitié.

— La comtesse ne gronde jamais, mademoiselle, et en aurait-elle ici le droit? Lorsqu'elle vous quitta, vous veniez au monde peut-être...

— Marianne avait deux ans, c'est donc moi seule qui suis coupable, interrompit madame de Castro, aussi ferai-je, moi seule, amende honorable. C'est une

bonne et heureuse nouvelle, en effet, que vous nous apportez là, monsieur, et je vous en suis, pour ma part, très-reconnaissante.

— Mais, mon Dieu, j'espérais ne vous rien apprendre, car la comtesse dans sa dernière lettre m'annonce qu'elle vous écrit, et...

— Nous n'avons rien reçu, répliqua hardiment madame de Castro; la poste française est véritablement pitoyable.

— Elle a, en ce cas, une réputation bien usurpée, dit le chevalier fatigué de n'avoir pu encore placer un seul mot.

La comtesse regarda le Sicilien avec assez de hauteur pour lui faire comprendre qu'il eût mieux fait de se taire.

— Je suis donc venu m'établir à Montauban, reprit le vicomte, et je cours les castels. Je me serais présenté chez vous, si je n'avais appris que vous aviez défendu votre porte, et si je n'eusse voulu respecter la douleur et le deuil de votre retraite. Il y a quatre jours, j'allais visiter une terre aux environs de la vôtre, lorsque le hasard, pardon, je voulais dire la Providence, me fit rencontrer ce que je n'osais chercher... Ici, le vicomte hésita, me fit rencontrer mon ami Tom qui s'est, ma foi, chargé de ma présentation.

Marianne sourit à cette pensée délicate, exprimée avec finesse et sincérité.

— Maintenant, madame, reprit M. de Fermont en se levant, permettez-moi d'emporter, en prenant congé de vous, l'espoir que la consigne sévère, qui défend votre grille aux étrangers, sera quelquefois levée pour moi, car je me retire laissant ici un ami que je ne puis oublier sans crime.

— Vous nous autoriserez, répondit la comtesse avec un sourire qu'elle s'efforçait en vain de rendre affable, vous nous autoriserez sans doute à croire que Tom n'aura ni tout le profit ni tout l'honneur de vos visites, et que ces visites seront un peu pour nous; à cette seule condition, monsieur, nous ferons baisser pour vous le pont-levis de ce sombre manoir.

— Allez-vous à Montauban, vicomte? demanda le Sicilien, passablement excédé de ces politesses.

— Oui, monsieur.

— Comment voyagez-vous?

— Ma voiture doit être attelée.

— A merveille! menez-moi, mon cheval est boiteux, et je suis à pied.

— Soyez ici demain matin à dix heures, glissa la comtesse au chevalier, j'aurai à vous parler.

Tom accompagna le vicomte jusqu'au perron du château, et là il s'assit, reçut les caresses de son nouvel ami, le regarda monter en voiture, et revint la queue basse trouver sa chère maîtresse, qui se réfugia avec lui dans sa chambre.

— Ah çà! mon cher monsieur, dit le Sicilien, pendant que l'attelage de l'excellente voiture du vicomte filait au grand trot sur la route de Montauban, savez-vous qu'il vous est arrivé là une aventure qui aurait certainement empêché le sultan Aaroun-al-Raschild de dormir, si la sultane, dont le nom m'échappe, la lui avait contée.

— Quelle aventure, chevalier?

Le service que Finelli avait rendu au vicomte en le portant sur ses épaules des bords du Tarn au château, les visites qu'il lui avait faites pendant sa courte maladie, et, enfin, les façons de franchise de l'aven-

turier, comme la franchise réelle du vicomte, avaient, en peu de temps, rapproché ces deux hommes destinés, cependant, à se détester bientôt cordialement.

— Comment! quelle aventure! *per Bacco!* veuillez suivre cette légère récapitulation de vos faits et gestes; vous arrivez à Montauban un lundi, je crois?...

— Non, un mardi.

—Soit... Vous avez la ferme intention de ne visiter personne, et dès le mercredi, à cause de votre bonne mine, à cause de vos excellents chevaux, à cause de je ne sais quoi, on vous fait des politesses qui vous mettent au mieux avec les élégants de la ville; le jeudi vous chassez, le vendredi vous déjeunez, le samedi vous dînez avec la meilleure compagnie de l'endroit, le dimanche... vous ne faites rien, en bon catholique que vous êtes, et la semaine suivante vous recommencez la même vie qui vous lance au sein des voluptés provinciales.

— Vous êtes plaisant.

— *Peccaïre!* comme on dit par ici, avant tout je suis vrai, je suis jaloux, car il m'a fallu plus de deux mois pour obtenir le quart de vos succès. Poursuivons; moins de quinze jours après votre arrivée dans ce pays des quatre fils Aymon et du preux Renaud, c'est-à-dire le lundi de cette semaine; il vous prend fantaisie de monter à cheval pour un tour de promenade, vous rencontrez un chien sur le bord de la rivière, et ce chien vous jette à l'eau...

— Bonheur sans égal, n'est-ce pas?

— Le chien, qui a failli vous faire noyer, vous pêche et vous sauve la vie. Une charmante demoiselle se trouve là pour tendre la main, et cette demoiselle vous fait transporter dans son château.

On vous prodigue, dans ce castel, des soins fraternels, et vous êtes à peine remis sur vos deux pieds que chacun dans la maison vous fait patte de velours. Une veuve adorable vous sourit; une riche, jeune et belle héritière rougit et balbutie en vous parlant; les laquais s'empressent à vous servir; un chien dont je ne connais que la mauvaise humeur et les grimaces vous lèche les mains; bêtes et gens, tout est par vous ensorcelé, de la cave au grenier, du boudoir au chenil, en quatre jours. Quatre petits jours, n'est-ce pas avoir une chance de paradis?

— Vous exagérez, mais je ne me plains pas de mon sort, car vous avez omis de vous compter parmi ceux que je me suis, par hasard, attachés.

— C'est là mon grand chagrin.

— Votre chagrin?

— Eh! oui, j'ai grand'peur que vous ne me preniez en aversion d'ici à cinq minutes.

— Comment l'entendez-vous?

— Voici : Vous trouvez mademoiselle de Castro ravissante...

— Plaît-il?

— Je dis que mademoiselle de Castro vous a semblé fort belle.

— Sans doute.

— Je parie que vous l'aimeriez volontiers?

— Ma foi!...

— Je parie que vous l'épouseriez sans vous faire tirer l'oreille?

— Cela dépend...

— Je parie que, charmé de certains regards langoureux, vous êtes sur le point de croire à une sympathie...

— Vous me croyez donc bien fat?

— Eh! je suis profond, voilà tout, mademoiselle Marianne est un très-riche parti; elle a, de plus, les qualités et les vertus que doit rechercher un épouseur, et je vous féliciterais, si je n'avais à vous faire un compliment de condoléance.

— En vérité!

— Oui, heureux pendant quatorze jours, vous avez, au quinze, quelque peu de guignon... mademoiselle de Castro est ma fiancée.

— Ah!

— Je vous le disais, nous voilà brouillés...

— Pas le moins du monde.

— Permettez, je n'ai pas tout dit. Les jeunes filles sont généralement romanesques, elles aiment l'imprévu, et j'ai cru deviner que vous aviez fait sur ma fiancée une impression dont je ne me réjouis pas.

— J'en serais désolé.

— Très-bien! mais votre désolation ne me console pas, et, en homme prudent, en ami dévoué, j'ai voulu vous prévenir...

— De quoi?

— J'ai voulu vous dire qu'il vous faut choisir entre me plaire ou plaire à mademoiselle de Castro. Or, pour plaire à votre serviteur, il faut déplaire à sa promise...

— Singulier entretien, dit le vicomte en souriant de bon cœur.

— Singulier n'est pas le mot, car l'entretien est grave, et je suis sans qu'il y paraisse sérieux comme un pape.

— Bref, où voulez-vous en venir?

— Je vous l'ai dit, à vous prier d'être désagréable à mademoiselle de Castro ma fiancée.

— Et le moyen?

— Voilà qui n'est pas modeste, mais je suis bon prince. Mon cher vicomte, déplaire à mademoiselle de Castro n'est pas chose difficile, je connais pour cela dix moyens; commençons par le premier, les autres suivront en temps et lieu. Il faut, primo, que vous vous brouilliez avec le superbe Tom.

— Quoi! avec mon meilleur ami! Et comment chercher noise à cette pauvre bête?

— Ceci vous regarde.

— Chevalier!...

— Vicomte!

— Je tiens énormément à cultiver notre amitié.

— Merci.

— Voilà pourquoi je resterai, toute ma vie, l'obligé reconnaissant du chien de mademoiselle Marianne... laissons là cette causerie qui m'a charmé; nous arrivons à Montauban, faites-moi l'honneur de dîner avec moi.

— Volontiers.

— Soyez persuadé que loin de vous desservir, je m'efforcerai de vous être utile dans vos projets de mariage.

— A merveille!... Que mettez-vous dans cette jolie boîte, cher vicomte?

— Des pistolets. Mon valet de chambre a pris dans mes longs voyages l'habitude de m'armer en guerre aux moindres courses que je fais; c'est une manie.

— Elle est d'un bon serviteur. Voilà, je l'avoue, un temps superbe.

La conversation prit un cours insignifiant; et, de banalités en banalités, les deux jeunes gens arrivè-

rent à l'hôtel de l'Europe, où le vicomte de Fermont avait établi son domicile.

## CHAPITRE VII.

A dix heures, le lendemain, selon le mot d'ordre, le chevalier Finelli se présenta au château et fut, sur-le-champ, introduit chez la comtesse.

— Ponctuel comme le roi de Prusse, déclama le Sicilien en saluant madame de Castro.

— Beau mérite, ne s'agit-il pas de vos affaires?

— De nos affaires voulez-vous dire, j'en conviens.

— Chevalier, nous n'avons pas de chance.

— Ah! bah!

— Faites donc l'étonné.

— Expliquez-vous?

— Vous êtes d'un calme énervant; n'avez-vous pas été effrayé hier?

— Hier... ma foi, mille pardons, je n'y suis plus.

— N'avez-vous pas deviné que la fatalité a conduit ici un rival redoutable?

— Ah bon!... M. de Fermont a conquis la faveur de Tom.

— Chevalier, je ne suis pas en humeur de rire, votre air bouffon n'est guère de mise. Le vicomte de Fermont vous a supplanté; en quelques jours, que dis-je, en quelques minutes, il a fait plus de progrès dans le cœur de Marianne que vous en trois mois.

— Et puis après?

— Après, si nous n'y prenons garde, mademoiselle

de Castro sera la vicomtesse de Fermont, que vous en semble?

— Peut-être...

— Je trouve le mot joli.

— Vous me flattez.

— Trêve de plaisanteries s'il vous plaît, il nous faut frapper un grand coup de maître, jouer le tout pour le tout.

— Merci! ce doit être merveilleux ce que vous m'allez proposer; lorsqu'une femme de votre trempe se livre à son imagination, elle se rend coupable de bien des chefs-d'œuvre.

— Assez de fadaises, venons au but. M. de Fermont a plu à Marianne, c'est à n'en pas douter; j'ai surpris des regards timides, de subites rougeurs qui m'ont appris ce que je redoutais de savoir. Il ne faut pas que le germe de cet amour naïf ait le temps de se développer, il faut que ma pupille se prononce aujourd'hui même, et elle se prononcera en votre faveur si vous me secondez.

— Je suis votre esclave.

— Marianne va venir; je l'ai fait appeler; vous lui annoncerez votre prochain départ, vous lui direz que, ce soir même, vous prendrez congé de nous, dans une dernière visite; votre voix sera très-émue, mais vous ne prononcerez pas un seul mot d'amour, pas un seul, entendez-vous?... Je veux que vous soyez un modèle de discrétion et de pudeur, ce qui ne laisse pas d'être fort plaisant, mais enfin vous vous grimerez en bon acteur que vous êtes. Votre départ sera justifié par des raisons banales, qui laisseront un champ vaste aux suppositions sentimentales, et je me charge d'en tirer le parti le plus convenable.

—Très-bien, j'obéirai; me réservant d'agir, un peu plus tard, à ma guise.

— Que voulez-vous dire?

— Écoutez, comtesse, j'aime Marianne, je l'aime passionnément, et je me suis, comme vous, aperçu des avantages qu'a remportés sur moi, en quelques instants, ce gentillâtre venu de je ne sais où. Or, si mademoiselle de Castro consent à m'épouser, ce ne sera jamais que par condescendance à vos désirs, à la dernière volonté de son père, et elle n'aura pour moi que la résignation, l'amitié peut-être, toutes ces tièdes vertus, enfin, qui font l'épouse honnête et les froids ménages. L'homme qu'elle aimera toujours, sera ce rival que j'exècre de toutes mes forces, et je ne veux pas me condamner, à perpétuité, aux accès d'une fièvre de jalousie qui brûle déjà dans mes veines.

— Que vous êtes simple!

— Tant qu'il vous plaira, comtesse; pourquoi m'avez-vous lancé dans une intrigue où je perds ma raison? Je tuerai M. le vicomte de Fermont, ou M. de Fermont me tuera.

— Ah! mon cher ami, vous devenez fabuleux.

— J'ai l'honneur de vous dire que je saisirai la première occasion de me couper la gorge avec mon rival; il ne faut qu'un mot, qu'un geste pour cela; le vicomte est brave, il me hait, j'en suis sûr, l'affaire marchera comme sur des roulettes.

— Et si vous vous faites enterrer?

— Ce sera tant pis pour vous; j'aurai fait de mon mieux pour vous servir... à l'impossible nul n'est tenu.

— C'est bien arrêté?

— Irrévocablement.

— Je vous sais entêté; je ne perdrai donc pas mon temps à vous faire entendre raison; d'ailleurs, je me rassure en me rappelant que vous étiez, à Palerme, le plus habile, le plus raffiné duelliste. Vous avez déjà tant de victimes sur la conscience, qu'un de plus ou de moins...

— Ne vous y trompez point, le vicomte est de première force au pistolet, et s'il tire le premier...

— L'épée vous reste.

— Hier, nous avons échangé, au tir, quelques balles; M. de Fermont a fait des coups merveilleux; j'ai dissimulé mon adresse, car il est bon, par prévision, de ne pas faire parade de ses talents. Du tir, nous sommes passés à la salle d'armes, et le vicomte m'a boutonné d'importance.

— Toujours parce que vous cachiez votre jeu, sans doute?

— Madame, nous pouvons lutter à forces égales; ce n'est pas un assassinat que je médite, le courage est la seule vertu qui me reste; je veux me débarrasser loyalement d'un rival qui me gêne, voilà tout. Si nous tirons le pistolet, et que je fasse feu le premier, M. de Fermont est mort; dans le cas contraire, vous serez chargée des frais de mes obsèques, et je vous prie de ne pas vous montrer chiche.

— A la bonne heure, vous êtes prodigieusement gai ce matin. Et, dites-moi, ne craignez-vous pas que ma pupille affligée, désespérée de la mort du vicomte, ne renvoie aux calendes grecques le mariage que nous poursuivons?

— Ce duel aura lieu prochainement, la passion n'aura pas fait grands progrès, et les femmes finissent toujours par adorer ceux qui, à tort ou à raison, ont

exposé leur vie pour elles. Ce petit drame, au contraire, aplanira les gros obstacles.

— Ainsi soit-il... Mais, tenez-vous bien, je reconnais le pas de Marianne, j'entends surtout son exécrable chien.

— Mon ennemi intime.

— Vous dites plus vrai que vous ne pensez; cette maudite bête contrecarre tous mes projets; inséparable compagnon de sa maîtresse, il semble qu'elle la conseille et la guide, et il est vraiment dommage, mon cher Stéphan, que vous ne puissiez pas lui adresser un cartel.

— Pour le coup, ce serait un combat singulier.

— Ma foi, j'ai souvent des envies...

— Quelles envies, comtesse?

— Chut... soyez à votre rôle.

Marianne entra, suivie de Tom, et apercevant le chevalier, elle s'inclina, pour lui rendre son profond salut.

— Tu arrives à propos, ma chère enfant, dit madame de Castro en baisant la jeune fille au front; M. le chevalier Finelli est venu m'annoncer une fâcheuse nouvelle, une nouvelle qui m'afflige sérieusement.

—Quoi, monsieur, seriez-vous éprouvé par quelque chagrin que nous ne pourrions adoucir?

— Mademoiselle, répondit le Sicilien qui avait pris une attitude respectueuse et avait étudié les plus émouvantes inflexions de sa voix, le chagrin que je ressens ne doit et ne peut affliger que moi seul... Je suis venu vous apprendre que ce soir j'aurai l'honneur et le regret de prendre congé de vous; je retourne en Sicile et me chargerai de vos commissions...

— Vous nous quittez, murmura Marianne dont les yeux brillèrent tout à coup, car elle était trop pure pour savoir dissimuler la joie qui venait de la faire tressaillir. Puis, comme se repentant de ce premier élan, elle reprit :

— Partir si brusquement, ce n'est pas agir en ami.

— Je vous remercie, mademoiselle, mais des affaires importantes me rappellent en Sicile; je vous quitterai donc en emportant le doux souvenir de vos bontés, et l'espoir d'avoir contribué, quoique faiblement, à vous faire trouver moins lugubre le deuil que porte encore votre piété filiale. Lorsque vous prierez pour mon ami qui n'est plus, n'oubliez pas le pauvre voyageur; sa pensée vous tiendra compagnie à ce foyer, dans cette maison et jusqu'au champ du repos où vous conduisent si souvent vos saints pèlérinages.

Marianne baissa la tête pour cacher des larmes prêtes à couler, et elle tendit la main au chevalier qui la salua de nouveau pour se retirer.

Le Sicilien, voulant rompre la tristesse de cet entretien, de ces premiers adieux, prit la tête de Tom pour la caresser; mais le chien, toujours morose et bourru pour cet ami perfide, se déroba et alla se coucher de mauvaise grâce sous un fauteuil, à l'un des coins les plus reculés de la chambre de la comtesse.

Le chevalier feignit de ne pas s'apercevoir de cet accueil hautain, et après avoir baisé la main de la comtesse, il sortit de l'appartement.

Madame de Castro ouvrit un journal, en prenant certain air sec et froid qui annonçait toujours, chez elle, quelque contrariété. Marianne s'aperçut de cette petite

bouderie et, s'approchant de sa belle-mère, elle lui fit plusieurs caresses que la comtesse reçut tant bien que mal.

— Ma chère enfant, dit madame de Castro, donne-moi le bras et promenons-nous un peu; j'ai la migraine, j'étouffe ici.

— Me voilà prête, répondit la jeune fille.

Et elle tendit son bras à la comtesse, qui prit une clef dans l'un des tiroirs de sa table et jeta un coup d'œil rapide à Tom.

Marianne ouvrit la porte de la chambre, et madame de Castro se hâta de refermer cette porte derrière elle.

Tom sommeillait sous son fauteuil; lorsqu'il vit sa maîtresse sortir de la chambre, il se glissa entre les barreaux du meuble pour la rejoindre; mais il arrivait près de la porte, lorsque cette porte fut fermée à son nez. Le bon chien colla son noir museau à la fente qu'il flaira bruyamment, puis il gratta le bois avec inquiétude et poussa un petit gémissement.

Marianne entendit cette plainte lorsqu'elle était déjà loin; elle se retourna vivement, en disant :

— Nous avons oublié Tom.

— Est-il bien malheureux? répondit la comtesse, il a bon tapis et bon feu; nous le délivrerons tout à l'heure.

— Allons-nous au jardin, chère maman?

— Non, ma fille, entrons ici.

Marianne tressaillit, car elle se trouvait devant la porte du cabinet de son père.

Madame de Castro se servit de la clef dont elle s'était munie et entra la première dans cette chambre

où Marianne ne mettait jamais les pieds qu'avec respect et douleur.

Comme toujours, la pauvre enfant vint s'agenouiller près du fauteuil du comte, et fit là une courte mais fervente prière. Madame de Castro, pendant ce temps, étudiait l'effet du sermon qu'elle avait préparé. Accoudée sur le marbre de la cheminée, les mains jointes, cette femme insensible semblait marmotter quelques pieuses paroles, tandis que ses lèvres buvaient le fiel que distillait son cœur dépravé. Lorsque Marianne se releva, elle courut embrasser la comtesse pour la remercier de la dévotion qu'elle avait feint d'accomplir.

— Que vous êtes bonne, dit la jeune fille.

— Peut-on ne pas le devenir en vivant avec toi... Écoute, mon enfant: ton bon ange m'a bien inspirée; en te prenant par la main, aujourd'hui, pour te conduire dans cette chambre où nous voilà, j'ai fait plus sans doute que d'avoir une bonne pensée, j'ai, c'est mon espoir, assuré ton bonheur.

— Que voulez-vous dire?

— Ton père était dans ce fauteuil; il se mourait; il te cherchait des yeux, et cependant il se réjouissait de ton absence, car il ne se serait pas senti la force de te renvoyer, et il avait à me parler de toi en secret. Je t'ai déjà révélé la pensée qui tantôt l'affligeait et tantôt le faisait sourire. Inquiet sur ton avenir, il me confia le soin de te protéger, et il me chargea, en quelque sorte, de réaliser un vœu que tu repousses, mon enfant.

— Moi, grand Dieu!

— Oui, pour la première fois de ta vie, tu te montres rebelle à cette volonté suprême; tu te méfies et

de la tendresse prévoyante de ton père et de ma sollicitude. Je t'ai présenté le mari qui doit assurer ton bonheur; je t'ai fait étudier, une à une, ses vertus, ses qualités, et tu...

— Ne m'avez-vous pas accordé quinze jours pour réfléchir?

— Sans doute; mais penses-tu qu'un gentilhomme, qu'un homme distingué par le cœur, l'esprit, la naissance, puisse accepter, sans en rougir, les conditions que lui imposent ta froideur, ton indifférence? Le chevalier part demain, pourquoi? parce qu'il est certain de t'avoir déplu... Je ne l'ai pas instruit du délai que tu as demandé, je lui ai fait mystère de notre premier entretien à son sujet; mais il a parfaitement et malheureusement compris, en galant homme qu'il est...

— Eh bien?

— Il a compris qu'il devait te fuir, car ta présence le tue; et le fatal amour que tu lui as inspiré ne tarderait pas à le mettre au tombeau s'il demeurait près de toi plus longtemps. Ainsi, chère enfant, vois ce que produit ton indocilité aux vœux de ton père et à mes sollicitations; tu chasses un homme que ton alliance comblerait de joie, et si cet homme, assez faible pour ne pas s'exiler, restait ici, tu creuserais avant peu sa tombe près de cette tombe qui nous a déjà coûté tant de larmes.

— Ah! mon père! mon Dieu, éclairez-moi, prenez pitié de moi, s'écria Marianne, en tombant à genoux et pleurant sur les mains de la comtesse qui reprit :

— Et si tu résistes, chère amie, c'est qu'un poison violent se répand goutte à goutte dans ton cœur.

— Un poison! s'écria Marianne en relevant brusquement la tête.

—Oui, n'essaye pas de me tromper, ce serait indigne de toi, et ta candeur est un trésor, qu'il ne faut pas souiller. Tu aimes ce jeune homme que le hasard a conduit ici; tu aimes M. de Fermont.

— Moi, juste ciel!

Et Marianne sentit bondir son cœur à ce seul nom, qui mit devant ses yeux une image qu'elle chérissait à son insu. La vierge ne mentait pas en jetant cette exclamation soudaine, car le sentiment vainqueur qui faisait tout à coup irruption dans son âme, dans tout son être, avait choisi, pour se révéler, ce moment critique et décisif. La comtesse, sans s'en douter, avait plaidé la cause du vicomte en le mettant en parallèle avec son rival. Elle pouvait arracher le consentement de Marianne, prête à se sacrifier, mais sa tyrannie même assurait le triomphe qu'elle redoutait.

Après tout, pour cette femme cupide il ne s'agissait que de remporter une victoire, sans s'inquiéter des suites de cette victoire. Que Marianne aimât ou non son mari, qu'elle fût heureuse ou condamnée aux larmes, peu lui importait. Elle ne se donna donc pas la peine de sonder le gouffre où elle s'efforçait de précipiter sa victime, et elle poursuivit son œuvre détestable.

—Oui, reprit-elle, M. de Fermont a été jeté ici par le hasard, et, dédaignant les sages conseils de ton père, dédaignant mes leçons, mes exemples, tu t'es plu à imiter ces jeunes filles dont l'esprit romanesque s'enthousiasme à tort et à travers; tu as sur-le-champ fait largesse de tes bonnes grâces à ce beau jeune homme, tu t'es prise à quelques mots galants comme une fauvette à la glu d'un oiseleur, et te voilà tout émerveillée de qui, mon enfant? d'un homme que

nous ne connaissons pas... C'est fort mal, cela, le sais-tu? c'est mal, et mon affection le répète, parce que tu manques à tous tes devoirs en agissant ainsi, au gré d'un caprice; tu te montres oublieuse envers Dieu, qui te protége, envers ton père, qui ne voit que toi du séjour qu'il habite...

— Oh! de grâce, ne m'accusez pas, vous méconnaîtriez mon cœur.

— Je n'ai pas le droit de te gronder, chère petite; tu es libre de choisir parmi tes adorateurs; mais j'obéis, surtout, au serment que j'ai fait à ce noble mourant, qui serait mort désespéré, si je ne m'étais trouvée là pour rassurer sa dernière pensée. Je parle donc en son nom quand je te dis de te rappeler cette profonde tristesse du chevalier, que ton indifférence a chassé, quand j'insiste pour te supplier de ne pas oublier combien ce digne jeune homme a été discret, réservé à ton égard. T'a-t-il jamais dit un mot qui pût trahir son trouble? Non... Eh bien! mon amie, crois-moi, ce sont là les hommes qui nous aiment véritablement. Je m'arrête : ce n'est plus dans quinze, dans huit, dans quatre jours qu'il faut te décider, c'est à l'instant même, et je t'ai menée ici, dans cette chambre pleine de pieux souvenirs, pour que tu y fusses religieusement inspirée; je ne veux me fier qu'à ton excellent cœur...

— Et vous avez eu raison, bonne mère... car me voilà résolue; le chevalier ne partira pas; je serai soumise à la volonté du meilleur des pères, je... je prendrai de votre main l'époux que cette volonté m'a choisi, et... je vous suis reconnaissante.

— Merci, chère enfant, merci, je te reconnais là... Grâce au ciel, me voilà allégée d'un lourd fardeau...

Va, tu seras la plus heureuse des femmes. Mais c'est sans dédit, n'est-ce pas? tu ne reviendras pas sur ta parole?

— Oh! maman, voyez où nous sommes... j'aurais la main sur l'Évangile que...

— Bien! bien! je ne veux pas de serment, ta bouche n'a jamais su tromper; embrasse-moi, mon enfant, et allons délivrer Tom.

Marianne abandonna sa belle-mère et se rendit au jardin le cœur gonflé, en proie à une vague tristesse; l'image du vicomte lui apparaissait sans cesse, et sans cesse la chaste fiancée du Sicilien la chassait avec terreur.

Tom avait trouvé fort long le temps de sa captivité; après avoir rôdé dans la chambre de la comtesse, il avait voulu, mais en vain, sommeiller en se résignant; il avait aboyé d'une voix dolente, et s'était enfin sérieusement mis en colère. Dans l'un de ses accès de mauvaise humeur, le Terre-Neuve avait flairé le buvard de madame de Castro. Ce buvard se trouvait sur un fauteuil près de la table de la comtesse; il était en cuir de Russie et exhalait un parfum qui plut sans doute à Tom, dont nous avons déjà signalé la gourmandise. Le brave chien lécha d'abord le cuir, puis il le mordilla, le mâchonna, le mâchura, si bien qu'y prenant goût, et travaillant *unguibus et rostro*, il fit sauter la faible serrure du portefeuille et fouilla à plein nez dans ses entrailles mystérieuses. Alors tous les papiers de la châtelaine furent indignement houspillés; les uns volèrent sur le tapis, les autres furent griffés, déchirés, tordus, souillés, avalés, et le Terre-Neuve, nonchalamment couché en sphinx, se donna du bon temps à belles dents.

Madame de Castro entra; Tom dressa les oreilles en tenant insolemment dans sa gueule un chiffon tout barbouillé de bave.

La comtesse poussa un cri de fureur et s'élança sur le chien qui, voyant la porte entr'ouverte, se précipita hors de la chambre, avec la rapidité d'un cerf au débuché, et courut vers Marianne qu'il aborda en gambadant sans avoir lâché le papier qu'il tenait tête haute.

## CHAPITRE VIII.

Marianne, comme pour consoler son beau chien de sa captivité fortuite, lui fit une foule de caresses, et lui dit :

— Je t'avais oublié, pauvre Tom; tu as une méchante maîtresse, n'est-ce pas? Que m'apportes-tu là? Où as-tu ramassé ce chiffon?

Tom desserra les dents, car il ne savait rien refuser aux mains câlines de sa protectrice, et mademoiselle de Castro prit, en riant, le morceau de papier qui, tout d'abord, fixa sa curiosité, car elle y lut son nom mêlé à cette phrase : « Ainsi, ma chère cousine, ma chère Marianne, tu me permettras d'espérer que bientôt... » La dent cruelle de Tom avait fait une coupure, et le sens de la phrase n'était pas complété.

Marianne se demanda comment cette lettre ne lui était pas parvenue, quoiqu'elle fût à son adresse, et elle essaya de deviner, en lisant les mots rompus, les pensées décousues que renfermait le chiffon apporté

par le Terre-Neuve, ce qu'avait voulu exprimer la lettre entière. Il lui fut facile, toutefois, de reconnaître que cette lettre était de la comtesse Palméry, et elle en lut assez pour se réjouir des sentiments affectueux qu'elle contenait et pour s'inquiéter tout à la fois de quelques insinuations dont elle ne comprit pas le caractère.

Marianne courut à la chambre de sa belle-mère pour lui demander une explication complète, et Tom la suivit avec hésitation, portant la queue basse, se défiant, en un mot, de la réception qui lui serait faite.

Madame de Castro avait contemplé d'un œil plein d'épouvante et d'indignation les ravages causés par le Terre-Neuve, et elle avait juré d'en finir avec cette bête maudite, son ennemie ouverte et irréconciliable. Elle s'était souvenue d'avoir vu Tom fuir à son approche, emportant un papier, et elle s'était mise à chercher la lettre de madame Palméry, en s'abandonnant à un pressentiment inquiet. Lorsqu'elle eut ramassé quelques lambeaux de la missive qu'elle avait si méchamment détournée, elle ne douta plus du danger dont elle était menacée; elle se vit trahie, dénoncée, dévoilée, et elle venait de recueillir et de cacher soigneusement ce qui restait de cette lettre compromettante, lorsque Marianne parut.

— Ma chère amie, dit la comtesse avec mauvaise humeur, vous rendez votre chien insupportable à force de lui passer ses fantaisies, voyez dans quel état il a mis mes papiers?

— J'en suis désespérée, bonne maman, Tom est un vilain, mais quel châtiment puis-je lui infliger? Je suis plus coupable que lui; si je ne l'avais pas laissé chez vous...

— C'est très-bien, excusez le!... pardon, mon enfant, je ne veux pas te faire de la peine, je ne veux pas te gronder, mais regarde un peu ce pillage, mes papiers les plus précieux sont déchirés, salis... quel désordre!

Tom vint poser sa tête contre les genoux de sa maîtresse qui leva la main sur lui; mais avant que cette main retombât pour appliquer une tape légère, le chien soumis et craintif l'avait léchée délicatement, si délicatement que Marianne roula, à la dérobée, les oreilles du coupable sous ses doigts et les caressa.

— Je vous rapporte l'un des larcins de Tom, dit la jeune fille. Je ne sais où il aura pris une lettre dont voici l'un des fragments; j'ai lu mon nom sur ce morceau de papier, et j'ai pu deviner que...

— Eh! mon Dieu, certainement, se hâta d'interrompre la comtesse, je la cherchais partout cette lettre; elle est de ta cousine, je le pense du moins, car l'adresse portait le timbre de l'île Maurice. C'est ce matin même qu'on me l'a remise avec mon courrier; je l'avais laissée sur une table, et ce glouton en a fait des horreurs... Eh bien, que te dit ta cousine, serons-nous assez heureuses pour la voir bientôt? confirme-t-elle la bonne nouvelle annoncée par M. de Fermont?

— Je n'ai pu saisir que des pensées vagues; tenez, lisez... mais nous pourrons trouver d'autres débris et en les raccordant...

— Certainement... Allons, cherchons, aide-moi!

La recherche fut vaine, comme on le pense bien, grâce aux précautions perfides de la comtesse qui ne cessa d'outrager le Terre-Neuve pendant que dura cette laborieuse et minutieuse exploration.

— Décidément, monsieur Tom, dit Marianne en

souriant, vous êtes un détestable gourmand, et de huit jours vous n'aurez que du pain sec.

Tom assistait à la constatation de ses méfaits avec une gravité comique; il roulait ses yeux avec une hypocrisie pateline et semblait se repentir en contemplant les dégâts dont il était justement accusé.

— Laissons cela, dit Marianne; nous y perdons notre temps et notre peine. Ma cousine rira de bon cœur, car je vais lui écrire sur-le-champ pour lui conter cette aventure et lui demander la grâce du criminel.

— C'est le plus court parti à prendre... Adieu, chère petite; je vais, moi, réparer autant que possible le désordre de mon portefeuille. A tantôt. Tu sais que le chevalier doit venir prendre congé de nous; sois aussi gentille pour lui, et devant lui, que tu l'as été pour moi, et devant l'image de ton père... car tu n'as rien changé à tes résolutions, je pense?...

— Ma parole est donnée; elle est engagée une fois pour toutes.

— Bien! bien! n'en parlons plus.

La comtesse se félicita d'en avoir été quitte pour la peur; elle lut d'un bout à l'autre le chiffon que Marianne avait laissé sur sa table, et frissonna en songeant au péril qui l'avait menacée; car ayant rapproché les morceaux lacérés de la lettre de madame Palmény, elle la recomposa entièrement, et se dit qu'elle avait été bien folle de conserver une pièce qui l'eût perdue sans rémission si elle fût tombée, intacte, entre les mains de sa pupille.

Dans cette lettre, en effet, la comtesse Palmény ne ménageait pas madame de Castro, elle engageait Marianne à ne prendre aucune détermination grave avant

sa prochaine arrivée; elle entrait dans quelques détails suffisants pour élever contre l'ancienne actrice subalterne du théâtre San-Carlo de violents soupçons; elle se plaignait sans irritation, mais avec l'accent de la vérité, de l'aveugle confiance que le père de Marianne avait eue dans les vertus et les mérites d'une marâtre, dangereuse à son avis. Enfin, elle en disait assez pour que mademoiselle de Castro, au moment de se livrer aux conseils malveillants de la comtesse et de lui obéir contre son gré, contre son inspiration, se fût arrêtée pour attendre des éclaircissements qu'une parente en tout désintéressée ne pouvait manquer de lui fournir.

La comtesse sourit de dédain, en s'applaudissant de son triomphe, et elle jeta la lettre dans les flammes de sa cheminée, en murmurant ces mots qui peignaient son âme vénale et perverse :

— Tu m'appartiens; ton mauvais ange est avec moi contre toi; périsse, avec ce méchant papier, ta dernière espérance, ta dernière ressource... Tu m'appartiens! nul ne te sauvera.

Madame de Castro avait assigné au chevalier Finelli une heure pour sa visite d'adieu; cette heure s'était écoulée sans que le Sicilien eût paru, et la comtesse, trouvant pour la première fois son complice en défaut depuis qu'ils avaient ourdi leur machination, laissait percer son mécontentement et son impatience dans tous ses gestes...

Cette impatience fut au comble lorsque la pendule du boudoir de la châtelaine accusa un retard de plus d'une heure. Ce retard, nous devons l'expliquer, mais avant nous dirons que Marianne en quittant sa belle-mère s'était retirée dans sa chambre et que prenant

son courage à deux mains, elle avait résolu de punir Tom de son algarade en lui fermant la porte au nez.

Le châtiment était rude; le pauvre chien n'était pas fait à ces sortes de corrections, et il crut d'abord que sa maîtresse badinait avec lui; il prit pour une niche cette impolitesse, et se prêta de bonne grâce à la plaisanterie; si docile que fût sa patience elle finit par s'inquiéter; Tom gratta tout doucement à la porte qui resta fermée; puis il se plaignit et Marianne lui cria :

— Va-t'en, tu es un vilain.

Le Terre-Neuve comprit sa disgrâce et se retira comme un écolier qu'on envoie prendre une pénitence; il alla promener son chagrin dans les corridors, puis au jardin, puis à travers champs, et sa mélancolie le conduisit du côté du cimetière où il sembla vouloir aller demander justice au comte, son bon maître, de l'affront qui lui était fait.

Maintenant revenons au chevalier Finelli. Le Sicilien avait en tête une idée fixe; il voulait brusquer les événements et donner à Marianne une preuve formidable de son amour; il voulait provoquer en duel le vicomte de Fermont, et se présenter vainqueur, ou blessé, pour recueillir les fruits de son prétendu dévouement. Traqué par cette résolution, Finelli, en quittant madame de Castro, avait poussé son cheval ventre à terre sur la route de Montauban et ne s'était arrêté que devant l'hôtel du vicomte.

—Que faites-vous aujourd'hui? demanda le Sicilien à M. de Fermont, dont il serra la main vertement.

— Je me repose, et vous?

— Je m'ennuie, cette vie de province m'énerve... êtes-vous allé voir mesdames de Castro, aujourd'hui?

— Ah çà! mon cher chevalier, seriez-vous sérieusement jaloux?

— Jaloux! Qu'est-ce que c'est ça? jaloux de quoi? jaloux de qui?

— Fi donc! ce serait joli, et je vous ferais un bel affront, ma foi... Ah! la plaisante question... Pourquoi ce soupçon, s'il vous plaît?

— Hé! mademoiselle de Castro est une incomparable fiancée, mais il y a loin de la fiancée à l'épouse, et tant que le maire et le prêtre n'ont pas fait leur devoir, il y a place pour un rival.

— Vous croyez?

Finelli jeta cette interrogation avec une certaine hauteur; l'occasion de chercher noise au vicomte lui parut belle, mais il la laissa cependant échapper.

— J'ai quitté le château hier, et vous me demandez si j'y suis retourné aujourd'hui, c'est de l'inquisition cela, mon cher ami?

— Si j'étais jaloux, je ne vous proposerais pas de me conduire chez madame de Castro, je m'efforcerais, au contraire, de vous éloigner d'elle... Pouvez-vous faire atteler, je vous demande une place dans votre voiture.

— Très-volontiers; me présentant avec vous, je ne commets aucune indiscrétion.

— Un petit quart d'heure pour rafraîchir ma toilette, et je suis à vous. Le vicomte donna ses ordres, et le Sicilien après s'être fait attendre quelques instants monta dans l'élégant coupé de son ami. Les chevaux partirent avec rapidité.

Au bout de cinq minutes de silence, le vicomte prit la parole.

— A quand la noce, chevalier?

— Quand il vous plaira.

— Vous dites?

— Quand il vous plaira.

— Mais il me plairait, infiniment, que ce fût au plus tôt.

— Parole d'honneur!

— Je ne donne jamais ma parole en riant.

— Et vous riez?

— De très-bon cœur.

Finelli se mit d'aplomb sur son coussin; il crut que le moment était venu de provoquer; le ton du vicomte, ton un peu sardonique et cavalier, lui faisait présager que la conversation ne tarderait pas à s'envenimer, et que de la sèche urbanité son compagnon de voyage passerait bientôt à l'escarmouche, de l'escarmouche à la querelle, et de la querelle au combat. Le trajet de Montauban au château était fort court, l'attelage marchait un train de prince, la nuit n'était pas loin, il devenait donc urgent de brusquer l'affaire.

— Ah! vous riez, reprit Finelli, mais... c'est peu gracieux, mon ami.

— Peu gracieux!... Pourquoi donc?

— Parce que je ne ris guère, moi, et je joue un rôle assez piteux dans votre gaieté.

— Votre susceptibilité m'étonne, et quoique je ne puisse me l'expliquer, croyez que je saurai la respecter; me voilà sérieux, sérieux autant que vous; du diable si je sais ce qui m'occupe, par exemple!

— Pour le coup, monsieur, le mot est dur, fit le Sicilien avec vivacité, je ne m'y serais pas attendu.

— Quel mot?

— Très-bien... je crois que nous nous comprenons à merveille.

— Vous me comprenez?

— Parfaitement.

— Parole d'honneur?

— Je ne donne jamais, moi, ma parole sérieusement.

— A la bonne heure, mon cher ami, vous me renvoyez ma balle avec adresse, dit le vicomte.

— Ainsi, monsieur de Fermont, vous désirez me chercher querelle?

— Moi...

— Mon Dieu! que ne le disiez-vous tout net et plus tôt? je ne me fais pas, d'habitude, tirer l'oreille pour ces sortes de divertissements.

— Ah çà, parlons-nous grec ou sanscrit?

— Il y a des choses que le plus ignorant des gentilshommes comprend dans toutes les langues, monsieur.

Le vicomte regarda le Sicilien entre les deux yeux, comme pour s'assurer de l'état de sa cervelle. Finelli répondit à ce regard scrutateur par un coup d'œil rapide, hautain et ferme, puis il reprit :

— C'est assez de la bouche pour provoquer; l'insulte du regard est superflue. J'ai l'honneur de vous répéter que j'accepte votre cartel.

— Mon cartel?

— Oui, monsieur. Un instant je m'étais fait illusion sur vos intentions, mais je vois clairement où vous en voulez en venir, et je cours au-devant de vos désirs.

— La plaisanterie devient mystification, si je ne me trompe.

— N'aggravez pas, monsieur; je suis à vos ordres.

— En somme, que voulez-vous? un duel entre nous?

— Deux, pour peu que vous y teniez, *per Bacco!*

— Finissons cette plaisanterie, chevalier; nous

voilà bientôt arrivés au château, si vous avez voulu charmer votre ennui pendant votre promenade, vous y avez parfaitement réussi, sans doute. Quant à moi, je ne me battrai pas avec un homme qui m'a porté secours dans un moment difficile... Donnez-moi la main.

— Faites arrêter, monsieur.

— Arrêter... pourquoi?

— Parce que je suis à bout de patience.

— Et après?

— Tenez, monsieur, je veux en deux mots vous prouver que rien ne m'étonne dans votre conduite. Je suis fiancé à mademoiselle de Castro, vous aimez mademoiselle de Castro, ma mort seule peut vous livrer sa main, vous espérez me tuer, et vous m'offrez un cartel, je l'accepte... que voulez-vous de plus?

— Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela...

— Un démenti! ah! fi donc!... Veuillez faire arrêter ou je saute par la portière.

— Eh! morbleu, que le bon Dieu vous bénisse!... Philippe, cria le vicomte à son cocher, halte, mon garçon.

La voiture s'arrêta...

— Et maintenant, monsieur, reprit Fermont, comment m'y prendrai-je pour vous servir?

— Nous avons fait l'un et l'autre usage de vos pistolets. Si cette arme vous convient, elle me sera très-agréable.

— Sur cette route?

— N'est-elle pas assez large?

— Elle est même assez longue, riposta le vicomte en réprimant un sourire.

— Si vous avez autant d'adresse que d'esprit, je suis un homme enterré, monsieur.

— Au fait, l'histoire est originale; donnez-vous la peine de descendre... Mais, à propos, et nos témoins?

— N'avez-vous pas là vos laquais?

— C'est juste; le cocher pour vous, le valet de chambre pour moi... A combien de pas?

— La largeur de la route, d'un fossé à l'autre.

— Bon; nos trous seront faits.

— Comme vous dites.

Les pistolets étaient chargés; les combattants s'armèrent; les deux témoins s'apprêtaient à régler, par le sort, l'ordre des coups de feu, lorsque des paysans qui travaillaient dans des champs voisins accoururent.

— Nous allons être gênés, fit observer le vicomte.

— Peuh! murmura le Sicilien, quelques témoins de plus ou de moins...

— Je n'aime pas à m'offrir en spectacle gratis... Allons plus loin.

— Soit... vous plaît-il de pousser jusqu'au cimetière?

— Ma foi, l'idée n'est pas désagréable... Partons.

— Voyons toujours qui tirera le premier; ce sera autant de fait.

— De grand cœur... Philippe, jette ta pièce. Que demandez-vous, monsieur?

— Face.

Une pièce de cinq francs lancée par le cocher tomba sur un caillou, rebondit, roula, tournoya, et offrit au regard avide du Sicilien la face royale de Louis XVIII. Le vicomte, sans dire un mot, remonta dans la voiture, après avoir fait à son adversaire les honneurs de la portière.

Le Sicilien contenait, avec un art merveilleux, la joie qu'il éprouvait. Duelliste habile, homme de courage et de sang-froid, il était sûr de son coup d'œil, sûr de sa main, sûr du calme de son cœur, sûr d'abattre son ennemi; il ne voulait pas le tuer, mais il voulait l'estropier de manière à le rendre difforme, et, par conséquent, à l'écarter de son chemin.

Le vicomte connaissait l'adresse de Finelli; doué de toutes les nobles qualités du cœur, il avait résolu d'épargner ce fou furieux si le sort l'avait favorisé, mais se voyant condamné à essuyer le premier feu, il ne doutait pas que ce feu ne lui fût fatal, et il déplorait le stupide emportement qui mettait sa vie à la discrétion d'un extravagant. M. de Fermont aimait Marianne, il l'aimait sans passion, car le tendre sentiment qui avait rapproché son cœur de celui de la jeune fille loin de se développer, avait été comprimé par les déclarations du Sicilien, et le respect, mais un respect empreint de résignation, avait pris la place de l'amour.

La voiture repartit au grand trot, le Sicilien réfléchissant au succès de son indigne stratagème, et en calculant les bénéfices probables, le vicomte ouvrant son âme à Dieu et son cœur à ses plus chers souvenirs, tous deux sans peur, tous deux sans forfanterie, tous deux muets.

Le mur du cimetière apparut au tournant de la route; les chevaux prirent le pas.

M. de Fermont et Finelli se saluèrent d'un signe plein de noblesse et de courtoisie.

## IX

Le lieu était certainement bien choisi pour cette rencontre, où l'un des deux combattants devait rester sur place. Le cimetière de Bressols était, à cette époque, adossé à un bosquet qui le séparait du village et le masquait aux regards des curieux.

— Nous sommes arrivés, monsieur, dit le vicomte; pour éviter d'attirer l'attention, je vous propose d'arrêter ici et de gagner à pied la place qui vous conviendra.

— Parfaitement, répondit le Sicilien d'un ton sec, mais cependant poli.

— Avant de quitter cette voiture, reprit M. de Fermont avec quelque hésitation, je veux accomplir un devoir, et je l'accomplirai, dussiez-vous mal interpréter le sentiment qui me fait agir.

— Dépêchons, monsieur; bientôt nous n'y verrons plus à dix pas.

— Nous y verrons à quatre.

Le chevalier s'inclina.

— Je n'ai jamais provoqué personne, continua le vicomte, je n'ai jamais souhaité la mort de mon semblable, et jamais je n'ai songé à me faire tuer en manière de passe-temps. J'ajoute, monsieur, que je n'ai pas pour habitude de refuser un cartel quand ce cartel est justifié par une bonne raison. Aujourd'hui vous me faites venir sur le terrain par je ne sais quelle fantaisie, et je me crois le droit de vous demander si

nous ne sommes pas, vous et moi, un peu ridicules en ce moment.

— Si le sort vous avait favorisé, répondit Finelli avec un petit air léger qui frisait l'impertinence, si vous deviez tirer le premier, je comprendrais, monsieur, le discours que vous tenez, mais...

— Mais?

— Mais comme c'est à vous d'essuyer mon feu, je pense... je trouve...

— Vous en avez assez dit, monsieur, c'est maintenant que je suis sérieusement insulté.

Et Fermont sauta sur la route. La voiture s'arrêta.

— Reste à la tête de tes chevaux, dit le vicomte au cocher; puis, se tournant vers le Sicilien au moment où le valet de chambre ouvrait la boîte des pistolets :

— Choisissez, monsieur... Et maintenant, Joseph, marche quatre pas... fais vite, on pourrait nous surprendre.

— Quatre pas! s'écria le valet de chambre, jamais! ce serait un assassinat...

— Mettez en dix, interrompit le chevalier avec négligence, on y voit encore un peu à cette distance.

Joseph fit dix grandes enjambées; les combattants se placèrent; le cocher, selon les conventions, frappa lentement trois coups dans ses mains; pendant ce temps, le vicomte s'était couvert de son arme, et Finelli ajustait sans que son poignet vacillât d'une demi-ligne.

Au second coup frappé par Philippe, le Terre-Neuve, qui avait, du cimetière où il rôdait, entendu piaffer les chevaux et rouler la voiture de M. de Fer-

mont, le Terre-Neuve, disons-nous, se précipita en bonds impétueux entre les combattants, s'élança sur son ami, et se dressant sur ses pattes de derrière, posa ses pattes de devant sur sa poitrine comme s'il eût voulu le couvrir de son corps.

Le cocher Philippe aimait tendrement son maître; aussi, voulant profiter de cet heureux incident, se garda-t-il bien de suspendre le signal, et frappa-t-il le troisième coup, au risque de faire loger une balle dans les reins du brave chien de Marianne.

Le Sicilien ne s'était pas troublé; seulement il n'avait plus ajusté son adversaire au genou de manière à l'estropier, mais à la tête.

Le coup partit : la balle passa avec tant de rapidité que le vicomte ne l'entendit pas siffler; au moment où Finelli avait pressé la détente, Fermont avait baissé la tête vers Tom pour le chasser; ce mouvement lui avait sauvé la vie.

Le Sicilien, voyant son adversaire le saluer par une légère inclination, crut qu'il l'avait tué et s'attendit à la chute qui devait suivre la blessure. Mais quel fut son étonnement de voir le vicomte relever fièrement la tête et écarter, d'une main ferme, le Terre-Neuve qui s'assit à ses pieds.

Finelli frissonna de rage : toujours ce chien maudit, pensa-t-il; et il se couvrit à son tour de son pistolet fumant, sans dire un mot, sans trahir la sourde colère dont son cœur était oppressé, sans pâlir devant la mort prête à le frapper.

Philippe rapprocha ses mains pour donner de nouveau le signal; le vicomte étendit le bras, mais en rencontrant le visage impassible de Finelli, il releva vivement son arme et fit feu par-dessus sa tête.

— Je dois certainement la vie au chien de mademoiselle de Castro, dit-il, car vous n'êtes pas homme à manquer le but de si près, recommençons donc, monsieur; Joseph, charge les pistolets.

Le Sicilien comprit ce que ce trait de générosité lui commandait; il comprit qu'en recommençant le combat, il se chargerait d'un rôle odieux et que ce rôle ne pouvait que ruiner ses espérances en lui attirant le mépris de Marianne; il fit donc un pas vers le vicomte et lui tendit la main.

— Avouez que vous m'aviez mal jugé, dit M. de Fermont en recevant généreusement l'étreinte de son ennemi.

— J'avoue que j'ai été un peu trop vif; bref, j'ai tous les torts, car vous êtes galant homme, et...

— Assez, chevalier, dépêchons-nous de vider la place, car les villageois vont bientôt nous entourer.

A peine remonté dans sa voiture où il avait fait placer Finelli, le vicomte dit à son valet de chambre qui lui demandait ses ordres :

— Au château...

— Si vous le voulez, se hâta d'ajouter le chevalier, nous retournerons à Montauban.

— Et notre visite?

— Nous la ferons demain.

— Pourquoi remettre?

— Je vous le dirai chemin faisant.

— A la ville, dit le vicomte,et le cocher lança ses chevaux.

Tom suivit la voiture pendant quelques instants, et M. de Fermont, penché à la portière, lui adressa bon nombre de signes caressants. Au coude de la route, le Terre-Neuve s'arrêta, regarda fuir la voi-

ture dans un nuage de poussière, et retourna vers le château où il arriva sans se presser.

—Voilà un chien auquel vous devez une fière chandelle, dit tout à coup le Sicilien avec un rire un peu forcé.

— Je crois que oui; où me visiez-vous, mon cher ami?

— A la tête, parole d'honneur!

— Alors, répliqua le vicomte sans s'émouvoir, Tom m'a deux fois sauvé la vie, car si je n'eusse pas baissé la tête pour me débarrasser de ses caresses...

— Vous étiez mort, sans rémission.

— J'aime à le croire... Mais parlons d'autre chose, le sujet n'est pas gai. Pourquoi n'avez-vous pas voulu descendre au château?

— Parce que je suis assez humilié de mon équipée, parce que j'eusse fait une sotte contenance dans ce moment. Demain je serai remis de mon trouble et je saurai rendre à votre loyauté l'hommage qu'elle mérite.

— Après m'avoir fait un chagrin réel, voulez-vous m'obliger?

— De tout cœur.

— Eh bien! que ce duel, assez burlesque à mon avis, ne soit connu de personne; mes gens sont discrets, obéissants, un mot de moi leur fermera la bouche, et j'espère que vous imiterez ma réserve.

— C'est bien beau de votre part, vicomte, reprit le Sicilien avec joie.

— N'en feriez-vous pas autant?

— Oui, certes.

—Dès lors, nous sommes quittes. Que gagnerions-nous à parler de cette affaire; nous nous exposerions à des quolibets sans fin, nous troublerions le repos

de votre fiancée, qui ne voudrait pas croire à une réconciliation sincère et craindrait, sans cesse, une nouvelle querelle; ainsi, taisons-nous.

— A merveille, mais permettez que je vous serre la main, à la vie, à la mort.

— A la bonne heure... Venez me prendre demain, et nous ferons notre visite aux châtelaines... Voulez-vous que nous donnions notre soirée à ces dames?

— Très-volontiers.

— Je vous attendrai donc à huit heures.

— A huit heures, soit.

Arrivés à Montauban, les deux jeunes gens réconciliés se séparèrent. Finelli courut à l'hôtel où il avait un pied-à-terre, appela son domestique, lui commanda de seller un cheval et de porter, rapidement, la lettre qu'il allait écrire à la comtesse de Castro.

Au bout d'une demi-heure la lettre était écrite, et le laquais au galop sur la route de Bressols.

Madame de Castro était passée du paroxysme de l'impatience à la colère; elle n'attendait plus le chevalier, mais elle s'abandonnait à toute l'impétuosité de son ressentiment : et, comme tous les coupables qui craignent de voir échouer leurs projets pervers, elle se lamentait sourdement, accusant le ciel et la terre d'une contrariété qui lui faisait présager un dénoûment funeste à ses intérêts. Le domestique de Finelli arriva au galop à la grille déjà fermée du château et demanda à parler sur-le-champ à la comtesse.

Madame de Castro était avec Marianne lorsque le messager fut introduit.

— Serait-il arrivé quelque malheur à votre maître? demanda vivement la comtesse.

— Non, madame, je suis chargé de vous remettre cette lettre, et j'attendrai la réponse.

— Donnez vite, et attendez dans l'antichambre.

Marianne sentit battre son cœur; décidée à se sacrifier, la noble enfant s'efforçait déjà de s'intéresser à l'homme que le devoir allait lui ordonner de chérir; elle attendait donc avec une certaine anxiété que sa belle-mère lui donnât lecture de cette missive.

Madame de Castro lut rapidement en elle-même; puis souriant, elle dit :

— Rien d'affligeant, chère petite, au contraire; écoute. Et elle lut à voix haute :

« Madame la comtesse, des affaires que je n'ai pu remettre me privent de l'honneur de vous voir aujourd'hui. Je ne quitterai le pays qu'après-demain, et je vous prie de vouloir bien me permettre d'aller vous faire mes derniers adieux demain soir; M. le vicomte de Fermont m'accompagnera. Je dépose aux pieds de mademoiselle de Castro, comme aux vôtres, mes plus respectueux hommages. »

— Que de noblesse, que de dignité dans ce peu de lignes touchantes! reprit la comtesse.

Marianne baissa les yeux, et répondit d'une voix timide :

— Écrivez, chère maman, que nous recevrons M. le chevalier.

— Rien de plus?

— Rien... je dirai moi-même le reste.

— Ce sera encore mieux... Tu es charmante, ma fille, embrasse-moi.

La comtesse se hâta d'écrire.

« Vous êtes un imprudent, et surtout un maladroit. Si je ne vous servais pas, il ne vous resterait

d'autre moyen pour vivre que de vous faire enfermer par vos créanciers. Demain soir à huit heures, soit. Qu'aviez-vous besoin de vous embarrasser de ce vicomte qui nous porte malheur tout autant que l'exécrable chien dont le dernier exploit... *à bon entendeur demi-mot.* Venez entendre de la bouche même de votre fiancée le serment qui doit l'unir à vous. »

Madame de Castro sonna, remit son billet au messager du Sicilien, et reprit avec Marianne l'entretien que la missive avait interrompu.

Lorsque sa pupille l'eut quittée pour remonter dans sa chambre, la comtesse poussa un soupir, reprit la lettre de Finelli et la relut à demi-voix :

« Ma chère amie, disait le chevalier, comme je vous en avais prévenue, j'ai cherché querelle au damné vicomte. J'ai saisi, pour cela, le premier prétexte et j'ai fait à mon homme une chicane d'Allemand. M. de Fermont est brave, il ne s'est pas fait tirer l'oreille; nous nous sommes battus près le cimetière de Bressols, à dix pas; j'allais casser la tête de mon rival, lorsque le seigneur Tom, mon ennemi mortel, mon cauchemar, mon vampire, arriva, sortant de je ne sais où, et se précipita sur le vicomte en le comblant de caresses.

» M. de Fermont baissa la tête pour écarter ce maudit caniche, au moment où je faisais feu, et ma balle n'a pu que friser ses cheveux. Le vicomte a tiré en l'air, j'étais et je suis bafoué. Craignant de paraître devant Marianne, et d'être condamné à faire l'éloge de mon ennemi, je n'ai pas voulu venir d'abord au château; mais demain, à huit heures du soir, je m'y présenterai. Excusez-moi comme vous le

pourrez. M. de Fermont m'a donné sa parole que ma sotte affaire ne serait connue de personne; je suis ravi de sa naïveté et je vous l'amènerai demain.

» Je me mets à vos genoux, belle comtesse.

» Chevalier FINELLI. »

Madame de Castro s'était bien gardée de lire tout haut cette lettre, et elle en avait fabriqué une autre ainsi que nous l'avons vu.

— Maintenant, se dit-elle, après avoir jeté au feu la missive de son imprudent complice, il faut songer à me débarrasser de cette vilaine bête, qui depuis si longtemps me contrecarre en toutes choses. Je ne fais pas un pas, un projet, je ne calcule rien sans trouver ce chien hargneux sur mon chemin, posé en sentinelle active et vigilante; il faut en finir, car tant qu'il vivra, je me verrai menacée de quelque catastrophe... Allons, sa gentillesse de ce soir est son arrêt de mort.

Ici la comtesse se mit à réfléchir au moyen qu'elle emploierait pour accomplir son détestable dessein. Tout à coup elle se frappa le front, ouvrit un tiroir de son secrétaire, et en tira une petite fiole d'arsenic, dont on faisait usage, quelquefois, pour détruire les rats de la cave et du grenier, et qu'elle conservait, par prudence, à sa disposition.

— C'est cela, murmura madame de Castro, monsieur Tom est gourmand; il repousse mes caresses mais ne refuse jamais les gâteaux que je lui offre... Dès demain, nos comptes seront réglés.

Sur cette méchanceté, la comtesse sonna sa femme de chambre et se mit au lit. Pendant qu'on la déshabillait, elle regarda son beau bras que Tom avait si

rudement secoué le jour de la mort du comte, et elle sourit avec haine au souvenir de cet outrage dont elle savourait déjà la vengeance.

Dès le lendemain, madame de Castro se fit apporter une assiette de gâteaux; là, enfermée dans sa chambre, elle souleva les feuilles délicates de la pâtisserie et y introduisit la poudre mortelle qui devait la délivrer du pauvre et beau Terre-Neuve.

Ménageant ses doses avec patience et habileté, pour que le chien, si gourmand qu'il fût, ne se dégoûtât pas dès la première bouchée, la comtesse mit cependant assez d'arsenic dans deux gâteaux pour que l'un des deux seul pût empoisonner un homme; puis elle renferma l'assiette dans son secrétaire et attendit, pour faire son mauvais coup, une occasion favorable, car Tom ne devait pas mourir foudroyé; il devait mourir pendant la nuit, et nul n'oserait soupçonner le vrai coupable : la gloutonnerie du Terre-Neuve expliquerait suffisamment son infortune; on l'accuserait d'avoir ramassé dans les champs ou le jardin quelque boulette destinée aux chiens errants, aux oiseaux de proie ou aux belettes, et tout serait dit.

Tel était le calcul de cette femme, qui ne s'arrêta pas un seul instant devant l'idée du désespoir de Marianne. Tom était donc condamné à mort, avec sursis de quelques heures, mais sans appel.

Ce jour-là, le fidèle ami de Marianne fut plus caressant que de coutume; il avait fait sans peine la paix avec sa belle maîtresse, qui n'avait pas su résister plus longtemps à ses cajoleries. D'ailleurs, la jeune fille était triste et agitée; elle songeait à l'embarras dont la menaçait la visite de son fiancé et elle ne trouvait d'autre distraction à son chagrin que la joie

de Tom; aussi ne le quitta-t-elle presque pas de la journée.

Pendant le dîner, Tom ne fut pas très-maussade pour la comtesse, qui, de son côté, fut charmante pour le Terre-Neuve et le combla de doux propos.

Après avoir fait un tour de promenade au jardin, madame de Castro, Marianne et Tom rentrèrent dans le salon...

— Puisque nous sommes redevenus bons amis, dit la comtesse s'adressant au chien qui la regardait, je vais te donner ton dessert; viens.

Tom ne bougea pas. Marianne suivit sa belle-mère, alors Tom suivit sa maîtresse.

Tous trois entrèrent dans la chambre de la comtesse.

Madame de Castro se dirigea vers son secrétaire, l'ouvrit, prit à deux mains l'assiette qui contenait les deux gâteaux et vint droit au Terre-Neuve.

— Sans rancune, dit-elle, mon garçon; tu n'en auras jamais mangé de meilleurs.

Tom, séduit par cette politesse, s'avança en léchant sa barbiche.

## CHAPITRE X.

— Mille pardons, mon brave chien, fit Marianne en prévenant le pauvre Tom, qui resta tout penaud, pendant que sa maîtresse s'était vivement emparée de l'assiette, un pour toi, un pour moi; je partage assez souvent avec ton altesse pour que ton altesse me passe un caprice aujourd'hui.

Disant cela, Marianne approcha l'un des gâteaux de sa bouche.

La comtesse tressaillit, elle devint coup sur coup pâle et verte d'effroi; puis n'écoutant que son épouvante, elle saisit la main de sa pupille, l'arrêta, et poussa un grand cri.

— Qu'avez-vous, chère mère? dit Marianne avec calme.

La comtesse les yeux fixes, hagards, les lèvres violettes, le visage décomposé, tenait toujours, d'une main crispée, le bras de la jeune fille; elle balbutia quelques mots inintelligibles. Faisant enfin un effort énergique, elle murmura d'une voix suffoquée par la honte et le remords :

— Ne mange pas ce gâteau, ne le mange pas, je t'en supplie.

— Mais pourquoi donc? demanda Marianne que cette scène commençait à effrayer.

— Pourquoi? répéta la comtesse.

— Oui... quel mal y voyez-vous?

— C'est du poison, malheureuse!

A ces mots qui semblèrent sortir des entrailles de cette femme atterrée, éperdue, Marianne recula d'horreur, jeta les gâteaux dans le foyer qui petilla, et lorsqu'elle ramena son regard sur sa marâtre, elle la vit à ses genoux, les yeux baignés de larmes.

Tom s'était assis et contemplait cette scène avec un mécontentement manifeste. Trop bien élevé pour se permettre de prendre même ce qui lui était destiné avant qu'on le lui offrît, le brave chien n'avait pas bougé, mais il lorgnait d'un œil piteux la pâtisserie que dévoraient les flammes, et se croyant mystifié, il s'efforçait, péniblement, de prendre son parti.

— Expliquez-vous, madame, dit Marianne, expliquez-moi ce que tout ceci signifie... du poison, grand Dieu! et pour qui ce poison?

La comtesse étendit une main défaillante vers le Terre-Neuve.

— Vous vouliez tuer mon chien, tuer mon pauvre Tom, mon meilleur ami! mais c'est impossible, cela, car c'est horrible, c'est odieux!

— C'est vrai!

— Et vous osez le dire!

— Marianne, je me fais honte, car je suis bien plus coupable que vous ne le pouvez penser. Mais je saurai expier une partie de mes crimes en vous faisant un aveu complet.

— Relevez-vous, je vous en supplie, si l'on vous voyait ainsi...

—Non, non, je resterai prosternée à vos pieds jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné.

Mademoiselle de Castro courut pousser les verrous de la porte; puis elle essaya encore, mais vainement, de relever sa belle-mère qui lui dit :

— Vous avez dit que Tom était votre meilleur ami, et vous ne vous êtes pas trompée, car vous lui devez de n'être pas tombée dans les embûches que j'ai depuis longtemps dressées sous vos pas. Oui, Marianne, j'ai voulu vous perdre, j'ai abusé de la confiance de votre père, j'ai précipité l'heure de sa mort en lui causant un épouvantable chagrin.

— Malheureuse! Oh! malheureuse!

— Accablez-moi, vous le pouvez... vous le devez; mais laissez-moi profiter de l'heure du repentir que Dieu me donne dans sa miséricorde, pour vous dévoiler tous mes crimes. Votre père, loin de désirer

votre alliance avec le chevalier Finelli, m'a suppliée à ses derniers moments de m'opposer à ce mariage et de détourner de votre tête, comme un danger terrible, le déshonneur de cette union.

— Et vous! s'écria Marianne en portant ses mains à ses yeux qu'un éclair venait d'éblouir... et vous!

— Et moi, fermant le cœur et l'oreille à la prière d'un mourant qui avait été mon bienfaiteur, j'ai mis tous mes soins à attirer ici ce mauvais sujet, cet homme taré, ce bandit de la société que je voulais vous donner pour époux.

— Mais pourquoi? que vous ai-je fait? juste ciel!

— Pourquoi!... Ah! qu'il me faut de courage!... pourquoi!... pour vous voler!...

— Me voler!... je ne comprends pas.

— Non, vous ne comprenez pas : votre candeur repousse de pareilles souillures, mais un mot vous révèlera mes odieux calculs; en vous épousant, le chevalier Finelli s'engageait à vous ruiner à mon profit, il s'engageait à faire passer dans mes mains les deux tiers de votre fortune... N'est-ce pas que je suis bien infâme?

— Ah! vous me faites pitié... je vous plains, madame, et je me retire.

— Non, non, vous ne me quitterez pas ainsi, je veux que vous m'écrasiez sous vos pieds ou que vous me pardonniez, et peut-être me pardonnerez-vous, quand vous verrez jusqu'où va ma honte et quel gouffre a su creuser en un instant mon repentir.

— Parlez donc?

— Mes plans étaient trop bien combinés pour ne pas réussir à mon gré; mais la Providence veillait sur vous, et elle a choisi pour vous préserver l'instinct de ce chien fidèle et bon, votre seul ami, pauvre enfant!...

La comtesse raconta tout ce que Tom avait fait, depuis le jour où il avait secondé son maître mourant, en la retenant près de lui, jusqu'au duel du vicomte de Fermont. Elle n'oublia pas l'histoire de cette lettre déchirée, de cette lettre arrivée de l'île Maurice, à l'adresse de Marianne; elle expliqua avec netteté dans les moindres détails les contrariétés que le Terre-Neuve avait, sans cesse, apportées à ses desseins, et elle acheva son récit par ces mots :

— J'ai donc voulu empoisonner ce chien qui vous rendait tant de services, parce que je devinais qu'il m'était fatal. Votre père en vous livrant sans appui à ma cupidité, à ma méchanceté aura, sans doute, prié le Ciel de venir à votre secours, et le Ciel a voulu que Tom fût le *Légataire* du comte, car jamais tuteur ne s'acquitta mieux que lui de ce devoir sacré.

En vous voyant près de mourir, car si vous eussiez mangé ce gâteau empoisonné, vous seriez morte cette nuit; en vous voyant vous approcher de votre tombe, j'ai senti mon âme se révolter, j'ai deviné que j'étais vaincue par votre ange gardien, et je bénis ma défaite puisqu'elle nous a sauvées, vous de la mort, moi de l'infamie.

Maintenant Marianne, prononcez... Aussitôt que votre parente sera près de vous, je m'éloignerai, vous ne me reverrez plus, je sortirai de cette maison, comme je suis entrée dans votre famille, les mains vides, et plus que pauvre. S'il m'était permis, dégradée comme je le suis, de vous donner un conseil...

— Un conseil! murmura mademoiselle de Castro avec effroi.

— Oui; je vous dirais : Épousez le vicomte de Fermont, car je crois qu'il vous aime, et je crois que

vous l'aimez. Épousez-le, car c'est votre Providence qui lui a sauvé la vie, car c'est votre ami, c'est Tom qui, des eaux du Tarn où il allait périr, l'a traîné jusqu'à vos pieds.

Des pas se firent entendre, et l'on frappa discrètement à la porte.

— Relevez-vous, madame, dit Marianne à voix basse.

— Avez-vous pardonné?

— Pour Dieu et pour mon père... oui.

La comtesse baisa la main de sa pupille et courut ouvrir. Pendant ce temps, Marianne s'empara de la tête de Tom et la couvrit de caresses. On annonça le vicomte de Fermont et le chevalier Finelli.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit le Sicilien en s'inclinant avec grâce, de m'avoir permis de venir vous saluer une dernière fois.

— Vous partez, monsieur? répondit mademoiselle de Castro avec un aplomb qu'elle n'avait jamais révélé.

— Demain matin! à mon grand regret...

— Et vous allez?

— A Palerme.

— J'espère que vous ferez un bon voyage, et je ne vous plains pas; Palerme est, dit-on, charmant cet hiver.

Foudroyé par cette réponse qui tenait du persiflage, le chevalier se tourna vers la comtesse qui lui fit la révérence.

— Mademoiselle, dit à son tour le vicomte, je suis ravi de l'excellente nouvelle que je vous apporte : madame la comtesse de Palmény est arrivée à Marseille, et d'après la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, lettre reçue ce matin même, je crois

pouvoir vous assurer que votre noble et bonne cousine sera ici demain dans la journée.

— Ah! Monsieur, vous me comblez de joie... Je ne sais comment vous remercier, s'écria Marianne, dont les joues s'étaient enluminées.

Le Sicilien s'était approché de la comtesse et lui avait glissé tout bas :

— Ah çà, qu'est-ce encore que cet imbroglio?

— Cela veut dire, chevalier, que dès demain vous et moi nous partons.

— Pour Palerme?

— Vous irez où vous pourrez, j'irai où je voudrai, vous n'avez plus rien à faire ici.

— Plaît-il?

— Assez...

— Eh bien, mon cher chevalier, interrompit le vicomte, c'est comme cela que vous faites mystère de vos voyages! Savez-vous que c'est fort mal se comporter.

— N'est-ce pas?

— Mais je suis incrédule.

— Vraiment?

— Sans doute, au point où vous êtes...

— Mon cher ami, au point où j'en suis, dit le Sicilien à l'oreille de Fermont, ce qu'on peut faire de mieux c'est de n'être pas sot... Recevez mes civilités.

Sur ce, le chevalier s'inclina devant Marianne qui ne tenta pas de le retenir, et il sortit brusquement.

Le vicomte comprit qu'il y avait quelque brouille dans le futur ménage, et un quart d'heure après le départ du Sicilien, il prit congé des deux châtelaines.

Finelli avait quitté le château à pied. Lorsque la voiture du vicomte enfilait l'allée de platanes qui

conduit à la grande route, une voix, sortie d'un buisson, cria au cocher :

— Arrêtez, s'il vous plaît.

Et le Sicilien se présenta à la portière.

— Comment, c'est vous! fit le vicomte.

— Eh oui! *per Bacco!* Ramassez-moi, j'éprouve le besoin de vous égayer un peu pour me distraire moi-même.

## ÉPILOGUE.

—

*A M. Jules D...*

Telle est, cher maître, l'histoire que me raconta le bon curé de Bressols. Vous devinez la conclusion. La comtesse Palmény arriva, au jour dit par le vicomte de Fermont. Madame de Castro, accueillie avec un froid glacial par la cousine de Marianne, inventa un prétexte quelconque pour quitter le château et s'enfuir du pays, où elle ne remit jamais les pieds. Marianne insista pour que cette malheureuse femme emportât son douaire et tout ce qui lui appartenait par donation légitime; la comtesse se réfugia en Italie, où elle vécut ignorée, faisant beaucoup d'aumônes et demandant à Dieu par de ferventes prières que ses péchés lui fussent remis.

Elle mourut à Naples, encore jeune, et les pauvres gens la pleurèrent.

Quant à Finelli, après s'être longtemps chamaillé avec ses créanciers, après avoir battu le pavé de

quatre ou cinq capitales, il eut le bon esprit d'épouser une vieille femme retirée du bas commerce et passablement riche ; mais il eut la sottise, peu de temps après ce mariage, de se faire tuer en duel par un maladroit.

Beaucoup de batailleurs finissent ainsi ; c'est, pour eux, la peine du talion. Le vicomte de Fermont épousa Marianne de Castro. Il eût été inutile de le dire, si je n'avais à ajouter que Tom vécut encore six ans, choyé, honoré de ses maîtres. Le pauvre bon chien mourut, dans sa graisse, d'une goutte remontée, maladie occasionnée par la nourriture succulente, les friandises dont on le bourrait du matin au soir.

Ses obsèques furent aussi belles qu'il est permis raisonnablement d'en faire à un chien. Toute la maison de Fermont y assista avec recueillement, et Tom fut enterré à l'endroit même où il avait, en se jetant dans le Tarn, sauvé la vie à ce beau cavalier dont Marianne avait pris le nom.

La vicomtesse de Fermont vient passer, tous les ans, quelques mois d'été à son petit château, et jamais elle n'oublie de visiter la tombe du Légataire du comte de Castro, car après Dieu c'est à cet ami fidèle qu'elle doit tout son bonheur.

Peut-être, aimable maître, devrez-vous à Tom d'avoir passé, en me lisant, quelques agréables quarts-d'heure ; après vous l'avoir souhaité à la première page de ce livre, je me le souhaite à la dernière.

FIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

AUG 15 1917
FEB 9 1918

Form 426

C LIBRARY
MENT
stances to be
ing